This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

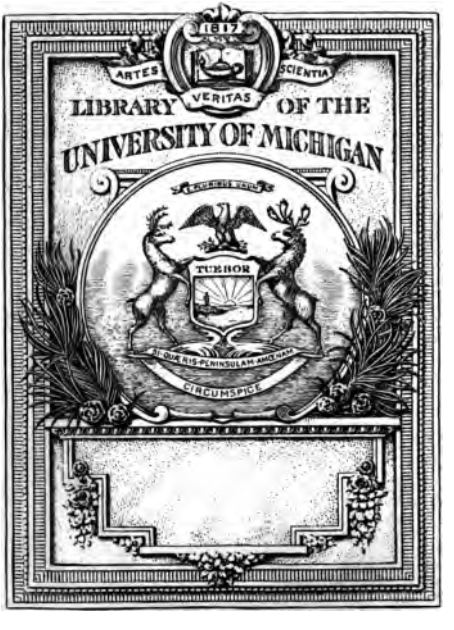
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BX
1756
.B79
v. 2


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

A 468810 DUPL

les Carmélites de Lisieux

SERMONS

DU PERE

Louis

BOURDALOÜE,

de la Compagnie de JESUS.

POUR LES DIMANCHES.

TOME SECOND.

A LYON,
Chez ANISSON & POSUEL.

M. DCCXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BX
1756
B19
V.2

730896-190

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POUR le ſecond Dimanche aprés Pâques. *Sur le ſoin des domeſtiques.* 3.

Pour le troiſiéme Dimanche aprés Pâques : *Sur les divertiſſements du monde.* 52.

Pour le quatriéme Dimanche aprés Pâques ; *Sur l'amour & la crainte de la verité.* 98.

Pour le cinquiéme Dimanche aprés Pâques : *Sur la Priere.* 139.

Pour le Dimanche dans l'Octave de l'Aſcenſion : *Sur le zele pour la défenſe des interêts de Dieu.* 184.

Pour le Dimanche dans l'Octave du Saint Sacrement ; *Sur la frequente Communion.* 229.

Pour le troiſiéme Dimanche aprés Pentecôte : *Sur la Severité chrétienne* 270.

Pour le quatriéme Dimanche aprés Pentecôte : *Sur les œuvres de Foi.* 310.

Pour le cinquiéme Dimanche aprés Pentecôte : *Sur la vraye & la fauſſe pieté.* 348.

SERMON

SERMONS
POUR LES
DIMANCHES
DEPUIS PÂQUES
USQUES A LA PENTECÔTE.

SERMON
POUR
LE SECOND DIMANCHE
APRES PAQUES.

Le Sermon pour le Dimanche de Quasimodo eſt à la fin du Carême.

Sur le ſoin des Domeſtiques.

Dicebat Jeſus Phariſæis : ego ſum Paſtor bonus.

Jeſus dit aux Phariſiens : je ſuis le bon Paſteur. En ſaint Jean chap. 10.

DIEU, Chrétiens, n'a point de qualité, pour honorable qu'elle ſoit, qu'il ne communique aux hommes. Celle de Paſteur & de bon Paſteur, étoit ſans doute une des plus glorieuſes, que Jeſus-Chriſt ſe fût attribuée dans l'Evangile ; & nous voyons qu'il en a fait part à tous les Prélats de ſon Egliſe, qui ſont, comme dit ſaint Paul, autant de Paſteurs, établis pour la conduite des

fidéles, & pour veiller ſur ce cher troupeau que le Sauveur du monde a lui-même rachepté de ſon ſang. Mais ne penſons pas qu'il n'y ait que les Evêques & les ſuperieurs Eccleſiaſtiques, qui entrent avec Jeſus-Chriſt en communication de cette excellente qualité de paſteurs des ames. Je pretends que dans un ſens, moins propre, ſi vous le voulez, & moins étroit, mais réel aprés-tout & veritable, elle convient à tout ce qu'il y a de maîtres, que la providence, par une ſage diſpoſition, a conſtituez ſur les familles, pour y commander & pour les gouverner. Ce ſont des paſteurs, puiſqu'ils ſont chargez de conduire, & qu'ils ont pouvoir d'ordonner; des paſteurs, puiſque ſans parler du reſte, ils ont ſous eux des domeſtiques qui executent leurs ordres, & dont le ſoin leur eſt confié. Je dis plus, & ce ne ſont pas ſeulement des paſteurs, mais des paſteurs, des ames, puiſque s'ils doivent pourvoir aux beſoins temporels de ceux qui vivent dans leur dépendance, je vais vous faire voir qu'ils ſont encore plus obligez de penſer à leurs beſoins ſpirituels & de s'y intereſſer. Que manque-t-il donc à la plûpart des maîtres pour avoir droit de dire, par proportion, comme Jeſus-Chriſt : *Ego ſum paſtor bonus* ? c'eſt d'être en effet de bons paſteurs, c'eſt de contribuer à la ſanctification de leurs domeſtiques, & de s'appliquer à leur ſalut. Devoir dont j'ai à vous entretenir, aprés

que nous aurons imploré l'assistance & les lumieres du Saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

QU'un maître, selon les regles ordinaires, doive à ses domestiques l'aliment & la demeure; que selon l'esprit de charité & par une compassion même naturelle, il se trouve engagé à ne les pas abandonner dans leurs infirmitez, & à leur procurer les secours necessaires; enfin que par la loi d'une justice rigoureuse, il soit indispensablement obligé de leur tenir compte de leurs services, & de leur donner une recompense proportionnée à leurs peines, c'est ce que l'usage du monde nous apprend assez, & ce que je suppose comme autant de maximes inconteſtables & universellement reconnuës. Mais l'auriez-vous crû, mes chers Auditeurs, & jusqu'à present l'auriez-vous compris, qu'en qualité de maîtres, j'entends de maîtres chrétiens, vous avez été choisis pour être les apôtres de vos maisons; que vous y devez faire en quelque maniere, à l'égard de vos domestiques, l'office de predicateurs & de directeurs; que vous aurez à repondre de leurs ames, & que vous ne pouvez negliger leur salut, sans vous rendre coupables devant Dieu & dignes de ses châtimens? C'est neanmoins une verité dont il est aisé de vous convaincre, & c'est une des obligations les plus justes

& les plus eſſentielles de votre état. Pour vous en faire convenir avec moi, & pour vous expliquer d'abord tout mon deſſein, je conſidere cette importante obligation ſous trois rapports : par rapport aux domeſtiques dont vous êtes chargez, par rapport à Dieu qui vous en a chargez, & par rapport à vous-mêmes qui en êtes chargez. Or ſur cela, je ſoutiens trois choſes qui vont partager ce diſcours ; &, je dis que trois grands interêts vous impoſent une loi étroite & inviolable de vous employer, ſelon toute l'étenduë de votre pouvoir, au ſalut de ceux que le ciel vous a ſoumis pour vous ſervir ; ſçavoir, l'interêt de vos domeſtiques mêmes, vous le verrez dans la premiere partie ; l'interêt de Dieu, je vous le montrerai dans la ſeconde partie ; &, votre propre interêt, ce ſera le ſujet de la troiſiéme partie. Voilà en peu de paroles tout mon deſſein, & ce qui contient des inſtructions d'autant plus neceſſaires, qu'elles ſont moins connuës & moins pratiquées.

I. ART. IL faut l'avoüer, Chrétiens, c'eſt une charge peſante pour les maîtres & les peres de famille, d'être reſponſables du ſalut de leurs domeſtiques, & d'avoir un compte exact à rendre de ceux qui par une vocation particuliere du ciel ſe trouvent ſoumis à leur autorité. Ne diſſimu-

lons, ni la peine, ni les conſequences de cette obligation : elle eſt grande, elle eſt ſujette à des ſoins penibles & onereux. Mais à conſiderer d'abord le ſeul interêt de ces domeſtiques dont vous êtes chargez, elle eſt juſte; & rien n'étoit plus conforme à la raiſon, ni par conſequent aux principes de la religion, que d'exiger d'un maître ce zele tout évangelique, & de lui en faire un devoir étroit & rigoureux. Appliquez-vous, je vous prie, aux preuves que j'en vais donner, & jugez vous-mêmes ſi j'outre en quelque point la morale que je vous prêche, & ſi je vous preſcris rien qui ne ſoit ſolidement établi.

Car je prétends que l'ordre des choſes le demande ainſi; qu'il eſt de la juſtice dûë à tous ceux qui vivent dans la dépendance d'un maître, que comme il a droit ſur leurs perſonnes, il veille ſur leur conduite, & particulierement ſur leur ſalut : pourquoi cela ? parce que tout gouvernement, même temporel, n'eſt inſtitué de Dieu ſur la terre, que pour conduire les hommes à leur fin derniere & à leur ſouveraine felicité. Or cette felicité ſouveraine & cette derniere fin, n'eſt autre choſe que le ſalut éternel. D'où il s'enſuit que ces maîtres à qui Dieu dans le monde a donné le pouvoir de commander, ſont reciproquement & indiſpenſablement obligez de s'employer au ſalut de ceux qui leur doivent obéir.

Loi commune aux Rois, aux Princes,

aux magiſtrats, à toutes les puiſſan[illegible] ordonnées de Dieu pour le bien de leu[illegible] ſujets. Mais entre les autres, loi ſpeci[illegible] pour les chefs de famille. Le paganiſm[illegible] même a reconnu, autant qu'il la pouv[illegible] reconnoître, cette verité; & ſerons-nous aprés cela ſurpris que les Peres de l'Egliſe en ayent fait un des articles de la morale chrétienne, & qu'ajoûtant aux lumieres de la ſageſſe du ſiecle celle de l'Evangile & de la foi, ils nous ayent laiſſé pour regle inviolable cette concluſion, que tout homme qui dans le chriſtianiſme a autorité ſur un autre, doit repondre de ſon ame ſelon la meſure de cette autorité. Or cette autorité, diſent-ils, n'eſt jamais plus efficace ni plus immediate, que dans un maître, que dans un pere de famille à l'égard de ceux qui le ſervent. Il ne peut donc oublier le ſoin de leur ſalut, & les livrer à eux-mêmes ſans s'attirer la haine de Dieu, en renverſant ſes deſſeins, & ſans s'expoſer au peril évident de ſe perdre. Developpons ce raiſonnement, & mettons-le dans tout ſon jour & toute ſa force.

Quand ſaint Ambroiſe parle des ſouverains & des monarques, il dit qu'à le bien prendre, ce ne ſont pas les peuples qui ont été faits pour les Rois, mais plûtôt les Rois qui ont été faits pour les peuples; & que dans le deſſein de Dieu les princes ſont bien plus aux ſujets, que les ſujets ne ſont aux princes. Maxi-

me, remarque trés-judicieuſement ce Pere, qui bien loin de deroger à la grandeur des ſouverains de la terre, ne ſert au contraire qu'à la relever, & à lui donner plus d'éclat: car qu'y-a-t-il de plus grand & de plus approchant de Dieu, que d'être deſtiné pour la felicité publique, & pour le bonheur de tout un empire? Or ce que ſaint Ambroiſe diſoit des Monarques & des Rois, nous devons le dire de tous les maîtres revêtûs d'une puiſſance legitime, & prépoſez pour la conduite de leurs maiſons & de leurs familles. Car qu'eſt-ce, à proprement parler, qu'une famille, ſinon une forme de Royaume, où l'on commande, & où l'on obéït: comme un Royaume n'eſt que comme une grande famille, dont les membres ſont liez au chef & en dépendent. Si donc un homme ayant ſous ſoi des domeſtiques, ne les regardoit que par rapport à ſoi-même, que par rapport aux divers miniſteres de ſa maiſon, que par rapport à la commodité de ſa perſonne, que par rapport à la ſplendeur & à la magnificence de ſon train; & que du reſte il fût peu en peine de la maniere dont ils ſe comportent à l'égard de Dieu & des devoirs de la religion, je ſoutiens, ſans parler de tout autre deſordre, que dés-là il ſeroit dans une diſpoſition criminelle & qu'il abuſeroit de ſon pouvoir: pourquoi? parce que Dieu ne l'a point mis dans le rang qu'il tient, ni ne lui a point donné

l'autorité ſuperieure pour un tel uſage. Il eſt maître, non pas pour lui-même, mais pour ceux qui lui ſont ſoumis. Il a droit d'exiger leurs ſervices, mais à condition de pourvoir, non-ſeulement à l'entretien de leur vie, mais au reglement de leurs mœurs.

Ah! Chrétiens, la grande verité! C'eſt ſaint Gregoire qui me l'apprend dans l'excellent traité qu'il a compoſé des inſtructions paſtorales, & il ne ſe peut rien dire de plus fort, ni de plus ſenſé ſur cette matiere. En effet, demandez à ce ſaint Docteur, ce que c'eſt que le pouvoir d'un pere de famille ſur ſes domeſtiques; ce n'eſt, repond ce grand homme, ſelon la belle & divine theologie des Apôtres, qu'une émanation & une participation du pouvoir de Dieu. D'où il tire cette conſequence, qu'un maître doit donc uſer de ſon pouvoir à peu prés comme Dieu uſe du ſien; de ſorte qu'il n'en uſe pas plus abſolument, ni plus imperieuſement que Dieu: cette regle eſt bien raiſonnable. Or prenez garde, quelque pouvoir que Dieu ait ſur nous, il n'en uſe jamais que pour notre ſanctification & pour notre ſalut. Il en pourroit uſer pour lui-même, & ſans avoir égard à nous, parce qu'il ne nous doit rien: mais il ne le veut pas, & par une condeſcendance digne de ſa grandeur, il s'eſt tellement accommodé à nos interêts, que jamais il ne nous impoſe une loi, que jamais il ne nous

fait une défenſe, que jamais il ne diſpoſe de nous, que jamais il ne nous employe à ce qui eſt de ſon ſervice, ſi ce n'eſt dans la vûë de notre avancement ſpirituel, & des merites qu'il nous donne lieu d'acquerir pour l'éternité. Juſques-là, pourſuit ſaint Gregoire, que par la raiſon même qu'il eſt le Seigneur & le Maître de tous les hommes, il daigne bien ſe tenir en quelque ſorte obligé par ſa providence d'appeller tous les hommes au ſalut; & que parce qu'il domine ſur chacun des hommes en particulier, il veut bien ſe rendre reſponſable à ſoi-même, ou plûtôt ſe rendre compte à ſoi-même du ſalut en particulier de chacun des hommes.

L'entendez-vous, Chrétiens? voilà le fondément de cette obligation ſi indiſpenſable & ſi juſte dont je vous parle. Voilà ce qui doit tous vous engager à ce zele de charité pour le ſalut de ceux que Dieu confie à votre vigilance, en les aſſujettiſſant à vos volontez. Et en cela quel tort Dieu vous fait-il, quand il vous communique ſon pouvoir, à des conditions auſquelles, ſi j'oſe le dire, il a bien voulu s'aſtraindre lui-même? Vos ſerviteurs & vos domeſtiques dépendent de vous; mais ils n'en ſont pas plus dépendans, que vous ne l'êtes de Dieu. Or parce que vous dépendez de Dieu, il s'eſt chargé du ſoin de votre ſalut; & c'eſt pour cela, qu'il s'occupe continuel-

lement & sans relâche à y veiller par sa sagesse, à vous y aider par les secours de sa miséricorde, & qu'il s'en fait même un point de fidelité : *Fidelis Deus per quem vocati estis.* Pourquoi vous seroit-il permis de traiter autrement ceux qui relevent de vous, & qui vous appartiennent ? Car encore une fois ce pouvoir que vous avez dans vos familles & dans vos maisons, ne seroit pas legitime, s'il ne venoit de Dieu ; & il ne viendroit pas de Dieu, s'il n'étoit reglé & ordonné ; & pour être ordonné & reglé, il doit avoir de la conformité avec celui de Dieu même. Or celui que Dieu exerce sur les hommes, se rapporte tout à leur perfection & à leur salut. N'est-il donc pas convenable & même necessaire, que le vôtre ait la même fin ?

Cor. 1.

Mais que fais-je, & pourquoi tant raisonner dans une matiere, où nous avons la parole de Dieu si expresse, & sur laquelle le Saint Esprit s'est expliqué si clairement ? Car c'est pour cela même, dit saint Paul, c'est parce que les maîtres doivent être garants de leurs domestiques, qu'ils ont droit de leur commander, & que ces domestiques doivent leur rendre une obéissance fidéle. Sans cela il n'y auroit ni serviteur, ni maître, ni dépendance, ni autorité, ni commandement, ni sujettion. Tous les hommes seroient égaux. Ecoutez l'Apôtre, & voyez en quels termes il le declare écrivant.

aux Hebreux. *Obedite præpositis vestris & subjacete eis ; ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.* Mes Freres, ſi votre condition vous reduit à vivre dans la ſervitude des hommes, ne refuſez point de vous ſoumettre à eux, & ſoyez prompts à executer leurs ordres. En voici la raiſon, ajoûte ce Docteur des nations : c'eſt que vos maîtres veillent ſur vous. Ils veillent comme devant un jour paroître au ſaint tribunal de Dieu. Ils veillent comme devant être examinez à ce redoutable tribunal ſur le ſoin qu'ils auront pris du ſalut de vos ames. Ils veillent, & s'ils ne le font pas, Dieu ſçaura bien en avoir raiſon dans le terrible compte qu'il leur en demandera. Hebr. 13. 17.

Il eſt donc certain, mes chers Auditeurs, que c'eſt un devoir attaché au caractere de maître ; & pour vous en donner une plus juſte idée, & une connoiſſance plus particuliere, il eſt certain qu'un maître, dés là qu'il eſt maître, & parce qu'il eſt maître, doit à ſes domeſtiques ſurtout trois choſes : l'exemple, l'inſtruction, & dans les rencontres une charitable correction. L'exemple, pour les édifier, & pour les preſerver de la plus dangereuſe de toutes les tentations, qui eſt le ſcandale. L'inſtruction, pour ne les pas laiſſer, comme on les voit ſouvent, dans une ignorance groſſiere des plus eſſentielles obligations du chriſtianiſme ; mais pour les leur faire connoître,

autant qu'il eſt poſſible, & pour les por*ter* à les remplir. Une charitable correction ; pour maintenir l'innocence parmi eux ; & pour y reprimer le vice. Tout cela, dis-je, eſt certain : mais voici en même-temps ſur quoi nous ne pouvons aſſez gemir dans le ſiecle où nous vivons. Permettez-moi de vous en faire aujourd'hui ma plainte : peut-être y aura-t'il quelqu'un dans cet Auditoire à qui elle profitera. C'eſt que bien loin de contribuer au ſalut de ceux qu'il a plû à Dieu de commettre à votre vigilance, vous contribuez ſouvent à leur perte, & à leur reprobation ; c'eſt que bien loin de les ramener de leurs égarements pour les conduire dans le droit chemin, vous les retirez du droit chemin où ils marchoient, pour les égarer ; c'eſt que bien loin d'être les tuteurs & les paſteurs de leurs ames, vous en êtes les ſeducteurs & les corrupteurs. Je dis les corrupteurs, & en je ne ſçai combien de manieres differentes : par les engagements & les occaſions de peché où vous les jettez, en les rendant complices de vos deſordres ; par les exemples pernicieux que vous leur donnez, & qui ſont pour eux une tentation d'autant plus à craindre, qu'elle eſt plus preſente & plus frequente ; par une ignorance criminelle de leurs déportements où vous demeurez & dont ils ſçavent ſe prévaloir pour mener une vie licentieuſe & libertine ; par une indulgence molle & une lâche tole-

rance qui les autorise dans tous leurs vices. Quatre articles sur lesquels il seroit à propos que vous fissiez tous les jours dans vos familles un serieux examen devant Dieu, & qui demandent au moins presentement toute votre réflexion.

Oüi, je prétends, & les preuves n'en sont que trop sensibles, l'experience ne nous le fait que trop voir, je prétends que vous contribuez à la damnation de vos domestiques par les occasions de peché, & les occasions quelquefois continuelles où vous les mettez, puisqu'il ne se peut faire que vous viviez dans le libertinage sans les y engager avec vous. Car cet homme que vous avez à votre service & qui se soucie peu de deplaire à Dieu, pourvû qu'il vous plaise, à quoi l'employez-vous ? à être l'instrument de vos debauches, le confident de vos desseins, l'executeur de vos injustices & de vos vengeances. C'est lui qui prepare les voyes, lui qui fournit les moyens, lui qui conduit les intrigues, lui qui porte & qui rapporte les paroles, lui qui menage les entrevûës ; lui qui sert de lien pour entretenir le plus honteux & le plus detestable commerce. Cette fille que vous tenez auprés de vous, Femme mondaine, & qui se fait un point capital de s'insinuer dans vos bonnes graces & de s'y conserver, à quel ministere la destinez-vous ? il faut qu'elle seconde la passion de votre cœur ; je ne m'explique pas davantage ;

il le faut, & que pour cela elle apprenne mille ruſes & mille artifices, qui la corrompent ; & que pour cela elle ſe faſſe un front, qui ne rougiſſe de rien, lorſqu'il s'agit d'avancer le menſonge & de le ſoutenir ; & que pour cela elle oublie tout ce qu'elle doit à Dieu & tout ce qu'elle doit à ſon propre honneur. Car c'eſt à ces conditions qu'elle vous devient chere ; & dés qu'elle commenceroit à prendre d'autres ſentiments, elle ceſſeroit d'avoir auprés de vous l'accez favorable que vous lui donnez.

Ce n'eſt pas aſſez : en pervertiſſant ces domeſtiques par les occaſions du peché où vos habitudes vicieuſes les expoſent, vous les pervertiſſez par vos exemples. On ſçait quel eſt le pouvoir de l'exemple, & particulierement du mauvais exemple, parce qu'il ſe trouve plus conforme au penchant de notre nature. Mais de tous les exemples, ne peut-on pas dire qu'il n'en eſt point de plus contagieux, que celui d'un maître, vivant ſous les yeux d'un domeſtique qui l'accompagne par tout & qui remarque tout ? Et de bonne foi, Chrétiens, quand des ames ſerviles & mercenaires, des ames foibles & ſans éducation, telles que ſont la plupart de ces gens qui rempliſſent vos maiſons, & qui forment votre train, quand dis-je, témoins oculaires, témoins aſſidus & perpetuels de tout ce que vous faites, & de tout ce

que vous dites, ils vous voyent frequenter des lieux ſuſpects, vous trouver à des rendez-vous dont ils ont le ſecret & dont ils connoiſſent l'abominable myſtere, vous porter à des libertez qui les étonnent d'abord, mais auſquelles ils ſe familiariſent : quand ils entendent les diſcours diſſolus que vous tenez, les maximes impies que vous debitez, les mediſances dont vous dechirez le prochain, les blaſphêmes que l'emportement de la colere vous fait prononcer : je vous le demande, quelles impreſſions doivent-ils recevoir de tout cela ? Avec cette inclination que nous avons au mal & qu'ils ont encore plus que les autres, n'eſt-il pas naturel qu'ils s'accoutument bien-tôt à agir, à parler comme vous ; qu'ils deviennent impudiques, voluptueux comme vous, libertins & impies comme vous, coleres & emportez, mediſants & blaſphemateurs comme vous ? Peut-être étoient-ils entrez dans votre maiſon exempts de tous ces vices ; mais je puis preſque aſſeurer, qu'en ſe ſeparant de vous, ils les emporteront tous avec eux.

Je vais encore plus loin ; & ſuppoſons qu'on ne voit chez vous, ni de votre part nul de ces ſcandales, j'ajoûte que ſouvent, vous n'êtes pas moins cauſe de la perte de vos domeſtiques par une ignorance volontaire de leurs

exactement leur ſalaire, & que leur dois je davantage ? Apprenez-le de ſaint Jean Chryſoſtome. Car dans un domeſtique, repond ce Pere, vous devez bien diſtinguer deux choſes : ſon travail & ſa perſonne. Son travail qu'il employe pour vous, & ſa perſonne qui dépend de vous. Que ſon travail ſoit abondamment payé par la recompenſe qu'il reçoit de votre main, je le veux ; mais ſa perſonne qu'il vous a aſſujettie, mais ſa liberté qu'il vous a engagée, cette liberté ſi precieuſe, dont il a diſpoſé en votre faveur, l'eſtimez-vous ſi peu, & la mettez-vous à un ſi vil prix ? Non non, pourſuit ſaint Chryſoſtome, ce n'eſt point là préciſement ce qu'elle vous doit coûter. Ce ſalaire n'eſt que la juſte retribution des ſervices que vos domeſtiques vous rendent : il faut donc que pour la ſujettion & la dépendance de leurs perſonnes, vous leur deviez autre choſe : & quoi ? c'eſt d'être comme leurs gardiens, leurs anges tutelaires. Telle eſt la principale dette que vous avez contractée, & pour ainſi parler, le premier pacte que vous avez fait avec eux. En conſequence de leur engagement vous pretendez qu'ils ſont à vous : c'eſt donc à vous d'en repondre, puiſque vous êtes reſponſable de tout ce qui vous appartient ; & ſi le moindre d'entr'eux vient à ſe perdre, ce ſer

ſelon ſaint Paul, à votre peril & ſur votre compte : *Servus Domino ſuo ſtat aut cadit.* Mais en prenant cet homme chez moi, je n'ay point eu en vûë de faire ce pacte avec lui : il eſt vrai, vous n'y penſiez pas ; mais Dieu l'a fait pour vous ; & comme il eſt le maître de vos droits, auſſi-bien que de votre volonté, ce qui vous reſte c'eſt de ratifier le pacte qu'il a fait en votre nom. Autrement, mon cher Auditeur, n'attendez à ſon jugement éternel qu'une affreuſe condamnation, lorſqu'il vous redemandera, non plus ſang pour ſang, ni vie pour vie, mais ame pour ame. Combien de maîtres à ce dernier jour ſeront reprouvez de Dieu & frappez de ſes anathêmes, autant pour les pechez de leurs domeſtiques, que pour leurs propres crimes ? En quoi ce formidable & ſouverain juge vengera, non-ſeulement les interêts des domeſtiques, mais encore ſes interêts particuliers ; comme je vais vous le montrer dans la ſeconde partie. Rom. 14.

II. PART.

TOut peché contre la charité du prochain eſt une offence de Dieu, & toute offence de Dieu bleſſe la gloire de Dieu, & dés-là même eſt contre les interêts de Dieu. Mais outre cet interêt general, qui par un ſaint zele pour Dieu, nous engage à éviter toute of-

fenſe de Dieu, je prétends, Chrêtiens, qu'il y en a un encore plus particulier, qui pour l'honneur de Dieu vous oblige à tenir vos domeſtiques dans la regle, & à les faire marcher dans la voye du ſalut, autant que vos ſoins y peuvent être utiles, & que votre vigilance y peut contribuer. Pour établir cette ſeconde verité, reprenons la grande maxime que j'ay poſée d'abord, & qui eſt comme un premier principe dans la morale chrêtienne; ſçavoir, qu'il n'y a point de puiſſance ſur la terre, qui ne vienne de Dieu, & qui ne ſoit une participation de celle de Dieu : *Non eſt poteſtas niſi à Deo.* De là ſaint Paul concluoit que quelque liberté que nous ayons acquiſe en Jeſus-Chriſt, nous devons avoir un profond reſpect pour toutes les puiſſances ſuperieures; & que dés qu'elles ſont de Dieu, nous devons être prets à leur obéïr comme à Dieu même. Conſequence indubitable : mais moi, Chrêtiens, j'en tire aujourd'hui une autre qui n'eſt pas moins certaine, non point pour les ſujets qui obéïſſent, mais pour les maîtres mêmes qui commandent, & je dis que toutes ces puiſſances étant de Dieu, il n'y en a pas une, qui par une obligation indiſpenſable & eſſentielle, ne doive être employée pour Dieu & pour les interêts de Dieu. Or quel eſt

Rom. 13.

l'interêt de Dieu dans une famille chrêtienne ? c'eſt d'y être honorée, d'y être glorifié par la bonne vie de ceux qui la compoſent. Il faut donc que le maître qui en eſt le chef, n'ait point d'autre vûë que celle-là, & qu'il ſe conſidere toûjours comme l'executeur des ordres de Dieu, comme le vengeur de la cauſe de Dieu, en un mot, comme l'homme de Dieu dans ſa maiſon. Car être maître & être tout cela, c'eſt la même choſe ; & je ſoutiens que tout cela eſt de droit naturel & de droit divin.

Et en effet, qu'y a-t-il de plus juſte & de plus conforme à la loi naturelle, que d'obliger un homme qui a en main le pouvoir de Dieu, d'en uſer premierement pour Dieu, avant que de l'employer pour lui-même ? Dieu dit au Pere de famille, je t'ay fait ce que tu es ; tu n'as point d'autre puiſſance que la mienne, & j'ay bien voulu la partager avec toi ; mais j'ay prétendu & je prétends encore, que dans l'exercice que tu en feras, je ſois le premier à qui tu ayes égard. Il y a deux interêts à menager, le tien & le mien ; le tien, c'eſt le ſervice que tes domeſtiques doivent te rendre ; le mien, ce ſont les devoirs de religion qu'ils me rendront comme chêtiens. Sers-toi de ton autorité pour exiger d'eux ce qui t'eſt dû, je ne m'y oppoſe pas ; mais

n'oublie jamais qu'ils me doivent plus qu'à toi ; & que c'eſt à toi, pendant qu'ils ſont ſoumis à tes ordres, de m'en faire raiſon. Toute la juſtice qui eſt entre moi & eux, ſe réduit à l'accompliſſement de ces devoirs auſquels ſont attachez & leur ſalut & ma gloire. Souviens-toi que ce doit être là ton premier zele : de leur faire obſerver ma loi, de les maintenir dans la vraye pieté, de corriger dans leurs perſonnes tout ce qui me bleſſe, de les relever de leurs chûtes & de mettre un frein à leur licence. Souviens-toi que tous les commandements que tu pourrois leur faire pour ton interêt particulier, ne ſont rien au prix d'un ſeul que tu leur feras pour l'avancement de ma gloire, & pour la ſanctification de leurs ames. Souviens-toi qu'il vaudroit mieux & mieux pour toi-même, qu'ils fuſſent refractaires à toutes tes volontez, que de manquer à la moindre des miennes, parce que tu peux bien abſolument te paſſer de leurs ſervices, & que tu ne ſçaurois te paſſer, ni te diſpenſer de les tenir dans mon obéïſſance.

Voilà, mes chers Auditeurs, comment Dieu parle ; & qu'y-a-t'il encore une fois de plus raiſonnable ? Mais voyez ſur cela même l'injuſtice de l'homme. Que fait-il cet homme revêtu de la puiſſance & de l'autorité

de

de ſon ſouverain Seigneur ? par un abus inſupportable & par une monſtrueuſe ingratitude, il la rapporte toute à ſoi. Ce droit de commander, de gouverner, lui avoit été donné pour l'interêt de Dieu: il met à part l'interêt de Dieu, & ne penſe qu'au ſien propre. Que ce domeſtique ſoit emporté & blaſphemateur, ſi du reſte il paroît fidéle & attentif, on en eſt content. Qu'il y ait dans une maiſon des ſcandales & de honteux commerces, ſi d'ailleurs on y eſt ponctuellement ſervi, les choſes, dit-on, vont le mieux du monde, & jamais il n'y a eû de maiſon mieux reglée. Mais que par inadvertance un ſerviteur ne ſe ſoit pas trouvé au temps qui lui étoit preſcrit, mais que par oubli il ait obmis une legere commiſſion qu'il avoit reçûë, mais que par ſurpriſe il ait laiſſé échapper une parole inconſiderée, c'eſt aſſez pour exciter tout le feu de la colere & toute la chaleur de la paſſion. Or n'eſt-ce pas-là, mes Freres, une prophanation des interêts de Dieu ? Voilà neanmoins ce qui ſe paſſe tous les jours parmi les hommes & parmi les chrétiens, & ce qui les rend coupables d'une eſpece d'infidelité pareille à celle que ſaint Auguſtin reprochoit autrefois ſi éloquemment aux magiſtrats de Rome. Appliquez-vous à ceci; c'eſt un des plus beaux traits de ce ſaint Docteur, & je le tire du ſecond livre de la cité de Dieu.

Il parle d'une ordonnance que firent les Céſars & les Magiſtrats de ce temps-là, contre certains auteurs, dont les poëſies ſatyriques & remplies de médiſances, déchiroient ſans ménagement & ſans égard la réputation des plus honnêtes citoyens : ce qui leur fut défendu ſous les plus grieves peines. Cependant, ajoûte ſaint Auguſtin, on leur permettoit de publier contre les Dieux que les Romains adoroient, ce qu'il y a de plus abominable & de plus infame. En quoi, reprend ce Pere, il faut confeſſer qu'ils tenoient une conduite aſſez juſte pour eux-mêmes, mais bien indigne par rapport à leurs Dieux. *Quod ergà ſe quidem ſatis honeſtè conſtituerunt, ſed ergà Deos ſuperbè & irreligiosè.* Car comment eſt-ce, dit-il, raiſonnant avec un ſage Romain, comment eſt-ce, ô Scipion, que vous pouvez juſtifier & approuver cette loi, qui ôte à vos poëtes la liberté d'écrire & de parler contre vous, tandis qu'ils n'épargnent aucune de vos divinitez ? Eſt-ce que vous eſtimez plus la dignité de votre ſenat, que celle de votre capitole ? ou plûtôt, eſt-ce que l'honneur de votre ville vous eſt plus cher que celui du ciel même : enſorte qu'un poëte dans ſes écrits n'oſe attaquer les habitans de Rome, & qu'il puiſſe proferer impunément contre les Dieux de Rome mille blaſphêmes ? Quoi, ce ſera un crime que Plaute ait mal parlé des Scipions qui ſont de votre maiſon, & vous ſouffrirez que Terence ait des-

Auguſt.

honoré votre Jupiter en le diffamant comme un adultere ? Or ce reproche que ſaint Auguſtin faiſoit à des payens, ne nous peut-il pas bien convenir dans le chriſtianiſme, lorſqu'un pere de famille, zelé pour ſoi & indifferent pour Dieu, punit dans ſes domeſtiques tout ce qui intereſſe ſa perſonne, & ferme les yeux ſur tout ce qui outrage la majeſté divine ; lorſqu'il eſt inſenſible aux ſales diſcours, aux impietez, aux imprecations qu'ils prononcent, & qu'il ſe montre delicat juſqu'à l'excés ſur un terme peu reſpectueux qui s'adreſſe à lui & qui le pique ?

C'eſt cela même que ſaint Bernard deploroit amérement ; c'eſt ce qui faiſoit le ſujet de ſa douleur, quand il conſideroit ce que l'experience lui avoit appris, & ce qu'elle lui apprendroit encore plus aujourd'hui ; que dans des familles chrétiennes nous portons bien plus patiemment les pertes de Jeſus-Chriſt que les nôtres : *Quod patientius jacturam ferimus Chriſti, quam noſtram* : qu'on veut avoir un compte exact des moindres dépenſes que font des domeſtiques, & qu'on ne prend nullement garde au déchet de leur pieté & à la ruine entiere de leur religion: *Quod quotidianas expenſas quotidiano recognoſcamus ſcrutinio, & continua dominici gregis detrimenta neſcimus* : qu'on eſt inſtruit à fond & qu'on veut l'être, du juſte prix & de la quantité de tout ce qui s'employe par les officiers d'une maiſon pour

Bern.

Idem.

ſon entretien, mais qu'on ne penſe guere à découvrir les deſordres auſquels ils ſont
Idem. ſujets, & qu'on en eſt peu touché : *Quod de pretio eſcarum & numero quotidiano cum miniſtris diſcuſſio eſt, & nulla de peccatis eorum inquiſitio.* Voilà, dis-je, ſur quoi ce grand ſaint ne pouvoit aſſez exprimer ſa peine & ſon indignation. Voilà ce qui allumoit tout ſon zele, parce qu'il y voyoit les interêts de Dieu abandonnez.

Zele qui a été de tout temps le caractere des ſerviteurs de Dieu & des veritables chrétiens ; zele qui a paru dés-la naiſſance de l'Egliſe, où l'on voyoit parmi le peuple fidéle autant de paſteurs des ames, autant de predicateurs, autant d'apôtres, qu'il y avoit de maîtres. A peine un chrétien avoit-il reçû la grace & la lumiere de la foi, qu'il cherchoit à la repandre dans tous les eſprits & dans tous le cœurs. A peine avoit-il connu le vrai Dieu, qu'il ſe croyoit obligé de travailler à le faire connoître ; & le premier ſentiment que lui inſpiroit le chriſtianiſme, étoit de ſoumettre ceux qui vivoient ſous ſon obéiſſance, à l'obéiſſance du Seigneur dont il embraſſoit la loi. Ainſi ce maître dont il eſt parlé dans l'Evangile de ſaint Jean, temoin de la gueriſon miraculeuſe de ſon Fils, operée par le Sauveur du monde, ne ſe contenta pas de croire, mais engagea toute ſa maiſon à croire comme lui en Jeſus-Chriſt, à ſe convertir comme lui, à re-

connoître comme lui la verité qui leur étoit ſenſiblement revelée : *Credidit ipſe Joan. 4. & domus ejus tota.* S'il n'eût pas eû ce zele, il eût laiſſé ſes domeſtiques dans leur incredulité ; mais ſa foi les ſanctifia, & ce nouveau chrétien uſa ſi avantageuſement de ſon pouvoir pour les interêts de Dieu, qu'étant devenu lui-même diſciple de Jeſus-Chriſt, il perſuada par ſon exemple, & par ſes remontrances, à tous ceux qui lui appartenoient, de ſe faire inſtruire à la même école, & de recevoir la même doctrine. Ainſi dans la ſuite des ſiecles, le grand Conſtantin ſubitement éclairé du ciel, & comprenant ce que demandoit de lui le titre glorieux de premier empereur chrétien, n'eut plus deſormais de plus ardent deſir, ni d'autre ſoin, que de reduire tous ſes Etats ſous le même culte dont il avoit fait une profeſſion ſi authentique & ſi éclatante. Il avoit en livrant des combats, en remportant des victoires, en domptant de fieres nations, étendu les limites de ſon empire, & rendu ſon nom également celebre & redoutable ; mais cette ſouveraine puiſſance que tant de conquêtes avoient affermie, il ne crût pas pouvoir mieux l'employer qu'à la converſion de ſes ſujets, qu'à deraciner de leurs cœurs l'idolâtrie & à y graver profondément le nom de Jeſus-Chriſt, qu'à les ranger tous ſous l'étendart de Jeſus-Chriſt, qu'à leur faire adorer la croix de Jeſus-Chriſt.

Fameux conquerant, mais plus recommandable, ſi j'oſe le dire, par ſon zele & par le ſaint uſage qu'il fit d'une ſi vaſte domination, que par les plus hauts faits & les actions les plus memorables qui la lui avoient acquiſe. Ainſi dans le même eſprit & avec le même zele, ſaint Loüis au milieu d'une cour nombreuſe & à la tête d'un des plus floriſſans Royaumes, n'eut rien plus à cœur que d'y faire honorer & ſervir Dieu. Il n'y a qu'à voir ces loix ſi ſeveres, mais ſi ſages & ſi chrétiennes, qu'il porta contre les impies & les prophanateurs. Non-ſeulement il les porta: mais avec quelle rigueur les fit-il executer, ſe relâchant volontiers ſur les injures qui n'attaquoient que ſa perſonne royale, mais ne pouvant pardonner, ni même tolerer, tout ce qui s'attaquoit à l'honneur de Dieu, & ne comptant pour quelque choſe la dignité de Roi, qu'autant qu'elle le mettoit en état de défendre les droits du maître qui l'avoit placé ſur le trône. Ce ſont là des exemples au-deſſus de vous, ſans être inimitables pour vous. Dés que vous ſerez remplis de l'eſprit du chriſtianiſme, vous ferez chacun dans vos familles, ce que ces pieux monarques ont fait dans les villes & dans les provinces. Car d'où leur venoit ce zele, ſi ce n'eſt de la foi qu'ils profeſſoient, & de l'eſprit de religion dont ils étoient

animez ? Au moment que vous ſerez conduits par le même eſprit, & que vous en ſuivrez les divines impreſſions, vous vous regarderez parmi vos domeſtiques, non plus préciſement comme des maîtres, mais comme les miniſtres de Dieu, chargez de ſes ordres & deſtinez à lui faire rendre les hommages qui lui ſont dûs.

Et voilà, mes chers Auditeurs, en quel ſens nous pouvons entendre une parole bien terrible de l'Apôtre. Si je ne ſçavois pas que c'eſt le Saint Eſprit même qui l'a lui à dictée, elle me paroîtroit incroyable, & je la prendrois pour une exaggeration. Mais elle n'exprime que la verité pure, & une verité dont vous ne pouvez être trop inſtruits. Car dit ce Docteur des nations, écrivant à ſon diſciple Timothée, quiconque neglige le ſoin de ſes domeſtiques, & ſur tout quiconque ne s'applique pas à les former ſelon Dieu, à les élever dans la crainte de Dieu, à les maintenir dans la pratique & l'obſervation de leurs devoirs envers Dieu, doit être regardé comme un homme qui a renoncé la foi, & eſt même pire qu'un infidéle. *Si quis ſuorum, maximè domeſticorum curam non habet, fidem negavit, & eſt infideli deterior.* 1. Tim. 5. Quoi de plus exprés que ce temoignage, & à qui nous en rapporterons-nous, ſi nous n'en croyons pas Saint Paul ? Mais encore que veut-il dire,

& comment cet homme dont il parle, a-t-il prononcé la foi ? Ah ! mes Freres, repond ſaint Chryſoſtome, c'eſt que dés qu'un chrétien ne travaille pas à entretenir dans ſa maiſon la pieté & le culte de Dieu, il faut qu'il ait degeneré de ce zele évangelique, qui dans les premiers ſiecles de l'Egliſe fut une des marques les plus certaines de la foi, & qui a ſervi plus que toute autre à la repandre dans le monde. Or n'ayant pas cette marque, il donne en quelque ſorte à douter ſi la foi n'eſt point éteinte dans ſon cœur ; ou s'il eſt encore chrétien dans le cœur, du moins ne l'eſt-il plus dans la pratique & dans les œuvres, puiſqu'il ne ſe comporte plus en chrétien. Or ſans la foi des œuvres, celle de l'eſprit & du cœur eſt une foi morte, *Fidem negavit.* Mais de plus, comment eſt-il pire qu'un infidéle ? parce que les payens & les infidéles ſont communément trés-zelez pour leurs ſuperſtitions, & trés-exacts à faire adorer dans l'interieur de leurs familles les fauſſes divinitez en qui ils ſe confient. Et en effet, n'eſt-il pas étonnant de voir le zele que temoigna un Dioclétien pour ſes idoles, n'ayant pû ſouffrir perſonne dans ſa maiſon qui ne leur offrît comme lui de l'encens, & pour cela même ayant abandonné ſes plus proches & ce qu'il avoit de plus cher, à toute la rigueur des ſupplices

es plus cruels ? N'eſt-il pas étonnant de oir le zele que font paroître les ſectateurs & les diſciples d'un Mahomet ſur es moindres obſervances de leur loi ; ne ermettant pas qu'on les viole impunément en leur preſence, & faiſant un point apital de la plus legere tranſgreſſion ? Que dirai-je de nos heretiques, & quelle eçon, ou plûtôt quel ſujet de confuion a été ſi long-temps pour nous, de oir parmi eux & par le zele des maîtres, les domeſtiques plus reglez dans toute eur vie, plus adonnez aux exercices rdinaires de leur creance, plus aſſidus leurs prieres, plus reſpectueux dans eurs temples, que parmi des catholiques & dans le troupeau de Jeſus-Chriſt ? C'eſt le quoi nous avons été temoins à notre onte & pour notre condamnation ; & c'eſt ce qui n'a que trop verifié & ce qui ne verifie encore que trop tous les ours la propoſition de l'Apôtre, qu'en cela, comme peut-être en bien d'autres points, nous ſommes plus coupables que des infidéles : *Et eſt infidelis deterior.*

Vous me direz que dans une maiſon on a bien de la peine à reduire des eſprits difficiles & portez au libertinage ; que vous leur parlerez, & qu'ils ne vous écouteront pas ; que vous les avertirez, & qu'ils ne feront nulle attention à tous vos avis ; que vous établirez des regles, & qu'ils refuſeront

de s'y ſoumettre, ou que pour les y aſſujettir il faudra ſans ceſſe uſer de reprehenſions & de menaces. Il eſt vrai, Chrétiens : quand vos impatiences naturelles & des ordres mille fois réïterez ſans neceſſité & même ſans utilité, fatigueront indiſcretement & perpetuellement des domeſtiques. Quand il ne s'agira que de vous même, & que par un interêt ſordide vous les ſurchargerez de travail ; que par une humeur dure & mille chagrins bizarres & capricieux, vous les accablerez de reprimandes ; que par une eſpece d'inhumanité ; vous ne ſçaurez jamais compatir à leurs foibleſſes & à leurs peines ; que par une delicateſſe infinie, vous n'approuverez jamais rien, vous ne loüerez jamais rien, vous ne ſerez jamais contens de rien ; que par des hauteurs inſoutenables, & un empire tyrannique, vous les traiterez comme des eſclaves, vous ne leur ferez entendre que des paroles aigres, vous ne leur temoignerez que des mépris & des dedains. Quand au lieu de leur fournir les moyens, & de leur laiſſer le temps convenable pour s'acquitter de leurs obligations envers Dieu, vous ne leur accorderez pas un moment de toute la journée ; que ne diſtinguant ni jours conſacrez, ni autres, vous les employerez ſans relâche à des ſoins tout prophanes ; que ne leur donnant

jamais l'exemple ni de la priere, ni de l'uſage des ſacremens, ni de toutes la pratiques de la pieté chrétienne, vous vivrez au milieu d'eux, & vous leur permettrez de vivre auprés de vous comme des gens ſans foi & ſans divinité. Que dirai-je encore ? quand par une conduite indigne de votre caractere & au-deſſous de votre rang, vous vous familiariſerez avec eux, que vous ne garderez en leur preſence nulle meſure, que vous les admettrez dans vos criminelles confidences, & leur communiquerez inconſidérement tous vos ſecrets ; que vous les autoriſerez à dire & à faire tout ce qu'il leur plaît : alors, je l'avoüe ; vous ſerez plus expoſez à leur groſſiereté naturelle, & vous les trouverez moins ſouples & moins ſoumis dans les rencontres. Mais quand vous leur parlerez de Dieu ; quand avec une charité ſoutenuë de l'autorité, ou avec une autorité temperée par la charité, vous leur repreſenterez les droits du ſouverain Seigneur que nous avons à ſervir ; que vous leur remettrez devant les yeux l'injuſtice & la grieveté de leurs offenſes contre le premier de tous les maîtres, & que vous les exhorterez à lui être fidéles : quand il ſera queſtion des preceptes de l'Egliſe qu'ils doivent obſerver, des fêtes qu'ils doivent ſanctifier, du ſacrifice de la Meſ-

ſe où ils doivent aſſiſter, des vices & des deſordres dont ils doivent, ou ſe preſerver, ou ſe corriger : quand ils verront que dans vos remonſtrances vous n'avez en vûë que Dieu & qu'eux-mêmes, que vous ne cherchez que ſa gloire & que leur bien, & que c'eſt un zele ſincere & pur qui vous inſpire, je prétends, mes chers Auditeurs, qu'ils vous préteront beaucoup plus volontiers l'oreille, que vous les trouverez beaucoup plus dociles, & qu'ils feront beaucoup plus de reflexion à vos paroles, ſoit parce que la ſainteté du ſujet les leur rendra plus venerables, ſoit parce qu'elles leur paroîtront plus deſintereſſées de votre part & qu'elles ne tendront qu'à l'honneur de Dieu & à leur ſalut. Faites-en l'épreuve, & vous pourrez par vous-même vous en convaincre. Mais diſons la verité, & remontons à la ſource du mal ; c'eſt que le zele des interêts de Dieu n'eſt gueres allumé dans vos cœurs, & que vous ne vous inquietez point qu'il ſoit ſervi dans vos maiſons, ou qu'il ne le ſoit pas. Du moins ayez égard à votre propre interêt, dont il me reſte à vous parler dans la troiſiéme partie.

III. PART. C'Eſt un langage bien ancien & bien ordinaire dans le monde, que celui de ces Prêtres de Jeruſalem, à qui le laſ-

che & perfide Judas, aprés leur avoir vendu Jesus-Christ, s'adreſſa, pour leur témoigner ſon repentir, & pour leur remettre l'argent qu'il avoit reçû. Qu'eſt-ce que cela nous importe, lui dirent-ils ? c'eſt votre affaire, & non pas la notre : *Quid ad nos ?* Voilà comment parlent encore tous les jours tant de peres de famille & de maîtres. Pourquoi Dieu, dit-on, m'a-t-il chargé du ſalut de mes domeſtiques, & de quelle conſequence eſt-il pour moi qu'ils vivent bien ou qu'ils vivent mal ? S'ils ſont gens de bien & qu'ils ſe ſauvent, à la bonne heure : mais s'ils veulent ſe perdre, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes ; c'eſt leur interêt, & non le mien : *Quid ad nos ?* Je prétends, Chrétiens : que votre interet particulier y eſt mêlé ; que Dieu, en vous impoſant l'obligation de veiller ſur la conduite de vos domeſtiques, a eu en vûë votre utilité propre, & qu'il s'y trouve pour vous un double avantage ; l'un ſpirituel, l'autre temporel. Comment cela ? encore quelque attention, s'il vous plait, tandis que je vais m'expliquer, & vous developper ces deux penſées. *Matth. c. 27.*

Car vous le ſçavez, & l'uſage de la vie ne vous permet pas de l'ignorer, que le danger le plus commun & l'effet le plus pernicieux de la condition des maîtres, eſt de les énorgüeillir, de les

enfler, de leur faire prendre ces ſentiments & cet aſcendant impérieux qui rendent quelquefois la grandeur humaine ſi odieuſe aux hommes & ſi criminelle devant Dieu. Or un des remedes les plus efficaces, & un contrepoids bien puiſſant pour réprimer cet orgueil & pour rabaiſſer cette enflure de cœur, c'eſt cette loi que Dieu a faite pour les maîtres à l'égard de ceux qu'ils ont dans leur dépendance. Et en effet, ſuppoſé cet ordre, quels ſentiments peut avoir un maître, que des ſentiments de modeſtie & d'humilité ? Car pourquoi me glorifierois-je, peut-il ſe dire à lui-même, d'avoir ſur cet homme quelque pouvoir, puiſque c'eſt ce pouvoir même qui m'aſſujettit à de très-penibles obligations ? Ce domeſtique m'eſt redevable de ſon travail, mais je lui ſuis redevable de mon zele ; il me doit une eſpece de ſervice, & moi je lui en dois un autre ; il eſt chargé de certains emplois dans ma maiſon, & moi je ſuis reſponſable de ſes actions ; il eſt mon ſerviteur pour ce qui regarde le corps, & je ſuis le ſien pour ce qui concerne l'ame. Ainſi la ſervitude eſt mutuelle, & la dépendance reciproque entre lui & moi : & bien loin que j'aye droit de m'élever au deſſus de lui & de le mépriſer, j'ay tout lieu de me confondre & de trembler, en conſiderant que ma dépendance eſt incomparable.

ment plus onereuſe que la ſienne, & qu'en qualité de maître je lui dois beaucoup plus qu'il ne me doit en qualité de ſerviteur.

C'eſt la belle remarque de ſaint Auguſtin, lorſque dans cet excellent chapitre de la cité de Dieu, qui roule tout entier ſur la matiere que je traite, il fait conſiſter le ſecret de la providence, & le bonheur d'une famille reglée ſelon les loix de la ſageſſe de Dieu, en ce que ceux qui commandent, ſont obligez de pourvoir à ceux qui executent leurs ordres : *Imperant qui conſulunt, & obediunt iis quibus conſulitur.* Telle-ment, dit ce ſaint Docteur, que dans la maiſon d'un juſte, qui vit par l'eſprit de la foi, commander, c'eſt obéïr ; & que ceux qui tiennent le rang de maiſtres, ſervent par neceſſité & par devoir, ceux-là mêmes qui les ſervent mercenairement & par interêt. Car ils ne commandent pas, ajoûte ce Pere, par un deſir de dominer, mais dans une vûë ſincere de faire du bien ; & le nom de maiſtres qu'ils portent, ne produit pas en eux l'orgüeil d'une autorité faſtueuſe, mais le zele d'une charité chrêtienne & affectueuſe : *Nec enim dominandi cupiditate imperant, ſed officio conſulendi, nec principandi ſuperbiâ, ſed providendi miſericordiâ.* Aprés cela, Chrêtiens, il n'eſt plus, ce ſemble, beſoin de faire aux maiſtres des

Auguſt.

Idem.

leçons d'humilité, de condeſcendance & de douceur envers leurs domeſtiques. Il n'y a en un mot qu'à leur donner l'important avis dont ſaint Gregoire Pape vouloit que les predicateurs leur rafraîchiſſent ſouvent la memoire ; ſçavoir, que comme les ſerviteurs doivent ſe ſouvenir qu'ils ſont dépendants de leurs maiſtres, auſſi les maiſtres ne doivent jamais oublier, qu'ils ſont, pour ainſi dire, les conſerviteurs de leurs ſerviteurs mêmes : *Illi admonendi ſunt, ut ſciant ſe ſervos eſſe Dominorum : iſti ut intelligant ſe conſervos eſſe ſervorum.* Il n'y a qu'à leur faire entendre ce que ſaint Bernard écrivoit à un ſouverain pontife : Vous commandez, lui diſoit-il, à une multitude preſque infinie d'officiers & de domeſtiques, & je veux croire que votre état porte tout cela ; mais ſçavez-vous que l'intention de Dieu n'eſt pas que vous en ſoyez plus grand, pour avoir plus de ſujets ; mais ſeulement qu'il y ait plus de ſujets à qui vous ſoyez utile ; que vous ne devez pas croître en puiſſance par eux, mais qu'ils doivent croître en ſainteté par vous ; qu'ils n'ont pas été placez au-deſſous de vous pour vous élever dans le monde, mais que vous êtes placé au-deſſus d'eux pour les élever à Dieu ? Si vous le comprenez bien, & ſi conformément à cette maxime, vous exercez votre pouvoir, vous ſeconderez les

vûës de Dieu & les deſſeins de ſon adorable providence. Car il s'enſuit de là que vous commanderez modeſtement & humblement, & qu'on vous obéira fidellement & promptement, que votre domination ne ſera point imperieuſe & fiere, & que la ſoumiſſion qu'on vous rendra ne ſera point forcée & contrainte ; que vos ſujets ne ſe plaindront point de dépendre de vous, parce qu'ils verront que vous vous intereſſez pour leur ſalut, & que vous n'abuſerez point de votre autorité de maître, parce que vous ne l'employerez que pour le bon gouvernement, & pour la ſanctification de vos ſujets. Il n'y a, dis-je, qu'à retracer ces idées dans l'eſprit d'un maître, pour lui apprendre à ne laiſſer point ſon cœur s'évanoüir en de vaines complaiſances, & pour le preſerver ainſi de la plus dangereuſe tentation.

Mais allons plus avant, Chrêtiens Auditeurs, & prenons mêmes ſeulement la choſe par rapport à vos avantages temporels. Je ſoutiens qu'il y va du bonheur de vos familles; que de regler les mœurs de vos domeſtiques & de les ſanctifier, c'eſt établir dans vos maiſons la ſubordination, la paix, la concorde, la ſeureté ; que c'eſt couper court à mille maux dont vous vous plaignez ſans ceſſe dans le monde, & à quoi vous n'apportez jamais le vrai remede ;

enfin que c'eſt le moyen le plus infaillible pour être ſervi comme vous le devez être, & comme vous le demandez. Souffrez que je m'explique ſur ce point ſelon toutes les connoiſſances que j'en puis avoir, & que pour vous faire ouvrir les yeux & remarquer votre aveuglement, je produiſe contre vous-mêmes votre propre temoignage; ceci eſt plus ſenſible, & peut-être vous touchera plus que tout le reſte.

Car il n'eſt pas poſſible d'avoir quelque uſage du monde, & de n'être point inſtruit des plaintes que vous formez contre toutes les perſonnes engagées à votre ſervice. Je ne veux pas vous dire que ce ſont des plaintes mal fondées: je ne conterai point là-deſſus avec vous, & je conviendrai de tout ce qu'il vous plaira. L'un, je l'avoüe, eſt un emporté, qui comme ce mauvais ſerviteur de l'Evangile, met le trouble dans votre maiſon, & y excite ſans ceſſe des diſſentions & des querelles. L'autre eſt lent & pareſſeux, ſans attention & ſans ſoin; il ne s'affectionne à rien, & tout ce que vous lui ordonnez ne ſe trouve jamais fait au temps marqué, ni de la maniere qu'il faut. Celui-là diſſipe tout ce qu'on lui confie, & dans le maniement dont vous vous repoſez ſur lui, il n'a nulle vigilance, ou nulle habileté, pour menager vos interêts,

Celui-ci n'eſt pas fidelle, & en bien des rencontres vous vous appercevez qu'il vous trompe, ou plûtôt qu'il cherche à vous tromper. Je ne finirois point ſi j'entreprenois d'expoſer ici tous leurs deſordres, & ce detail ſeroit aſſez inutile, puiſque je ne ferois que vous redire ce que vous avez dit vous-mêmes cent fois, & ce que vous dites encore tous les jours. Mais à cela quel remede & quel parti y auroit-il à prendre ? De changer trop aiſément & trop ſouvent de domeſtiques, comme on le voit en certaines maiſons; de les recevoir aujourd'hui pour les renvoyer demain; de faire un flux & reflux continuel de gens qui entrent & qui ſortent, qui viennent & qui s'en retournent, c'eſt donner une ſcene au monde, qui le remarque & qui en raiſonne; c'eſt ſe donner à ſoi-même un air d'inconſtance & de legereté; c'eſt avoir des gens à ſoi, & n'en avoir point; c'eſt ſe delivrer d'un mal pour s'en attirer un autre pire encore peut-être que le premier. Ah ! mes chers Auditeurs, le grand ſecret & moyen ſeur, ce ſeroit de vous appliquer à rendre vos domeſtiques plus chrétiens ? Dés qu'ils ſeront chrétiens, ils ſçauront ſe moderer, & ils apprendront à ſe ſupporter les uns les autres : plus de diviſions entre eux, plus de conteſtations & de diſputes; ils ſe prêteront mutuellement la main, &

de concert ils s'uniront pour executer toutes vos volontez. Dés qu'ils ſeront chrêtiens, ils deviendront vigilants & ſoigneux : ils prendront vos ordres comme les ordres de Dieu même, parce qu'ils enviſageront Dieu même dans vos perſonnes, & par conſequent la même promptitude qu'ils auront à ſervir ce premier maître, ils la fairont voir à vous ſervir vous-mêmes. Dés qu'ils ſeront chrêtiens, ils conſerveront pour vous tout le reſpect qu'ils vous doivent, & ils vous le marqueront dans toutes les rencontres ; ils ſe tairont quand il faudra ſe taire ; ils parleront avec retenuë, quand ils ſe verront obligez de repondre ; ils reconnoîtront leurs fautes, lorſqu'il leur en ſera échappé ; & ſans entreprendre de les juſtifier par de mauvaiſes raiſons & par des repliques encore plus mauvaiſes, ils écouteront avec docilité les avertiſſements que vous leur donnerez, & en profiteront. Dés qu'ils ſeront chrêtiens, à l'exemple de ces bons ſerviteurs tant vantez dans l'Evangile, ils feront valoir les talents dont ils auront l'adminiſtration : c'eſt-à-dire, qu'ils s'addoneront avec aſſiduité & avec fidelité aux divers miniſteres où il vous plaira de les deſtiner pour l'heureux ſuccez de vos entrepriſes, & pour le bien de vos affaires ; que rien de tout ce que vous leur mettrez dans les mains n'y demeurera, ni ne

ſera detourné ; qu'ils ne penſeront point à s'enrichir de vos depoüilles, ni à faire ſur vos dépenſes de frauduleuſes épargnes qui groſſiſſent leur ſalaire ; qu'ils s'en tiendront, ſelon toute la rigueur de la lettre, à votre parole, & que par nulle interpretation favorable à leur cupidité, ils ne paſſeront la juſte étenduë de vos promeſſes. Tout cela pourquoi ? parce que le chriſtianiſme veut tout cela, enſeigne tout cela, comprend tout cela.

Ce ſera alors, mon cher Auditeur, qu'on pourra dire en quelque ſorte de votre maiſon ce que le Fils de Dieu dit de la maiſon de Zachée en y entrant : *Hodiè ſalus Domui huic facta eſt.* C'eſt ici que regne la paix, & que tout concourt à la maintenir. Maîtres, domeſtiques, tout y eſt dans une pleine intelligence, & dans une union dont rien ne trouble le parfait accord. Auſſi n'y entend-on point de murmures, & n'y voit-on point de diviſion. Les domeſtiques ſont contents d'obéïr, & les maîtres n'ont preſque pas beſoin de commander, parce que chacun de ſoi-même ſe porte à ſon devoir. Or ce qui eſt vrai de la ſageſſe, ſelon la parole du Saint Eſprit, l'eſt encore de cette paix qui lie enſemble & qui unit tous les membres d'une maiſon avec le chef : *Venerunt omnia bona pariter cum illâ*, c'eſt une ſource de benedictions, Luc. 19. 9.

Sap. 7. 11.

& tous les biens viennent avec elle & par elle. La pieté y fleurit, les affaires y réüſſiſſent, les fonds y profitent, la vie y eſt douce, le commerce aiſé : la confiance entiere ; les domeſtiques y ſont preſque regardez comme les enfants, & les maiſtres aimez comme des peres ; le bonheur en eſt parfait. Mais où trouve-t-on de ces maiſons dans le monde, & combien en peut-on compter ? Je dis plus, & je demande pourquoi elles ſont en ſi petit nombre. Vous en ſçavez la raiſon, mes chers Auditeurs, & ſi vous ne la comprenez pas bien encore, je ne puis trop vous la redire, afin que vous puiſſiez une fois la concevoir. C'eſt que vous n'entretenez point aſſez dans vos maiſons le culte de Dieu & les bonnes mœurs : & qu'arrive-t-il en effet de là ? Vous avez des domeſtiques qui ne vous ſervent qu'à regret, & que par une crainte ſervile. Tant que vous les éclairez de l'œil, ils agiſſent ; mais diſparoiſſez un moment, tout eſt negligé. Vous avez des domeſtiques qui ſe dechirent les uns les autres, & qui vous dechirent vous-mêmes ; qui vous parlent inſolemment, & qui parlent encore de vous avec plus d'inſolence ; qui temoins de tout ce qui ſe paſſe dans votre famille, au lieu de le tenir ſecret & caché, comme la loi de Dieu & de la nature les y oblige, ſont au contraire les premiers à le pu-

blier, à l'augmenter, à l'empoiſonner, à vous decrier; que vous êtes inceſſamment forcez de chagriner par les reprimandes qu'ils meritent & que vous leur faites, & qui vous rendent bien chagrin pour chagrin par leurs incartades & leurs bruſqueries. Vous avez des domeſtiques, ou intereſſez, ou diſſipateurs, qui regardent votre maiſon comme une place abandonnée au pillage; chacun fait ſa main, & ſe perſuade volontiers que tout ce qui lui convient, lui appartient: ſous un prétendu titre, ou de compenſation, ou de neceſſité, ou de coûtume établie dans le ſervice, ils uſent des choſes à leur gré, ils en donnent une partie, ils en retiennent l'autre; tantôt avares, tantôt prodigues, mais toûjours ſur votre compte & à vos dépens. Vous avez des domeſtiques corrompus & corrupteurs, qui portent la contagion dont ils ſont infectez, juſqu'à ceux que vous devez cherir le plus tendrement, juſqu'à vos enfants; qui par leurs diſcours libertins & leurs pernicieux exemples gâtent ces eſprits flexibles, & pervertiſſent ces ames pures & innocentes; qui leur enſeignent ce qu'ils devroient éternellement ignorer; qui établis pour vous ſervir auprés d'eux de ſurveillants, & pour vous avertir de toutes leurs demarches, leur en ſervent contre vous-mêmes, pour favoriſer leurs paſſions, & pour derober à votre

connoiſſance leurs criminelles habitudes : car voilà de quoi ſont remplies la plûpart des maiſons, & ſur quoi vous deplorez tous les jours le ſort des maîtres. Il eſt vrai, c'eſt un mal bien deplorable : mais puiſque vous le reconnoiſſez, puiſque vous en voyez les funeſtes conſequences, puiſque vous en avez peut-être mille fois éprouvé les triſtes effets, vous êtes bien aveugles & bien ennemis de vous-mêmes, ſi vous ne travaillez pas à vous en garentir. Or je vous en ay appris le moyen, & c'eſt à vous de le mettre en œuvre.

Que dis-je ? bien loin de l'employer & d'en profiter, on tient une conduite toute oppoſée ; & au lieu d'engager des domeſtiques à vivre chrêtiennement, on arrête mêmes & l'on ruine ſur cela les heureuſes diſpoſitions où Dieu par ſa grace les avoit mis. Des domeſtiques, à certains jours ſolemnels, voudroient participer aux ſacrements, ſe purifier dans le tribunal de la penitence, approcher de la table de Jeſus-Chriſt, mais à peine dans tout le cours de l'année leur accorde-t-on un jour, où ils puiſſent avec les fidelles remplir les devoirs de la pâque. Du reſte, il ſemble qu'ils ſoient excommuniez de l'Egliſe, & parce que vous ne ſçavez pas au moins de temps en temps vous paſſer pour quelques

ques heures de leurs services, il faut qu'ils se passent du secours le plus necessaire pour marcher dans la voye du salut, & qu'ils soient privez du divin aliment qui doit soutenir la vie de nos ames. Des domestiques voudroient, pour la sanctification des fêtes, assister à quelque partie de l'office divin, & pour leur instruction entendre quelquefois la parole de Dieu; mais à peine leur est-il libre de s'absenter quelques momens pour une courte messe, souvent avancée lorsqu'ils y arrivent, & non encore finie lorsqu'ils se retirent. Cela fait une fois, & dans une precipitation qui desseche toute la pieté, une femme mondaine les retient une journée entiere auprés d'elle, sans autre exercice que de travailler à ses ajustemens & à ses parures. Des domestiques voudroient garder les jeûnes de l'Eglise, & ils le pourroient si les heures dans une maison étoient mieux reglées; mais tout y est dans un derangement avec lequel il ne leur est pas possible d'accommoder ni le jeûne, ni la priere, ni aucune pratique chrétienne. En un mot; des domestiques auroient d'eux-mêmes assez d'inclination & de penchant à la vertu, & la vertu leur donneroit les perfections que vous demandez par rapport à vous; mais ils sont tout autres que vous ne les souhaitez, parce qu'au lieu de seconder ce penchant, & de cultiver

cette inclination, vous y mettez d
racles, & vous les arrêtez.

Finiſſons par un bel exemple,
celui de la femme forte, & c'e
tout à vous, Meſdames, que je p
ce grand modéle. Je dis à vou
dans l'ordre & l'œconomie des f
avez plus communément pour p
les ſoins domeſtiques. Le monde
mer devant les yeux tant de f
indolentes & oiſives, ſans autre
pation que leur vanité, & de
regle & ſans attention dans leur
ge. Puiſſiez-vous imiter celle
Saint Eſprit nous a tracé lui-m
caractere! Pour toi chée de la bag
elle ſe renferme dans l'interieur
maiſon, & en conſidere toutes
yes, c'eſt-à-dire, que par une
ce éclairée & ſage, ſans être in
ne & fatiguante, elle prend gard
ce qui s'y paſſe, & s'en fait in

Prov. 6. 31. *Conſideravit ſemitas domus ſuæ.* croit point ſe rabbaiſſer, ni
point au-deſſous d'elle, diſcre
reflexions & ſoins vils juſqu'à
meſtiques. Elle fournit charita

Ibid. à leurs beſoins: *Dedit ſervis*
meſticis ſuis [illegible] *cibaria* [illegible]
Elle veut qu'ils ayent de quoi
dre des injures de la ſaiſon

Ibid. froids de l'hyver: *Non timebit a*
à frigoribus nivis, omnes enim
ſunt veſtiti ſuæ. Mais en même

qu'elle pourvoit à leurs neceſſitez temporelles, elle ſe rend encore bien plus attentive à ce qui concerne leur ame, & au bon reglement de leur vie. Elle leur en fait d'utiles leçons, & elle ouvre elle-même la bouche pour leur enſeigner la veritable ſageſſe, qui eſt la ſcience du ſalut : *Os ſuum aperuit ſapientiæ.* C'eſt ainſi qu'elle entretient toute ſa maiſon dans une parfaite intelligence, qu'elle merite les éloges de ſon époux, qu'elle s'attire la confiance de ſes enfans, qu'elle eſt honorée & reſpectée de ſes domeſtiques : *Surrexerunt & beatiſſimam prædicaverunt.* De qui fais-je le portrait ? Plaiſe au ciel que ce ſoit le vôtre ! Vos ſoins ne ſeront pas ſans recompenſe. Outre les avantages que vous en retirerez dés-ce monde & par rapport à cette vie preſente, l'Apôtre vous promet qu'en ſauvant le prochain, vous vous ſauverez vous-mêmes, & que vous recevrez de Dieu pour fruit de votre zele l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c. *Ibid.* *Ibid.*

SERMON

POUR

LE TROISIE'ME DIMANCHE

APRE'S PAQUES.

Sur les divertiſſemens du monde.

Amen amen, dico vobis, quia plorabitis & flebitis vos, mundus autem gaudebit.

Je vous le dis en verité, vous pleurerez vous ſerez dans l'affliction, & le monde ſe rejoüira. En ſaint Jean chap. 16.

C'Eſt Jeſus-Chriſt qui parle, & qui dans l'Evangile de ce jour prononce en deux paroles deux jugemens bien contraires ; l'un en faveur des élûs qui nous ſont repreſentez dans ſes Apôtres ; & l'autre pour la condamnation des pecheurs, qui compoſent ce monde qu'il a ſi hautement reprouvé, & contre lequel il a ſi ſouvent fulminé ſes anathêmes. Vous pleurerez, vous vivrez

dans la ſouffrance & dans la peine ; voilà le ſort des predeſtinez : *Plorabitis & flebitis vos.* Mais le monde ſera dans la joye, & rien de tous les plaiſirs de la vie ne lui manquera ; voilà le partage des pecheurs : *Mundus autem gaudebit.* Quel partage aprés-tout, Chrétiens, & jamais l'euſſiez-vous ainſi penſé ? Sont-ce là les châtimens dont le Fils de Dieu menace les ennemis de ſon Evangile ? ſont-ce là les recompenſes qu'il promet à ceux qui s'attacheront fidélement & conſtamment à le ſuivre : & ſelon nos vûës humaines ne devoit-il pas, ce ſemble, renverſer la propoſition, & dire aux juſtes, vous vous rejoüirez ; & aux pecheurs, vous ſerez accablez de chagrins & vous paſſerez vos jours dans la douleur ? Oui, mes chers Auditeurs, il le devoit ſelon nos vûës humaines, c'eſt-à-dire, ſelon les vûës foibles & bornées de la fauſſe prudence & de la chair ; mais les vûës de la ſageſſe divine ſont bien ſuperieures aux nôtres, & pour l'accompliſſement des deſſeins de Dieu à l'avantage de ſes élûs, il falloit qu'ils renonçaſſent aux divertiſſemens du monde, parce que ſi les apparences en ſont belles & les dehors engageants, la fin en eſt malheureuſe, & qu'ils menent à la perdition. Auſſi prenez garde à ce que le Sauveur des hommes ajoûte pour la conſolation de ſes diſciples : c'eſt, leur dit-il, qu'aprés avoir vêcu

ſophe & raiſonner, que quand on lui veut interdire l'uſage de quelque divertiſſement & de quelque plaiſir, dont elle eſt en poſſeſſion, & qu'elle ſe croit legitimement permis. Car c'eſt alors qu'elle ſe met en défenſe, qu'elle devient ſubtile & ingenieuſe, qu'elle imagine mille pretextes pour appuyer ſon droit, & que dans la crainte d'être privée de ce qui la flatte, elle vient enfin à bout de ſe perſuader, que ce qu'elle deſire eſt honnête & innocent, quoiqu'au fonds il ſoit criminel & contre la loi de Dieu: *Mirum quippe quàm ſapiens argumentatrix ſibi videtur ignorantia humana, cum aliquid de hujuſmodi gaudiis ac fructibus vereatur amittere.* Et en effet, c'eſt de ce principe que naiſſent tous les jours les relâchemens dans la morale chrétienne. Une choſe eſt agreable, ou le paroît; & parce qu'elle eſt agreable, on l'aime; & parce qu'on l'aime, on ſe figure qu'elle eſt bonne; & à force de ſe le figurer, on s'en fait une eſpece de conviction, en vertu de laquelle on agit au prejudice de la conſcience & malgré les plus pures lumieres de la grace. Or appliquons cette maxime generale aux points particuliers, ſur tout à celui que je traite. Je prétends qu'il y a des divertiſſemens dans le monde, qui paſſent pour legitimes, & que l'opinion commune des gens du ſiecle autoriſe; mais que le chriſtianiſme condamne, & qui ne

Tertul.

peuvent s'accorder avec l'integrité & la pureté des mœurs. Expliquons-nous encore plus en détail ; car ſans cela, Chrétiens, peut-être auriez-vous de la peine à bien concevoir ma propoſition, & peut-être dans la pratique, tout ce que je dirois ne produiroit-il aucun fruit. Raiſonnons donc ſur certains ſujets plus ordinaires, plus connus, & qui ſont à peu prés les mêmes que ceux dont a parlé Tertulien. Ecoutez-moi.

Ainſi, par exemple, ces repreſentations prophanes, ces ſpectacles où aſſiſtent tant de mondains oiſifs & voluptueux, ces aſſemblées publiques & de pur plaiſir, où ſont reçûs tous ceux qu'y amene, ſoit l'envie de paroître, ſoit l'envie de voir ; en deux mots, pour me faire toûjours mieux entendre, comedies & bals, ſont-ce des divertiſſemens permis ou defendus ? Les uns éclairez de la veritable ſageſſe, qui eſt la ſageſſe de l'Evangile, les reprouvent ; les autres trompez par les fauſſes lumieres d'une prudence charnelle les juſtifient, ou s'efforcent de les juſtifier. Chacun prononce ſelon ſes vûës, & donne ſes deciſions. Pour moi, mes chers Auditeurs, ſi je n'étois déja d'une profeſſion qui par elle-même m'interdit de pareils amuſemens, & que j'euſſe comme vous à prendre parti là-deſſus, & à me reſoudre, il me ſemble d'abord que pour m'y faire renoncer, il ne faudroit rien davantage que cette

diverſité des ſentimens. Car pourquoi dirois-je, mettre ma conſcience au haſard dans une choſe auſſi vaine que celle là, & dont je puis ſi aiſément me paſſer D'une part on m'aſſeûre que ces ſortes de divertiſſemens ſont criminels ; d'autre part on ſoûtient qu'ils ſont exempts de peché. Ce qui doit reſulter de là, c'eſt qu'ils ſont au moins ſuſpects ; & puiſque ceux qui ſoûtiennent que l'innocence eſt bleſſée, ſont du reſte plus reglez dans leur conduite, les plus attachez à leurs devoirs, les plus verſez dans la ſcience des voyes de Dieu, n'eſt-il pas plus ſeûr & plus ſage que je m'en rapporte à eux, & que je ne riſque pas ſi legerement mon ſalut ? Voilà comment je conclurois, & ce ſeroit ſans doute la concluſion la plus raiſonnable & la plus ſenſée.

Mais ce n'eſt pas là que je me voudrois arrêter, & il y a encore de plus fortes conſiderations qui me determineroient. Que ferois-je ? ſuivant le conſeil du ſaint Eſprit, j'interrogeois ceux que Dieu m'a donnez pour maîtres, ce ſont les Peres de l'Egliſe, *Interroga Patrem tuum, & annunciabit tibi, majores tuos, & dicent tibi,* & aprés les avoir conſultez, il ſeroit difficile, s'il me reſtoit quelque delicateſſe de conſcience, que je ne fuſſe pas abſolument convaincu ſur cette matiere. Car ils m'apprendroient des veritez capables non-ſeulement de me determiner, mais de m'inſpirer pour ces ſortes d

Cautic. Moïſ.

divertiſſemens une eſpece d'horreur. Suivez-moi, je vous prie.

Ils m'apprendroient que les payens mêmes les ont proſcrits, comme préjudiciables & contagieux. Il n'y a qu'à lire ce que ſaint Auguſtin en a remarqué dans les livres de la cité de Dieu, & les belles ordonnances qu'il rapporte à la confuſion de ceux qui prétendroient maintenir dans le chriſtianiſme ce que le paganiſme a rejetté. Ils m'apprendroient que d'abandonner ces ſpectacles & ces aſſemblées, dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, c'étoit une marque de religion, mais une marque authentique; & qu'en particulier ils ne blâmoient pas ſeulement le theatre, parce que de leur temps il ſervoit à l'idolâtrie & à la ſuperſtition, mais parce que c'étoit une école d'impureté. Or vous ſçavez s'il ne l'eſt pas encore plus aujourd'hui, & ſi la contagion de l'impureté n'y eſt pas d'autant plus à craindre, qu'elle y eſt plus déguiſée & plus raffinée. Il eſt vrai le langage en eſt plus pur, plus étudié, plus châtié; mais vous ſçavez ſi ce langage en ternit moins l'eſprit, s'il en corrompt moins le cœur, & ſi peut-être il ne vaudroit pas mieux entendre les adulteres d'un Jupiter & des autres divinités, dont les excés expriment ouvertement & ſans reſerve, bleſſant les oreilles, feroient moins d'impreſſion ſur l'ame. Ils m'apprendroient que dans l'eſtime commune des

fidéles, on ne croyoit pas pouvoir garder le ſerment & la promeſſe de ſon baptême, tandis qu'on demeuroit attaché à ces frivoles paſſe-temps du ſiecle. Car c'eſt vous joüer de Dieu même, mon Frere, écrivoit ſaint Cyprien, d'avoir dit anathême au demon, comme vous l'avez fait en recevant ſur les ſacrez fonds la grace de Jeſus-Chriſt, & de rechercher maintenant les fauſſes joyes qu'il vous preſente dans un aſſemblée ou dans un ſpectacle de vanité. Ils m'apprendroient que ſur cela l'Egliſe uſoit d'une ſeverité extrême dans ſa diſcipline; & que cette ſeveriré alla même à un tel point, que ce fut quelque fois un obſtacle à la converſion des infidéles. Juſques-là, dit Tertullien, que l'on en voyoit preſque plus s'éloigner de notre ſainte foi par la crainte d'être privez de ces divertiſſemens qu'elle condamnoit, que par la crainte du martyre & de la mort, dont les tyrans les menaçoient.

Voilà, dis-je, ce que m'apprendroient ces ſaints Docteurs, & ce qu'ils vous apprennent. Voilà leur tradition, voilà leurs penſées, voilà leur morale. Prenez garde, je ne dis pas que ç'a été la morale d'un de ces grands hommes, mais de tous: tellement que tous d'un conſentement unanime ſont convenus de ce point, qu'ils n'ont eû tous là-deſſus qu'une même voix, & ſouvent que les mêmes expreſſions. Je

ne dis pas que ça été leur morale dans un temps, & qu'elle a changé dans un autre : de ſiecle en ſiecle ils ſe ſont ſuccedez, & dans tous les ſiecles ils ont renouvellé les mêmes défenſes, debité les mêmes maximes, prononcé les mêmes arrêts. Je ne dis pas que ç'a été la morale de gens foibles & peu inſtruits, bornez dans leurs vûës & timides, ou precipitez dans leurs deciſions : outre leur ſainteté qui nous les rend venerables, nous ſçavons que c'étoient les premiers genies du monde ; nous avons en main leurs écits, & nous y voyons la ſublimité de leur ſageſſe, la penetration de leur eſprit, la profondeur & l'étenduë de leur érudition. Je ne dis pas que ça été une morale de perfection ſeulement & de pur conſeil : il n'y a qu'à peſer leurs termes & qu'à les prendre dans le ſens le plus naturel & le plus commun : ſur quel autre ſujet ſe ſont-ils expliquez avec plus de rigueur ! de quoi nous ont-ils plus fait craindre les funeſtes conſequences, & à quoi ont-ils plus attribué les ſuites fatales & plus donné la force du precepte ? Je ne dis pas que ç'a été une morale fondée ſur des raiſons propres & particulieres : je vous l'ay déja fait marquer, & je le repete, ils n'employent point d'autres raiſons que nous, ils n'en

avoient point d'autres ; ce qu'ils disoient contre le theâtre & contre ces assemblées mondaines d'où nous tâchons à vous retirer, c'est ce que nous vous disons ; & tout ce qu'ils disoient, c'est ce que nous avons le même droit qu'eux de vous dire. Enfin, je ne dis pas que ça été une morale qu'ils n'ayent adressée qu'à certains états, qu'à certains caracteres & à certains esprits. Ils n'ont distingué ni qualité, ni conditions, ni temperaments, ni dispositions du cœur. Ils parloient à des chrêtiens comme vous, & ils leur parloient à tous. Envain tel ou tel leur repondoit, ce qu'on nous repond encore tous les jours, & ce qu'a si bien remarqué saint Chrysostome : tout ce que je vois & tout ce que j'entends, me divertit & rien de plus ; du reste je n'en ressens aucune impression, & je n'en suis nullement touché. Vaine excuse qu'ils traitoient, ou de deguisement & de mauvaise foi, ou d'erreur au moins & d'illusion : de deguisement & de mauvaise foi, parce qu'ils n'ignoroient pas que c'est un pretexte dont veulent quelquefois se prévaloir les plus corrompus, cachant les desordres secrets de leur cœur, afin de justifier en apparence leur conduite ; d'erreur au moins & d'illusion, parce qu'ils sçavoient combien on aime à s'aveugler soi-même, & combien la passion fait de progrez, qu'on n'apperçoit pas

d'abord & qu'on ne veut pas appercevoir, mais qui ne deviennent enſuite que trop ſenſibles.

Or je m'en tiens là, mes chers Auditeurs, & que peuvent oppoſer à des temoignages ſi exprez, ſi averez, ſi reſpectables, les partiſans du monde! Qui en croiront-ils, s'ils ne ſe rendent pas à de ſemblables autoritez; & ne ſeroit-ce pas une temerité inſoutenable, & où nul chrétien de bon ſens ne tombera jamais, de prétendre que ces hommes de Dieu ſe ſoient tous égarez, qu'ils ayent tous porté trop loin les choſes, & que dans le ſiecle où nous vivons, nous ſoyons plus éclairez qu'ils ne l'étoient? Cependant vous en verrez, qui, ſans heſiter, appellent de tout cela à leur propre jugement, & qui ne ſe feront pas le moindre ſcrupule de ce que tous les Peres de l'Egliſe ont crû devoir hautement qualifier de peché. Car voilà juſqu'où eſt allée la preſomption de notre ſiecle. Comprenez-la, s'il vous plait, toute entiere. Il s'agit de la conſcience du ſalut; & tout ce qu'il y a eu juſqu'à preſent, ſur ces ſortes de matieres, de juges competents, de juges reconnus & autoriſez; ont decidé: mais ce n'eſt point ainſi qu'en jugent quelques mondains, & ce n'eſt qu'à eux-mêmes qu'ils veulent s'en rapporter. Obſervez bien ce que je dis, quelques

mondains. Car du moins ſi c'étoient les paſteurs des ames, ſi c'étoient les maîtres de la morale, ſi c'étoient les miniſtres des autels, les directeurs, les predicateurs de la parole de Dieu, qui maintenant & parmi nous euſſent ſur la queſtion que je traite, des principes moins ſeveres que ceux de toutes l'antiquité; & ſi ces principes étoient generalement & conſtamment ſuivis par la plus ſaine partie des chrétiens, peut-être ſeroit-il plus ſupportable alors d'examiner, de deliberer, de diſputer. Mais vous le ſçavez: predicateurs dans la chaire, directeurs dans le tribunal de la penitence, docteurs dans les écoles, paſteurs des ames, miniſtres des autels, tiennent tous encore le même langage, & ſe trouvent appuyez de tout ce que l'Egliſe a de vrais enfants & de vrais fidelles. Que reſte-t-il donc? je l'ay dit quelques mondains; c'eſt-à-dire, un certain nombre de gens libertins, amateurs d'eux-mêmes, & idolâtres de leurs plaiſirs; de gens ſans étude, ſans connoiſſance, ſans attention à leur ſalut; de femmes vaines, dont toute la ſcience ſe reduit à une parure, dont tout le deſir eſt de paroître & de ſe faire remarquer, dont tout le ſoin eſt de charmer le temps & de ſe tenir en garde contre l'ennui qui les ſurprend, dés que l'amuſement leur manque, & qu'elles ſont hors de la ba-

gatelle ; mais, ce qu'il y a ſouvent de plus deplorable, dont la paſſion cherche à ſe nourrir & à s'allumer, lorſqu'il faudroit tout mettre en œuvre pour l'amortir & pour l'éteindre. Voilà les oracles qui veulent ſe faire écouter, & que l'on n'écoute en effet que trop ; voilà les docteurs & les maîtres dont les lumieres effacent toutes les autres, & dont les reſolutions ſont abſoluës & ſans replique : voilà les guides dont les voyes ſont les plus droites, & les garands ſur qui l'on peut ſe repoſer de ſa conſcience, de ſon ame, de ſon éternité. Ah ! Chrêtiens, ſoyez-en juges vous-mêmes & concluëz, tandis que je paſſe à un nouvel article, non moins important, ni moins commun.

Car ce que je puis encore compter parmi les divertiſſements criminels, & ce que je mets dans le même rang, ce ſont ces hiſtoires fabuleuſes & romaneſques dont la lecture fait une autre occupation de l'oiſiveté du ſiecle, & y cauſe les mêmes deſordres. Entretien ordinaire des eſprits frivoles & des jeunes perſonnes. On employe les heures entieres à ſe repaître d'idées chimeriques, on ſe remplit la memoire de fictions & d'intrigues toutes imaginaires, on s'applique à en retenir les traits les plus brillants ; on les ſçait tous, & les ſçachant tous, on ne ſçait rien. Ce ſeroit peu neanmoins de n'apprendre

dre rien & de rien ; ſçavoir, ſi c'étoit là le ſeul mal qu'il y eût à craindre. Mais voici l'eſſentiel, & le point capital à quoi je m'attache : c'eſt que rien n'eſt plus capable de corrompre la pureté d'un cœur que ces livres empeſtez ; c'eſt que rien ne répand dans l'ame un poiſon plus ſubtil, plus preſent, plus prompt ; que rien donc n'eſt plus mortel, & ne doit être par une conſequence bien juſte plus étroitement défendu. Experience, confeſſion mêmes de ceux qui en ont fait les triſtes épreuves, raiſon, tout concourt à établir cette verité. Et je vous demande en effet, mon cher Auditeur, vous à qui je parle, & qui avez dans vous-même votre conſcience pour temoin de ce que je dis, n'eſt-il pas vrai qu'autant que vous vous êtes addonné à ces lectures, & qu'elles vous ont plû, vous avez inſenſiblement perdu le goût de la pieté ; que votre cœur s'eſt refroidi pour Dieu, & que toute l'ardeur de votre devotion s'eſt rellentie ! Je dis plus, n'eſt-il pas vrai que par l'uſage & l'habitude que vous vous êtes fait de ces lectures, l'eſprit du monde s'eſt peu à peu emparé de vous, que vous avez ſenti celui du chriſtianiſme diminuer à proportion, & s'affoiblir, que les heureux principes de votre premiere éducation ſe ſont alterez, que vous n'avez plus eu dans la tête que de folles imaginations ;

que la galanterie, que la vanité ; & que tout le reſte, beaucoup plus ſolide & plus ſerieux, vous eſt devenu inſipide, enſuite fatiguant, enfin odieux & inſupportable ? Ce n'eſt point encore aſſez, mais ne vous deguiſez rien à vous-même, & reconnoiſſez-le de bonne foi : n'eſt-il pas vrai qu'à force de lire ces ſortes d'ouvrages & d'avoir ſans ceſſe dans les mains ces livres corrupteurs, vous avez donné imperceptiblement entrée dans votre ame au demon de l'incontinence, & que les penſées ſenſuelles ont commencé à naître, les ſentiments tendres à s'exciter, les paroles libres à vous échapper ; que la chair s'eſt fortifiée, & que vous vous êtes trouvé tout autre que vous n'aviez été juſques-là ou que vous ne vous étiez connu ? Peut-être en êtes-vous ſurpris ; mais moi je ne m'en étonne pas, & ſans une eſpece de miracle il falloit que cela fût ainſi. Ayant tous les jours de tels livres ſous les yeux, & ces livres étant auſſi infectez qu'ils le ſont, il n'étoit pas naturellement poſſible que vous n'en priſſiez le venin, & qu'ils ne vous communiquaſſent leur contagion. Car, pour parler le langage du monde, & pour uſer du terme propre, qu'eſt-ce, à le bien definir, que le Roman ? une hiſtoire, diſons mieux, une fable propoſée ſous la forme d'hiſtoire, où l'amour eſt traité par art & par re-

gles ; où la paſſion dominante & le reſſort de toutes les autres paſſions, c'eſt l'amour, où l'on affecte d'exprimer toutes les foibleſſes, tous les tranſports, toutes les extravagances de l'amour ; où l'on ne voit que maximes d'amour, que proteſtations d'amour, qu'artifices & ruſes d'amour ; où il n'y a point d'interêt qui ne ſoit immolé à l'amour, fût-ce l'interêt le plus cher ſelon les vûës humaines, qui eſt celui de la gloire : où la gloire mêmes, la belle gloire, eſt de ſacrifier tout à l'amour ; où un homme infatüé ne ſe gouverne plus que par l'amour, tellement que l'amour eſt toute ſon occupation, toute ſa vie, tout ſon objet, ſa fin, ſa beatitude, ſon Dieu. Dites-moi ſi j'ajoûte rien ; mais en même temps faites-moi comprendre comment, auſſi fragiles que nous le ſommes & auſſi enclins au mal, on peut ſe retracer inceſſamment à ſoi-même de ſemblables images & n'en pas reſſentir les atteintes ? Les plus grands ſaints y reſiſteroient-ils ? un Ange n'y ſeroit-il pas ſurpris ? & l'innocence même n'y feroit-elle pas naufrage ? Ou bien, apprenez-moi comment dans une religion auſſi pure que la notre, il peut être permis à un chrêtien d'expoſer la pureté de ſon cœur à une ruine ſi évidente, & ſi prochaine ?

Mais, dit-on, en tout ce que je lis, il

ne s'agit que d'un amour honnête. Abus, mes Freres : appellez-vous amour honnête celui qui poſſede un homme & qui l'enchante juſqu'à lui ravir le ſens & la raiſon ; qui abſorbe toutes ſes penſées, qui épuiſe tous ſes ſoins, & qui aux dépens du Createur le rend idolâtre de la creature ? Appellez-vous amour honnête celui qui fait oublier à un homme, les plus ſaints devoirs de la nature, de la patrie, de la juſtice, de l'honneur, de la charité ; Or n'eſt-ce pas là ſouvent que ſe termine la prétenduë honnêteté du Roman ? Mais ces lectures ſervent à former une jeune perſonne, & lui apprennent le monde. Ah ! Chrêtiens, vous eſt-il donc ſi neceſſaire de ſçavoir le monde, que vous deviez pour cela renoncer à votre ſalut ? & fallût-il éternellement ignorer les manieres du monde, ne vaut-il pas mieux à ce prix garder votre ame & la ſauver ? Oüi, certes, ces livres vous formeront ſelon le monde, mais ſelon quel monde ? ſelon un monde payen, ſelon un monde impie & perverti, ſelon un monde condamné par Jeſus-Chriſt & le plus dangereux ennemi dont vous ayez à vous preſerver. Or voyez ſi ce ſont là les enſeignements que vous voulez ſuivre ; s'il n'y a pas un autre monde où vous pouvez vous borner ; s'il n'y a point d'autre politeſſe dans le chriſtianiſme que celle qui va à vous damner ; s'il n'y

a point d'autres maîtres pour vous inſtruire & pour vous élever.

Belle leçon pour vous, Peres & Meres: c'eſt par là que je conclus cette premiere partie, & plaiſe au ciel que vous en compreniez toute la conſequence? Vous avez des enfants: & aprés avoir mis votre premiere étude à leur inſpirer les ſentiments de la pieté chrêtienne; la religion, j'en conviens, ne vous defend pas de leur faire prendre certains airs du monde. Mais de leur fournir vous mêmes, ſous ce damnable prétexte, des livres qui leur tournent l'eſprit à tout ce que le monde a de plus vicieux; mais d'en remplir votre maiſon, & de ne vouloir pas que rien là-deſſus de nouveau leur échappe & leur ſoit inconnu; mais de leur en demander compte & d'entendre avec une ſecrete complaiſance les recits qu'ils en font; mais de les croire bien habiles & bien avancez, quand ils ſçavent repondre aux mots couverts par d'autres bons mots, qu'ils conſervent dans leur memoire des poëſies libres, & qu'ils les ſçavent rapporter fidellement ſans ſe méprendre; mais de les conduire vous-même, (car cecy regarde tous les poincts de morale que je viens de toucher) de les conduire vous mêmes à des ſpectacles, d'autant plus capable de les amollir, que ce ſont de jeune cœurs beaucoup plus flexibles & plus ſenſibles; mais de leur faire obſerver l'

endroits fins & delicats, ſur-tout les endroits vifs & tendres; mais de les engager vous-même dans des aſſemblées, où ils ne voyent du monde que ce qu'il a de riant, que ce qu'il a d'éclatant, c'eſt-à-dire, que ce qu'il a d'attrayant & de ſeduiſant: voilà dequoi vous aurez bien lieu de vous repentir dés cette vie, & de quoi vous ſerez bien ſeverement punis en l'autre. Ce ne ſont encore pour eux que des divertiſſemens; mais attendez que le feu ſoit allumé, & bientôt ces divertiſſements ne deviendront, & pour eux, & pour vous, que trop ſerieux. Sera-t-il temps alors d'arrêter l'embraſement? ſera-t-il en votre pouvoir de couper cours à des maux dont vous aurez été les auteurs? vous en gemirez, & vous le deplorerez; mais en ſerez-vous quittes devant Dieu pour les deplorer & pour en gemir? Qu'allegUerez-vous à ſon tribunal pour votre excuſe, & ſufira-t-il de lui dire que vous vouliez dreſſer vos enfants & leur donner la ſcience du monde? N'étoit-ce pas vouloir les erdre, & vous perdre vous-mêmes vec le monde? Il faut donc en revenir à na propoſition, que la plûpart des diertiſſements ordinaires du monde ſont ondamnables, ou parce que dans leur ature ils ſont impurs & criminels, comie vous l'avez veû; ou parce que dans ur étenduë & leur meſure, ils ſont exſſifs, comme je vais vous le montrer. eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PART. TOut excez, Chrêtiens, eſt un vice; & la vertu même, qui eſt la regle de tout bien, n'eſt ni bonne ni honnête, dés qu'elle eſt extrême. Il faut être ſage: mais il faut l'être avec ſobrieté, dit ſaint Paul, & qui l'eſt trop, ne l'eſt point du tout, parce que la ſageſſe eſt eſſentiellement un état de raiſon, & par conſequent de moderation. *Non plus ſapere quàm oportet ſapere, ſed ſapere ad ſobrietatem.* Or ſi cela eſt vrai de la vertu, beaucoup plus l'eſt-il des divertiſſements & des recreations de la vie. Si pour être ſage, il faut l'être ſans excez, à plus forte raiſon faudra-t-il éviter l'excez pour ſe divertir en ſage. Cependant, mes chers Auditeurs, il y a des divertiſſements dans le monde, où l'excez eſt ſi ordinaire, que quoiqu'ils puiſſent être d'ailleurs permis, legitimes, & innocents, ils ſont preſque toûjours condamnables, parce qu'ils ſont preſque toûjours exceſſifs. Je n'entreprends pas de les parcourir tous, & je n'ay garde de l'entreprendre: car ce ſeroit un detail infini. Mais ſouffrez que je me borne à un ſeul, ſur lequel je ne me ſuis encore jamais bien expliqué, & qui va faire tout le fônds de cette ſeconde partie: c'eſt le jeu. Principe de mille malheurs, & paſſion que je ne puis trop fortement combattre, puiſqu'elle eſt la ſource de tant de deſordres.

Rom. c. 12. v. 3.

Vous le ſçavez: on joüe, mais ſans retenuë; & l'excez eſt tel, que ceux mêmes

mêmes qui en ſont coupables, ſont obligez de le condamner. Que j'en prenne à témoin un joüeur de profeſſion, & que devant Dieu je le prie de me repondre ſi ſon jeu ne va pas trop loin, je dis trop loin ſelon la raiſon, le chriſtianiſme & la conſcience, il en conviendra. En effet dans la plûpart des jeux, ſur tout des jeux que l'uſage du monde autoriſe le plus, il y a trois ſortes d'excés oppoſez à la raiſon & à la religion. Excés dans le temps qu'on y employe, excés dans la dépenſe qu'on y fait, excés dans l'attachement & l'ardeur avec laquelle on s'y porte : tout cela contraire aux regles de la vraye pieté & aux maximes éternelles de la loi de Dieu. Ne condamnons point les choſes dans la ſpeculation. Diſons ce qui ſe pratique & ce qui ſe paſſe devant nos yeux. Un homme du monde qui fait du jeu ſa plus commune & preſque ſon unique occupation ; qui n'a point d'affaire plus importante que le jeu, ou plûtôt qui n'a point d'affaire ſi importante qu'il n'abandonne pour le jeu ; qui regarde le jeu, non point comme un divertiſſement paſſager propre à remettre l'eſprit des fatigues d'un long travail & à le diſtraire, mais comme un exercice reglé, comme un emploi, comme un état fixe & une condition ; qui donne au jeu les journées entieres, les ſemaines, les mois, toute la vie (car il y en a de ce caractere, & vous en connoiſſez. Une femme

qui ſe ſent chargée d'elle-même juſqu'à ne pouvoir en quelque ſorte ſe ſupporter ni ſupporter perſonne, dés qu'une partie de jeu vient à lui manquer ; qui n'a d'autre entretien que de ſon jeu, qui du matin au ſoir n'a dans l'idée que ſon jeu ; qui n'ayant pas, à l'entendre parler, aſſez de force pour ſoutenir quelques momens de reflexion ſur les veritez du ſalut, trouve neanmoins aſſez de ſanté pour percer les nuits, dés qu'il eſt queſtion de ſon jeu : dites-le moi, mes chers Auditeurs, cet homme, cette femme gardent-ils dans le jeu la moderation convenable ? cela eſt-il chrétien ? cela eſt-il d'une ame qui cherche Dieu, qui travaille pour le ciel, qui amaſſe des tréſors pour l'éternité ? cela eſt-il d'un ouvrier évangelique, tels que doivent être tous les fidéles, & d'un homme appellé de Dieu pour cultiver ſa vigne, & pour lui rendre compte de tous les momens juſqu'au dernier : *Donec reddas noviſſimum quadrantem* ? Ce jeu perpetuel, ce jeu ſans interruption & ſans relâche, ce jeu de tous les jours, & preſque de toutes les heures dans le jour, s'accorde-t-il avec ces grandes idées que nous avons du chriſtianiſme, & que Jeſus-Chriſt lui-même a pris ſoin de nous tracer ? Car ce n'eſt point moi qui les ai imaginées, c'eſt le Sauveur du monde qui dans toute la ſuite de ſon Evangile ne nous a parlé d'une vie

Matth. 5.

chrétienne que ſous la figure d'un combat, d'un negoce, d'un travail, pour nous faire entendre que ce doit être une vie laborieuſe & agiſſante. Or y a-t-il rien de plus incompatible qu'une vie de travail & une vie de jeu ?

Mais tout jeu eſt-il donc un crime pour nous ? Non, Chrétiens, & je m'en ſuis declaré d'abord. Je blâme l'excés du jeu, & envain me repondrez-vous que le jeu en ſoi n'eſt point blâmable, puiſque ce n'eſt pas-là ce que j'avance. Quand vous prétendez que le jeu, j'entends certain jeu, eſt indifferent, & quand je ſoutiens que l'excés du jeu eſt criminel, vôtre propoſition & la mienne ſont toutes deux vrayes, & ſe concilient parfaitement enſemble ; mais moi par la mienne je vous avertis d'un abus que la vôtre ne corrigera pas. Reglez votre jeu ; ne donnez au jeu qu'un reſte de loiſir que Dieu n'a pas réfuſé à la nature, & que la neceſſité requiert : mettez avant le jeu le ſervice du Seigneur, & les pratiques de la religion, avant le jeu, la priere, le ſacrifice des autels, la lecture d'un bon livre, l'office divin ; avant le jeu, le ſoin de votre famille, de vos enfans, de vos domeſtiques, de vos affaires ; avant le jeu, les obligations de votre charge, les devoirs de votre profeſſion, les œuvres de miſericorde & de charité ; avant le jeu, votre avancement dans les voyes de Dieu, votre perfection &

tout ce qui y doit contribuer : quand vous aurez ſatisfait à tout cela, vous pourrez alors chercher quelque relâche dans un jeu honnête & borné. Vous pourrez vous y recréer avec la paix du cœur, & même, ſi je l'oſe dire, avec une eſpece de benediction de la part du ciel. Je dis avec la paix du cœur, parce que vous joüerez ſans paſſion ; parce que vous joüerez dans l'ordre, & que vous reduirez votre jeu à être pour vous ce qu'il doit être, je veux dire, une courte diſtraction, & non une continuelle occupation ; parce que vous prendrez votre jeu aſſez pour vous delaſſer, & trop peu pour vous fatiguer ; enfin, parce que vous n'aurez point dans votre jeu le ver interieur de la conſcience qui vous reproche la perte du temps qui s'y conſume & l'inutilité de votre vie. Je dis même avec une eſpece de benediction de la part du ciel, parce que vous ne vous y propoſerez qu'une fin chrétienne ; que vous ne vous accorderez ce repos, que pour mieux agir, & qu'en ce ſens vous ſanctifierez, ſi je puis parler de la ſorte, juſqu'à votre jeu. Mais tandis que le jeu l'emportera ſur toutes vos fonctions, qu'il vous fera oublier tout ce que vous devez à Dieu, tout ce que vous devez au prochain, & tout ce que vous vous devez à vous-mêmes ; que vous n'y diſtinguerez, ni les jours les plus ſolemnels, ni les jours ordinaires, & que ſans reſerve

toutes vos heures y ſeront employées, je dirai que c'eſt au moins une diſſipation criminelle du temps que Dieu vous a donné, & une prophanation dont vous aurez à lui repondre.

Cependant d'un excés on tombe dans un autre. Excés dans le temps que l'on perd au jeu, & excés dans la dépenſe qu'on y fait. Joüer rarement, mais haſarder beaucoup chaque fois; ou haſarder peu, mais joüer continuellement, ce ſont deux excés défendus l'un & l'autre par la loi de Dieu; mais au-deſſus de l'un & de l'autre, un troiſiéme excés c'eſt de joüer ſouvent & toûjours de riſquer beaucoup en joüant. Or ne vous y trompez pas, quand je dis un jeu où vous haſardez beaucoup, un gros jeu, je ne veux pas ſeulement parler des riches & des grands du ſiecle; je parle de tous en general & de chacun en particulier, conformément aux facultez & à l'état. Tel jeu n'eſt rien pour celui-là, mais il eſt tout pour celui-ci. L'un peut aiſément porter telle dépenſe, mais elle paſſe les forces de l'autre; & ce qui ſeroit un leger dommage pour le premier, doit avoir pour le ſecond de fâcheuſes ſuites. Ainſi, on a des dettes à payer, on a une nombreuſe famille à entretenir & des enfans à pourvoir, on a des domeſtiques à recompenſer, on a des aumônes à faire & des pauvres à ſoulager. A peine les revenus y peuvent-ils ſuffire, & ſi l'on étoit

fidéle à remplir ces devoirs, on ne trouveroit plus rien, ou preſque rien pour le jeu. Toutesfois on veut joüer, & c'eſt un principe qu'on a tellement poſé dans le ſyſtême de ſa vie, que nulle conſideration n'en fera jamais revenir. On le veut à quelque prix que ce ſoit, & pour cela que fait-on ? Voilà le deſordre & l'iniquité la plus criante. Parce qu'on ne peut pas acquitter ſes dettes ſi l'on joüe, ou qu'on ne peut joüer ſi l'on acquitte ſes dettes, on laiſſe languir des creanciers, on ſe rend inſenſible aux cris de l'artiſan & du marchand ; on uſe d'induſtrie & de detours, pour ſe ſouſtraire à leurs juſtes pourſuites & pour leur lier les mains ; on les remet de mois en mois, d'années en années, & ce ſont des délais ſans fin ; on n'a rien, dit-on, à leur donner, & neanmoins on trouve de quoi joüer. Parce qu'on ne peut accorder enſemble le jeu & l'entretien d'une maiſon, on abandonne la maiſon, & l'on menage tout pour le jeu ; on voit tranquillement & de ſang froid des enfans manquer des choſes les plus neceſſaires ; on plaint juſqu'aux moindres frais, dés qu'il s'agit de ſubvenir à leurs beſoins ; on les éloigne de ſes yeux, & on les confie à des étrangers, à qui l'on en donne la charge ſans y ajoûter les moyens de la ſoutenir ; on ne les a pas actuellement ces moyens, à ce qu'on prétend, mais pourtant on a de quoi joüer. Parce qu'il faudroit diminuer

de ſon jeu, ſi l'on vouloit compter exactement avec des domeſtiques & les ſatisfaire, on reçoit leurs ſervices, on les exige à la rigueur, & du reſte on ne veut point entendre parler de recompenſes, c'eſt une matiere ſur laquelle il ne leur eſt pas permis de s'expliquer, & un diſcours dont on ſe tient offenſé : des paroles, on leur en donnera liberalement ; des promeſſes, on leur en fera tant qu'ils en demanderont ; ils ne perdront rien dans l'avenir, mais à condition qu'ils perdront tout dans le preſent, & que cet avenir, à force de le prolonger, ne viendra jamais : les affaires ne permettent pas encore de penſer à eux, & cependant elles permettent de joüer. Parce que dans les neceſſitez publiques l'aumône coûteroit, & que le jeu en pourroit ſouffrir, on ne connoît point ce commandement ; on eſt temoin des miſeres du prochain, ſans en être émeû ; ou ſi le cœur ne peut trahir ſes ſentimens naturels, l'eſprit n'eſt que trop ingenieux à imaginer des pretextes pour en arrêter les effets : on eſt pauvre ſoi-même, ou volontiers on ſe dit pauvre, lorſqu'il y a des pauvres à ſoulager ; mais on ceſſe de l'être dés que le moment & l'occaſion ſe preſente de joüer. Tout cela veut dire qu'on ſacrifie à ſon jeu les droits les plus inviolables & les interêts les plus ſacrez : que l'on fait du jeu ſa premiere loi ; que pour ne pas ſe detacher du jeu, on ſe

detaché de toute autre choſe ; & que dans la concurrence de toute autre choſe avec le jeu, quelque eſſentielle qu'elle ſoit par elle-même, on retient le jeu & l'on renonce à tout le reſte. Or comment appellez-vous cela ? & ſi ce n'eſt pas un excés, faites m'en concevoir un autre plus condamnable ?

Mais mon jeu aprés tout n'eſt qu'aſſez modique & que trés-commun. Je le veux ; mais ce jeu trés-commun fait gemir des creanciers qui ne touchent rien, & qui du moins pourroient s'aider pour les neceſſitez de la vie de ce qu'un divertiſſement trés-ſuperflu leur enleve. Ce jeu trés-commun vous empêche de fournir à des enfans ce que demande non-ſeulement une éducation honnête & ſortable à leur naiſſance, mais quelquefois la nourriture & le vêtement. Ce jeu trés-commun prive des domeſtiques du fruit de leurs peines, & ruine toutes leurs eſperances. Ce jeu trés-commun vous endurcit aux gemiſſemens & aux plaintes de tant de malheureux qui reclament votre aſſiſtance & qui ne tirent de vous nul ſecours. Jeu plein d'injuſtice ; jeu également odieux, & à Dieu & aux hommes : à Dieu qui voit l'ordre de ſa providence renverſé & ſes loix violées ; aux hommes qui ſe trouvent par-là fruſtrez de ce qui leur eſt dû & de ce qui leur appartient par de ſi juſtes titres. Ah ! mon cher Auditeur, acquittez-vous ; voilà

votre principale obligation. N'engagez pas pour un vain plaiſir le ſang de vos freres & la ſubſtance des pauvres. Juſques-là il n'y a point de jeu pour vous, ou il n'y en doit point avoir; & pour peu que vous y puiſſiez mettre, c'eſt toûjours trop, puiſque c'eſt le bien d'autrui que vous expoſez, & dont vous faites la plus inutile & la plus injuſte dépenſe. Si vous voulez joüer, que ce ſoit du vôtre, & ſouvenez-vous que le vôtre même n'eſt plus à vous pour le riſquer, tandis qu'il eſt ſujet à des charges & que vous en êtes redevables. Importante maxime que je voudrois pouvoir bien imprimer dans l'eſprit de tant de grands & de tant d'autres! Que tout à coup on verroit tomber de tables de jeu, ſi le jeu par la loi des hommes étoit interdit à ces débiteurs, qui bien loin de le quitter pour ſe degager de leurs dettes, entaſſent dettes ſur dettes pour l'entretenir & ſe rendent enfin inſolvables! Mais ſi la loi des hommes n'a rien ordonné là-deſſus, faut-il une autre loi que la loi de l'Evangile, que la loi de la conſcience, que la loi de la nature?

Qu'on diſe aprés cela que les temps ſont difficiles, qu'on a bien de la peine à ſe maintenir dans ſon état, qu'on eſt obligé de ſe reſſerrer, & qu'on ne peut pas aiſément ſe deſaiſir du peu qu'on a. Je ne conteſterai point avec vous, Chrétiens, ſur le malheur des temps: ſans en

être auſſi inſtruit que vous, je le connois aſſez pour convenir qu'on doit maintenant plus que jamais uſer de prudence & de reſerve dans l'adminiſtration des biens ? mais n'eſt-ce pas juſtement ce qui acheve de vous condamner, & quel temoignage plus convaincant puis-je produire contre vous, que le vôtre ? Car voici ce qui me paroît bien deplorable dans la conduite du ſiecle. On n'entend parler que de calamitez & de miſeres : il ſemble que le ciel irrité ait fait deſcendre tous ſes fleaux ſur la terre pour la deſoler, chacun tient le même langage, & ce ne ſont par tout que plaintes & que lamentations. Mais voyez l'inſoutenable contradiction. Au milieu de ces lamentations & de ces plaintes, tant de jeux ont-ils ceſſé ? Tant de mondains & tant de mondaines ſe ſont-ils retranchez ſur le jeu, en ont-ils plus meſuré leur jeu, ſe ſont-ils reduits à un moindre jeu ? En verité, mes chers Auditeurs, n'eſt-ce pas inſulter à l'infortune publique ? n'eſt-ce pas faire outrage à la religion que vous profeſſez ? n'eſt-ce pas allumer tout de nouveau la colere du ciel ? Vous me repondrez que vous vous retranchez en effet ; mais par où commencez vous ce retranchement ? Eſt-ce par le jeu ? non ſans doute. Mais par où encore une fois ? par le pain que devroient recevoir de vous ceux que la famine devore. Par où ? par les beſoins domeſtiques d'une maiſon

où tout manque, afin que votre jeu ne manque pas. Par où? par tout ce qui n'a point de rapport au jeu, ou plûtôt, fût-ce le neceſſaire même, par tout ce qui peut ſervir au jeu, en le derobant aux uſages les plus eſſentiels. Je ſçais qu'à conſiderer ce que je dis dans une pure ſpeculation & ſelon les premieres vûës, on ſe perſuadera que j'exaggere & que je pouſſe cette morale au-delà du terme. Mais examinez-la dans la pratique, conſultez vos propres connoiſſances, faites attention à ce qui ſe paſſe autour de vous, & vous avoüerez qu'au lieu de rien outrer, il y a bien encore d'autres extremitez que je ne marque pas; & où l'amour du jeu emporte. Car que ſeroit-ce ſi je parlois d'une femme, qui dans un jeu, dont les plus fortes remonſtrances ne l'ont pû déprendre, diſſipe d'une part tout ce qu'un mari amaſſe de l'autre; qui ſe tient en embuſcade pour le tromper, & detourne pour ſon jeu tout ce qui peut venir ſous ſa main. Si je parlois d'un mari, qui tour à tour paſſant du jeu à la debauche, & de ſa debauche au jeu, expoſe juſqu'à ſes fonds & fait dépendre d'un ſeul coup la fortune de toute une famille. Si je parlois d'un jeune homme, qui ſans menagement & ſans reflexion, emprunte de tous les côtez & à toutes conditions; & ne pouvant encore ſe dépoüiller d'un heritage qu'il n'a pas, ſe depoüille au

moins par avance de ſes droits, & ne compte pour rien toute une ſucceſſion qu'il perd, pourveu qu'il joüe. Ces exemples peut-être ne ſont-ils pas auſſi communs qu'ils ont été autrefois; mais ne le ſont-ils pas encore aſſez pour vous inſtruire, & pour vous faire connoître les excés du jeu? Peut-être même quelques-uns, par une ſageſſe forcée, & cedant à la neceſſité, ont-ils enfin dans ces années dures & ſteriles apporté quelque temperament à leur jeu: mais ce temperament ſuffit-il? Oſte-t-il au jeu tout ce qu'il devoit lui ôter dans les conjonctures preſentes & dans la ſituation où vous vous trouvez? Vous met-il en état d'accomplir, ſelon qu'il dépend de vous, tous vos devoirs; & s'il ne va pas juſques-là, votre jeu n'eſt-il pas toûjours un excés? Excés, non-ſeulement dans le temps qu'on y employe, & dans la dépenſe qu'on y fait, mais dans l'attachement & l'ardeur avec laquelle on s'y porte.

Quel ſpectacle, de voir un cercle de gens occupez d'un jeu qui les poſſede, & qui ſeul eſt le ſujet de toutes les reflexions de leur eſprit & de tous les deſirs de leur cœur! Quels regards fixes & immobiles, quelle attention! Il ne faut pas un moment les troubler, pas une fois les interrompre, ſur tout ſi l'envie du gain s'y mêle. Or elle s'y entre preſque toûjours. De quels

mouvements divers l'ame eſt-elle agitée ſelon les divers caprices du haſard ! De là les dépits ſecrets, & les melancolies ; de là les aigreurs & les chagrins ; de là les deſolations & les deſeſpoirs ; les coleres & les tranſports, les blaſphêmes & les imprecations. Je n'ignore pas ce que la politeſſe du ſiecle vous a là-deſſus appris ; que ſous un froid affecté & ſous un air de degagement & de liberté prétenduë, elle vous enſeigne à cacher tous ces ſentiments, & à les deguiſer ; qu'en cela conſiſte un des premiers merites du jeu, & que c'eſt ce qui en fait la plus belle reputation. Mais ſi le viſage eſt ſerein, l'orage en eſt-il moins violent dans le cœur ? Et n'eſt-ce pas alors une double peine, que de la reſſentir toute entiere au-dedans, & d'être obligé, par je ne ſçais quel honneur, de la diſſimuler au dehors ? Voilà donc ce que le monde appelle divertiſſement ; mais ce que j'appelle moi paſſion & une des plus tyranniques & des plus criminelles paſſions. Et de bonne foi, mes chers Auditeurs, pouvez-vous vous perſuader que Dieu l'ait ainſi entendu, quand il vous a permis certaines diſtractions & certains delaſſements ? Lui qui eſt la raiſon même, peut-il approuver un jeu qui bleſſe toute la raiſon ; & lui qui eſt la regle par eſſence, peut-il vous permettre un jeu où tout eſt dereglé ? Il vaut mieux joüer, dites-vous, que de parler du prochain,

que de former des intrigues, que d'abandonner ſon eſprit à des idées dangereuſes. Beau pretexte, à quoi je reponds, qu'il ne faut, ni parler mal du prochain, ni former des intrigues, ni donner entrée dans votre eſprit à des idées ſenſuelles, ni joüer ſans meſure & à l'excez, comme vous faites. Quand votre vie ſeroit exempte de tous les autres deſordres, ce ſeroit toûjours aſſez de celui-ci pour vous condamner. Achevons, & diſons enfin que la plûpart des divertiſſements du monde ſont condamnables, parce qu'ils ſont ſcandaleux dans leurs effets: c'eſt la troiſiéme partie.

III. PART.

C'Eſt une choſe bien ſurprenante, remarque ſaint Chryſoſtome, que la maniere dont s'eſt expliqué Jeſus-Chriſt ſur tout ce qui nous ſcandaliſe & qui nous devient une occaſion de peché. Si votre œil eſt pour vous un ſujet de ſcandale, dit ce Sauveur des hommes, arrachez-le, & ne deliberez point: *Si oculus tuus ſcandaliſat te, erue eum.* Si c'eſt votre main, coupez-la, & privez vous de tout le ſervice qu'elle pourroit vous rendre: *Si manus tua ſcandaliſat te, abſcide eam.* Ou ſi c'eſt enfin votre pied, ne l'épargnez pas, parce qu'il vaut bien mieux perdre votre pied, votre main, votre œil, tout votre corps, que de vous mettre en danger de perdre votre ame.

Matth. c. 2.

Matth. c. 18.

Bonum tibi eſt. Pourquoi penſez-vous, Chrêtiens, que le Fils de Dieu ſe ſervit de cet exemple du pied, de l'œil, de la main? C'étoit, répond ſaint Chryſoſtome, pour nous faire entendre, que les choſes mêmes les plus neceſſaires, celles qui nous touchent de plus prés, & dont il ſemble que nous puiſſions moins nous paſſer dans l'uſage de la vie, nous doivent être interdites, dés-là qu'elles nous font tomber en quelque ſorte que ce puiſſe être, & qu'elles nous conduiſent au peché. Soit qu'elles ſoient la cauſe directe & immediate du peché, ſoit qu'elles en ſoient ſeulement l'occaſion, il n'importe. Cauſe du peché, occaſion du peché, diſtinctions ſubtiles, mais inutiles. Si je peche par occaſion, je peche, & je me damne auſſi-bien, que ſi j'avois autrement peché. Dieu m'oblige donc auſſi étroitement à fuir l'occaſion du peché, que la cauſe du peché, quelque avantage d'ailleurs & quelque raiſon même de neceſſité que cette occaſion puiſſe avoir pour moi. Rien dans l'ordre naturel ne m'eſt plus precieux que mon œil, rien ne m'eſt plus utile que ma main pour les actions de la vie, c'eſt mon pied qui me ſoutient & qui me conduit: mais afin de me garentir d'une chûte mortelle, dont je ſerois menacé en les conſervant, il n'y a ni œil, ni pied, ni main que je doive menager. Il faut ſacrifier tout, pour ſauver l'eſſen-

tiel & le capital, qui eſt la vie de l'ame. *Si manus tua vel pes tuus ſcandaliſat te, abſcide eum & projice abs te.* Voilà, mes chers Auditeurs, le ſens des paroles du Fils de Dieu. Or à combien plus forte raiſon cette grande maxime doit-elle vous ſervir de regle à l'égard de vos divertiſſements? Il y en a qui dans leur ſubſtance n'ont rien de criminel, & dont l'uſage, ſi vous le voulez, ne va point à des excez remarquables: mais Dieu neanmoins prétend avoir droit de vous les défendre, & en effet il vous les défend; pourquoi? parce qu'il ſe peut faire que ce ſoient pour vous des occaſions dangereuſes & que dans les circonſtances où s'y rencontrent, vous trouviez un ſcandale que vous êtes indiſpenſablement obligez d'éviter. Par tout ailleurs ils ſeroient permis; en tout autre temps ils ſeroient mêmes loüables, & on vous les conſeilleroit: mais en tel lieu, à telles heures, & en telle compagnie vous devez vous en abſtenir, parce que vous y courez riſque de votre innocence & de votre ſalut. Et comme en matiere de ſalut, tout eſt perſonnel, & que la bonté, ou la malice de nos actions n'eſt priſe que par le rapport qu'elles ont à nous; quand il s'agit de m'accorder un divertiſſement ou de m'en priver, l'idée generale qu'on en a, ne ſuffit pas pour former ma reſolution; mais ſi j'y reconnois quelque endroit par où il me puiſſe être

nuiſible, je dois, dés-lors le rejetter & m'en éloigner. *Abſcide eum, & projice abs te.* Ceſt ainſi que la foi me l'enſeigne, & c'eſt ainſi que la ſeule raiſon me le dicte.

Un exemple, Chrêtiens, vous fera mieux comprendre ma penſée. De tous les plaiſirs y en a-t-il un plus indifferent en ſoi & plus innocent que la promenade, & n'eſt-ce pas de tous les divertiſſements du monde celui où la cenſure peut moins trouver à reprendre, & ſur quoi les loix de la conſcience ont moins, ce ſemble, à reformer? Or-je prétends neanmoins, & vous en êtes auſſi inſtruits que moi, qu'il y a des promenades ſuſpectes, qu'il y en a d'ouvertement mauvaiſes, qu'il y en a de ſcandaleuſes, & que ce ſcandale ne regarde pas ſeulement les ames libertines & declarées pour le vice, mais celles mêmes qui du reſte en ont, ou paroiſſent en avoir plus d'éloignement & plus d'horreur. Siecle prophane que n'as-tu pas ſceu corrompre, & où n'as-tu pas repandu ta malignité? Vous m'entendez, mes chers auditeurs, & vous devez m'entendre. Vous ſçavez ce que ſont devenuës certaines promenades, & ce qu'elles deviennent tous les jours. Vous ſçavez ce qui les fait preferer à d'autres, & ce qu'on y va chercher. Concours tumultueux & confuſe multitude, qui ſert de ſcene à la vanité & à la mondanité. S'il y a une beauté humaine à

produire & à faire connoître, s'il y a un ornement & une parure à faire briller, n'eſt-ce pas là qu'on l'étale avec plus d'éclat & plus de pompe ? Au milieu de tant d'objets differents, qui tour à tour & comme par des évolutions reglées, paſſent ſans ceſſe & repaſſent, de quoi les yeux ſont-ils frappez, & à quoi ſe rendent-ils attentifs ? Quelles penſées ſe forment dans les eſprits ? Quels ſentiments touchent les cœurs, & ſur quels ſujets roulent les converſations ?

Scandale d'autant plus dangereux qu'on en voit moins le danger, & qu'on le craint moins. Car combien de mes Auditeurs, & de ceux mêmes qui profeſſent plus hautement le chriſtianiſme, & qui veulent vivre avec plus d'ordre, m'accuſent peut-être de porter ici trop loin la ſeverité de la morale évangelique ! Ils conviendront avec moi de tout ce que j'ay dit du theâtre, du jeu, des ſpectacles, des aſſemblées, des lectures, & de tout ce que j'en puis dire. Mais que j'attaque juſqu'à la promenade ; que je prétende qu'il y ait ſur cela des meſures à garder & des precautions à prendre ; que je ſois dans l'opinion qu'une mere chrêtienne ne doit pas ſans menagement & ſans réflexion y expoſer une jeune perſonne ; qu'elle doit avoir égard aux temps, aux lieux, à bien des circonſtances dont elle n'a gueres été en peine juſqu'à preſent, c'eſt ce qu'on traitera

d'exaggeration, & ſur quoi l'on ne voudra pas m'en croire. Mais moi je ſçais ce qu'en ont penſé les Peres de l'Egliſe, & c'eſt à eux que je m'en rapporterai. Car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ce ſcandale a paru dans le monde, & que les predicateurs & les conducteurs des ames ſe ſont employez à les retrancher du Royaume de Dieu. Je ſçais ce qu'en a dit ſaint Ambroiſe dans cet excellent ouvrage de l'inſtruction des vierges. Je ſçais ce que ſaint Jerôme en a écrit, non pas une fois, mais en divers traitez ſur cette matiere. Ces grands hommes avoient l'eſprit de Dieu, pour former les vierges de Jeſus-Chriſt à la ſainteté de leur état; mais ils leur donnoient des enſeignements & leur traçoient des preceptes qui redreſſeroient bien vos idées touchant ces promenades qui vous ſemblent des plaiſirs ſi convenables & ſi legitimes. Ils poſoient pour principe, qu'une jeune perſonne ne devoit jamais ſe produire au jour qu'avec des reſerves extrêmes, & toute la retenuë d'une modeſtie particuliere; que la retraite devoit être ſon élement, & le ſoin du domeſtique ſon exercice ordinaire & ſon étude; que ſi quelquefois elle ſortoit de là, c'étoit ou la pieté ou la neceſſité qui ſeules l'en devoient tirer; que s'il y avoit quelque divertiſſement à prendre, il falloit éviter non-ſeulement le ſoupçon, mais l'ombre même du plus leger

ſoupçon ; que ſous les yeux d'une
diſcrete & vigilante, elle devoit re
tous ſes pas ; & que de diſparoître
moment c'étoit une atteinte à l'
grité de ſa reputation ; qu'elle d
donc toûjours avoir un garand de ſa
duite, & un temoin de ſes entretie
de ſes demarches : enfin ; qu'une
ſujettion, bien loin de lui de
odieuſe, devoit lui plaire ; quell
voit l'aimer pour elle-même & po
conſolation propre ; & que dès q
cherchoit à s'en delivrer, ce ne po
être qu'un mauvais augure de ſa v
C'eſt ainſi que ces ſaints Docteu
parloient : qu'auroient-ils dit de
promenades, dont tout l'agré
conſiſte dans l'appareil & dans le f
de ces promenades, pour leſquell
ſe diſpoſe comme pour le bal, & où
apporte le même eſprit & le même
de ces promenades changées en com
publiques, où chacun, acteur & ſp
teur tout à la fois, vient joüer ſon
& faire ſon perſonnage ? Qu'auroie
dit de ces promenades derobées,
haſard en apparence, mais un haſa
effet bien menagé & bien premedité
de prétenduës rencontres & de vrais
dez vous ? Qu'auroient-ils dit de
promenades... Je ne m'explique p
mes chers Auditeurs, & je dois ce re
au ſaint lieu où nous ſommes aſſem
Tel eſt le deſordre, que la pudeur n

m'oblige de le taire, & qu'on ne peut mieux vous le reprocher que par le silence.

Mais vous, Chrêtiens, que devez-vous penser de tout cela, & qu'en doivent craindre tant de fidelles & de femmes du monde ? Sont-elles plus saintes que n'étoit une Eustochium, que n'étoit une Blasile, que n'étoient bien d'autres illustres vierges, à qui saint Jerôme faisoit de si salutaires leçons ? La corruption de notre siecle est-elle moins contagieuse, & y a-t-il moins d'écueils dont on ait à se preserver ? Ah ! mes chers Auditeurs, un peu de reflexions aux maux infinis que peut causer & que cause tous les jours la vie dissipée, sur-tout des personnes du sexe, & cette malheureuse liberté dont elles se sont mises en possession ! Si je vous faisois parler là-dessus, & si vous vouliez me repondre de bonne foi, que ne pourriez-vous pas m'en apprendre ? Car que n'en avez-vous pas sceu ? C'est-là, diriez-vous, que tel commerce a commencé ; c'est là qu'on se voyoit, & que les intrigues se noüoient. Vous les connoissez, & vous en pourriez faire un compte exact. Mais peut être n'y mettriez-vous pas celles qui doivent plus vous interesser, & dont vous ne vous êtes pas apperçus, parce que vous êtes mieux instruits de ce qui se passe chez les autres, que chez vous. Quoiqu'il en soit ; avec toutes les connoissances que vous avez & qui doivent sans doute

vous ſuffire, pouvez-vous negli
point auſſi important que celui-là ?
vez-vous ſouffrir une licence don
n'ignorez pas le peril, & qu'il eſt fi
ſaire de reprimer ? La pouvez-vo
lerer en celles qui vous appartienn
plus prés, en celles dont vous repo
ſpecialement à Dieu, puiſqu'il les
miſes à vos ordres & confiées à vot
gilance ? Mais s'il ne vous eſt pa
mes permis de la tolerer, qu'e
donc d'entreprendre de la juſtifier, c
ce de l'approuver, de l'entretenir
l'autoriſer ? Et vous, Ames chré
nes, ſi des parents trop faciles de
rent à votre égard dans une tolera
lâche & ſi criminelle, en pouvez
uſer ? n'y devez-vous pas renoncer
me à un ſcandale, & ne concevez
pas en quel abîme il eſt capable de
precipiter ?

Mais faut-il ſe priver de tout
tiſſement ? A cela je repond deux cl
Car en premier lieu, ſi tout diver
ment du monde a l'un de ces
caracteres que j'ay marquez, ou
criminel en lui-même, ou d'êtr
ceſſif dans ſon étenduë, ou
ſcandaleux dans ſes effets, il n'y a
dans le monde de divertiſſemen
vous ne deviez avoir en horreur,
loin de le rechercher & de vous le
curer : pourquoi ? parce que l'un
trois caracteres ſuffit pour vous

ter, & qu'il n'y a point de divertiſſement, qui puiſſe compenſer la perte de votre ame, & que vous ne deviez ſacrifier pour votre ſalut. Je le veux, la vie pour vous en ſera moins agreable, elle ſera mêmes inſipide & triſte, & s'il faut porter la choſe juſqu'où elle peut aller, ce ſera ſelon la nature une vie affreuſe. Mais n'oubliez jamais les paroles de mon texte, & ce que le Fils de Dieu vous dit dans la perſonne de ſes Apôtres: *Mundus gaudebit, vos verò contriſtabimini*; le monde ſe réjoüira, le monde aura pour lui les plaiſirs des ſens, & en goûtera les douceurs, tandis que vous n'aurez pour partage, que les afflictions & les larmes. Cependant, votre ſort ſera preferable à toutes les joyes du monde, & par où? parce que toutes ces joyes du monde finiront bien-tôt, & qu'elles ſeront ſuivies d'un malheur éternel, au lieu que vos peines paſſageres ſe changeront dans une felicité parfaite, qui n'aura jamais de fin: *Sed triſtitia veſtra vertetur in gaudium.* Or avec une telle eſperance, jugez, ſi vous devez regretter les plaiſirs du ſiecle, & ſi le ſacrifice que vous en ferez, doit beaucoup vous coûter. Mais en ſecond lieu, il y a, & j'en ſuis convenu d'abord, j'en conviens encore, il y a des recreations & des divertiſſements dans la vie de plus d'une eſpece: il y en a d'honnêtes, ſans excez

& ſans danger, & voilà ceux qui vous ſont accordez. Les premiers chrétiens avoient eux-mêmes leurs jours & leurs heures de rejoüiſſance, mais d'une rejoüiſſance chrétienne, c'eſt-à-dire, d'une rejoüiſſance ſage & meſurée, innocente & conforme à leur paſſion. Arreſtez-vous là, & l'Evangile n'y trouvera rien à redire.

Que dis-je, mes chers Auditeurs; allons plus avant; & ſelon l'avis du prophete, ſi nous avons à nous rejoüir, que ce ne ſoit en nul autre, ni en rien autre choſe, que dans le Seigneur. L'Apôtre ſaint Paul ſouhaitoit que les fidelles fuſſent comblez de toute ſorte de joye; & le même ſouhait qu'il faiſoit pour ſes diſciples, je le fais ici pour vous-mêmes. Je vous dis comme ce Docteur des nations: rejoüiſſez-vous, mes Freres, & rejoüiſſez-vous ſans ceſſe. Mais quelle doit être votre joye? cette joye interieure & ſpirituelle, dont Dieu remplit une ame qui le cherche en verité, & qui ne cherche que lui, qui n'aſpire que vers lui, qui ne veut ſe repoſer qu'en lui. Cette joye divine qui eſt au-deſſous de tous les ſens, & que l'homme terreſtre & charnel ne peut comprendre. Mettez-vous dans la diſpoſition de la goûter, & elle ſe fera ſentir à vous. Ce n'eſt point dans le bruit & les aſſemblées du monde qu'on la trouve, ce n'eſt point dans

les

les jeux & les ſpectacles du monde ; c'eſt dans le ſilence de la ſolitude & dans le repos d'une vie ſainte & retirée. Plus vous renoncerez aux divertiſſemens humains, & plus cette joye celeſte ſe repandra avec abondance dans vos cœurs ; elle les penetrera, elle les inondera, elle les tranſportera. Telle eſt la promeſſe que je vous fais, & dont j'ai pour garants tout ce qu'il y a eû juſqu'à preſent de ſaints ſur la terre, & tout ce qu'il y en a. Nous ont-ils trompez en ce qu'ils nous en ont appris, ou ſe trompoint-ils eux-mêmes ? David ſe trompoit-il, lorſqu'il s'écrioit, qu'un jour dans la maiſon de Dieu & avec Dieu, valoit mieux pour lui que dix mille avec les pecheurs & au milieu de tous les plaiſirs ? Saint Paul & tant d'autres ſe trompoient-ils, lorſque ſur les frequentes épreuves qu'ils en avoient faites, ils nous ont aſſeûré que rien n'égale cette onction ſecrete & ces conſolations que Dieu communique à ceux qui le craignent, & qui le ſervent ? Fions-nous à leur parole, ou plûtôt confions-nous en la parole de notre Dieu, qui s'eſt engagé à faire, ſi nous le voulons, tout notre bonheur, & dans le temps, & dans l'éternité, où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR

LE QUATRIE'ME DIMANCH

A

APRE'S PAQUE

Sur l'amour & la crainte de la veri

Cùm venerit ille ſpiritus veritati docebit vos omnem veritatem.

Quand cet eſprit de verité ſera venu, il v enſeignera toute verité. En ſaint Jean chap. 16.

COMME c'eſt un des caracte les plus propres du Saint Eſ d'être la verité même, c'eſt auſ Chrétiens, une de ſes fonctions plus eſſentielles d'enſeigner la ve & toute verité. Non pas qu'il nous ve toûjours lui-même immediatem de maître, comme il en ſervit Apôtres, lorſqu'il deſcendit viſiblem ſur eux : mais il a ſes organes par il s'explique ; il a ſes miniſtres q remplit de ſes lumieres & à qui il co munique ſes veritez, pour les publ

en ſon nom, & les faire entendre aux hommes. Ainſi ce divin Eſprit inſpira-t-il autrefois les Prophetes, & leur donna-t-il une vûë anticipée de l'avenir, afin qu'ils l'annonçaſſent aux princes & aux peuples, aux grands & aux petits : & n'eſt-ce pas ce même Eſprit, qui ſelon la promeſſe du Fils de Dieu, inſpire encore preſentement les predicateurs, pour parler dans la chaire de verité ; & tant d'autres ouvriers évangeliques, pour la faire connoître cette verité, & pour en être les diſpenſateurs ? Ce ſont des hommes ſemblables aux autres hommes ; & en qualité d'hommes, ce ſont des pecheurs, ſujets aux mêmes miſeres & aux mêmes foibleſſes que ceux qui les écoutent : & voilà ce qui ſemble donner une eſpece d'avantage aux libertins du ſiecle, qui voudroient, diſent-ils, être inſtruits & perſuadez de la verité, par des hommes qui pratiquaſſent ce qu'ils prêchent aux autres avec tant de zele, par des hommes irreprochables dans leur conduite & irreprehenſibles dans leurs mœurs ; comme ſi la verité, pour être crûë, dépendoit du merite & des qualités de celui qui en eſt le depoſitaire & qui la revele. Mais c'eſt un pretexte, dit ſaint Chryſoſtome, dont le libertinage veut ſe prévaloir, & dont il tache de ſe couvrir. Car quand il y auroit ſur la terre de

ces hommes parfaits, de ces hommes exempts de toute cenſure, on ne les croiroit pas, puiſque Jeſus-Chriſt même étant venu en perſonne, n'a pas trouvé, à beaucoup prés, dans les eſprits toute la creance dûë à la parole de Dieu, & aux ſaintes veritez qu'il enſeignoit. Quoiqu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, je viens ajourd'hui vous apprendre comment nous devons nous comporter à l'égard de la verité; je viens vous faire voir le criminel abus que nous en faiſons, & travailler à le corriger. Adreſſons-nous d'abord à l'Eſprit de verité, afin qu'il nous éclaire, & employons auprés de lui l'interceſſion de la Vierge qui en fut remplie, au moment que l'Ange la ſalüa. *Ave.*

A Bien conſiderer les choſes, il n'y a peut-être rien où les mouvemens de notre cœur ſoient plus équivoques, & où l'homme paroiſſe plus contraire à lui-même que ſur le ſujet de la verité. Car il aime la verité, & il la hait; il la cherche, & il la fuit; il s'en rejoüit, & il s'en afflige: tantôt il y défere avec plaiſir, & tantôt il y reſiſte avec obſtination; tantôt il triomphe de l'avoir connuë, & tantôt il voudroit la bannir pour jamais de ſon eſprit; tantôt il ſe fait un devoir d'en être vaincu, & tantôt il s'en fait un ſupplice. Or qu'y

a-t-il en apparence qui approche plus de la contradiction, que des ſentimens & une conduite ſi oppoſez ? Pour accorder tout cela, Chrétiens, je diſtingue deux ſortes de veritez qui ont rapport à nous, & dans l'uſage deſquelles conſiſte, pour ainſi dire, toute la perfection & tout le deſordre de notre vie : la verité qui nous reprend, & la verité qui nous flatte ; la verité qui nous reprend, & qui nous fait voir en nous-mêmes ce qu'il y a de defectueux & de vicieux ; la verité qui nous flatte, & qui nous repreſente à nous-mêmes ce que nous avons, ou ce que nous croyons avoir de loüable & de bon. Cela ſuppoſé, je prétends qu'il eſt facile d'accorder les contrarietez qui ſemblent partager le cœur de l'homme ſur la verité. Car prenez garde, ſi nous aimons la verité, c'eſt celle qui nous flatte ; & ſi nous haïſſons la verité, c'eſt celle qui nous reprend. Deux deſordres que je veux aujourd'hui combattre ; ſur quoi je dis en deux mots, que de toutes les veritez il n'en eſt point que nous devions plus aimer, que la verité qui nous reprend, c'eſt la premiere partie, & qu'il n'en eſt point que nous devions plus craindre, que la verité qui nous flatte, ce ſera la ſeconde partie. Cette matiere eſt toute morale, & donnera lieu à des reflexions également utiles & ſenſibles.

I. ART. CE n'eſt point un paradoxe, Chrétiens, mais une maxime qui a toûjours paſſé pour inconteſtable parmi les maîtres de la morale, qu'il n'y a point de verité que nous devions aimer davantage, que celle qui nous reprend. Les raiſons en ſont évidentes : car qu'y a-t-il de plus avantageux pour nous, dit ſaint Chryſoſtome, que de connoître ce qui nous donne la connoiſſance de nous-mêmes ; que de connoître ce qui a une vertu ſouveraine pour nous corriger & pour nous perfectionner ; que de connoître ce que l'on affecte plus communément de nous cacher ; & par deſſus tout, que de connoître ce qui en effet eſt la choſe la plus difficile à ſçavoir, & dont on ne peut entreprendre de nous inſtruire que par le zele, non ſeulement le plus ſincere, mais le plus genereux & le plus determiné à notre bien ? Or la verité qui nous reprend, renferme toutes ces qualitez, & vous l'allez voir.

Premierement, elle nous fait connoître à nous-mêmes ; & ſans elle nous ne pouvons eſperer de nous connoître jamais. Or aprés la connoiſſance de Dieu, il n'y a rien qui doive nous être plus cher que la connoiſſance de nous-mêmes ; & ſaint Auguſtin a douté s'il n'étoit pas auſſi neceſſaire de nous connoître nous-mêmes que de connoître

Dieu, parce qu'à proprement parler, ces deux connoiſſances, ſur tout dans l'ordre de la grace & du ſalut, ne peuvent être ſeparées, & que l'une dépend eſſentiellement de l'autre. Pourquoi ne puis-je pas me connoître, ſi je n'aime la verité qui me reprend ? Appliquez-vous à ceci, Chrétiens : c'eſt que je dois être perſuadé, que quelque ſoin que j'apporte à regler ma vie & ma conduite, & quelque bon temoignage que je me rende ſur cela, il y a encore mille foibleſſes & mille deſordres dont je ne m'apperçois pas, mais que les autres ſçavent bien obſerver ; & ſi je ne convenois de ce principe, je ſerois dans la plus pernicieuſe de toutes les erreurs, parce que je ſerois dans l'erreur ſur mon erreur même, & dans l'ignorance de mon ignorance même. D'ailleurs, je dois être convaincu, que quand je m'occuperois ſans relâche à m'étudier & à m'examiner, je n'aurois jamais aſſez de lumiere, ni aſſez de vûë, pour decouvrir toutes ces foibleſſes qui ſont en moi, & tous ces deſordres, parce que l'amour propre, qui eſt comme un voile que mes yeux ne peuvent percer, m'en cachera toûjours une partie, & m'empêchera de me faire une juſtice exacte ſur le reſte. Il faut donc, conclut ſaint Chryſoſtome traitant ce ſujet, ou que je renonce abſolument à me connoître, ou que je

ſupplée par les connoiſſances qu'on a de moi, à celles qui me manquent. Et comme il y a dans moi un fonds de veritez mortifiantes & capables de m'humilier, il faut que je trouve bon que ces veritez me ſoient dites par les autres, puiſque je ne ſuis pas aſſez éclairé pour me les dire à moi-même.

Il me ſemble, Chrétiens, que chacun de nous devroit être diſpoſé de la ſorte. Car enfin, mes Freres, ajoûte ſaint Chryſoſtome, quand un malade trouve un medecin qui lui fait connoître parfaitement ſon mal, bien loin de s'en offencer, il l'eſtime, il l'honore, il s'attache à lui; & plus le mal eſt fâcheux & inconnu, plus tient-il pour un ſervice important, la ſincerité de celui qui le lui decouvre. Or ſi nous en jugeons ainſi par rapport aux infirmitez du corps, quels ſentimens ne devons-nous pas avoir lorſqu'il s'agit des maladies de l'ame, qui ſont nos vices & nos imperfections? Il a fallu, Chrétiens, le dirai-je? que le paganiſme nous apprît là-deſſus notre devoir. Au milieu de l'infidelité on a vû des hommes auſſi zelez pour apprendre leurs défauts, que nous le ſommes pour éviter d'être inſtruits des nôtres. Un jeune ſeigneur de la cour d'Auguſte & même de ſa maiſon, un Germanicus touché de la noble curioſité de ſe connoître, choſe ſi rare parmi les grands

du monde, étant à la tête de la milice Romaine, prenoit bien de temps en temps le ſoin de ſe traveſtir; de viſiter le ſoir & ſans être connu, les quartiers de ſon armée; de s'approcher ſecretement des tentes, & de prêter l'oreille aux diſcours de ſes ſoldats, parce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit alors qu'ils ſe diſoient avec plus de liberté les uns aux autres ce qu'ils penſoient de la conduite de leur general. Voïlà ce que l'hiſtoire nous rapporte d'une vertu payenne; & ce qu'elle nous met devant les yeux, pour confondre cette delicateſſe ſi oppoſée au chriſtianiſme, qui nous revolte contre la verité, du moment qu'elle nous choque & qu'elle nous bleſſe. Peut-être me direz-vous que ce payen cherchoit en cela même à ſe ſatisfaire, parce qu'il étoit ſeûr de l'eſtime qu'on avoit de ſa ſage conduite. En effet, l'hiſtorien remarque qu'il joüiſſoit ainſi du fruit de ſa reputation, n'entendant par tout que des éloges, d'autant plus doux pour lui, qu'ils étoient plus libres: *Fructabatur famâ ſuâ.* Je le veux, mais du moins eſt il vrai que s'il y avoit eû en lui quelque ſujet de blâme ou quelque matiere de plainte, il ſe mettoit par-là en devoir de ne les pas ignorer. Et c'eſt en cela que tout payen qu'il étoit, il nous faiſoit une leçon bien utile. *Tacit.*

Car ce que j'ai dit de plus, & ce qui contient la ſeconde preuve de la propoſition que j'ai avancée, c'eſt que comme la verité qui nous reprend, eſt la plus neceſſaire pour nous connoître, auſſi eſt-elle la plus efficace pour nous corriger. Les autres veritez, dit ſaint Jerôme, nous inſtruiſent, nous touchent, nous convainquent, mais ne nous changent pas; celle-ci ſans inſtruction, ſans conviction, ſans raiſonnement, ou plûtôt par le raiſonnement le plus fort, par la conviction la plus touchante, & par l'inſtruction la plus courte & la plus aiſée, a le pouvoir de nous convertir. Et comment? comprenez-le, je vous prie: c'eſt en nous faiſant rentrer dans nous-mêmes par la connoiſſance, & nous obligeant à en ſortir par la penitence. Deux mouvemens qu'elle produit en nous par une ſuite comme naturelle, & qui dans la doctrine de ſaint Auguſtin ſont toute la perfection de l'homme. Car au lieu que la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, nous diſſipoit & nous emportoit hors de nous par vanité ou par legereté, cette verité fâcheuſe que l'on nous reproche, nous rappelle en quelque façon à nous, nous recüeille au dedans de nous, nous fait jetter un certain regard ſur nous, dont il n'eſt preſque pas en notre pouvoir de nous diſtraire. Et comme en vertu de ce regard, nous

ne voyons rien en nous que d'imparfait & que d'humiliant, ne pouvant dans cet état nous ſouffrir nous-mêmes, ni demeurer, pour ainſi dire, en nous-mêmes, nous faiſons un effort pour nous élever au-deſſus de nous-mêmes, qui eſt le veritable mouvement de la penitence; & voilà ce qui nous arrive, pour peu que nous ſoyons fidéles à la grace de Dieu. Une verité dite bien à propos, ſuffit en telles conjonctures, pour arracher de notre cœur une habitude vicieuſe & une paſſion. Des années entieres de reflexion, n'y avoient rien fait; tout autre moyen avoit été inutile & foible pour cela: mais cet avis prudemment donné, eſt le coup ſalutaire qui nous guerit. On en eſt troublé d'abord, & on s'en émeut; mais enfin la grace & la raiſon ſurmontant le ſentiment, & cette verité, quoi qu'amene, étant digerée par un eſprit ſolide & bien temperé, commence à agir, & par ſon amertume même eſt la cauſe & le principe de la gueriſon. Ne vouloir pas entendre ces ſortes de veritez, ou ne le vouloir entendre que deguiſées, que fardées, qu'affoiblies & diminuées, c'eſt le terme de l'Ecriture ſainte, *Quoniam diminutæ ſunt veritates à Filiis hominum*: vouloir qu'on nous les adouciſſe, qu'on en retranche tout ce qu'elles ont de piquant, & ſans cela ne pouvoir les ſupporter, c'eſt renoncer Pſal. XI.

à ſa propre perfection, c'eſt ſe condamner pour jamais ſoi-même à être du nombre de ces malades dont parle ſaint Bernard, qui ſont d'autant plus incurables, qu'ils le veulent être, & qu'ils corrompent juſqu'au remede uniquement neceſſaire pour ne l'être pas. Or un chrétien peut-il en conſcience demeurer dans cette diſpoſition ? Raiſonnons ſur nos devoirs tant qu'il nous plaira, jamais, dit ſaint Auguſtin, nous ne corrigerons dans nous les vices ni les erreurs qui nous plaiſent, ſinon par la verité qui nous deplaît.

Le point important eſt de trouver un homme ſage, ferme, & ſolidement ami, qui nous découvre cette verité : ce qui eſt infiniment rare, & ce que Salomon conſidere comme un tréſor. Mais c'eſt juſtement la troiſiéme raiſon qui nous oblige à le rechercher, & qui nous doit rendre cette verité precieuſe, parce que c'eſt celle de toutes dont on affecte le plus de nous ôter la connoiſſance. Vous le ſçavez, Chrétiens ; la grande maxime, ou pour mieux parler, le grand abus de la ſcience du monde eſt de taire les veritez deſagreables : je dis de les taire à ceux à qui il ſeroit utile & important de les ſçavoir. Car pour en inſtruire ceux qui n'y ont aucune part & qui devroient les ignorer, c'eſt ſur quoi le monde ne s'eſt donné de tout temps que trop de licence. On

dit ce qu'il faudroit dire ; mais on le dit à tout autre, qu'à celui à qui il le faudroit dire : on le dit par imprudence, par mediſance, par vengeance, où il ne le faut pas ? & on ne le dit pas par conſcience où il le faut, & au même-temps qu'on bleſſe la charité & le devoir en repandant par tout une verité odieuſe, on ſe fait une fauſſe charité, & un faux devoir de cacher cette verité odieuſe à celui qu'elle intereſſe perſonnellement & qui ſeroit le ſeul capable d'en profiter. Or cela eſt vrai ſurtout à l'égard des grands, des riches & des puiſſants de la terre, dont le malheur entre tous les autres qui ſemblent attachez à leur condition, eſt de n'entendre preſque jamais la verité & qui ſans jugement temeraire ont droit de regarder tous ceux qui les approchent, comme autant de ſeducteurs qui ſe font une politique de les tromper, qui ne leur repreſentent les choſes que ſous les apparences ſpecieuſes qui donnent leurs paſſions & leurs interêts ; & qui ſeroient ſouvent bien fachez, (ô ! dereglement de l'eſprit du ſiecle,) qui ſeroient ſouvent bien fachez que les maîtres qu'ils ſervent, fuſſent plus éclairez qu'ils ne le ſont, parce qu'ils ne voudroient pas qu'ils fuſſent meilleurs ni plus parfaits. D'où vient qu'en effet ceux qui tiennent dans le monde les premiers rangs, ſont ceux à qui

communément la verité eſt moins connuë.

Et voilà pourquoi Dieu recommandoit tant à ſes prophetes de s'expliquer avec une ſainte liberté, quand il s'agiſſoit de reprendre les vices. Parle, diſoit-il à Iſaïe, éleve ta voix, fais-la retentir comme une trompette, dont le ſon penetre juſques dans les cœurs : *Clama, ne ceſſes, quaſi tuba exalta vocem tuam.* Au lieu de prêcher à mon peuple des veritez curieuſes, des veritez ſubtiles, des veritez agreables, attache-toi à lui prêcher celles qui le confondent : mets-lui devant les yeux ſes iniquitez, reproche-lui ſes ſcandales & tous ſes crimes ; *Et annuntia populo meo ſcelera eorum, & Domui Jacob peccata eorum.* Et afin que vous ne me repondiez pas, Chrêtiens, que cela étoit bon pour le peuple, & pour un homme qui prêchoit aux ſimples : ne crains point, diſoit le même Dieu à Jeremie, parce que c'eſt moi qui t'ay ordonné de parler, moi qui t'ay établi comme une colomne de brouze & comme un mur d'airain, *In columnam ferream & in murum æneum.* Pourquoi comme une colomne de brouze & comme un mur d'airain ? remarquez ce qui ſuit. *Regibus juda, principibus ejus & ſacerdotibus* : c'eſt pour les grands de juda, pour les princes, pour les nobles, pour ceux qui occupent les pre-

ſ. 6. 58

Ibid.

Jer. c. 1.

Ibid.

mieres places, & à qui leurs miniſteres & leurs emplois donnent plus d'autorité. *Ne formides & à facie eorum* : que leur Preſence, ajoûtoit le Seigneur, ne t'étonne point, que le reſpect de leurs perſonnes ne t'ébranle point ; n'aye point pour eux de lâches égards, & ne les flatte point ; dis-leur avec courage la verité que je veux qu'ils ſçachent ; ſois l'Apôtre, & s'il eſt beſoin, le martyr de cette verité. Car c'eſt pour cela que je t'ay rempli de mon eſprit, & je ne t'ay fait ce que tu es, que pour cela. Or ſi toi par qui cette verité doit être portée, tu la retiens captive dans le ſilence, qui oſera la ſoutenir & ſe declarer pour elle ? *Ibid.*

C'eſt encore pourquoi ſaint Paul exhortoit ſon diſciple Timothée à reprocher, à menacer, à fulminer plûtôt qu'à conſoler ; & cela, ſans craindre de ſe rendre importun ; & ſans ſe mettre en peine qu'on le trouvât mauvais ; *Argue, increpa, opportunè, importunè* : parce qu'il viendra un temps, lui diſoit-il, où la ſaine doctrine ; c'eſt-à-dire, celle qui cenſure le vice & qui le condamne, ſera inſupportable aux hommes ; *Erit enim tempus cum ſanam doctrinam non ſuſtinebunt.* Or ne pouvons-nous pas dire que ce temps eſt venu, & que c'eſt celui-ci ? D'où je conclus que les predicateurs de l'Evangile ont une obligation plus étroite & 2. *Timoth.* 4. 2. *Ibid.* 3.

plus preſſante que jamais, de dire la verité, puiſqu'il n'y a plus qu'eux dont la verité puiſſe eſperer un temoignage fidelle & conſtant. Je ſçais qu'ils doivent être diſcrets; mais Dieu veüille que leur diſcretion & leur prudence ne vous perde pas. Je ſçais que leur zele doit être ſelon la ſcience; mais plaiſe au ciel que leur ſcience énervant leur zele, ils ne deviennent point pour vous, ce que ſaint Paul craignoit d'être pour ceux qu'il inſtruiſoit, je veux dire des cymbales retentiſſantes: *as ſonans aut cymbalum tinniens.*

Cor. 13.

Que faudroit-il donc faire pour nous garentir de ce malheur? Ah! Chrétiens, la belle leçon, ſi nous étions ſoigneux de la pratiquer! ce ſeroit d'aimer d'autant plus la verité, que notre amour propre l'a plus en horreur; de reſpecter ceux dont Dieu ſe ſert pour nous la faire connoître, & de compter pour un ſervice ineſtimable, quand ils nous la declarent même à contre-temps & de mauvaiſe grace: diſant avec Salomon, *Meliora ſunt vulnera diligentis, quam fraudulenta oſcula odientis.* Il eſt vrai, cette verité a quelque choſe de bien dur; mais les bleſſures d'un ami ſont encore pour moi plus ſalutaires, que les careſſes d'un flateur. Et parce qu'il n'eſt rien dans le fond de plus difficile, que d'annoncer cette verité & de s'en faire le porteur (quatriéme &

Prov. 27.

derniere conſideration,) il faudroit mettre pour principe que c'eſt à nous de lever cette difficulté à ceux dont nous attendons ce bon office, comment cela? les prevenant, les engageant, leur donnant un accez libre & favorable auprés de nous; leur temoignant, non point par des paroles vaines, mais par une conduite égale, que nous avons pour eux de la déference, & que nous les écoutons non-ſeulement avec docilité, mais avec joye, dans la perſuaſion où nous devons être, qu'en effet la marque la plus ſolide de leur zele c'eſt celle-là; & dans la crainte que nous devons avoir, qu'un peu trop de delicateſſe de notre part, ne leur ferme la bouche & qu'à force d'exiger d'eux des temperaments & des meſures, nous ne les rebuttions entierement & n'émouſſions tout à fait la pointe de leur zele.

Car encore une fois, Chrêtiens, s'il y a choſe qui demande un zele pur, genereux & deſintereſſé, c'eſt la commiſſion de decouvrir une playe cachée à celui qui ſe croit ſain; c'eſt-à-dire, une verité de ſagreable à celui qui ſe croit irreprehenſible: & c'eſt ce que l'experience nous apprend tous les jours. Faut-il avertir un homme du deſordre qui ſe paſſe dans ſa maiſon, une femme des bruits qui courent d'elle, un grand du ſcandale qu'il cauſe, à qui s'en de-

fendra, perſonne n'en veut prendre ſur ſoi le riſque, chacun a ſes raiſons pour s'en decharger ; & à peine dans une famille, que dis-je ? à peine dans une ville entiere, ſe trouvera-t-il quelqu'un, qui mépriſant tout autre interêt, & dans la ſeule vûë de ſon devoir, oſe dire la verité. Or de là s'enſuit l'obligation indiſpenſable que nous avons, encore plus ſelon Dieu, que ſelon le monde, de nous rendre faciles, doux & humbles de cœur, quand il eſt queſtion de recevoir de reprehenſions & des avis, puiſque l'un des preceptes les plus eſſentiels de la loi de Dieu, eſt que nous retranchions de nous-mêmes tout ce qui peut ſervir d'obſtacle à notre correction ; & que ſous peine de repondre de nos ignorances comme d'autant de crimes, moins il eſt aiſé de nous dire cette verité qui choque notre amour propre, plus nous devons être diſpoſez à l'honorer par la maniere avec laquelle nous l'écoutons. C'eſt ainſi qu'en uſa cet infortuné Roi de Babylone dont parle l'Ecriture, lorſque Daniel avec une liberté de prophete, lui ſignifia tout enſemble trois effrayantes veritez ; l'une, qu'il avoit été peſé & reprouvé dans le jugement de Dieu ; l'autre, que ſon Royaume alloit être partagé entre les Perſes & les Medes ; & la troiſiéme, que dés la nuit même il devoit mourir. Il n'y eût perſonne qui ne tremblât de la hardieſſe de ce diſcours ; on crût Daniel

perdu, & l'on ne douta point que Balthaſar ne le ſacrifiât au premier mouvement de ſa colere. Mais ce prince qui avoit l'ame grande, & qui juſques dans le revers le plus accablant avoit conſervé toute moderation de ſon eſprit, raiſonna bien autrement. Que fit-il? il embraſſa Daniel, il le combla de faveurs, il commanda ſur-le champ qu'on le revêtît de la pourpre, qu'on lui donnât le cellier d'or, que tout le peuple le reverât & lui obéît : pourquoi? parce qu'il jugea, dit ſaint Chryſoſtome, qu'un homme qui avoit la force de dire reſpectueuſement de telles veritez à un prince, & qui pour s'acquitter de ce devoir heroïque; ſçavoir oublier ſon propre interêt, qu'un homme, dis-je, de ce caractere, meritoit toutes ſortes d'honneurs, & ne pouvoit être aſſez exalté. *Tunc jubente rege indutus eſt Daniel purpurâ, & circumdata eſt torques aurea collo ejus.* C'eſt pour cela, ajoûte le texte ſacré, que Balthaſar honora Daniel, parce qu'aux dépens mêmes de ſa perſonne, & dans l'extremité de ſon malheur, il voulut honorer la verité. *Dan. 5. 30.*

Et nous, Chrêtiens, comment traitons-nous cette verité? Ah! permettez-moi de faire ici la comparaiſon entre nous & ce Roi infidelle, & d'oppoſer ſon exemple à nôtre conduite. Bien loin d'aimer cette verité, nous la haïſſons, & nous la fuyons. Voilà le

deſordre que ſaint Auguſtin deploroit ſans treſor, & dont il cherchoit la cauſe, la demandant à Dieu par ces paroles ſi affectueuſes: *Cur, Domine, veritas odium parit, & quare inimicus factus eſt eis homo tuus verum prædicans; cum ametur beata vita, quæ non eſt niſi gaudium de veritate?* Et comment donc, Seigneur, arrive-t-il, que cette verité qui vient de vous, attire la haine des hommes? & pourquoi ce Sauveur qui leur a parlé de votre part en leur prêchant la verité, s'eſt-il fait leur ennemi: puiſqu'il eſt naturel à l'homme d'aimer la vie bienheureuſe, qui n'eſt rien autre choſe qu'une joye interieure de la verité connuë? Enſuite ſe repondant à ſoi-même, ah! mon Dieu, ajoûtoit-il, j'en comprends bien le myſtere. C'eſt que les hommes préoccupez de leurs paſſions, ne reconnoiſſent pour verité que ce qu'ils aiment & ce qui leur plait; ou plûtôt, ſe font de ce qui leur plait une verité imaginaire, à l'excluſion de tout ce qui ne leur plait pas. C'eſt qu'ils aiment la verité ſpecieuſe & éclatante, & ne peuvent ſouffrir la verité ſevere & humiliante. *Amant lucentem, oderunt redarguentem.* *Auguſt.*

Admirable portrait des gens du ſiecle, exprimé en deux mots par ce ſaint Docteur. En effet, Chrêtiens, nous fuyons la verité qui nous decouvre ce que nous ſommes, juſqu'à l'enviſager

comme une perſecution : & quand elle ſe preſente à nous malgré nous, nous nous ſoulevons, nous nous emportons contre elle ; nous prenons à partie ceux qui nous la mettent devant les yeux, comme s'ils nous faiſoient injure. Car de là naiſſent les depits, & les reſſentiments, de là les averſions & les haines, de là les meſintelligences & les deſunions. Combien d'amitiez refroidies, combien de commerces rompus, combien de guerres declarées, parce qu'on nous a dit librement une verité ! Ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt que ſouvent nous haiſſons cette verité, par la raiſon même qui devoit nous la rendre aimable, je veux dire, parce qu'elle eſt verité. Si ce que l'on nous reproche étoit moins vrai, nous nous en piquerions moins. La revolte de notre eſprit vient de ce que la choſe eſt plus vraye que nous ne voulons; & qu'elle l'eſt enſorte, que nous ne pouvons pas la deſavoüer.

Et ce vice, prenez garde à ceci, mes chers Auditeurs, n'eſt pas ſeulement le vice des grands, auprés deſquels, comme parle Caſſiodore, une parole de verité eſt en bien des rencontres une parole de mort pour celui qui la porte : car ſans en rapporter les effets tragiques, à combien de ſerviteurs fidelles, ce zele de la verité n'a-t-il pas coûté

la perte de leur fortune & la disgrace de leurs maîtres ? C'est encore le vice des petits ; qui dans la mediocrité de leur condition, sont quelquefois les plus intraitables & les plus indociles sur ce qui regarde leurs défauts. Ce n'est pas seulement le vice des imparfaits, mais des devots & des spirituels : car vous en verrez, qui pleins des sentiments de la plus haute pieté, ne respirant que Dieu & sa gloire, sages dans leur conduite & severes dans leurs maximes, sont incapable parmi tout cela de recevoir un avertissement ; gens merveilleux pour dire les veritez aux autres, mais sensibles jusqu'à la foiblesse, quand ils sont obligez d'entendre les leurs ; des montagnes, dit l'Ecriture, par l'apparence de leur élevation, mais des montagnes fumantes, si tôt qu'on vient à les toucher, *Tange montes, & fumigabunt.* Ce qui me fait douter, si le bien même qui paroît dans ces sortes de chrêtiens, n'est point une illusion, puisque la vraye sagesse & la vraye vertu est d'aimer la vûë de son imperfection, suivant ce que dit David, *Et peccatum meum contrà me est semper.* Jusques dans la predication de l'Evangile (le croiroit-on, si on ne l'éprouvoit pas soi-même ?) jusques dans la prédication de l'Evangile, où nous supposons que c'est Dieu qui nous parle, à peine pouvons-nous supporter la verité,

ſ. 113.

ſ. 50.

n'eſt pas que nous n'aimions les
icateurs qui prêchent les veritez,
s veritez de la morale la plus étroi-
& que nous ne ſoyons les pre-
s à les condamner, s'ils ſont lâches
arquitter de ce devoir : mais nous
ons ceux qui prêchent les veritez,
on pas nos veritez. Car du moment
les veritez qu'ils préchent, ſont
ôtres, & que nous nous en ap-
evons, un levain d'aigreur & d'a-
tume commence à ſe former dans
e cœur. Qu'ils s'étendent, tant
ls voudront, ſur les défauts d'au-
, nous les écoutons avec joye, & nous
ons que des loüanges à leur donner ;
s qu'ils pouſſent l'induction juſqu'à
s, dés-là nous nous alienons d'eux,
là nous n'avons plus pour eux cette
ıveillance qui nous rendoit leur pa-
utile, dés-là nous nous érigeons
s-mêmes en cenſeurs de leur miniſ-
. Un terme moins juſte qui leur ſera
appé, devient le ſujet de notre
ique & de nos railleries. Nous al-
s même juſqu'à concevoir de la
ne contre leurs perſonnes, à cauſe
la verité qu'ils nous diſent ; ſem-
bles à ce malheureux Roi d'Iſraël,
haïſſoit le Prophete du vrai Dieu,
ui s'en declaroit hautement, parce
il ne m'annonce jamais, diſoit-il,
: bonne nouvelle, mais toûjours 2. Reg.
veritez triſtes & affligeantes : Sed 6, 22.

ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum. Extravagance, s'écrie saint Jerôme ! Comme s'il eût dû attendre d'un Prophete autre choſe que la verité, ou que ce qui lui étoit predit, fût moins la verité, parce qu'il lui étoit deſagreable.

C'eſt neanmoins ce qui arrive tous les jours, & de quoi il me ſeroit aiſé de vous convaincre ſenſiblement. Car que j'entreprenne ici de dire la verité dans toute l'étenduë de la liberté que devroit me donner mon miniſtere : & que parcourant tous les états & toutes les conditions des hommes, je vienne au detail de certaines veritez, que j'aurois droit de leur reprocher, je m'attirerai l'indignation de la plûpart des perſonnes qui m'écoutent. Je ne dirai ces veritez qu'en general, & j'y obſerverai toutes les meſures de cette précaution exacte que l'Egliſe me preſcrit. Il n'importe ; parce que ce ſeront des veritez qui feront rougir l'hypocriſie du ſiecle ; & qui par une anticipation du jugement de Dieu, expoſeront à un chacun ſa confuſion & ſa honte, elles ſuſciteront contre moi preſque tous les eſprits. Afin d'autoriſer ſur cela notre procedé, nous nous en prenons à la parole de Dieu, nous ne voulons pas que ce detail des vices ſoit de ſon reſſort, & nous n'obſervons pas que nous faiſons ainſi le procés à

Jeſus,

Jesus-Christ même, puisque nul n'a jamais dépeint les vices avec des traits si marquez que cet homme-Dieu, & que tout l'Evangile, n'est pour le dire de la sorte, qu'une censure perpetuelle des mœurs de son temps, ou plûtôt de tous les temps. Nous disons que le predicateur ne doit pas tant particulariser les choses; mais le disons-nous quand on ne prêchoit que les veritez des autres, & que nous n'y étions pas interessez? ce zele de la retenuë & de la prudence des predicateurs nous inquietoit-il? Il ne nous est donc venu, que depuis que nous nous trouvons y avoir part; signe évident que ce n'est pas un zele de Dieu, mais une haine secrete de la verité. Je ne prétends pas toutefois justifier la conduite de ceux, qui par des manieres peu chrétiennes & peu judicieuses, au lieu d'instruire & de toucher, insulteroient & outrageroient. Il y a là-dessus des regles de l'Eglise; il y a des Prelats pour les faire garder; mais je prétends condamner une delicatesse insupportable, qui est dans les chrétiens, de ne pouvoir souffrir que le predicateur en vienne à certains détails, & qui leur fasse voir la corruption de leur état. Car voilà où nous en sommes. Mais qu'arrivera-t-il? juste châtiment de Dieu, dit saint Augustin! c'est que la verité malgré eux les fera connoître, sans se faire neanmoins elle-même connoître à eux. *Inde retribuet eis, ut qui se-* *Augus*

ab eâ manifeſtari nolunt, & eos nolentes manifeſtet, & eis ipſa non ſit manifeſta. preſervons-nous, mes chers Auditeurs, de ce terrible aveuglement; ouvrons les yeux à la verité, aimons-la lorſqu'elle nous reprend, & defions-nous en, craignons-la lorſqu'elle nous flatte : c'eſt de quoi j'ai à vous entretenir dans la ſeconde partie.

II. ART. SI nous avions l'eſprit auſſi droit & le cœur auſſi ferme & auſſi ſolide, qu'il ſeroit à ſouhaiter pour l'interêt de notre perfection, nous n'en ſerions pas reduits à la malheureuſe neceſſité, de craindre non-ſeulement les erreurs du ſiecle, mais la verité même quand elle nous eſt agreable & avantageuſe. Ce qui rend cette verité dangereuſe pour nous, c'eſt la vanité qui eſt en nous, & qui par une étrange corruption fait de notre propre bien la cauſe & la matiere de notre mal. Il n'appartient qu'à Dieu, Chrétiens, s'il m'eſt permis de parler ainſi, de pouvoir être loüé ſeûrement & ſans courir aucun riſque : c'eſt l'une des prerogatives que l'Ecriture lui attribuë, ſur ces paſ. 64. roles du pſeaume : *Te decet hymnus, Deus.* Dieu ſe loüe éternellement ſoi-même, & à tout moment il entend la voix de ſes creatures qui lui diſent qu'il eſt grand, qu'il eſt juſte, qu'il eſt admirable dans ſes conſeils, qu'il eſt ſeul

digne d'être ſouverainement aimé ; & il reçoit d'elles les temoignages de ces veritez, ſans prejudice de ſa ſainteté infinie : pourquoi ? parce qu'étant en lui-même la ſainteté & la verité par eſſence, la verité qui eſt en lui, ne peut jamais alterer ni pervertir ſa ſainteté. Il n'en eſt pas de même de nous. Comme nous n'avons aucun merite ſeûr, & que nos vertus les mieux fondées, autant qu'elles participent à notre néant, ont toutes un caractere d'inſtabilité, que la grace même ne detruit pas ; ſi nous jugions bien des choſes, nous devrions nous garentir de la verité qui nous flatte, comme d'un écüeil : & cela pour deux raiſons, que je tire de la morale de ſaint Gregoire pape. Premierement, dit ce ſaint Docteur, parce que dans l'uſage du ſiecle, qui ne nous eſt que trop connu, & dont nous n'avons que de trop continuelles experiences, ce qui nous flatte, eſt ordinairement ce qui nous trompe & qui nous ſeduit. Or de toutes les illuſions, il n'y en a point de plus honteuſe pour nous ſelon le monde, ni de plus pernicieuſe ſelon Dieu, que celle qui en faveur de nous-mêmes & d'un vain amour propre dont nous ſommes remplis, nous fait prendre le menſonge pour la verité. En ſecond lieu, parce qu'il eſt preſque infaillible, quand même on ne nous tromperoit pas, que ce qui nous flatte, nous corrompra. Or s'il y a choſe

qui nous doive être un ſujet de confuſion & même de condamnation, c'eſt qu'on nous puiſſe reprocher dans le jugement de Dieu, qu'au lieu que l'erreur a été la ſource de la depravation des autres, ce ſoit la verité même qui nous ait perdus. Deux raiſons également convaincantes & édifiantes, dont je me contenterai de vous donner en peu de paroles une ſimple idée.

C'eſt le Saint Eſprit qui l'a dit, Chrétiens, & l'oracle qu'il en a prononcé par la bouche d'Iſaïe, ne s'adreſſe pas moins à vous & à moi, qu'aux Iſraëlites, qui écoutoient ce prophete. *Populе meus, qui te beatum dicunt, ipſi te decipiunt*: mon peuple, diſoit Dieu, avec cet air de majeſté, ou plûtôt de divinité, que le texte ſacré nous rend ſenſible, ceux qui vous applaudiſſent, ceux qui affectent de vous loüer, ceux qui vous appellent heureux, beaucoup plus ceux qui vous appellent parfaits, vous impoſent, & abuſent de votre credulité. En effet, qu'eſt-ce que la plûpart des loüanges dans le ſtile du monde? Vous le ſçavez: des menſonges obligeans, des exaggerations officieuſes, des temoignages outrez d'une eſtime apparente, & qui ne vient ni de la raiſon ni du cœur, ſouvent des contre-veritez deguiſées & couvertes du voile de l'honnêteté; des termes ſpecieux & honorables, mais qui ne ſignifient rien, en un mot des impoſtures

i. c.

dont les hommes entre eux ſe font un commerce, & dont leur vanité ſe repaît. Impoſtures, dis-je, autoriſées, ou par une fauſſe bienſeance, ou par une complaiſance baſſe, ou par un ſervile interêt. On nous dit de nous ce que nous devrions être, & non pas ce que nous ſommes; & nous, par une pitoyable facilité à donner dans le piege qui nous eſt rendu, nous croyons être en effet tels que l'adulation nous ſuppoſe, & qu'elle nous repréſente à nous-mêmes. On nous fait des portraits de nos perſonnes, dans leſquels tout nous plaît, & nous ne doutons point qu'ils ne ſoient au naturel. On nous donne des éloges qui ſont des complimens & des figures, & nous les prenons à la lettre. On loüe juſqu'à nos vices & à nos paſſions, & nous n'heſitons pas enſuite à les compter pour des vertus. *Qui te beatum dicunt, ipſi te decipiunt.* De-là il arrive tous les jours qu'un homme d'ailleurs naturellement modeſte & qui ſeroit humble, s'il ſe connoiſſoit, enyvré de ce vain encens, penſe avoir du merite, lorſqu'il n'en a pas; remercie Dieu de mille graces, que Dieu n'a jamais prétendu lui faire; reconnoît en lui de talens, qu'il n'a point reçûs; s'attribuë des ſuccés dont nul ne convient; ſe felicite ſecretement, tandis qu'ouvertement on le mépriſe. Car voilà les ſuites ordinaires de cette inclination vicieuſe, laquelle nous porte à aimer & rechercher

la verité qui nous flatte : n'y ayant perſonne de nous qui ne ſe puiſſe juſtement dire : *Qui te beatum dicunt, ipſi te decipiunt* ; quoiqu'il ſoit vrai, comme l'a remarqué ſaint Bernard, que c'eſt ſur tout dans les grands, les riches, les puiſſans du ſiecle, que cette parole du Saint Eſprit s'accomplit d'une maniere plus viſible.

Sçavez-vous, Chrétiens, ne perdez pas ceci, quelle a été la ſource de l'idolâtrie, & d'où eſt venu originairement ce deſordre de la ſuperſtition & du culte des fauſſes divinitez, qui a ſi long-temps regné dans l'univers ? de l'abus que je combats. C'eſt de ce penchant & de cette facilité qu'ont les hommes à croire ce qui leur eſt avantageux, quelque incroyable qu'il puiſſe être. Oui, voilà ce qui a rendu tant de nations idolâtres. On faiſoit entendre à certains hommes qu'ils étoient des Dieux, & à force de leur dire qu'ils étoient des Dieux, on les accoutumoit à être traitez & honorez comme tels. Ceux qui commencerent les premiers à leur tenir ce langage, ſçavoient aſſez qu'il n'en étoit rien ; mais la flatterie ne laiſſoit pas de les porter à faire tout ce qu'ils auroient fait de bonne foi, s'ils euſſent été perſuadez de ce qu'ils diſoient. Les princes mêmes & les conquerans à qui l'on rendoit ces honneurs, n'étoient que trop convaincus qu'ils ne leur convenoient pas ; mais le

deſir de s'élever joint à un interêt politique, faiſoit qu'ils les ſouffroient d'abord, & bientôt aprés qu'ils les exigeoient. C'étoit par une erreur groſſiere, que les peuples ſe ſoumettoient à les leur deferer; mais cependant cette erreur s'érigeant peu à peu en opinion, & étant devenuë inſenſiblement une loi de religion, tout mortels qu'ils étoient, on leur bâtiſſoit des temples, on leur conſacroit des autels, on offroit en leur nom des ſacrifices, & ces hommes prophanes & impies paſſoient pour les divinitez de la terre. C'eſt ainſi que le demon ſe prévaloit de l'orgüeil des uns, & de la ſimplicité des autres. Or nous n'oſerions dire que le chriſtianiſme ait entierement detruit cet abus: car il en reſte encore les veſtiges, & il n'eſt rien dans le monde de plus ordinaire, qu'une eſpece d'idolâtrie, qui s'y pratique & dont l'uſage eſt établi. On ne dit plus aux grands & aux riches qu'ils ſont des Dieux; mais on leur dit qu'ils ne ſont pas comme les autres hommes, qu'ils n'ont pas les foibleſſes des hommes, qu'ils ont des qualitez qui les diſtinguent, & qui les mettent au-deſſus des hommes; & on les ſepare tellement du commun des hommes, qu'enfin ils oublient qu'ils le ſont, & qu'ils veulent être ſervis comme des Dieux: ne conſiderant pas, que ceux qui le font leurs adorateurs, ſont pour la plûpart des perſonnes intereſſées, deter-

minées à leur plaire, ou plûtôt gagées pour les tromper. *Qui te beatum dicunt, ipſi te decipiunt.*

Ne nous bornons pas aux grands & aux puiſſans du monde pour juſtifier ce que je dis. Cette idolâtrie dont je parle, regne également dans les conditions particulieres, & y produit à proportion les mêmes effets. Ainſi une femme mondaine eſt elle comme l'idole de je ne ſçais combien d'hommes charnels, qui s'aſſemblent autour d'elle, & qui par des cajolleries prophanes & juſqu'à l'adoration, lui inſpirent une idée d'elle-même, capable de la perdre & de la damner; puiſqu'il s'enſuit de-là qu'elle ne ſe connoît jamais, & qu'étant remplie de défauts, elle ne travailla à en corriger aucun: s'eſtimant, toute évaporée & toute imparfaite qu'elle eſt, un ſujet accompli, parce que c'eſt le terme dont on uſe ſans ceſſe & qu'on employe éternellement pour la ſeduire & pour la corrompre. Ainſi un faux ou un foible ami, à force de vouloir être complaiſant, devient-il idolâtre de ſon ami; lui ôtant la plus ſalutaire de toutes les vûës, qui eſt celle de ſoi-même, & lui gâtant l'eſprit par autant d'erreurs qu'il lui dit de choſes douces & agreables. *Qui te beatum dicunt, ipſi te decipiunt.* Qu'eſt-ce, à parler proprement, que cet uſage maintenant ſi prophané, d'éloges & d'actions publiques; où ſous

pretexte d'éloquence, le menſonge & la flatterie triomphent impunément de la verité ? Qu'eſt-ce que cette affectation d'épîtres à la tête d'un ouvrage, où par le caprice d'un auteur, les merites les plus obſcurs ſont égalez aux plus éclatans ; où les plus mediocres vertus ſont traitées de ſublimes & d'éminentes ; où il n'y a point de particulier qui ne dût gouverner l'état ; point de prelat qui ne fût digne de la pourpre ? Qu'eſt ce que tout cela, ſinon un debit ſouvent mercenaire, de loüanges exceſſives & demeſurées, dont on infatuë les hommes ? On ſçait bien que par tout là, il ne faut rien moins chercher que la verité. Cependant par une corruption de l'amour propre, qui ſçait ſe prévaloir de tout, on s'imagine aiſément qu'au moins y a-t-il dans ces choſes quelqu'apparence & quelque fonds de verité ? ſuivant cette penſée de ſaint Auguſtin, ſi ingenieuſement conçûë, que la verité eſt tellement aimée des hommes, que ceux qui aiment toute autre choſe qu'elle, veulent abſolument que ce qu'ils aiment, ſoit la verité même. *Quia ſic amatur veritas, ut quicumque aliud amant, hoc quod amant, velint eſſe veritatem.* Aug.

Je dis bien plus : on porte ce deſordre & cette prophanation juſques dans le lieu ſaint, où nous voyons tous les jours la chaire de l'Evangile, qui eſt la chaire de la verité, ſervir de theatre aux flatteries

de la lumiere : cette lumiere dont dépendoit notre converſion ne nous ayant manqué, que parce que nous avons mieux aimé les tenebres; & ces tenebres volontaires ayant tellement prévalu dans nous, que notre ſalut s'y eſt trouvé enfin enveloppé. Qu'alleguerons-nous pour notre juſtification? Dirons-nous à Dieu, comme Adam; que ce ſont les hommes qui nous ont ſeduits? prétendrons-nous avoir dû nous en fixer à eux? les prendrons-nous pour garands des opinions mal-fondées que nous aurons conçûës de nous-mêmes; & Dieu, juge ſevere, mais équitable, des voyes trompeuſes que nous aurons ſuivies, n'aura-t-il pas droit de s'en prendre à notre vanité.

Mais je veux, Chrétiens, que ceux qui nous loüent, ne nous trompent jamais, & que la complaiſance qu'ils ont pour nous, ne prejudicie en rien à la verité : appliquez-vous à cette derniere penſée, qui va faire la concluſion de ce diſcours; je veux, dis-je, que la verité qui nous flatte, ſoit toûjours telle que nous la preſumons : du moment qu'elle nous flatte, quoiqu'elle ne nous trompe pas, je ſoutiens qu'elle nous pervertit. Comment cela? en deux differentes manieres : en nous inſpirant un orgüeil ſecret qui aneantit devant Dieu tout le merite de cette verité; & diminuant en nous le zele de notre perfection, qui bien entretenu auroit mieux valu pour nous

que l'avantage qui nous revient de cette verité. Ah! mes chers Auditeurs, que n'ay je le temps de vous developper ce point de morale. C'eſt une verité qui vous eſt glorieuſe & avantageuſe, je le veux; mais cette verité, toute avantageuſe & toute glorieuſe qu'elle eſt, dés que vous aimez à l'entendre, eſt une verité qui vous enfle, une verité qui vous enorgüeillit, une verité qui vous éleve au-deſſus de vous-même, qui vous rend fier à l'égard des autres, & qui vous fait oublier Dieu. N'auroit-il pas été plus à ſouhaiter que vous l'euſſiez ignorée, & qu'elle eût été pour vous enſevelie dans le ſilence & dans l'obſcurité? Combien d'eſprits empoiſonnez, ſi j'oſe ainſi dire, par la connoiſſance de leurs propres merites? Combien d'aſtres éclipſez par leurs propres lumieres trop vivement reflechies ſur eux! C'eſt-à-dire, combien de devots, combien d'ames pures & éclairées ont été corrompuës par la réflexion qu'on leur a fait faire ſur les faveurs & les graces dont Dieu les combloit? Tel auroit été un homme parfait, s'il ne s'étoit jamais apperçû qu'il avoit des qualitez & des diſpoſitions à l'être. Tel ſeroit aujourd'hui un ſaint, ſi on ne lui avoit point dit qu'il l'étoit? Cette vûë qu'on lui a donnée de ſon élevation dans la ſainteté, eſt ce qui l'a ébloüi, ce qui lui a fait tourner la tête, ce qui du pinacle l'a precipité dans l'abîme.

On ne lui a dit que la verité ; & en le loüant, on lui a rendu juſtice : mais cette juſtice, par les ſentiments d'orgüeil qu'elle a produit dans ſon cœur, s'y eſt tournée en juſtice & en corruption. On ne l'a point loüé au-delà des bornes, & ce qu'on lui a dit pour lui plaire, n'a été qu'un ſincere temoignage de ce qu'on penſoit de lui : mais ce temoignage, quoique ſincere, n'a pas laiſſé de faire en lui une impreſſion malheureuſe, qui ſous couleur de verité a ruiné dans ſon ame tout le fondement de la grace qui eſt l'humilité ! Le croiriez-vous, mes Freres, dit ſaint Auguſtin ? Jeſus-Chriſt lui-même qui étoit, ſelon l'Ecriture, la pierre ferme & inebranlable, à qui d'ailleurs la loüange étoit dûë comme le tribut de ſa ſouveraine grandeur & de ſes adorables perfections, pendant qu'il étoit ſur la terre n'a pû ſupporter les veritez qui alloient à ſon honneur & à ſa gloire. Il faiſoit des prodiges, il gueriſſoit les aveugles nez, il reſſuſcitoit les morts ; mais quand les peuples vouloient l'en feliciter, & s'écrier qu'il étoit un prophete envoyé de Dieu, il leur impoſoit ſilence, temoignant une peine extrême de la reconnoiſſance qu'ils avoient pour lui, ou du moins des marques exterieures qu'ils lui en donnoient, parce qu'elles l'engageoient à être loüé & applaudi par eux. Bien plus, il étendoit juſques aux demons cette modeſtie ; &

lorſque ces eſprits, forcez par la vertu de ſes paroles, ſortoient des corps en publiant qu'il étoit le Chriſt, il les menaçoit & leur commandoit de ſe taire: *Et increpans, non ſinebat ea loqui.* Au lieu de recevoir l'hommage qui étoit rendu à ſa puiſſance, il uſoit de ſa puiſſance même pour s'en defendre & pour le rejetter. Eſt-ce qu'il y avoit du danger pour luy à être loüé? non, Chrétiens; mais il y en avoit pour nous: & parce qu'il étoit venu pour être notre modelle, & pour remedier à nos foibleſſes par la ſainteté de ſes exemples, il fuyoit d'entendre les veritez dont il eût eû droit de ſe glorifier, pour nous faire craindre celles, qui, en nous flattant, ne peuvent qu'affoiblir en nous la grace deſtinée à nous ſanctifier. C'eſt la remarque de ſaint Ambroiſe ſur ce paſſage de ſaint Luc, *Et increpas, non ſinebat ea loqui.* Or ſi le Sauveur, ajoûte ce Pere, en a uſé de la ſorte pour notre inſtruction, que ne devons-nous pas faire pour notre propre utilité, ou plûtôt pour notre propre neceſſité? Luc. 4.

Ce n'eſt pas tout: j'ay dit que cette verité qui nous flatte, diminuoit en nous le zele de notre perfection, & il n'eſt rien de plus évident. Car la perfection, comme en conviennent tous les Saints, & comme nous l'enſeigne le Saint des Saints, étant d'une pratique difficile, & ſon principal exercice conſiſtant à

s'avancer, à s'efforcer, à ſe ſurmonter & à ſe vaincre ; quelque deſir que nous ayons de l'acquerir, il eſt toûjours vrai que nous n'y travaillons qu'avec peine, & que ſi nous pouvions avec honneur nous en diſpenſer, ce ſeroit le parti favorable que nous embraſſerions avec joye. Or c'eſt à quoi la loüange des hommes, même juſte & legitime, nous conduit infailliblement. Car cette loüange ſouvent écoutée, nous fait croire enfin que nous ſommes déja bien élevez ; & dés-là nous nous relâchons. Au lieu que ſaint Paul, tout confirmé qu'il étoit en grace, diſoit aux Philippiens, à Dieu ne plaiſe que je me croye déja parfait! non, mes Freres, je ſuis encore bien loin du terme : mais je marche toûjours pour tâcher d'atteindre où le Seigneur Jeſus m'a predeſtiné ; & pour cela oubliant ce qui eſt derriere moi, & aſpirant à ce qui eſt devant moi, je cours inceſſamment vers le bout de la carriere, pour remporter le prix & pour meriter la couronne à laquelle Dieu m'appelle, *Quæ retrò ſunt obliviſcens, ad ea verò quæ ſunt priora, extendens meipſum, ad deſtinatum perſequor, ad bravium ſupernæ vocationis* : au lieu, dis-je, que ſaint Paul parloit ainſi ; nous par une conduite bien oppoſée & bien éloignée de la ſienne, nous regardons avec complaiſance le peu de bien que nous avons déja fait, & nous oublions celui qui nous reſte à faire.

Philip. 3.

De là vient que ſelon le ſentiment de la philoſophie même & de la ſageſſe humaine, un flatteur eſt plus à craindre qu'un ennemi. De là vient que David regardoit comme des outrages & des injures, les éloges qu'il recevoit de la bouche des flatteurs, *Et qui laudabant me, adverſum me jurabant.* De là vient que ſaint Bernard, ainſi qu'il le rapporte lui-même, avoit coûtume de ſe munir contre deux ſortes de gens, de deux verſets de l'Ecriture : qu'il s'écrioit contre ceux qui parloient de lui avec malignité ; *Avertantur retrorſum & erubeſcant qui volunt mihi mala*, éloignez de moi, Seigneur, & couvrez de confuſion ces eſprits envenimez, qui me veulent du mal ; & qu'il diſoit contre ceux qui entreprenoient de le flatter, *Avertantur ſtatim erubeſcentes, qui dicunt mihi, euge, euge*, loin de moi ceux qui me crient en m'applaudiſſant, courage courage : que les vaines loüanges qu'ils me donnent, tournent à leur honte ! *Pſ. 102.* *Pſ. 69.* *Ibid.*

Attachons-nous donc, Chrêtiens, à ces deux grandes maximes. Aimons la vérité qui nous reprend, & defions-nous de celle qui nous flatte. Oublions le bien qui eſt en nous, & ne perdons jamais la vûë de nos défauts. Les bonnes œuvres, dit ſaint Auguſtin, nous ſanctifient, & les mauvaiſes nous corrompent ; mais par un effet tout contraire, le ſouvenir des bonnes œuvres nous corrompt,

& rien n'eſt plus propre à nous ſanctifier que le ſouvenir de nos pechez : comme ſi Dieu par une providence particuliere avoit voulu donner au pecheur cette conſolation, de pouvoir faire du ſouvenir de ſon peché le remede de ſon peché ; & qu'en même-temps il eût voulu donner au juſte un contrepoids, en lui faiſant trouver dans ſes bonnes œuvres le ſujet de la plus dangereuſe tentation. Regardons ceux qui nous loüent, comme des gens contagieux ; & qu'il ſoit vrai de dire, s'il eſt poſſible, d'un chacun de nous, ce que ſaint Ambroiſe diſoit de Theodoſe : j'ay honoré & cheri cet homme, qui étant au-deſſus de tous les hommes, a mieux aimé un cenſeur, qu'un approbateur. Les loüanges flatteuſes d'un approbateur portent toûjours avec elles un poiſon mortel. Mais les ſages & charitables reprehenſions d'un cenſeur, d'un confeſſeur, d'un predicateur, d'un ami, nous retireront de nos égaremens, nous feront reprendre la voye où nous devons marcher, & d'où nous étions ſortis, nous conduiront au port du ſalut, & nous feront parvenir à l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR

LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur la Priere.

Dixit Jesus discipulis suis: amen, amen dico vobis; si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Usquemodò non petistis quidquam in nomine meo: petite & accipietis.

Jesus parla de cette sorte à ses disciples: je vous le dis en verité, si vous demandez quelque chose à mon Pere en mon nom, il vous l'accordera. Vous n'avez encore rien demandé en mon nom, demandez, & vous recevrez. En saint Jean ch. 16.

IL n'appartient qu'à un Dieu aussi grand que le nôtre, de faire une promesse si magnifique, & si étenduë, parce qu'il n'appartient qu'à lui de la pouvoir executer. Le Fils de Dieu ne nous dit pas seulement dans la personne de ses disciples, si vous demandez telle ou telle chose, vous l'obtiendrez; mais si vous

demandez quelque choſe ; quoique
ſoit, mon Pere vous le donnera. *Si qu*
petieritis, dabit vobis. Il ne nous dit p
préciſement, demandez ceci ou cela
mais indeterminement & en general
demandez & vous recevrez : *Petite &*
cipietis. Encore une fois, Chrétiens,
falloit une puiſſance & une miſericor
infinie pour être en état de s'engager
la ſorte & pour le vouloir. C'eſt donc
qu'éclate la ſouveraine grandeur du Di
que nous adorons ; c'eſt là qu'il fait ég
lement paroître, & ce pouvoir ſuprêm
qui le rend maître de tout, & cet
bonté ſans meſure qui le fait deſcend
& compatir à tous nos beſoins. Au
eſt-ce de là même que les Peres ont pr
occaſion de tant exalter l'efficace de
priere ; qu'ils l'ont regardée comme
mere de toutes les vertus, comme
ſource de tous les biens, comme le tr
ſor de l'ame chrétienne & comme u
fonds de richeſſes inépuiſable, parce q
c'eſt le moyen de parvenir à tout & d'
voir tout : *Si quid petieritis Patrem, dab*
vobis Il eſt vrai qu'elle requiert certain
conditions. Dieu n'eſt pas le diſſipateu
mais le diſpenſateur de ſes graces ;
par conſequent il n'écoute pas ſans di
tinction toute priere, mais une priere
animée par la foi, une priere ſanctifi
par l'humilité, une priere ſoûtenuë p
la perſeverance, une priere, non d
levres & de la bouche ſeulement, ma

de l'eſprit & du cœur. Tout cela eſt inconteſtable, & tout cela eſt bien raiſonnable. Ce qui m'étonne, Chrétiens, & ce qui eſt en effet bien ſurprenant, c'eſt le peu de ſoin que nous avons de mettre en œuvre auprés de Dieu ce qui devroit nous ſervir en toutes rencontres. Car ne puis-je pas bien faire à la plûpart de mes Auditeurs le même reproche que faiſoit le Sauveur du monde à ſes diſciples : *Uſquemodò non petiſtis quidquam* : vous n'avez rien demandé juſqu'à preſent. Eſt-ce que rien ne vous manque ? mais vous étes tous les jours ſi éloquents à expoſer aux hommes les neceſſitez ou temporelles ou ſpirituelles qui vous affligent. Eſt-ce que vous n'avez point encore appris à demander, ni à prier ? ſi cela eſt, comme je n'ay que trop lieu de le croire, appliquez-vous à ce diſcours, où je prétends vous entretenir de la priere, aprés avoir prié moi-même, en m'adreſſant à Marie, & lui diſant, *Ave.*

EXercer le miniſtere de l'Evangile, c'étoit dans l'idée de ſaint Paul, faire profeſſion d'être redevable à tous, aux ignorants & aux ſçavants, aux charnels & aux ſpirituels, à ceux qui ſont encore enfants en Jeſus-Chriſt, & à ceux qui ſont déja des hommes formez & parfaits, ou qui travaillent à le devenir. Aux ignorants pour les inſtruire, aux ſçavants

pour les perſuader, aux charnels pour les convertir, aux ſpirituels pour les affermir, à ceux qui ſont encore enfants pour les nourrir de lait, aux parfaits pour leur preparer des viandes ſolides, à tous pour leur prêcher la verité, mais d'une maniere proportionnée à leur état & à leurs diſpoſitions. Ainſi ce grand Apôtre le pratiquoit-il; ainſi en ſervoit-il d'exemple aux miniſtres qui doivent être chargez aprés lui du même emploi: & voilà, mes chers Auditeurs, l'engagement où je me trouve aujourd'hui. J'ay à vous entretenir de la matiere la plus importante; ſçavoir, de l'oraiſon ou de la priere; & par un deſſein particulier de Dieu, je me trouve obligé à en inſtruire tout à la fois deux ſortes de perſonnes; les chrêtiens du ſiecle, qui marchent dans les routes de la religion, & ceux qui aſpirent & qui s'élevent aux voyes les plus ſublimes de la perfection. Il ſemble que pour l'utilité publique, j'aurois pû me contenter de l'inſtruction des premiers; mais Dieu par ſon adorable providence a permis que dans notre ſiecle il ne fut pas moins neceſſaire de s'appliquer à l'édification des ſeconds; & c'eſt pourquoi je me ſuis ſenti inſpiré de parler ici aux uns & aux autres; aux premiers pour les convaincre de la neceſſité de l'oraiſon, & aux ſeconds pour leur découvrir les abus de l'oraiſon. Mais parce que le terme d'oraiſon par rapport à ces

deux ſortes de chrêtiens, eſt comme un terme équivoque, qui ſignifie pour les premiers l'action commune de prier, & pour les ſeconds quelque choſe de plus relevé que nous appellerons oraiſon extraordinaire; afin d'ôter toute ambiguité, & de vous declarer nettement ma penſée, mon deſſein eſt de faire voir aux uns le beſoin qu'ils ont de l'oraiſon commune, & de marquer aux autres comment ils peuvent abuſer de l'oraiſon extraordinaire; c'eſt-à-dire, d'engager les uns à prier, & d'empêcher les autres de mal prier; d'attirer ceux-là au ſaint exercice de l'oraiſon, qui nous eſt commandé, & de retirer ceux-ci des fauſſes voyes d'une oraiſon dangereuſe & inutilement pratiquée. Voilà ce que j'entreprends. En deux mots, l'indiſpenſable neceſſité de l'oraiſon ordinaire fondée ſur les principes de la foi les plus evidents, c'eſt le premier point. L'abus de l'oraiſon extraordinaire reconnu & decouvert par les regles de la foi les plus ſolides, c'eſt le ſecond point. Commençons.

I. PART.

JAmais deciſion de la foi n'a été, ni plus authentique, ni reçûë dans le monde chrêtien avec plus de ſoumiſſion & plus de reſpect, que celle où l'Egliſe, foudroyant autrefois le pelagianiſme, établit, diſons mieux, declara la neceſſité

de la grace interieure de Jeſus-Chriſt pour toutes les œuvres du ſalut ; & jamais conſequence n'a été, ni plus infaillible, ni plus évidemment tirée de ſon principe, que celle que je tire aujourd'hui de cette deciſion de l'Egliſe, pour prouver la neceſſité de la priere. Sans la grace du Redempteur, quelque fonds de vertu naturelle que je puiſſe avoir, & quelque bon uſage que je faſſe de ma raiſon & de ma liberté, je ſuis dans une impuiſſance abſoluë de parvenir au terme du ſalut ; c'eſt ce que le grand ſaint Auguſtin ſoutint avec tant de zele, & ce qui fut enfin ſolemnellement conclu contre l'hereſiarque Pelage. Sans le ſecours de la grace, non-ſeulement je ne puis parvenir à ce bien-heureux terme du ſalut, mais je ne puis pas mêmes m'y diſpoſer, je ne puis pas mêmes commencer à y travailler, je ne puis pas mêmes le deſirer, je ne puis pas mêmes y penſer ; c'eſt ce qu'ont depuis defini tant de Conciles & tant de Papes, pour exterminer le ſemipelagianiſme, rejetton pernicieux de l'erreur que ſaint Auguſtin avoit ſi glorieuſement combattuë. Or les mêmes armes dont ſe ſervoit alors l'Egliſe pour défendre la grace de Jeſus-Chriſt contre les heretiques qui l'attaquoient, ſont celles qu'elle me fournit encore pour juſtifier l'indiſpenſable obligation de la priere, contre les mondains & les lâches chrêtiens qui la negligent. Car voici

voici, mes chers Auditeurs, comment je raisonne, & comment chacun de vous doit raisonner avec moi.

Sans la grace il n'y a point de salut; donc il n'y a point de salut sans la priere, parce que hors la premiere grace qui est indépendante de la priere, comme étant, dit saint Prosper, le principe de la priere même, il est de la foi que la priere est le moyen efficace & universel, par où Dieu veut que nous obtenions toutes les autres graces; & que toutes les autres graces dans l'ordre de la providence & de la predestination, sont essentiellement attachées à la priere. *Peti e & accipietis* : demandez, & vous recevrez. Voilà la regle que Jesus-Christ nous a prescrite; & qui étant limitée à ce don parfait, à ce don souverain & excellent qui nous vient d'en-haut, je veux dire la grace du salut, n'a jamais manqué. Voilà la clef de tous les trésors de la misericorde. Voilà le divin canal par où tous les biens celestes nous doivent être communiquez. Demandez le Royaume de Dieu & sa justice, ou plûtôt, demandez sans restriction tout ce qui vous est necessaire pour y arriver, & soyez seûrs que vous l'aurez : *Petite, & accipietis.* Voilà, dis-je, l'oracle de la verité éternelle, dont il ne nous est pas permis de douter. D'où il faut conclure, reprend le Docteur angelique saint Thomas, que nul homme, soit juste, soit pecheur, mais

encore moins le pecheur que le juſte, n'a droit d'eſperer en Dieu, qu'en conſequence de ce qu'il le prie; & que toute confiance en Dieu qui n'eſt pas fondée ſur la priere, & ſoutenuë, ou, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, autoriſée du credit de la priere, eſt une confiance vaine; une confiance preſomptueuſe, une confiance même reprouvée de Dieu: & la raiſon eſt, que Dieu, dit ſaint Thomas, qui ne nous doit rien par juſtice, & qui eſt incapable de nous rien devoir autrement que par la miſericorde, tout au plus par fidelité, ne s'eſt engagé à nous par ces titres mêmes de fidelité & de miſericorde, que ſous condition & dépendamment de la priere. Il peut donc, non-ſeulement ſans être injuſte, mais ſans ceſſer d'être fidéle & miſericordieux, ne nous point accorder ſes graces, quand nous ne le prions pas. Je dis plus, & dans le cours ordinaire de ſa providence, il le doit en quelque façon; parce que des graces auſſi precieuſes que les ſiennes, c'eſt la reflexion de ſaint Chryſoſtome, des graces auſſi importantes que celles qui nous conduiſent au ſalut, meritent bien au moins qu'il nous en coûte de les demander, & de les demander avec empreſſement & avec ferveur.

Vous me direz, qu'indépendamment de nos prieres Dieu ſçait nos beſoins ſpirituels; & ſans que nous nous mettions en peine de les lui faire connoître,

il y peut pourvoir. Il eſt vrai, repon-
t ſaint Jerôme à Vigilantius, qui
occupé de ſon ſens, & renverſant ſous
pretexte le fondement de la religion,
iloit conclure de-là l'inutilité de la
ere : il eſt vrai, Dieu connoît par lui-
me nos beſoins ; mais quoiqu'il les
noiſſe par lui-même & qu'il y puiſſe
rvoir ſans nous, il veut y être deter-
é & engagé par nous, c'eſt à-dire, il
t être excité par nos prieres à nous
order les ſecours qu'il nous a prepa-
; il veut que nos prieres ſoient le reſ-
: qui remuë ſa miſericorde & qui la
e agir. Car il eſt, ajoûtoit ce ſaint
&eur, le maître de ſes biens ; & en
te qualité de maître, c'eſt à lui de
s les donner, & d'en diſpoſer aux
ditions qu'il lui plaît. Or encore une
, il lui a plû que la priere fût une
ces conditions, & même la princi-
e, & qu'elle entrât dans le pacte qu'il
it avec nous comme notre Dieu, en
s diſant : *Petite & accipietis.* Il lui a
en faiſant ſervir nos beſoins à ſa
ire, de nous intereſſer par-là à l'ho-
er, de nous attacher à ſon culte par
acré lien, de nous tenir par-là dans
ercice de cette continuelle dépendan-
où nous devons être à ſon égard. En
mot, il lui a plû de vouloir être
, & de mettre comme à ce prix les
s de ſa grace, & les effets continuels
a charité divine. Car c'eſt ainſi que

s'expliquoit ſaint Jerôme, en refutant l'hereſie des Adamiſtes, qui conſiſtoit à rejetter la priere comme ſuperfluë : hereſie que Jovinien avoit oſé renouveller, & dont Vigilantius étoit alors l'un des plus zelez partiſans. Mais de-là, Chrétiens, s'enſuivent trois autres veritez, qu'il eſt du devoir de mon miniſtere de vous bien faire comprendre, & que vous ne pouvez ignorer ſans un prejudice notable de votre religion & de votre foi.

Premiere verité. Il s'enſuit que dans le cours de la vie chrétienne, il nous peut arriver, & qu'il nous arrive ſouvent de manquer en effet de certaines graces pour accomplir le bien auquel nous ſommes obligez, & pour éviter le mal que la loi de Dieu nous défend, ſans que nous ayons droit d'alleguer notre impuiſſance pour excuſe de nos deſordres, ſans que nous puiſſions pretexter devant Dieu nulle impoſſibilité d'obéïr à ſes commandemens ; ſans que ſa loi dans ces occaſions nous devienne impraticable : l'obligation que Dieu s'eſt faite de nous exaucer autant de fois que nous le prierons utilement pour le ſalut, étant alors contre nous une raiſon invincible qui nous ferme la bouche, & qui confond, ou notre lâcheté, ou notre erreur. Ceci merite votre attention. Il vous eſt impoſſible, par exemple, dites-vous, d'aimer ſincerement votre ennemi & de lui pardonner de bonne foi l'injure que

vous en avez reçûë ; & perſuadé que cela vous eſt impoſſible, vous prétendez par-là vous diſculper des ſentimens de haine & de vengeance que vous conſervez dans le cœur. Ainſi le malheureux eſprit du monde, qui eſt un eſprit d'Infidelité, vous aveugle-t-il. Mais écoutez les paroles de ſaint Auguſtin, bien oppoſées à ce langage ; ou plûtôt, écoutez toute l'Egliſe aſſemblée dans le dernier Concile, & ſe ſervant des paroles de ſaint Auguſtin. Vous vous trompez, mon Frere, dit ce ſaint Docteur cité par le Concile, vous vous trompez : Dieu, qui eſt le meilleur & le plus ſage de tous les legiſlateurs, en vous commandant d'aimer votre ennemi, ne vous commande rien d'impoſſible ; mais par ce commandement adorable, il vous avertit de faire ce que vous pouvez, & de demander ce que vous ne pouvez pas, & il vous aide à le pouvoir. *Deus impoſſibilia non jubet; ſed jubendo monet, & facere quod poſſis, & petere quod non poſſis, & adjuvat ut poſſis.* *Concil. Trid.* Voilà en deux mots, ou la refutation de votre erreur, ou la conviction de votre libertinage. Vous ne vous ſentez pas encore prevenu de cette grace toute-puiſſante, qui inſpire la charité pour les ennemis mêmes, & cette grace vous manque, je le veux. Mais vous avez une autre grace qui ne vous manque pas, une autre grace qui vous tient lieu de celle-là, & avec laquelle il ne vous eſt jamais per-

mis de rien imputer au défaut de celle-là. Quelle eſt cette autre grace ? la priere, que Dieu vous a miſe en main comme un inſtrument, avec quoi vous pouvez tout, & qu'il ne tient qu'à vous de mettre en œuvre, pour vous attirer cette grace de la charité heroïque & de l'amour des ennemis que vous n'avez pas. Vous ne pouvez pardonner, mais vous pouvez prier ; & le pouvoir de prier, eſt pour vous une aſſeûrance & un gage du pouvoir de pardonner. Car il ſuffit que vous puiſſiez l'un ou l'autre, ou plûtôt que vous puiſſiez l'un pour l'autre ; & du moment que l'un ou l'autre de ces deux pouvoirs vous eſt donné, le pardon de l'injure vous eſt poſſible. Or aprés la promeſſe de Jeſus-Chriſt, l'un des deux vous eſt aſſeûré & vous eſt acquis ; autrement ſaint Auguſtin ne vous auroit pas dit : *Et facere quod poſſis, & petere quod non poſſis*, de faire ce que vous pouvez, & de demander ce que vous ne pouvez pas, puiſqu'il ſeroit également hors de votre pouvoir & de demander & de faire. Il faut donc que la grace de faire ne vous manque, que parce que vous n'uſez pas de celle de prier & de demander. Et c'eſt, mon cher Auditeur, le ſecret que je vous apprends, & ce qui éclaircit parfaitement la theologie des Peres de l'Egliſe, quand ils avançent ſur cette matiere des propoſitions dures en apparence, mais d'ailleurs d'une connexion admirable entr'elles.

Car voici le nœud de cette connexion. La grace nous manque quelquefois : qui en doute, & qui peut en disconvenir ? mais nous manque-t-elle parce que Dieu nous la réfuse, ou parce que nous ne la demandons pas à Dieu ? nous manque-t-elle par le défaut de celui qui la donne, ou par notre indisposition & notre indifference à la recevoir? nous manque-t-elle, parce que Dieu ne veut pas nous exaucer, ou parce que nous negligeons de le prier ? Voilà, homme du monde, ce qui vous condamnera un jour. Jugez-vous, & écoutez-moi. Vous êtes trop foible pour surmonter la passion qui vous domine, & pour resister à la tentation & à l'habitude du honteux peché, dont vous vous êtes fait esclave : je le sçais, & j'en gemis pour vous. Mais avez-vous bonne grace de vous en prendre à votre foiblesse, tandis qu'il vous est aisé de pratiquer ce qui vous rendroit fort & invincible, si vous vouliez y recourir. Or telle est la vertu de la priere.

De dire qu'il y a des états où cette prétenduë foiblesse s'étend jusqu'à la priere même ; des états où l'homme tenté n'a pas même la force de prier, je sçais que raisonner ainsi, c'est encore une de ces pensées malignes que notre esprit suggere à notre cœur, pour chercher des excuses dans le peché : *Ad excusandas excusationes in peccatis.* Mais, comme remarque saint Chrysostome, si cela étoit, *Ps.* 140.

pourquoi l'Apôtre de Jesus-Christ
assureroit-il le contraire, & pou
feroit-il consister la fidelité de Dieu
ce que Dieu ne permet point & ne
mettra jamais que nous soyons t
1. Cor. au-dessus de nos forces ? *Fidelis Deus*
c. 10. *non patietur vos tentari supra id quod*
vis. Car s'il y avoit des états, où
n'eussions, ni la force de vaincre l
tation, ni la force de prier pour c
tenir la victoire, c'est-à-dire, des
où la grace pour l'un & pour l'autre
manquât également, il faudroit
saint Paul l'eût mal entendu, &
voulant nous consoler par ce motif
fidelité de Dieu, il nous eût donn
fausse idée, puisqu'il seroit vrai
tant trop foibles pour prier, aussi
que pour resister, nous serions év
ment tentez au-delà de ce que nous
vons, & qu'ainsi, Dieu permettr
que cet Apôtre a soutenu qu'un
fidéle ne pouvoit permettre. Mais
mon Frere, poursuit saint Chrysost
il n'en va pas ainsi : vous êtes
jusqu'à l'excés, mais vous ne l'êtes
parce que malheureusement vous q
l'exercice de la priere. Car dans l
sein de Dieu c'étoit la priere qui
vous fortifier, qui devoit vous
des armes, qui devoit vous ser
bouclier pour repousser les attaq
demon. Et en effet, par la prie
Saints, quoique fragiles comme

ont toûjours été victorieux ; & sans la priere, quoique saints d'ailleurs, ils auroient été comme vous vaincus. Cessez donc encore une fois d'excuser par-là vos chûtes ; & de l'experience funeste que vous avez de votre fragilité, ne concluez autre chose, que la necessité absoluë où vous êtes d'observer le precepte de Jesus-Christ, qui vous commande de prier, & de prier sans relâche. *Oportet semper orare, & non deficere.* *Luc. 18.*

Il en est de même de ces chrétiens froids & languissans, peu touchez des devoirs de leur religion, qui se voyant dans la secheresse & le degoût, & même dans l'insensibilité & l'endurcissement, se plaignent que Dieu les delaisse, au lieu de s'accuser devant Dieu de leur propre infidelité, & de reconnoître avec gemissemens & avec larmes, que leur malheur au contraire est qu'eux-mêmes ils delaissent Dieu, en renonçant à la priere, & ne faisant nul usage de cet excellent moyen sur lequel roule toute l'esperance chrétienne. Car c'est encore un autre point de la creance catholique, qui nous est declarée par le Concile, qu'à l'égard de ceux qui sont une fois justifiez, ou par la penitence, ou par le baptême, Dieu ne les abandonne jamais, s'ils ne l'ont auparavant abandonné. *Deus gratiâ suâ semel justificatos nunquam deserit, nisi priùs ab eis deseratur.* *Concil. Trid.* Or il est neanmoins hors de doute que ce seroit Dieu

qui les abandonneroit le premier, ſi lorſqu'il leur fait un commandement, il ne leur donnoit pour l'accomplir, ni la grace de la priere, ni, comme parlent les theologiens, la grace de l'action. Mais il n'eſt pas moins évident, qu'il ne les abandonne qu'aprés qu'ils l'ont déja abandonné, quand il ne les prive de la grace de l'action, que parce qu'ils ne ſont pas fidéles à la grace de la priere. Quel eſt donc l'ordre de cet abandon terrible que nous devons craindre? le voici: nous commençons, & Dieu acheve; nous abandonnons Dieu en negligeant de recourir à lui, & de nous attirer par la priere ſa grace & ſon ſecours; & Dieu qui, ſelon le Prophete, mépriſe celui qui le mépriſe, nous abandonne, en nous laiſſant par une juſte punition depourveûs de ce ſecours & de cette grace. Mais l'abandon de Dieu ſuppoſe le nôtre; & ſans le nôtre qui eſt volontaire, & dont nous nous rendons coupables, nous ne devrions jamais craindre celui de Dieu. Hors de-là nous aurions droit de compter ſur Dieu, & ce droit ou cette ſeûreté pour nous ſeroit la priere; mais avec quel front oſons-nous nous en prendre à Dieu, & dire qu'il s'éloigne de nous, pendant que nos conſciences nous reprochent que c'eſt nous-mêmes qui le forçons à cet éloignement, & qui par le mépris que nous faiſons de la priere, ſommes les premiers à nous éloigner & à nous detacher de lui?

Seconde verité. Il s'enſuit de-là que le plus grand de tous les deſordres & en même-temps de tous les malheurs ou puiſſe tomber l'homme chrétien, c'eſt d'abandonner la priere : pourquoi ? parce qu'abandonner la priere, c'eſt renoncer au plus eſſentiel & au plus irreparable de tous les moyens du ſalut. Prenez garde, s'il vous plaît. Au défaut de tout autre moyen, quelqu'avantageux ou même neceſſaire qu'il puiſſe être pour le ſalut éternel, l'homme chrétien peut trouver des reſſources dans la religion. Il n'y a point de ſacrement dont l'efficace & la vertu ne puiſſe être ſuppléée par les diſpoſitions de la perſonne qui le deſire de bonne foi, mais qui ne peut le recevoir. Il n'y a point d'œuvre, ni meritoire, ni ſatisfactoire, qu'une autre de pareil merite & d'égale ſatisfaction ne puiſſe remplacer. La contrition pure & parfaite peut tenir lieu de la confeſſion des pechez. L'aumône, ſelon la doctrine des Peres, peut par l'acceptation de Dieu être ſubſtituée au jeûne ; mais rien ne peut à notre égard être le ſupplément de la priere, parce que dans l'ordre du ſalut & de la juſtification, la priere, dit ſaint Chryſoſtome, eſt comme la reſſource des reſſources mêmes ; comme le premier mobile, qui doit donner le mouvement à tout le reſte ; & quand tout le reſte viendroit à manquer, comme la derniere planche pour ſauver du naufrage l'hom-

me pecheur. Si je ſuis incapable d'agir pour Dieu, je puis au moins ſouffrir pour lui. Si l'infirmité de mon corps m'empêche d'exercer ſur moi les rigueurs de la penitence, je puis rachepter mes pechez par la miſericorde envers les pauvres; mais dans quelque état que je me ſuppoſe, ſi je ceſſe de prier, je n'ai plus rien ſur quoi je puiſſe faire fonds, & par nul autre moyen je ne puis racheter ni reparer la perte que je fais en me privant du fruit de la priere. Ne priant plus, toutes les reſſources de la grace ſont taries pour moi, & mon ame, Seigneur, eſt devant vous comme une terre ſeche & aride, qui n'eſt plus arroſée des pluyes du ciel. Ne priant plus, je n'ai plus ni humilité, ni foi, ni patience, parce que bien loin de m'efforcer à pratiquer ces ſaintes vertus, je ne me donne pas même la peine de vous les demander. Ne priant plus, je me laiſſe emporter à mes paſſions & à mes deſirs dereglez, parce que bien loin de les combattre, je n'ai pas même recours à vous, qui pouvez ſeul m'aider à les reprimer. Ne priant plus, toute l'harmonie de la vie chrétienne eſt en moi deconcertée; parce que la priere, qui en étoit l'ame, ceſſe & n'eſt plus pour moi d'aucun uſage. Car c'eſt à quoi ſe termine l'indevotion que je remarque & que je deplore dans je ne ſçais combien de lâches chrétiens.

Cependant, mes chers Auditeurs,

voilà le desordre du siecle; & tel de vous, à qui je parle, doit actuellement se dire à soi-même, voilà mon état. C'est un pecheur d'habitude accablé du poids de ses iniquitez, mais dont le dernier des soins est de representer à Dieu sa misere, & de s'adresser à lui comme à son liberateur, en s'écriant avec l'Apôtre, *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* qui me delivrera de ce corps de mort? Rom. 7. C'est une femme mondaine remplie de l'amour d'elle-même & idolâtre de sa personne, mais qui n'a jamais dit à Dieu sincerement: Seigneur, detruisez en moi cet amour prophane, & faites y regner le votre. C'est un homme exposé par sa condition aux occasions les plus prochaines du peché, qui à tous les moments du jour devroit soupirer vers le ciel & implorer l'assistance du très-Haut; mais qui tranquille au milieu des dangers les plus presents, passe les années entieres sans rendre à Dieu le moindre culte, ni lui offrir le sacrifice d'une humble priere. Voilà, dis-je, ce que j'appelle la desolation du christianisme. Je ne parle point de certains pecheurs endurcis, qui rebelles à la loi de Dieu & obstinez dans leurs vices, ont une opposition formelle à la priere, parce qu'ils craindroient d'être exaucez, & que livrez dés cette vie à l'esprit de reprobation, ils ne voudroient pas que Dieu leur accordât la grace de leur conversion. Il y en a de ce caractere,

& Dieu veüeille que perſonne de vous ne ſe reconnoiſſe dans la peinture que j'en fais! Je parle de ceux & de celles qui par eſprit de diſſipation, qui par acclablement des ſoins temporels, qui par attachement aux plaiſirs du monde, qui par froideur pour Dieu, qui par indifference pour le ſalut, qui par oubli de leur religion, ſe ſont mis dans la poſſeſſion malheureuſe de ne plus prier: c'eſt à ceux-là que je parle, les conjurant par le plus preſſant de tous les motifs, d'ouvrir aujourd'hui les yeux & d'avoir compaſſion d'eux-mêmes. Car que peut-on, mes Freres, eſperer de vous, ſi vous quittez ce qui eſt la baſe & l'appui de toutes les eſperances des hommes? Deſtituez du ſecours de la priere, que devez-vous attendre de Dieu? Sans la priere, quelle part avez vous aux merites de Jeſus-Chriſt? de quel bien êtes-vous capables? quel mal pouvez-vous éviter? Comment le peché vous a-t-il portez juſques-là, de renoncer a ce qui devroit être votre ſouveraine, & votre unique conſolation? eſt-ce pareſſe? eſt ce endurciſſement de cœur? eſt ce doute & incredulité? Si c'eſt pareſſe, en fut-il jamais une plus letargique que celle de ſe damner & de ſe perdre, faute de dire à Dieu, ſauvez-moi? Si c'eſt endurciſſement, en peut-on concevoir un plus affreux, que celui d'être couvert de playes de playes mortelles, manque de dire à Dieu, gueriſſez-moi?

ſi c'eſt incredulité, y en a-t-il de plus
inſenſée que celle de ſuppoſer un Dieu
plein de bonté, & de n'en faire jamais
l'épreuve, en lui diſant, ſoutenez-moi,
ortifiez-moi, convertiſſez moi?

Troiſiéme verité. Il s'enſuit que le
omble du malheur pour un chrêtien
ſt de perdre abſolument l'eſprit de la
riere. J'entends par l'eſprit de la priere
ne certaine eſtime que l'on conſerve
oûjours pour ce ſaint exercice, quoi
u'on ne le pratique pas; j'entends une
ertaine confiance en ce moyen de con-
erſion & de ſanctification, quoiqu'on
egligé de s'en ſervir; j'entends un cer-
ain ſentiment interieur du beſoin que
ous en avons, & un fonds de diſpoſi-
ion à l'employer dans les rencontres,
uoiqu'actuellement & dans les conjonc-
ures preſentes on n'en faſſe aucun uſage.
Car avoir perdu cete eſtime; cette con-
iance, ce ſentiment, cette diſpoſition
ecrete, c'eſt avoir perdu juſqu'aux prin-
ipes les plus éloignez de la vie de l'ame,
& c'eſt être dans l'ordre de la grace, ce
u'eſt dans l'ordre de la nature un arbre
ont on a coupé, non point ſeulement
es branches, mais juſques à la derniere
acine. Tandis qu'on a cet eſprit encore,
u qu'on en a quelque reſte, tout aſſoupi
u'il eſt, il peut dans l'occaſion ſe re-
eiller, nous exciter à la priere, nous y
aire avoir recours; & par l'efficace de
otre priere nous pouvons toucher le

cœur de Dieu, & impetrer une grace qui nous touche enfin nous-mêmes & qui nous ramene à Dieu. Si ce n'eſt pas aujourd'huy que cet eſprit agit, ce ſera peut-être demain, ce ſera peut-être dans la ſuite des années, & le moment viendra où nous éprouverons ſa vertu. Mais ſi cet eſprit eſt abſolument éteint, ſi nous n'avons plus ni eſtime de la priere, ni confiance en la priere, ni goût pour la priere, ah! mes chers Auditeurs, où en ſommes-nous, & quelle eſperance y a-t-il que jamais nous nous degagions des pieges du monde, que nous nous delivrions jamais de l'eſclavage de nos paſſions, que nous ſurmontions jamais la chair qui nous ſollicite ſans ceſſe & qui nous entraîne, que nous revenions de nos égarements & que nous rentrions dans les voyes de Dieu? La grace de la priere ne nous manquera pas pour cela? mais nous manquerons à cette grace, parce que n'ayant plus nul eſprit de priere, nous manquerons de diſpoſitions pour recevoir cette grace & pour y repondre. Voilà pourquoi le prophete royal regardoit comme un des bienfaits de Dieu les plus ſignalez, & le benifſoit de n'avoir point permis que l'eſprit de priere
Pſ. 65. lui fût enlevé: *Benedictus Deus qui non amovit orationem meam à me.* Voilà pourquoi Dieu voulant marquer ſon amour à ſon peuple, lui promettoit de repandre ſur lui un eſprit de grace & un eſprit de

iere : *Effundam ſuper domum David & Zach. 6*
per habitatores Jeruſalem, ſpiritum gratiæ 12.
precum. Et voilà pourquoi nous vous
hortons ſi fortement, Chrêtiens, à ne
s diſſiper ce precieux talent. Or on le
rd, en perdant l'habitude de la priere,
en demeurant des ſemaines entieres,
s mois, les années ſans nul uſage de
priere.

Heureux donc ſi ce diſcours peut rallu-
er votre zele, pour une pratique ſi ſalu-
ire & ſi neceſſaire ! Allons, mes Freres,
lons nous jetter aux pieds de notre
re celeſte, & lui preſenter avec foi,
ec humilité, avec perſeverance, le
ligieux hommage de nos vœux. Nous
pouvons ignorer d'une part nos be-
ins, & de l'autre la parole qu'il nous
donnée de nous accorder ſon ſecours,
and nous prendrons ſoin de l'implorer,
oique cette parole ſoit generale, & ſ'elle s'étende à tout, aux beſoins tem-
rels comme aux ſpirituels, à ce qui
garde le corps & la vie preſente, com-
e à ce qui concerne l'ame & le ſalut
ernel, *Quodcumque petieritis* : ſouve-
ons-nous neanmoins de cette autre le-
n qu'il nous fait ailleurs, de chercher
abord le Royaume de Dieu & ſa juſtice,
de nous repoſer de tout le reſte ſur ſa
ovidence, qui y pourvoira. Deman-
ons-lui ſelon l'ordre que le Fils de Dieu
ous a preſcrit, que ſon nom ſoit ſanc-
ifié, & que nous puiſſions contribuer

nous-mêmes à ſa gloire par la ſainteté de nos œuvres. Que ſon regne arrive, & que dés ce monde il établiſſe ſon empire dans nos cœurs, afin que nous regnions éternellement avec lui dans le ſejour bienheureux. Que ſa volonté ſoit faite dans le ciel & ſur la terre, mais par-deſſus tout qu'elle s'accompliſſe en nous & que nous lui ſoyons toûjours ſoumis. Demandons-lui que chaque jour il nous fourniſſe le pain qui doit entretenir la vie de nos ames, le pain de ſa grace, ce pain ſuperſubſtantiel, pour me ſervir de l'expreſſion même de l'Evangile. Que tout pecheurs que nous ſommes, il jette ſur nous un regard de miſericorde, & qu'il nous pardonne tant d'offenſes dont nous devons nous reconnoître coupables, & pour leſquelles nous ne pouvons le ſatisfaire, s'il ne ſe relâche en notre faveur de la ſeverité de ſes jugemens. Demandons lui qu'il nous défende des traits empoiſonnez de l'eſprit tentateur, & des attaques de ce lion rugiſſant qui tourne ſans ceſſe au tour de nous pour nous ſurprendre. Qu'il nous défende des charmes trompeurs du monde & de ſes prêtiges; mais qu'il nous défende encore plus de nous-mêmes & de la malheureuſe cupidité qui nous domine. Enfin demandons-lui qu'il nous preſerve de tout mal; qu'il nous aide à reparer les maux paſſez & à nous relever de nos chutes, à guerir les maux preſents & à

ſſer nos inclinations vicieuſes ; à
urner les maux à venir, & à éviter
us affreux de tous, qui eſt celui d'u-
rnelle damnation. Car ſi nous ſom-
éclairez d'une ſageſſe ſolidement &
ement chrétienne, voilà où doivent
re nos prieres, & à quoi elles doi-
ſe réduire. En voilà le precis & l'a-
é, Mais aprés avoir vû la neceſſité
oraiſon commune & ordinaire ; il me
à vous faire voir les abus de l'orai-
particuliere & extraordinaire : c'eſt
conde partie.

II.

PART.

Uand je parle des abus de l'oraiſon
ordinaire, ne penſez pas, Chrê-
, que je prétende, ni la condamner,
combattre, puiſqu'il eſt évident au
traire que de condamner ceux qui en
ſent, c'eſt faire hautement profeſſion
reconnoître & de l'honorer. Je ſçais
Dieu dont la miſericorde eſt infinie,
mmunique aux ames juſtes par plus
e voye, & qu'il ne nous appartient
de limiter ſes dons & ſes faveurs,
çoup moins d'entreprendre de les
ıer. Je ſçais, pour me ſervir des
es de ſaint Paul, qu'en ce qui regar-
s communications divines, quoi-
ce ſoit toûjours le même eſprit, il y
diverſité de graces, *Diviſiones gra-
m ſunt, idem autem ſpiritus* : & que
part même de la creature, il y a

une diverſité d'operations, quoiq
ſoit toûjours le même Dieu qui
Idem. tout en tous, *Et diviſiones operat*
ſunt, idem verò Deus qui operatur
in omnibus. C'eſt-à-dire, je ſçais qu
la maniere commune de prier, en
tant la loi de Dieu, en contempl
myſteres, en ſe rempliſſant de ſa cra
en s'excitant à ſon amour, en le r
ciant de ſes bienfaits, en implora
graces & ſon ſecours, qui eſt le
d'oraiſon que pratiquoit David &
Saints à ſon exemple ont de tout
pratiqué, il y en a un autre diffe
celui-là où Dieu par des impr
fortes prévenant l'ame, & s'en r
le maître, l'éleve au-deſſus d'el
me, tient ſes puiſſances liées &
duës, la fixe à un ſeul objet, fait
agit moins qu'elle ne ſouffre, l
cette application libre qui ne laiſ
quoique bonne, d'être un effo
elle & un travail; l'établit dans u
repos, lui parle & ſe decouvre à
tandis qu'elle eſt devant lui d
profond & reſpectueux ſilence. Je
dis-je, que c'eſt tout cela qu'on a
me de comprendre ſous le nom d'
extraordinaire, & à Dieu ne plaiſ
m'arrive jamais de la critiquer,
l'improuver! Mais je veux pou
inſtruction & pour votre édific
vous en faire connoître les abus
là encore une fois j'en ſuppoſe do

les ames prudentes & éclairées le bon uſage poſſible. Je ne prétends pas mêmes vous en faire voir les abus groſſiers, tels que ſont ceux qui de nos jours ont éclaté à la honte de la religion, & qui ont ſcandaliſé toute l'Egliſe. L'Egliſe animée d'un ſaint zele a pris ſoin elle-même de nous en donner toute l'horreur que nous en devons avoir, & aprés ce qu'elle a fait, envain voudrois-je y rien ajoûter, perſuadé d'ailleurs, comme je le ſuis, que votre pieté n'a nul beſoin de ce remede.

Je parle d'abus moins ſcandaleux, mais toûjours très-pernicieux dans leurs conſequences, & d'autant plus à craindre qu'ils ſont plus ordinaires, & qu'on les craint moins. Je parle de ces abus, où nous voyons tomber tant d'ames chrêtiennes, qui abandonnant la voye de l'humilité & de la ſimplicité, ſe laiſſent emporter à ſuivre des voyes plus hautes en apparence, mais fauſſes & trompeuſes. Malheur que l'illuſtre Thereſe deploroit autrefois devant Dieu; & nous pouvons dire que Dieu l'avoit ſuſcitée, pour nous apprendre à nous en preſerver, puiſqu'il nous a donné dans ſa perſonne l'idée de la plus ſage & de la plus ſolide conduite. Or je reduis, mes chers Auditeurs, ces abus à quatre eſpeces. La premiere, de ceux qui par une illuſion viſible; confondent l'oraiſon extraordinaire, avec des choſes qui ne ſont rien moins qu'oraiſon, &

qui ſous ce nom ſpecieux deshonorent plûtôt la religion. La ſeconde, de ceux qui par erreur & par un défaut de diſcernement, ſoit en ſpeculation, ſoit en pratique, preferent l'oraiſon extraordinaire à l'oraiſon commune. La troiſiéme, de ceux qui par un mouvement de preſomption, s'ingerent d'eux-mêmes, ou du moins tâchent de s'élever à l'oraiſon extraordinaire, ſans y être appellez de Dieu, & mêmes contre l'ordre de Dieu. Et la derniere, de ceux qui par un fonds de lâcheté & de pareſſe, & pour ne vouloir pas ſe captiver, ſous ombre d'oraiſon extraordinaire, negligent les regles generales auſquelles le Saint Eſprit dans l'Ecriture veut que nous nous aſſujettiſſions pour prier ſaintement & chrétienement. Ne craignez pas que je m'étende ſur aucun de ces quatre articles. J'ay crû pour l'accompliſſement de mon miniſtere, devoir une fois vous les propoſer, & je ne m'y ſuis reſolu, qu'aprés qu'une experience confirmée m'en a fait reconnoître la neceſſité. Mais en vous marquant ces abus, j'aurai ſoin moi même de ne pas laſſer votre patience. Ecoutez-moi; ceci ne ſera pas indigne de votre attention.

On ſe croit dans la voye & dans l'état d'une oraiſon extraordinaire; mais on eſt dans l'égarement d'une pitoyable illuſion. On ſe croit prévenu des dons du ciel; mais on eſt, ſi j'oſe l'a

dire, preoccupé de ſes imaginations & de ſes penſées. On croit avoir part aux communications de Dieu ; mais on eſt livré à ſon propre ſens dans lequel on abonde, & qu'on ſuit uniquement. En un mot, on confond ce que les Peres entendent par oraiſon ſublime, avec des choſes qui n'en approcherent jamais, qui ſont de pures viſions de l'eſprit humain, qui bien ſouvent en ſont les extravagances, qui n'ont nul caractere de ſolidité, & qui ne ſe trouvent fondées ſur aucun des principes de la religion. C'eſt en quoi je fais conſiſter le premier abus. Car j'appelle oraiſon chimerique, celle dont l'Evangile ne nous parle point, & que Jeſus-Chriſt ni ſaint Paul ne nous ont jamais enſeignée : n'étant ni vrai-ſemblable ni poſſible, que dans le deſſein qu'ils ont eu de nous apprendre toute perfection, ils nous euſſent laiſſez dans une ignorance profonde de ce qui devoit être en matiere d'oraiſon le plus haut degré de la perfection même. Or c'eſt juſtement ce qui ſeroit arrivé : car en quel endroit, ou de l'Evangile, ou des autres livres ſacrez, paroît-il le moindre veſtige de cent choſes que le raffinement des derniers ſiecles a inventées, & qu'on a voulu faire paſſer dans le monde pour oraiſon extraordinaire ? J'appelle oraiſon chimerique, celle qui reduite aux prin-

cipes, ne ſe trouve pas à l'épreuve de la plus exacte & la plus fevere theologie : la theologie, dit le ſçavant Chancelier Gerſon, devant être particulierement en ceci comme la pierre de touche, pour diſtinguer le faux & le vrai, ce qui eſt ſuſpect & ce qui eſt ſeur, ce qui eſt vicieux & ce qui eſt loüable & ſoutenable ; & tout ce qui ne s'accorde pas avec cette theologie, ne pouvant être que la production d'un eſprit trompeur ou trompé. Or vous ſçavez combien de ces manieres d'oraiſon, que la nouveauté ou l'entêtement avoient fait valoir dans le monde, ſoumiſes enſuite à la cenſure des Docteurs, & par là au jugement de l'Egliſe, ont été rejettées & reprouvées, non ſeulement comme vaines & frivoles, mais comme dangereuſes & préjudiciables à la vraye pieté. J'appelle oraiſon chimerique, celle qui choque le bon ſens, & contre laquelle la droite raiſon ſe revolte d'abord ; ayant toûjours été convaincu que le bon ſens, quelque voye qu'on ſuive, doit être de tout ; & que là où le bon ſens manque, il n'y a ni oraiſon ni don de Dieu. Or cela ſeul ne devoit-il pas ſuffire pour diſcerner la fauſſeté de tant d'eſpeces d'oraiſon, qui ont ſervi de piege aux ames foibles ; & n'eſt-il pas étonnant que malgré ce bon ſens univerſel qui a toûjours reclamé contre un tel deſordre, c'eſt-à-dire,

lire, que malgré l'oppoſition de tous
: eſprits judicieux de tous les hom-
:s ſages, on n'ait pas laiſſé de cou-
: aprés ces phantômes d'oraiſon,
qu'à la honte du chriſtianiſme on ait
û ces phantômes l'emporter ſouvent
t l'oraiſon ſolide & veritable ? J'appel-
oraiſon chimerique, celle dont les
rmes & les expreſſions même ſemen-
ent n'être propres qu'à decrier la re-
ion & à la faire tomber dans le mé-
is ; la religion, diſoit Lactance,
: devant rien admettre, ni rien au-
riſer, qui ne ſoit digne de la majeſté
de la ſainteté du culte de Dieu ; &
oraiſon, pour peu qu'elle ſe démente
: ce caractere, ceſſant d'être ce qu'elle
t & ne meritant plus le nom qu'elle
orte : et voilà, Chrétienne compagnie,
: qui fait le ſujet de ma douleur, quand
: vois ſe repandre dans le monde tant
e livres ſans choix, où ſous pretexte
'oraiſon, la religion eſt toute defigurée,
t qui par un goût depravé du ſiecle où
ous vivons, ont neanmoins leurs appro-
ateurs. J'appelle oraiſon chimerique,
elle qui de la maniere qu'on la propoſe,
ſt abſolument in-intelligible, & où les
lus penetrans & les plus éclairez Theo-
ogiens ne conçoivent rien. Vous me
irez, qu'entre Dieu & l'ame il peut ſe
paſſer dans l'oraiſon des myſteres ineffa-
bles & inexpliquables ; & moi je reponds,
premierement que ſi ces myſteres ſont

inexpliquables, on ne doit donc pas entreprendre de les expliquer ; que ſi ces myſteres ſont inexpliquables, il faut donc ſe tenir dans le ſilence, & imiter au moins ſaint Paul, qui après ſon raviſſement au troiſiéme ciel, avoüoit humblement l'impuiſſance où il étoit de rapporter ce qu'il y avoit entendu : *Et audivi arcana verba quæ non licet homini loqui.* Car c'eſt ainſi qu'en uſoit ce grand Apôtre ; mais voici l'abus, mes chers Auditeurs : on ſe croit plus capable que ſaint Paul, & ce que ſaint Paul n'a pas crû lui être permis, on le preſume de ſoi-même. C'eſt-à-dire, quelque ineffables & inexpliquables que ſoient ces myſteres d'oraiſon, un homme particulier & ſans aveu s'eſtime aſſez habile pour en parler, pour les developper aux autres, pour les reduire en art & en methode, pour en faire des leçons, pour en donner des preceptes, pour en compoſer des traitez, & pour en diſcourir éternellement avec des ames peut-être auſſi vaines que lui, & ſouvent ſeduites par lui. Au lieu de renfermer en ſoi-même, comme ſaint Paul, ce que Dieu pourroit lui avoir fait entendre, il produit indiſcrettement & inutilement hors de ſoi, ce qu'il a pour l'ordinaire imaginé, & ce qu'il n'entendit jamais. Combien d'exemples tout recents n'en avons-nous pas ? Mais en ſecond lieu, je ſoutiens que nul genre d'oraiſon ne doit être approuvé, beau-

Cor. 12.

coup moins admis ſous cette notion de myſteres élevez, mais inexpliquables. Autrement il n'y auroit point d'inſenſé ni de viſionnaire, qui ne fût reçû à débiter dans l'Egliſe de Dieu comme myſteres d'oraiſon, ſes folies & ſes rêveries. Car il n'appartient qu'à ſaint Paul de pouvoir dire : *Audivi arcana verba*; dans ce commerce intime avec mon Dieu, j'ai entendu ce que je ne puis exprimer. Quand ſaint Paul parloit de la ſorte, je ſuis ſeûr qu'il avoit entendu quelque choſe de divin, parce qu'étant comme il étoit, l'organe du Saint Eſprit, il ne pouvoit ſe rendre à ſoi-même que des témoignages infaillibles. Mais quand tout autre que ſaint Paul me tient ce langage, j'ai droit & je ſuis même dans l'obligation de m'en défier, pourquoi? parce que ſans cela je ſerois expoſé à tous les écüeils du menſonge & de l'impoſture; & parce qu'il n'y auroit plus d'erreur, dont je puſſe me garentir. Mais préſuppoſons toûjours une eſpece d'oraiſon ſublime, exempte d'illuſion & de tromperie, & qui ſoit en effet de Dieu; ce que je vais dire demande une reflexion toute nouvelle.

On prefere l'oraiſon extraordinaire à l'oraiſon commune; c'eſt le ſecond abus que je combats. Car il eſt évident, Chrétiens, que l'oraiſon la plus commune, eſt celle dont le Fils de Dieu nous a lui-même preſcrit la forme, & que nous

appellons pour cela oraiſon dominicale; & il eſt d'ailleurs de la foi, que cette oraiſon que nous avons reçûë du Seigneur même, quoique la plus commune & la plus ſimple, eſt celle qui nous doit être plus venerable, & à laquelle, preferablement à toute autre, nous devons nous attacher: pourquoi? non-ſeulement, dit ſaint Cyprien, parce que c'eſt Jeſus-Chriſt qui en eſt l'auteur, & qui nous l'a apportée du ciel; mais parce qu'en effet toute commune & toute ſimple qu'elle eſt, c'eſt l'oraiſon la plus parfaite, & la plus capable de rendre les hommes parfaits. Qu'il y en ait d'autres plus myſterieuſes, & ſi vous voulez, d'une plus haute élevation, c'eſt ce que je vous laiſſe à decider, mais anathéme à quiconque en reconnoîtra une plus ſainte & plus ſanctifiante. Or ſelon toutes le maximes de la vraye religion, nous devons preferer, comme chrétiens, l'oraiſon qui nous ſanctifie, à celle qui nous éleve. Il eſt vrai, celle qui éleve l'ame à ces degrez ſublimes de contemplation, peut être une grace & un don de Dieu; mais prenez garde, s'il vous plaît, que c'eſt l'une de ces graces ſteriles, qui quoiqu'infuſes de Dieu, ne rendent l'homme, ni plus juſte, ni plus agreable à Dieu; l'une de ces faveurs de Dieu, qui ne donnent point de merite; l'un de ces dons qui peuvent être quelquefois les effets de la ſainteté, les recompenſes de la

itteté, les marques de la ſainteté,
is jamais, ni la cauſe de la ſainteté,
a ſainteté même. Au lieu que l'orai-
commune par l'exercice & par les
es des plus meritoires vertus auſquel-
elle tient l'ame appliquée, eſt une
ree feconde & abondante de toutes les
ices qui font devant Dieu la ſancti-
ition de l'homme. Or peſant les choſes
is la balance du ſanctuaire, ce qui
oduit la ſainteté, ce qui opere le me-
e, ce qui enrichit l'ame des vertus,
it avoir dans notre eſtime une prefe-
ce infinie ſur ce qui n'eſt que pure
ace & que pure faveur; & comme la
nous enſeigne que le moindre degré
umilité, de charité, de patience, eſt
elque choſe ſelon Dieu de plus eſtima-
e, que le don de faire des miracles &
reſſuſciter les morts, parce que le
n des miracles eſt une grace infruc-
euſe, qu'ont eû quelques ſaints, mais
i n'a point aidé à les faire ſaints, &
ns laquelle il y en a eû d'auſſi ſaints &
plus ſaints: auſſi du même principe
vons-nous conclure, que le moindre
gré de cette oraiſon, où l'ame par un
age libre de ſes puiſſances, & fidéle à
grace de ſon Dieu, travaille à ſe pu-
fier & à ſe perfectionner, qui eſt l'orai-
n commune, quoique moins élevée,
ut mieux & eſt d'un merite plus grand
e toutes les extaſes & tous les dons
aginables, où l'on ſuppoſe l'ame ſans

action & dans le repos de la contemplation : pourquoi ? parce que Dieu encore une fois ne diſcerne point les élûs par la ſublimité, mais par la fidelité ; & parce que toutes les extaſes ne ſont pas comparables dans l'idée de Dieu, à la moindre vertu acquiſe par le travail d'une humble priere. Deſirer donc de parvenir à ces graces extraordinaires, les rechercher, y aſpirer ; abus, Chrétiens, qu'on ne peut aujourd'hui aſſez deplorer. Ainſi en uſent, pour ne rien dire encore de plus, les ames ignorantes & imprudentes ; mais ce n'eſt pas ainſi qu'en ont uſé les ames ſpirituelles & intelligentes. Ce n'eſt pas ainſi qu'en a jugé la celebre Thereſe, qui dans le moment où Dieu par ces voyes extraordinaires ſe communiqua plus abondamment à elle, lui demandoit qu'il moderât l'excés de ſes faveurs, qu'il ne l'élevât pas ſi haut, qu'il ſuſpendît un peu les effets de ſes operations divines, afin, diſoit-elle, qu'elle pût dans l'amertume de ſon cœur pleurer ſes fautes paſſées, & qu'elle n'en perdît pas ſitôt le ſouvenir : *Exclamans, petebat beneficiis in ſe divinis modum imponi, nec celeri oblivione culparum ſuarum memoriam aboleri.* Elle concevoit donc que l'exercice de pleurer ſes pechez, en repaſſant devant Dieu les années de ſa vie, étoit meilleur pour elle, que l'extaſe & le raviſſement ; & qu'il lui étoit plus avantageux de reſſentir dans la priere

)ffic. ccl. in reſt. S. Thereſ.

les amertumes d'une componction salutaire, que de goûter les delices d'une oraison plus élevée, mais moins profitable. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce que je vous prêche : *Æmulamini charismata meliora* ; à l'exemple de cette grande sainte, entre les dons de Dieu, desirez & enviez les plus excellens ; c'est saint Paul qui vous le permet, & même qui vous l'ordonne ; mais ne vous aveuglez pas jusqu'à prendre pour les plus excellens, ceux qui sont les plus éclatans. Desirez ceux qui vous sont les plus utiles, enviez ceux qui sont les plus propres à vous convertir, ceux qui vous inspirent plus le zele de la penitence ; ceux dont l'effet particulier est de vous rendre plus humbles, plus obéissans, plus charitables, plus mortifiez, plus desinteressez. Car ce sont-là dans le sens de l'Apôtre les plus excellens pour vous : *Charismata meliora*. Mais souvenez-vous que les dons de ce caractere sont attachez à l'oraison commune, que le Fils de Dieu nous a lui-même pour cela particulierement recommandée. Ce n'est pas tout, & voici quelque chose de plus essentiel. 1. Cor. 12. 31.

On entre dans ces voyes extraordinaires sans y être appellé de Dieu, & même contre l'ordre de Dieu. Troisiéme abus qui surpasse tous les autres. Car n'est-ce pas entrer contre l'ordre de Dieu dans l'oraison extraordinaire, de prétendre s'y addonner, quand on a d'ail-

leurs un évident, un extrême, un preſſant beſoin de demeurer dans la pratique de l'oraiſon commune? Quand, par exemple, on eſt rempli de défauts, qu'on ne peut eſperer de corriger ſans le ſecours de l'oraiſon commune; quand on eſt dominé par des paſſions, dont la victoire doit être le fruit & ne peut être le fruit que de l'oraiſon commune; quand on a des devoirs à accomplir, auſquels on ne ſatisfait point, & dont on ne s'inſtruit jamais que par les reflexions & les lumieres de l'oraiſon commune. Malgré tous ces beſoins, abandonner l'oraiſon commune, pour ſe jetter dans d'autres voyes qui ne conduiſent à rien de tout cela, & pour leſquelles par conſequent on n'a ni vocation, ni diſpoſition; & au lieu de vaquer à l'étude de ſoi-même, à la reformation de ſoi-même, au changement & à l'aneantiſſement de ſoi-même, ſe propoſer un genre d'oraiſon, dont le fonds eſt, pour ainſi dire, une abſtraction totale de ſoi-même, & un oubli de toutes les choſes dont on devroit être occupé, n'eſt-ce pas renverſer l'ordre de Dieu? Or c'eſt ce renverſement qui me fait pitié, je l'avoüe, dans la conduite de je ne ſçais combien d'ames, cenſées interieures. Car voilà ſur ce point l'illuſion du ſiecle. On ſe pique d'oraiſon, & d'oraiſon ſublime, & cependant on ſuit le mouvement de ſes paſſions les plus vives & les plus ardentes; & cependant

ie connoît pas ſes imperfections les groſſieres ; & cependant on ſe conde dans ſes plus dangereuſes habitu; & cependant on manque à ſes plus ortans devoirs. Preuve infaillible, e chrétienne, que ce n'eſt point à iiſon ſublime que vous êtes appellée Dieu : pourquoi ? parce qu'il eſt initable que l'oraiſon à laquelle vous appellée de Dieu, doit être proionnée à votre état. Or il n'y a nulle portion entre cet état de lâcheté, liſſipation, de deſordre où vous vi, & l'oraiſon ſublime dont vous vous ez. Ce n'eſt donc point à vous que e oraiſon, dans le deſſein de Dieu, t convenir. Remedier à vos foibleſſes, s detromper de vos erreurs, combatles paſſions & les vices qui regnent en s ; voilà à quoi Dieu veut que votre iſon ſoit employée. Si celle dont vous ne ſe rapporte là, quelque ſublime lle vous paroiſſe, ce n'eſt plus Dieu vous attire, c'eſt votre propre ſens vous y porte. Or dés-là, fût-elle ſi ſublime qu'elle vous paroît, quel en devez-vous attendre, & quel ées devez-vous vous en promettre ? ſt vrai : cette eſpece d'oraiſon extraiaire a été ſaintement pratiquée le chriſtianiſme ; mais par qui ? des ames parfaites, qui avoient pour toutes les marques de la vocation

de Dieu ! par des ames reglées, qui s'acquittant de leurs devoirs, accompliſſoient toute juſtice ; par des ames dont la vie étoit pure, exemplaire, irreprehenſible ; qui par de longues épreuves d'elles-mêmes, s'étoient renduës capables des dons divins, & à l'égard deſquelles on pouvoit dire avec toute ſeûreté, que la grace de l'oraiſon ſublime étoit la recompenſe de leur ſainteté. Vous, dans l'éloignement où vous êtes de leur ſainteté, vous voulez avoir part à leur recompenſe, & vous arroger cette grace : voilà votre égarement. Car dans la vie imparfaite que vous menez, la garde regle d'oraiſon pour vous, eſt qu'au lieu de vous élever, il faut deſcendre ; qu'au lieu de vous abîmer & de vous perdre dans les communications que vous avez avec Dieu, il faut vous y chercher & vous y trouver, c'eſt-à-dire, y reconnoître vos obligations, y examiner vos actions, y moderer vos deſirs & vos affections, y acquerir le renoncement à vous-même & à vos paſſions. Sans cela, plus votre oraiſon eſt ſublime, & plus elle eſt vaine. Car j'entends par oraiſon vaine, celle qui ne corrige aucun défaut, celle qui n'eſt ſuivie dans la pratique d'aucune reforme, celle en vertu de laquelle on ne renonce à rien & on ne ſe detache de rien. Or combien n'en a-t-on pas veû ſervir d'un triſte

exemple de ce que je dis ? Combien d'ames preſomptueuſes, qui en même temps qu'elles faiſoient profeſſion de marcher dans ces voyes interieures, dont je parle, n'en étoient pour cela, ni moins dereglées, ni moins emportées, ni moins aigres, ni moins entieres dans leurs ſentimens, ni moins hautaines, ni moins dominantes ; en un mot, qui pour être élevées dans l'oraiſon, n'en étoient ni plus ſaintes devant Dieu, ni plus édifiantes devant les hommes. Vous me demandez comment elles tomboient dans un abus auſſi énorme que celui-là : je vous l'ai dit, Chrétiens, par la ſeduction de l'eſprit qui les conduiſoit : elles entroient dans ces voyes d'oraiſon par eſprit de vanité, de curioſité & de ſingularité ; elles y demeuroient par eſprit d'opiniâtreté, d'indépendance, d'indocilité ; ébloüies de ces termes de quietude, de repos, de ſilence, elles y entretenoient leur oiſiveté. Dieu ne les y appelloit pas : faut-il s'étonner ſi elles en abuſoient, & ſi, bien loin d'en profiter, elles en étoient encore plus imparfaites ?

Enfin ſous pretexte d'oraiſon extraordinaire, on mépriſe & on neglige les regles dont le Saint Eſprit nous a fait des preceptes indiſpenſables pour le ſaint exercice de la priere. Quatriéme & dernier abus, qui meriteroit un diſcours entier. Car dans quelque voye que vous

marchiez, fuſſiez-vous de ces ames du premier ordre que Dieu prévient de ſes plus exquiſes faveurs, c'eſt à vous, comme au reſte des fidéles, qu'a prétendu parler le Saint Eſprit, quand il a dit: *Eccleſ. c. 18.* *Ante orationem præpara animam tuam, & noli eſſe quaſi homo qui tentat Deum.* Avant la priere preparez votre ame, & ne ſoyez pas ſemblable à l'homme qui tente Dieu. C'eſt à vous, dis-je, comme à moi que ce commandement s'adreſſe; & de vous flatter que vous ayez un privilege qui vous en diſpenſe, de vous perſuader qu'en qualité d'ame choiſie vous n'êtes pas ſujette à cette loi, & qu'il vous eſt permis enſuite, ſans aucune preparation, de vous preſenter devant Dieu avec un eſprit vuide de toute penſée, attendant tout de Dieu, mais ſans rien faire de votre part qui vous diſpoſe à recevoir ſes dons & ſes lumieres; de vous figurer, que ce qui s'appelleroit dans un autre tenter Dieu, ſoit en vous une perfection, parce que Dieu qui vous a élevé, n'exige plus de vous, ni cette dépendance de ſa grace, ni cet aſſujettiſſement à ce que ſa ſainte parole preſcrit en termes exprés; de vous prévenir de ces idées, ce ſeroit un orgüeil qui devroit vous faire trembler. Cependant, Chrétiens, on en vient-là. Parce qu'on ſe croit dans une voye differente des voyes communes, on ne ſe tient plus obligé à prendre ſoin de preparer ſon ame. Quelque

generale & abſoluë que ſoit la loi, on s'en exempte. Au haſard de tenter Dieu, on va à l'oraiſon ſans ſçavoir pourquoi l'on y va ; on s'y preſente ſans aucune vûë, ſans s'y propoſer rien, ſans y chercher rien, on a un entendement capable d'y decouvrir & d'y connoître les plus ſolides veritez, & on ſe fait un merite de ne l'y pas appliquer ; une volonté capable d'y former les plus ſaints deſirs, & d'y concevoir les plus ferventes affections, & on ſe determine par avance à s'y tenir oiſif & ſans action. Or je vous dis que tout cela eſt illuſion : pourquoi ? parce qu'independamment des voyes que vous ſuivez, ou plûtôt que vous croyez ſuivre ; il faut que la parole de Dieu ſoit obſervée ; *Ante orationem prepara animam tuam.* Vous êtes donc groſſierement & viſiblement trompé, quand au préjudice de cette divine loi, vous n'apportez à la priere aulle preparation. De mêmes, ſous ombre d'être élevé à un don particulier de communication avec Dieu, on ne demande plus rien à Dieu, & l'on porte l'erreur juſqu'à s'imaginer, que le commandement de Jeſus-Chriſt, *Petite & accipietis*, demandez & vous recevrez, n'eſt que pour les ames du dernier ordre ; que les ames élûës ſont occupées dans l'oraiſon de quelque choſe de plus ſaint & de plus épuré. Et moi, je veux bien declarer ici, que j'aime mieux pour jamais être dans le dernier ordre, en

accompliſſant le commandement de Jeſus-Chriſt, que d'être des ames privilegiées & diſtinguées, en ne l'accompliſſant. Et où en ſerions-nous, mes chers Auditeurs, ſi ſous ce nom ſpecieux d'oraiſon ſublime, on aneantiſſoit un devoir auſſi eſſentiel & auſſi inſeparable de la religion, que celui de demander à Dieu les graces du ſalut? Où en ſerions-nous ſi un devoir de ce caractere n'étoit plus le devoir des parfaits chrêtiens; & que pour être élevé dans l'oraiſon, il y fallût renoncer? Mais qui l'auroit crû, qu'on eût dû ſe faire dans le chriſtianiſme une perfection auſſi bizarre que celle-là?

Ah! Chrêtiens, ne tombez pas en de pareilles erreurs, & pour vous en preſerver, attachez-vous aux regles que Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres nous ont laiſſées. Ne croyez pas à toutes ſortes d'eſprits, diſoit ſaint Jean; mais éprouvez-les, pour connoître s'ils ſont de Dieu: *Nolite omni ſpiritui credere.* Quand on vous propoſe des voyes extraordinaires, ſoyez en garde, non-ſeulement contre ceux qui vous les propoſent, mais contre vous-mêmes. Quand on vous dira qu'il paroît un homme de Dieu, dont la conduite dans le gouvernement des ames eſt toute nouvelle; *Ecce hic eſt*; quelque éloge que vous en entendiez faire, ne ſuivez pas une ardeur preci-

1. Joan. 6. 4.

Matth. 6. 24.

pitée qui vous y porte : *Nolite credere.* Attachez-vous à ceux qui vous conduiſent par les voyes d'une foi ſoumiſe & agiſſante, de l'humilité, de la mortification, de la penitence, de toutes les vertus chrêtiennes. Dans le choix que vous ferez, n'oubliez jamais le precepte de Jeſus-Chriſt, *Petite & accipietis* ; & ſi quelqu'un vous parle autrement, j'oſe vous dire, comme ſaint Paul, que quand ce ſeroit un Ange du ciel, vous le devez traiter d'anathême. Soit que vous ſoyez pecheurs, ſoit que vous ſoyez juſtes, ce precepte du Fils de Dieu vous convient. Si vous êtes pecheurs, demandez, *petite*, afin que Dieu verſe ſans ceſſe ſur vous des graces de ſanctification. Surtout demandez, *petite*, afin d'obtenir de Dieu cette grace de la perſeverance finale qui vous mettra en poſſeſſion de la gloire éternelle, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE

DE L'ASCENSION.

Sur le zele pour la défenſe des inté-
rêts de Dieu.

Cùm venerit paraclitus quem ego mit-
tam vobis à Patre, ſpiritus veritatis
qui à Patre procedit, ille teſtimonium
perhibebit de me, & vos teſtimonium
perhibebitis.

Quand il ſera venu, ce conſolateur que
vous enverrai du ſein de mon Pere, l
qui eſt l'eſprit de verité qui procede d
Pere, il rendra temoignage de moi ; e
vous auſſi vous en rendrez temoigna
En ſaint Jean ch. 15. 4

REndre temoignage de Jeſus-Chri
c'eſt annoncer ſes grandeurs, atte
ter ſa divinité, faire connoître la v
rité de ſa miſſion, la ſainteté de ſ

myſteres & de ſa loi ; & voilà, Chrêtiens, le temoignage que lui a rendu le Saint Eſprit, & qu'il lui rend encore tous les jours, ſoit par les ſecretes inſpirations dont il touche les cœurs, ſoit par les lumieres de la foi qu'il repand dans les ames. Temoignage inviſible dont nous reſſentons au-dedans de nous l'impreſſion, & qui ne ſe produit point communement au dehors, ſi ce n'eſt quand cet Eſprit tout-puiſſant opere quelquefois des prodiges dans la nature, & qu'il fait éclater ſa vertu pour l'honneur de l'Evangile, & pour verifier la parole des miniſtres qui le prêchent. Mais outre ce temoignage interieur de l'Eſprit divin, il y a un temoignage ſenſible & public que le Sauveur des hommes attendoit de ſes Apôtres, & qu'il a reçû d'eux, lorſqu'ils ont parcouru le monde, qu'ils ont porté ſon nom à toutes les nations, & que pour ſa cauſe ils ont verſé leur ſang & donné leur vie. Car c'eſt ainſi qu'ils ont accompli cet ordre de leur adorable Maître : vous vous declarerez pour moi, vous parlerez & vous agirez pour moi ; vous ſerez devant les hommes mes temoins, mes predicateurs, mes défenſeurs, *Et vos teſtimonium perhibebitis.* Oui, il eſt vrai, mes chers Auditeurs, & je dois en convenir, que nous nous ne ſommes pas tous appellez aux mêmes fonctions que les miniſtres Evangeliques ;

mais d'ailleurs je puis ajoûter & je prétends, que par proportion & conformement à notre état, nous ſommes obligez comme eux de prendre en mille occaſions qui ſe preſentent, les interêts de Dieu, de nous élever pour la défenſe de la cauſe de Dieu; de combattre les ennemis de ſa gloire, & de maintenir la pureté de ſon culte. Devoir propre de toutes les conditions, quoique different dans la pratique ſelon la difference des rangs & la diverſité des miniſteres. Devoir indiſpenſable mais de quoi nous ne pouvons aſſez gemir, devoir tellement negligé dans le chriſtianiſme, qu'à peine y trouve-t-on quelques ſerviteurs fidelles, qui contre le monde & ſes maximes, oſent tenir pour le Dieu qu'ils adorent, & en faire une profeſſion ouverte. Ce n'eſt là-deſſus que froideur & indifférence, & c'eſt cette indifference criminelle que je ne puis trop fortement attaquer dans ce diſcours. Daigne le ciel m'inſpirer aujourd'hui le zele de ſes prophetes pour animer le votre. Daigne le Seigneur me remplir de ſon Eſprit, de cet eſprit de feu, afin que par ſon ſecours je puiſſe embraſer ici tous les cœurs. Nous obtiendrons cette grace par l'interceſſion de Marie, & pour cela diſons-lui, *Ave.*

IL y a dans l'homme deux principes

plus ordinaires de tous ſes deſordres, l'aveuglement de l'eſprit & la foibleſſe du cœur. L'aveuglement de l'eſprit, qui le faiſant mal juger des choſes, l'engage à tenir, en ce qui regarde la cauſe de Dieu, une conduite, non ſeulement fauſſe, mais criminelle. La foibleſſe du cœur, qui lui laiſſant aſſez de lumiere pour diſcerner ſelon Dieu les vrayes routes qu'il doit ſuivre, fait neanmoins qu'il n'a pas aſſez de courage pour en ſoutenir les difficultez & en ſurmonter les obſtacles. C'eſt, Chrêtiens, à ces deux principes que je rapporte les deux caracteres de cet eſprit de froideur & d'indifference pour les interêts de Dieu, dont j'ay deſſein de vous entretenir. Car aprés avoir fait quelque réflexion ſur la difference des hommes du ſiecle, qui ſe rendent en effet coupables d'une telle iniquité, je trouve qu'il y en a de deux ſortes: les uns qui l'authoriſent & qui prétendent s'en juſtifier, les autres qui s'en accuſent & qui ſont les premiers à la condamner; les uns qui la veulent faire paſſer pour ſageſſe, les autres qui de bonne foi la reconnoiſſent pour prévarication & pour lâcheté; les uns qu'il faut de tromper: les autres qu'il faut fortifier. Ceux là ſont les politiques du monde, qui préoccupez de leurs ſentiments, ſe font une prudence dans les rencontres, d'être froids pour Dieu, & peu zelez ſur tout ce qui concerne ſon

ſervice & ſes interêts : ſe flattant d'agir en cela avec une circonſpection neceſſaire, & confondant cette indifference & ce défaut de zele avec l'eſprit de moderation & de retenuë ; ceux-ci moins preſomptueux & moins prévenus, conviennent de l'obligation indiſpenſable où nous ſommes tous, d'avoir du zele pour Dieu & de le marquer ; mais ne ſe trouvent pas aſſez de forces pour le mettre en œuvre & pour le faire paroître ; approuvant ce zele dans autrui ; mais dans eux-mêmes le faiſant ceder à la crainte & au reſpect humain. Prudence trompeuſe, lâcheté indigne : deux caracteres auſquels je vais oppoſer les lumieres & l'efficace de la parole de Dieu ; les lumieres pour convaincre les premiers, & l'efficace pour animer & pour piquer les ſeconds. Car je prétends que le monde ſe trompe, & que ſa prudence, qui nous fait avoir tant d'égards quand il s'agit de donner à Dieu des temoignages & des preuves de notre zele, eſt une prudence reprouvée : vous le verrez dans le premier point. Et j'ajoûte que cette foibleſſe à laquelle nous ſuccombons, en nous comportant avec timidité & avec lenteur dans la cauſe de Dieu, pour ne pas encourir la haine des hommes, & ne nous pas expoſer à leur cenſure, eſt une foibleſſe eſſentiellement contraire à l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & par conſequent digne de

ıation éternelle : je vous le mon-
ıns le ſecond point. Deux veritez
ıcun de nous s'appliquera ſelon
: vie & la condition particuliere
plû à Dieu de l'appeller. Deux
dont il n'y aura perſonne dans cet
re qui ne ſoit touché, ſi nous
entrer là-deſſus en jugement
us mêmes & conſiderer ſerieuſe-
ıs devoirs. Deux veritez qui bien
s & bien penetrées ſeront capa-
repandre dans tous les cœurs ce
té que Jeſus-Chriſt eſt venu allu-
la terre. C'eſt auſſi tout le ſujet
e attention.

I.
PART.

aire une prudence aux depens de
au préjudice mêmes des regles
ıde, à la honte de la religion & à
age de l'impieté ; c'eſt-à-dire,
ıdence dont Dieu ſe tient desho-
que le monde même n'approuve
lont les foibles ſe ſcandaliſent, &
ɛs impies ſe prévalent, c'eſt ce
politique du ſiecle a de tout temps
aux mondains & ce que l'eſprit
u contredira toûjours. En quatre
s, je viens de vous propoſer quatre
: que me fournit la morale chrê-
, & ſur leſquelles j'établis la veri-
ıa premiere propoſition. Ne les
pas.
ſt de la grandeur de Dieu d'être

ſervi par des hommes qui faſſent gloire d'être à lui & de ſe declarer pour lui ; & il n'y a point de prudence qui puiſſe affoiblir la force & l'obligation de ce devoir, parce que ce devoir eſt le premier principe ſur quoi roule la prudence même, & à quoi toute cette vertu doit ſe rapporter. Les interêts de Dieu ; c'eſt-à-dire, ce qui touche ſon culte, ſa religion, ſa loi, ſon honneur, ſa gloire, ſont d'un ordre ſi relevé, qu'ils ne peuvent jamais être balancez par nul autre interêt : & d'ailleurs ces mêmes interêts de Dieu ſont tellement entre nos mains, que vous & moi nous en devons être les garents, & qu'autant de fois qu'ils ſouffrent quelque alteration & quelque dechet, Dieu a droit de s'en prendre à nous, puiſque ce dommage qu'ils ſouffrent, n'eſt que l'effet & une ſuite de notre infidelité. Or c'eſt ce qui arrive tous les jours, lorſque par une fauſſe politique nous negligeons de les maintenir ; & que nous en repoſant ſur Dieu même, nous nous faiſons des pretextes pour nous taire, quand il faudroit parler ; pour diſſimuler, quand il faudroit agir ; pour tolerer & pour conniver, quand il faudroit reprendre & punir. Car quelle prudence pourroit alors nous mettre à couvert des jugements de Dieu, dont nous trahiſſons la cauſe ; & de quel ſecours peut être pour nous la ſageſſe du monde, quand par ſes

maximes criminellement ſuivies, nous nous rendons coupables & reſponſables de l'injure que Dieu reçoit ?

C'eſt par cette regle que ſaint Jerôme, & aprés lui le Docteur angelique ſaint Thomas, ont expliqué ce precepte de la loi divine, en apparence ſi rigoureux, lequel oblige tout homme chrêtien à faire, quand il en eſt requis, la profeſſion publique de ſa foi, lui en dût-il couter la vie, s'attira-t-il par là les derniers malheurs, fallut-il endurer pour cela les tourments les plus cruels : car notre religion, dit Vertullien, pour l'honneur du Dieu qu'elle nous fait adorer, ne ſçait ce que c'eſt que de biaiſer dans cette extremité même. En effet ; c'eſt cette neceſſité, ou de mourir pour ſa foi en la declarant, ou d'en être le prevaricateur & l'apoſtat, je ne dis pas en la deſavoüant, mais ſeulement mêmes en la deguiſant & en la cachant, c'eſt, dis-je, cette neceſſité qui a produit tant de martyrs dans le chriſtianiſme. Or la même raiſon qui obligeoit les martyrs à profeſſer leur foi, m'engage encore aujourd'hui à faire éclater mon zele dans toutes les occaſions où l'interêt de Dieu eſt expoſé : pourquoi ? parce que je ne ſuis pas moins redevable à Dieu de mon zele, que de ma foi ; ou plûtôt, parce que l'obligation particuliere que j'aurois de confeſſer exte-

rieurement ma foi, n'eſt qu'une conſe-quence de l'obligation generale où je ſuis de temoigner, quand il le faut, mon zele pour Dieu.

Je ſçais que dans les premiers ſiecles de l'Egliſe il s'éleva une ſecte de faux chrétiens, ou pour mieux dire, de mondains, qui en jugerent autrement, & qui prétendirent que dans ces circonſtances, où la confeſſion de la foi étoit cenſée un crime devant les hommes, on pouvoit au moins pour ſe rachepter des ſupplices & de la mort, uſer de diſſimulation, ne paroiſſant pas ce que l'on étoit, & au haſard mêmes de paroître pour quelque temps ce que l'on n'étoit pas. Mais je ſçais auſſi que ce langage revolta tous les vrais fidelles. Je ſçais que d'un conſentement unanime les Peres deteſterent & rejetterent cette erreur: que le premier Concile œcumenique la condamna & que dans la ſainte Religion que nous profeſſons, ceux-là ont toûjours paſſé pour ſcandaleux, qui ont refuſé de ſe declarer ouvertement. Or ſi cela eſt vrai de la foi dans les temps mêmes où elle a été odieuſe & perſecutée, combien plus l'eſt-il du zele des interêts de Dieu, lorſque pour leur défence nous n'avons point de ſemblable riſque à courir, & qu'une liberté évangelique bien loin d'être dangereuſe pour nous, nous devient glorieuſe & honorable?

C'eſt

C'eſt donc en vertu de ce titre, que Jeſus Chriſt dans l'onziéme chapitre de ſaint Luc, propoſant les maximes fondamentales de ſon regne, c'eſt-à-dire, de cet empire ſouverain qu'il exerce ſur nous comme notre Dieu, inſiſte particulierement ſur celle-cy : *Qui non eſt mecum, contra me eſt*, celui qui n'eſt pas pour moi, eſt contre moi. Parole, dit ſaint Auguſtin, qui confondra éternellement les ſages du ſiecle, & qui ſuffira pour reprouver l'indifference criminelle où ils ſe retranchent, quand il eſt queſtion de rendre à Dieu le temoignage qu'il exige d'eux. Parole qui refutera invinciblement les raiſons frivoles par où ils s'efforcent maintenant de juſtifier leur ſilence, & d'excuſer leur timidité en ce que j'appelle le parti de Dieu. Parole de malediction pour ces eſprits d'accommodement, qui ſans jamais choquer le monde, croyent avoir le ſecret de contenter Dieu ; & qui ſans rien faire pour Dieu, voudroient que Dieu fût content d'eux. Car que repondront-ils à Jeſus Chriſt, quand il leur dira, que l'un & l'autre enſemble étoit impoſſible, & qu'ils en devroient être convaincus par cet oracle ſorti de ſa bouche : *Qui non eſt mecum contra me eſt.* Prétendront-ils l'avoir mieux entendu que lui, avoir été plus prudens que lui, avoir eû pour ſes interêts un zele plus diſcret que lui ? Et parce qu'alors il s'agira du Luc. 11. 23.

choix deciſif que cet Homme-Dieu fera de ſes élûs, dépendra-t-il d'eux d'avoir été à lui malgré lui. Ah! Chrétiens, que David raiſonnoit bien d'une autre maniere, & que l'idée qu'il avoit conçûë de l'être de Dieu & de ſon excellence, lui donnoit bien d'autres ſentimens! Non non, Seigneur, diſoit-il à Dieu dans l'abondance de ſon cœur, il ne faut point que je m'érige en ſage & en politique, & malheur à moi ſi je le ſuis jamais à vos dépens. Il faut que dans l'étenduë de ma condition, j'aye pour l'avancement & pour le ſoutien de votre gloire autant de zele que j'en dois avoir. Car en cela conſiſte ma grande ſageſſe; & ce zele de votre maiſon qui me devore, fait que tous les outrages que vous recevez dans le monde, me bleſſent moi-même perſon-
ſ. 68. nellement : *Zelus domus tuæ comedit me, & opprobria exprobrantium tibi ceciderunt ſuper me.* Ces outrages, ô mon Dieu, par l'impieté & l'inſolence des hommes, montent juſqu'à vous; mais par une vertu toute contraire de la charité qui m'anime, ils retombent en même temps ſur moi. C'eſt-à-dire, les blaſphemes que l'on profere contre votre nom, les prophanations de votre ſanctuaire, les tranſgreſſions de votre loi, les inſultes, les ſcandales, les dereglemens de votre peuple, tout cela fait ſur mon cœur une impreſſion à laquelle je ne puis reſiſter. Quoi qu'en diſe le monde, il faut que

je m'explique & que je parle ; & ſi ma raiſon s'y oppoſe, je la renonce comme une raiſon ſeduite & corrompuë : *Et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt ſuper me.* Voilà, mes chers Auditeurs, l'exemple & le modéle que l'Ecriture nous met devant les yeux. Car ce n'eſt pas ſeulement un Roi comme David, qui doit parler de la ſorte ; mais un ſeigneur dans ſes terres & ſes domaines, mais un juge dans ſa compagnie, mais un magiſtrat dans ſon reſſort, mais un ſuperieur dans ſa ſocieté, un particulier dans ſa famille, chacun, ſans exception, dans ſon état. Tous les emportemens d'un fils debauché & libertin doivent toucher le cœur d'un pere. Tous les deſordres d'un domeſtique vicieux doivent toucher celui d'un maître. Je dis d'un pere & d'un maître chrétiens, afin que l'un & l'autre repondant à la grace de leur vocation, ils puiſſent ſe rendre le même temoignage devant Dieu, que David ſe rendoit par ces paroles : *Et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt ſuper me.* Sans cela, ni l'un ni l'autre ne ſatisfait à ce que lui impoſe la qualité de ſerviteur de Dieu ; & ſans cela l'un & l'autre abuſent du pouvoir qui leur a été donné de Dieu. Seconde preuve tirée de la comparaiſon des devoirs du monde, & de la maniere dont ils ſont obſervez.

Car il ſeroit bien indigne & abſolu-

ment inſoutenable, de vouloir que Dieu comptât pour un ſervice, ce que le monde même regarde comme une eſpece de perfidie, & qu'il agréât pour temoignage de notre attachement une conduite dont les hommes ſe tiennent tous les jours offenſez. Or un ami, bien loin de reconnoître pour ami celui qui dans l'occaſion heſiteroit à ſe ranger hautement de ſon parti & à le defendre, le mépriſeroit comme un lâche, & ſi je l'oſe dire, comme un deſerteur de l'amitié. Un prince, bien loin de mettre au nombre de ſes fidéles ſujets, quiconque dans la conjoncture d'une guerre affecteroit de demeurer neutre, le traiteroit de rebelle & d'ennemi de l'Etat. Dés-là que c'eſt ſon ſujet, le maître veut & avec juſtice qu'il marche ſous ſes étendarts, qu'il s'intereſſe pour la proſperité de ſes armes, qu'il y contribuë & de ſa perſonne & de ſes biens, qu'il faſſe ceder toute autre conſideration à celle-là. Reſte donc à voir ſi la politique du monde qui ne peut, avec tous ſes artifices, & tous ſes detours, excuſer à l'égard des hommes cette diſpoſition d'indifference, peut l'autoriſer à l'égard de Dieu; & ſi Dieu, jaloux juſqu'à l'excés de la fidelité qui lui eſt dûë, peut dans un point auſſi delicat que celui-ci, être content de ce qui ne ſuffit pas mêmes aux hommes pour les ſatisfaire. Et c'eſt ici que pour votre édification & pour la mienne, ou

plûtôt, que pour la confusion de cette prudence charnelle qui est visiblement ennemie de Dieu, je voudrois, s'il étoit possible, rappeller tous les siecles passez, & faire comparoître comme en jugement tous ces sages de la terre, qu'on a veûs si zelez pour le service des puissances humaines à qui leur fortune les attachoit; mais en même-temps si reservez & si froids pour Dieu & pour sa religion. Car enfin, leur dirois-je, avec tout le respect convenable, mais toute l'asseûrance que devroit me donner mon ministere: quand il y alloit du bien de l'Etat, quand l'autorité du prince se trouvoit en compromis & qu'il falloit la maintenir, cette moderation dont vous vous piquiez tant d'ailleurs, ne diminuoit rien de votre ardeur. De quelle severité n'usiez-vous pas! Avec quelle hauteur, avec quelle fermeté n'agissiez-vous pas! Toute votre prudence alors étoit de n'avoir ni menagemens ni égards; de ne laisser rien impuni, de prévenir par une juste rigueur jusqu'aux moindres suites; & sur cela même votre zele étoit loüable, puisque l'autorité que vous aviez à défendre venant de Dieu, comme dit l'Apôtre, elle ne demandoit pas un moindre soutien ni une moindre protection, quoique souvent elle eût peut-être demandé de votre part une plus pure intention. Mais du reste dans ces mêmes places que vous occupiez, étoit-

il queſtion de vous oppoſer au libertinage qui faiſoit tous les jours de nouveaux progrés ; mais vous parloit-on d'un ſcandale qui ſe repandoit, & qui ne pouvoit être arrêté que par vos ſoins & par une ſainte vigueur ; mais falloit-il corriger des deſordres qui deshonnoroient le chriſtianiſme, & qui ne ſubſiſtoient que par votre molle & pernicieuſe tolerance : c'eſt-là que ce zele auparavant ſi courageux & ſi ferme, devenoit timide & circonſpect ; que vous deviez, à vous en croire, garder des meſures ; que vous craignicz de vous avancer, que vous menagiez celui-ci, que vous reſpectiez celui-là. C'eſt-là que votre prudence, ingenieuſe à éluder tout ce qui lui étoit à charge, trouvoit mille raiſons ſpecieuſes pour ne rien entreprendre & pour laiſſer croître le mal. C'eſt-là que vous traitiez d'indiſcretion les plus ſages demarches de ceux qui ſe portoient pour défenſeurs de la vraye pieté ; & que vous appelliez ſageſſe, habileté & ſcience du monde, les dangereuſes connivences de ceux qui entretenoient comme vous & fomentoient l'iniquité. Ah, Chrétiens, cette ſeule contrarieté de ſentimens & de conduite, ne ſera-t-elle pas une conviction contre vous au tribunal de Dieu, & en faudra-t-il davantage pour faire évanoüir tout le myſtere & pour renverſer tout le plan de votre prudence préſenduë ?

Ajoûtez, & c'eſt la troiſiéme raiſon que dans l'opinion des hommes, cette indifference pour la cauſe de Dieu, eſt communement priſe & interpretée comme une alienation ſecrete des interêts de Dieu: excellente remarque du Chancellier Gerſon, que je vous prie de bien comprendre. Voici ſa penſée. Car le libertinage même le plus obſtiné n'oſant pas lever le maſque, & pour ſa propre conſervation, quelque malice qu'il cache au dedans, ayant ſoin de ne la pas produire au dehors, à peine demêle-t-on dans le monde un homme indifferent pour Dieu, de celui qui formellement & expreſſement eſt contre Dieu. Verité ſi conſtante que l'on juge même de l'un par l'autre, & que ce jugement n'eſt ni leger, ni temeraire, puiſqu'il eſt fondé ſur la pratique la plus commune & ſur l'uſage le plus ordinaire des libertins du ſiecle. En effet, un athée, s'il y en a, ne ſe fait gueres autrement connoître que par ſon indifference pour toutes les choſes de la religion. Un homme corrompu & abandonné aux deſirs de ſon cœur, ne ſe fait gueres autrement remarquer que par une certaine inſenſibilité aux plus honteux dereglemens qui regnent autour de lui & dont il eſt temoin. Quand donc ce ne ſeroit que pour les foibles, qui voyant un de ces chrétiens indifferens & de ces faux ſages, en prennent

ſujet de ſcandale, parce qu'ils ne ſçavent avec qui ils traitent, & qu'ils ne peuvent dire d'un chrétien de ce caractere ce qu'il eſt, ni ce qu'il n'eſt pas; il faudroit pour ne les pas jetter dans ce trouble, nous expliquer, & accomplir par œuvre ce que nous demandons tous les jours à Dieu qu'il opere en nous par
42. ſa grace. *Judica me Deus, & diſcerne cauſam meam ab homine iniquo.* Jugez-moi, Seigneur, & faites le diſcernement de ce que je ſuis, d'avec l'impie & le reprouvé. Je veux dire, que nous devrions agir de telle ſorte, que l'on nous diſtinguât; & qu'étant à Dieu, comme nous y ſommes, ou comme nous témoignons y vouloir être, notre conduite ne donnât aucun lieu d'en douter. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui obligea autrefois le ſaint homme Elie à faire aux Iſraëlites ce reproche que nous liſons dans l'Ecriture, & que chacun de nous peut bien s'appliquer. Voilà ce qui allume le juſte courroux dont ſe Prophete ſe ſentit émeû, lorſqu'il vit les chefs du peuple d'Iraël ſans zele & ſans action, à la vûë d'un ſacrilege qui ſe commettoit & des honneurs prophanes que l'on rendoit à l'idole de Baal: *Uſquequò claudicatis in duas partes?* Juſqu'à quand, leur dit-il, balancerez-vous entre la prevarication la plus condamnable & le plus ſaint de tous les devoirs? Si le Dieu d'Iſraël eſt votre Dieu, que

ne prenez-vous la parole, que n'agissez-vous, que ne combattez-vous pour lui ? Et si Baal n'est qu'un phantôme, que ne vous élevez vous contre cette fausse divinité, ou plûtôt contre ceux qui l'idolâtrent ? Pourquoi faut-il que vous teniez un milieu, que ni la conscience ni l'honneur n'approuveront jamais ; & que par une espece de neutralité aussi indigne, & presque plus indigne que l'infidelité même, vous scandalisiez vos freres ? Pourquoi faut-il que ce peuple qui vous observe, & à qui vous servez d'exemple, jugeant de votre religion par l'interêt que vous y devez prendre, puisse avec raison vous soupçonner d'en avoir fort peu ; ou de n'en point avoir du tout ? Il en veut des preuves & des effets, & ce n'est que par ces effets & ces preuves sensibles, que vous pouvez lui apprendre ce que vous êtes & pour qui vous êtes. Or combien en voit-on parmi nous (avoüons-le ici, Chrétiens, & deplorons-le devant Dieu) combien en voit-on dans les mêmes dispositions que ces Israëlites, à qui parloit le prophete ? Combien de ces esprits à qui tout est bon, qui pour le vice & pour la vertu ont d'égales complaisances, qui s'accommodent de l'erreur comme de la verité, qui souffrent en leur presence le scandale sans émotion, & le mépris de Dieu sans alteration ; en un mot, à qui Dieu peut dire ce qu'il disoit dans l'E-

pocalypſe à l'un des premiers Evêques
c. c. de l'Egliſe : *Utinam frigidus eſſes aut calidus* ; je voudrois que vous fuſſiez, ou tout un ou tout autre ; que vous fuſſiez ouvertement, ou contre moi, ou pour moi ; mais parce que vous êtes tiede, & que vous demeurez dans un milieu qui ne decide rien, c'eſt pour cela que je ſuis prêt à vous rejetter : *Sed quia tepidus es, incipiam te evomere de ore meo.* Eſprits, ajoûte ſaint Jerôme, d'autant plus dangereux, que dans cet état de tiedeur ils ſont plus capables de nuire, plus en pouvoir d'arrêter le bien & de favoriſer le mal, parce que leur tiedeur même a je ne ſçais quel air de moderation, qui fait que l'on s'en preſerve moins, au lieu qu'une malice plus declarée auroit bien-tôt ruiné tout leur credit, & leur feroit perdre toute creance.

Quoiqu'il en ſoit, en uſer ainſi c'eſt donner aux ennemis de Dieu, à l'impieté, au vice tout l'avantage qu'ils demandent, & les mettre en poſſeſſion du regne funeſte & de cet empire qu'ils tâchent par toutes ſortes de moyens à s'uſurper. Quatriéme & derniere preuve de la vertu que je vous prêche. Car ſuivant la belle & ſolide reflexion de ſaint Auguſtin, le libertinage ne demande point préciſement d'être applaudi, d'être ſoutenu & appuyé : il ſe contente qu'on le tolere, & c'eſt aſſez pour lui

de n'être point traverſé ni inquieté. Quand donc vous le laiſſez en paix, vous lui accordez tout ce qu'il prétend. Avec cela il ne manquera pas de prendre racine, & ſans avoir beſoin d'un autre ſecours, il ſçaura bien ſe fortifier & s'étendre. N'eſt-ce pas de cette ſorte & par cette voye qu'il eſt toûjours parvenu à ſes fins? Les menagemens de ceux qui l'ont épargné, & qui devoient le reprimer dans ſa naiſſance, ont été de tout temps les principes de ſon progrés. Voilà ce qui a nourri dans tous les ſiecles la licence de certains eſprits contagieux, qui ont infecté le monde. Voilà ce qui a introduit juſques dans le chriſtianiſme tant d'abus & tant de deſordres, directement oppoſez aux loix de l'honnêteté. Voilà ce qui a multiplié les ſchiſmes & les hereſies. On ſe faiſoit d'abord un point de ſageſſe de les negliger, & puis on ſe trouvoit trop foible pour les retrancher. Aprés les avoir ſupportez par indulgence, on ſe voyoit reduit à les ſouffrir par neceſſité. La politique des uns rendoit le zele des autres impuiſſant & inutile. Et pour remonter juſques à la ſource, l'indifference d'un homme qui n'avoit pas fait ſon devoir, étoit la cauſe originaire d'un vaſte incendie qui embraſoit des pais entiers. En dis-je trop, Chrétiens, & ſans conſulter d'autre experience que celle de nos peres, ce que je dis n'eſt-ce pas ce qu'il

ont éprouvé & de quoi ils nous ont laiſſé les triſtes reſtes ? De-là l'obligation ſpeciale & redoutable de ceux qui ſe trouvent élevez en dignité, de ceux qui ont dans le monde de la qualité, de ceux qui par leurs talens ou par leurs emplois ſe ſont acquis plus d'autorité, de ceux à qui Dieu ſemble avoir donné plus de lumieres & de capacité ; de-là, dis-je, cette obligation plus étroite qu'ils ont, d'attaquer avec force les ſcandales du ſiecle, & de leur couper cours. Obligation qu'ils doivent conſiderer comme l'un des points ſur leſquels le Saint Eſprit leur fait entendre qu'ils ſeront plus exactement recherchez, plus ſeverement jugez, plus rigoureuſement condamnez. Car qu'un homme du commun oublie là-deſſus, & ce qu'il peut & ce qu'il doit quoiqu'il ſe charge en particulier d'un grand compte, la conſequence pour Dieu en eſt moins à craindre. Mais qu'un grand qui a le pouvoir en main, & qui ſelon ſaint Paul eſt le miniſtre de Dieu pour venger ſes interêts, ceſſe de s'y employer, qu'il ſoit ſur cela d'une compoſition facile, qu'il ſe remuë lentement, qu'il reſiſte foiblement, qu'il ſe relâche & qu'il ſe rende aiſément, vous ſçavez avec quels ſuccés l'impieté en profite. Envain étalerois-je ici des maux qui vont preſque à l'infini, & qui ne vous ſont que trop connus. Il me ſuffit de

vous avoir appris d'où ils procedent, & de vous avoir fait comprendre ce qu'il étoit important pour vous de n'ignorer pas, que de tolerer le vice c'eſt l'autoriſer, c'eſt le ſeconder, c'eſt le faire croître, puiſqu'il ne veut rien de plus qu'une telle condeſcendance, & que cela ſeul lui ouvre un champ libre pour paſſer à toutes les extremitez.

Vous me direz, qu'un zele vif & ardent, tel que je tâche de vous l'inſpirer contre le libertinage & contre le vice, bien loin de guerir le mal, ne ſervira ſouvent qu'à l'irriter. Quand cela ſeroit, Chrétiens, & que vous verriez que cela dût être, votre indifference pour Dieu n'en ſeroit pas moins criminelle, & en mille rencontres le zele ne vous obligeroit pas moins à vous declarer. Quoique le mal s'aigrit, & s'irritât, vous auriez fait votre devoir. Dieu auroit ſes vûës pour le permettre ainſi; mais l'intention de Dieu ne ſeroit pas que le mal qu'il voudroit permettre, fût menagé & toleré par vous. Sans meſurer les choſes par l'évenement, vous auriez toûjours la conſolation de dire à Dieu: Seigneur, j'ay ſuivi vos ordres, & j'ay pris le parti de votre loi. Et certes, mon cher Auditeur, il ne vous appartient point & il ne dépend pas de vous, ſous pretexte d'un évenement futur & incertain, de vous diſpenſer d'une obligation preſente & aſſeurée. C'eſt à vous

de vous confier en Dieu, & d'agir dans l'eſperance qu'il benira votre zele. Auſſi ce zele que je vous demande étant un zele de charité, qui n'a rien d'amer, qui n'eſt ni fier, ni hautain; qui aime le pecheur & l'impie, en même-temps qu'il combat l'impieté & le peché, il y a tout ſujet de croire qu'il ſera efficace & d'en attendre le fruit que l'on ſe propoſe.

Vous me direz qu'il faut uſer de diſcretion, & je le dis auſſi bien que vous. Car à Dieu ne plaiſe que je vous engage à imiter ceux, qui, emportez par leur propre ſens, au lieu de ſe faire un zele de leur religion, ſe font une religion de leur zele. Non ſans doute, ce n'eſt point là ce que j'entends. Il faut de la diſcretion, mais auſſi une diſcretion qui aille toûjours au terme où le zele lui-même doit tendre. Tant de diſcretion qu'il vous plaira, pourvû que le vice ſoit corrigé, pourvû que le ſcandale ſoit reparé, pourvû que la cauſe de Dieu ne ſuccombe pas. Car que votre diſcretion ſe termine à prendre toûjours, quoi que ſous de belles apparences, le mauvais parti. Que la cauſe de Dieu ſouffre toûjours, quand elle eſt entre vos mains. Que l'iniquité ſe tienne en aſſurance, & qu'elle ſe croye aſſez forte, du moment que vous êtes ſon juge. Que vous ayez dans le doute un ſecret penchant à conclure favorablement pour elle; & que tout ce temps-

ſiment de diſcretion que vous affectez, ne conſiſte qu'à rallentir votre zele & qu'à retenir celui des autres, c'eſt diſcretion, ſi vous le voulez, mais cette diſcretion & cette prudence contre laquelle ſaint Paul prononce anatheme, & qu'il met parmi les œuvres de la chair, quand il dit aux Romains : *Sapientia carnis inimica eſt Deo.* Rom. 8. 8.

Vous me direz, que votre zele fera de l'éclat & du bruit : mais pourquoi donc en faire ſi ce n'eſt pour empêcher ce que vous ſçavez être un veritable deſordre, ſoit dans l'interieur de votre famille, ſoit au-dehors ? Eſt-ce prudence d'éviter l'éclat quand l'éclat eſt neceſſaire, & qu'il peut être avantageux ? Faudra-t-il que le libertinage qui regne peut-être dans votre maiſon, ſous ombre que vous ne voulez pas éclater, y ſoit tranquille & dominant ? Puiſqu'il n'y a qu'un éclat qui l'en puiſſe bannir, bien loin d'apprehender cet éclat, ne faudroit-il pas le rechercher comme un remede & comme un moyen efficace ! Mais cet éclat troublera la paix ; qu'il la trouble, repond ſaint Auguſtin ; c'eſt en cela même qu'il ſera glorieux à Dieu & digne de l'eſprit chrêtien. Car il y a une fauſſe paix, qui doit être troublée ; & c'eſt celle dont je parle, puiſqu'elle favoriſe le peché. Et pourquoi le Fils de Dieu nous a-t-il dit dans l'Evangile qu'il n'étoit pas venu pour ap-

porter la paix ſur la terre, mais le glaive & la diviſion ? qu'il étoit venu ſeparer le fils d'avec le pere, & la mere d'avec la fille ? Que vouloit-il par là nous marquer, ſinon qu'il y a dans le cours de la vie des occaſions & des conjonctures, où il eſt impoſſible de ſatisfaire au zele que l'on doit à Dieu, ſans s'expoſer à rompre la paix avec les hommes ? Et qu'y a-t-il en effet de plus ordinaire que ces occaſions, où pour l'honneur de Dieu il faut ſe reſoudre à ſoutenir de guerres dans le monde & contre le monde ! Non non, Chrêtiens, il n'y a point de paix ni domeſtique ni étrangere, qui doive être preferée à l'obligation de porter l'interêt de Dieu, & de s'oppoſer à l'offenſe de Dieu. Si le ſcandale qui ſe commet au mépris de Dieu, vient de ceux qui vous ſont unis par les liens de la chair & du ſang, toute paix avec eux eſt un autre ſcandale encore plus grand. Il faut, ſelon le ſens de l'Evangile, les haïr & les renoncer : & ils ne doivent point s'en plaindre, puiſque ſi le ſcandale vient de vous-mêmes, il faut vous haïr & vous renoncer vous-même. Car c'eſt pour cela que Jeſus-Chriſt a pris les alliances les plus étroites du pere avec le fils, & de la fille avec la mere, afin de nous faire mieux entendre, que nulle raiſon ne doit être écoutée au préjudice du Seigneur & de ſon culte.

Mais ne doit-on pas menager le pro-

chain, ſurtout ſi c'eſt un ami, ſi c'eſt un homme diſtingué par ſa naiſſance, par ſon élevation, par ſon rang ! Le menager, mon cher Auditeur, & qu'eſt-ce que cet ami, qu'eſt-ce que ce grand, qu'eſt-ce que cet homme, quel qu'il ſoit, dès qu'il y va de la gloire de votre Dieu & de ſon ſervice ! Si les Apôtres avoient eu de tels menagements, où en ſerions-nous ? Auroient-ils prêché l'Evangile malgré les Edits des Empereurs & les menaces des Tyrans ? Auroient-ils répondu avec tant de fermeté aux juges & aux magiſtrats, qui leur défendoient de parler, qu'ils devoient plûtôt obeïr à Dieu qu'aux hommes : *Si juſtum eſt in conſpectu Dei, vos potius audire quàm Deum* ? Si les Peres de l'Egliſe, les Athanaſes, les Chryſoſtomes, les Auguſtins, & les autres avoient eu de pareils égards, auroient-ils preſervé le peuple fidelle de tant d'erreurs qu'ils ont détruites, & de tant d'hereſies qu'ils ont heureusement combattuës ? Agiſſez avec reſpect, mais agiſſez avec force ; l'un n'eſt point contraire à l'autre. Honorez la naiſſance, honorez la dignité, honorez la perſonne, mais condamnez l'injuſtice & l'iniquité. Cependant, Chrêtiens, voici le deſordre : on a du zele, & quelquefois le zele le plus violent & le plus amer pour certaines conditions, & l'on en manque pour d'autres états plus relevez. On ſe dedomma-

Act. 4.

ge en quelque maniere ſur les petits de ce qu'on ne fait pas à l'égard des grands. Tout eſt crime dans ceux-là, & tout eſt, ce ſemble, permis à ceux-ci. On ſe perſuade que c'eſt ſageſſe de ſe taire, de diſſimuler, d'attendre l'occaſion favorable, & un moment qui ne vient jamais, ou qu'on ne croit jamais être venu. Ah! Seigneur, ôtez-nous cette damnable ſageſſe du monde, & rempliſſez-nous de votre zele. Que ce zele nous tienne lieu de la plus haute ſageſſe, que ce zele ſoit notre ſouveraine raiſon, que ce zele nous ſerve de reponſe à toutes les difficultez d'une ſpecieuſe & vaine politique; qu'après nous avoir garantis de ce premier écüeil d'une prudence prétenduë, il nous preſerve encore du ſecond, qui eſt une lâche foibleſſe, dont j'ay preſentement à parler & qui doit être le ſujet de la ſeconde partie.

II. PART. C'Eſt une verité dont l'amour propre qui nous domine, voudroit bien ne pas convenir, mais dont il reſſent tous les jours l'effet malgré lui-même, que quiconque s'aime au préjudice de ſon devoir, beaucoup plus au préjudice de ſa religion, en s'aimant de la ſorte, devient ſon plus dangereux ennemi; qu'il ſe perd en ſe cherchant, qu'il ſe détruit en ſe conſervant; & par une providence toute particuliere, qu'il s'attire

le ſort que Dieu, dans une eſpece d'imprecation, ſouhaitoit aux pecheurs, quand il diſoit à Dieu : *Redde retribu-* Pſ. 27.
tionem eorum ipſis. Seigneur, confondez-les dans leurs propres voyes, & faites retomber ſur eux mêmes leur iniquité. Voyez-en la preuve, mes chers Auditeurs, & l'exemple ſenſible dans ces hommes du ſiecle, dont il me reſte à vous tracer le caractere ; je veux dire, non plus dans ces ſages & ces prudents, mais dans ces lâches chrétiens, qui par une foibleſſe de cœur, par une crainte ſervile, par un reſpect tout humain, contre les reproches de leur conſcience, lorſqu'ils devroient exercer leur zele pour Dieu, abandonnent indignement ſes interêts. Ce qu'ils ont en vûë, c'eſt de ſe menager eux-mêmes : mais qu'arrive-t-il ? c'eſt que bien loin qu'ils y réüſſiſſent, leur lâcheté ſe termine pour eux à des effets tout contraires. Car premierement elle les prive du plus grand honneur qu'ils auroient pû prétendre, mêmes dans l'opinion du monde, ſçavoir d'être les défenſeurs, & ſelon la meſure de leur pouvoir, les protecteurs de la cauſe de Dieu. Secondement, elle les rend odieux & mépriſables tout à la fois : odieux aux gens de bien, qui témoins de leur infidelité, ne peuvent ſe défendre de concevoir contre eux une juſte indignation ; & mépriſables mêmes aux impies, dont ils croyent

neanmoins par là devoir ſe promettre l'affection & l'approbation. En troiſiéme lieu cette lâcheté ſe dément & ſe contredit dans eux, mais d'une maniere, comme vous le verrez, dont ils ne ſçauroient ſe parer & dont la conviction & le remords leur eſt déja inſupportable dés cette vie. Enfin elle oblige Dieu à retirer d'eux ſes graces les plus ſpeciales, & à leur faire ſentir les châtiments les plus ſeveres de ſa juſtice. Quatre points que je vous prie de bien mediter, & qui demandent encore de votre part une nouvelle réflexion.

Oüi, Chrêtiens, vous renoncez à votre propre gloire, lorſque dans les ſujets qui s'offrent à vous & où votre zele vous doit faire entrer, vous n'oſez, par une timidité foible & lache, ni parler, ni agir pour l'interêt de Dieu. Car qu'y a-t-il de plus digne d'une grande ame, d'une ame noble & élevée, que la défenſe d'un tel interêt; & que pouvons-nous nous propoſer dans le monde de plus honorable? Quand vous travaillez pour vous-mêmes, comme vous êtes vous-mêmes petits, quoique vous faſſiez, tout eſt petit, tout eſt borné, tout eſt reduit à ce neant inſeparable & de vos perſonnes & de vos états. Mais quand vous vous intereſſez pour Dieu, tout ce que vous faites, dans l'idée même des hommes, a je-

he ſçais quoi de divin que l'on eſt comme forcé d'honorer, & qui donne pour vous une ſecrette veneration. Vous cherchez la gloire, écrivoit ſant Auguſtin à un homme du monde, & cette gloire que vous cherchez, où la trouverez-vous mieux que dans l'exercice d'un zele ſincere pour tout ce qui touche le culte de votre Dieu? C'eſt-à-dire, pour proteger ceux qui l'obſervent, pour reprimer ceux qui le violent, pour faire ceſſer les abus, pour maintenir la diſcipline, pour vous oppoſer comme un mur d'airain & comme une colomne de bronze aux entrepriſes de l'erreur, du vice, de l'impieté. Si vous avez un merite ſolide à acquerir pour vous rendre recommandable, par quelle autre voye devez-vous eſperer en venir à bout? Qu'eſt-ce qui a immortaliſé le nom de tant de grands hommes dans l'ancien Teſtament & dans le Nouveau? Qu'eſt-ce qui a imprimé dans tous les eſprits les ſentiments d'une eſtime ſi generale & d'une admiration ſi conſtante pour ces illuſtres Machabées? Qu'eſt-ce qui a diſtingué entre les Empereurs chrêtiens, les Conſtantins & les Theodoſes? N'eſt-ce pas ce zele de l'honneur de Dieu & de ſa loi, dont ils ont été animez? Parcourez, diſoit ce brave Mathathias, étant au lit de la mort & inſtruiſant ſes enfants, parcourez toutes les generations, & voyez ſi ceux de

ce assez forte & assez puissante pour faire sur vous de pareilles impressions !

Mais ce n'est pas tout : car en même temps que vous vous privez de l'honneur & du merite que vous auriez à prendre le parti de Dieu, vous devenez par une suite necessaire odieux & mépriſables aux hommes. A qui odieux ? je l'ay dit, à tout ce qu'il y a de vrais fidelles, qui aiment Dieu, & qui voyant avec quelle foibleſſe vous molliſſez dans toutes les rencontres, en gemiſſent, & diſent interieurement comme le Roi Da-
118. vid : *Vidi prævaricantes, & tabeſcebam* ; j'ay vû, Seigneur, ces lâches prévaricateurs, qui par des complaiſances intereſſées, ou par une crainte mondaine, ont negligé votre cauſe ; je les ay vûs, & j'en ay ſeché d'ennui & de regret. Car quelle amertume à un juſte, qui a le cœur droit & qui brule d'un zele évangelique, de voir les interêts de Dieu trahis par les vaines conſiderations, & les timides, mais criminelles, reſerves des partiſans du monde & de ſes eſclaves ? Que peut-il moins faire, que de s'en prendre à eux, & de former contre eux dans ſon cœur, ce ſentiment de haine qu'une ſemblable indignité excitoit dans le cœur de David ? Haine dont il ne ſe faiſoit nul ſcrupule, que dis-je ! qu'il s'eſtimoit heureux de reſſentir, & dont il ſe faiſoit un merite auprés de Dieu. Haine qui procedoit en

lui des plus pures ſources de la charité, & qui lui donnoit droit de dire : *Perfecto odio oderam illos, & inimici facti ſunt mihi.* Je les haïſſois, mais d'une haine parfaite ; & j'étois leur ennemi, parce qu'ils étoient les ennemis ſecrets de mon Dieu, *Perfecto odio oderam illos.* Or je vous demande s'il eſt rien, même ſelon le monde, de plus difficile à ſupporter, & qui approche plus de la malediction, que cette haine & cette averſion des gens de bien ? Je ſçais qu'il y a de ces cœurs lurs, que leur lâcheté même pourroit endre inſenſibles à ce motif, & qui compteroient pour rien d'être dans la aine des ſerviteurs de Dieu, pourveu qu'ils puſſent contenter l'amour propre qui les poſſede. Mais n'eſt-ce pas une autre malediction, qui prouve encore plus clairement ce que j'ai avancé ? Car dans la penſée du ſage, être content lorſque l'on s'attire la haine des hommes, c'eſt être d'autant plus odieux, qu'on le veut bien être & qu'on n'eſt point touché de l'être. Et ne me dites point que ce qui eſt condamné des uns, eſt approuvé des autres. Vous vous trompez, Chrétiens. Votre lâcheté, outre la haine des gens de bien, vous fera tomber encore dans le mépris des libertins & des pecheurs. Pourquoi ? parce que les pecheurs & les libertins ſeront aſſez clair-voyans, pour decouvrir le foible de votre conduite, & qu'ils s'ap- Pſ. 138.

percevront bien que votre indulgence pour eux n'eſt dans le fonds qu'une petiteſſe d'ame, & que ſi vous les épargnez, c'eſt que vous n'avez, ni la force, ni la hardieſſe de les entreprendre. Or la lâcheté reconnuë, ſelon la remarque de Caſſiodore, eſt toûjours mepriſée, & de ceux mêmes à qui elle eſt utile. Si du moment que le vice ſe produit, & que le ſcandale paroît, vous, qui le devez arrêter, vous faiſiez votre devoir, les ſcandaleux & les vicieux, en vous redoutant comme leur perſecuteur, ſeroient obligez neanmoins malgré eux de vous eſtimer & de vous reſpecter. Ce qui vous perd dans leur eſprit, c'eſt la complaiſance même que vous leur temoignez. Ainſi marquant à l'une de vos plus eſſentielles obligations par rapport à Dieu, vous n'avez pas même le monde pour vous: comme ſi le monde, tout perverti qu'il eſt, vous faiſoit en cela votre leçon, vous reprochant votre peu de zele, au même-temps qu'il en profite, & vous mépriſant par où vous penſiez lui plaire.

Mais vous n'avez pas, à ce que vous prétendez, aſſez de fermeté pour vous oppoſer au progrés du vice, & pour reſiſter à l'inſolence du libertinage. Ah, Chrétiens, c'eſt un troiſiéme point où j'ai dit que l'iniquité de l'homme ſe dément elle-même, & où je prétends que pour peu qu'on ſe faſſe de juſtice, on ne

peut éluder ni ſoutenir le reproche de ſa conſcience. Car voilà, mes chers Auditeurs, le comble de notre miſere : confeſſons-le humblement, & avoüons-le de bonne foi. Nous ne manquons de fermeté, que lorſqu'il faut en avoir pour les interêts de Dieu ; & pour nos interêts propres, nous ne pechons, que parce que nous avons trop de fermeté. Je m'explique. Que Dieu ſoit outragé, que ſon nom ſoit blaſphemé, que le culte de ſa religion ſoit prophané, nous demeurons dans un repos oiſif & dans une langueur mortelle. Mais qu'on nous attaque dans nos biens, qu'on nous bleſſe dans notre honneur, il n'y a point d'excés où le reſſentiment ne nous porte. Et pour en venir au détail, qu'un eſprit impie & corrompu raille en notre preſence des choſes ſaintes, c'eſt là qu'une crainte humaine nous ferme la bouche. Mais que la raillerie s'étende ſur nous, ſur nos perſonnes, ſur nos actions, nous nous dechaînons contre elle juſqu'à la fureur. Qu'un libelle injurieux & diffamatoire ſe debite dans le public, & que nous nous y trouvions notez, nous remüerons tout pour en ſçavoir l'auteur, & nous le pourſuivrons juſqu'au tombeau. Mais qu'un livre abominable ſe repande, où la pureté des mœurs & la charité du prochain ſoient violées, à peine le condamnons-nous, & Dieu veüille que nous ne nous en faſſions pas

un divertiſſement. En un mot, qu'on deshonnore Dieu & qu'on crucifie Jeſus-Chriſt, comme l'Apôtre nous apprend qu'il eſt encore tous les jours crucifié à nos yeux, ce n'eſt rien pour nous; mais qu'on nous pique, même legerement, mais qu'on nous rende un mauvais office, c'eſt alors que tout le feu de la colere s'allume, & nous tranſporte. Quelles aigreurs, quelles inimitiez, quelles vengeances, ſuivant cette belle parole de
er. ſaint Jerôme : *in Dei injuria benigni ſumus, in noſtris contumeliis odia exercemus*! Or il eſt bien étonnant que nous ayons des ſentimens ſi oppoſez, & que notre eſprit, par une étrange contradiction, ſoit tout à la fois ſi patient & ſi fier, ſi tiede & ſi ardent, ſi lâche & ſi courageux. Je dis ſi courageux, ſi ardent, ſi fier dans nos propres injures; & ſi patient, ou plûtôt ſi lâche & ſans vigueur dans celles de Dieu. Mais c'eſt à à nous à nous juſtifier devant Dieu ſur une ſi monſtrueuſe contrarieté.

Nous n'avons ni credit, ni induſtrie, ni intelligence, contre les progrés & les attentats du libertinage. Ainſi parlons-nous, quand il ne s'agit que de Dieu ſeul & de ſa cauſe. Mais que ce qui étoit la cauſe de Dieu, devienne la nôtre; que cette cauſe de Dieu commence à nous toucher perſonnellement; que nôtre interêt s'y trouve mêlé, & l'on verra ſi nous ſommes auſſi peu agiſſans

& auſſi depourveûs d'adreſſe que nous le diſons. Il n'y a point alors de reſſort que nous ne ſçachions faire joüer, & il n'y a point d'obſtacle que nous n'ayons le ſecret de rompre. Auparavant nous ne pouvions rien; maintenant nous pouvons tout. Nous n'oſions employer nos amis pour Dieu; nous les fatiguons & les épuiſons pour nous-mêmes. Il ſemble que nous ſoyons transformez en d'autres hommes, & que notre lâcheté par un changement merveilleux ſe ſoit convertie dans la plus intrepide & la plus inebranlable conſtance. *In Dei injuria benigni ſumus, in noſtris contumeliis odia exercemus.* Encore une fois, pour peu que nous ſoyons équitables, pouvons-nous entendre ſur cela le temoignage de notre cœur, & n'en pas rougir de confuſion? Si nous n'en rougiſſons pas, Chrétiens, ſi par une ferveur toute nouvelle, qui doit aujourd'hui nous ranimer, nous ne profitons pas de ces leçons que je vous fais, Dieu ſçaura bien nous faire porter la peine de notre injuſtice, & nous punir de notre infidelité. Car s'il y a rien qui ſoit capable de l'irriter contre nous & d'attirer ſur nous les fleaux de ſa colere, (apprenez-le, Grands de la terre, & humiliez-vous ſous ſa main toute-puiſſante) ſi, dis-je, il y a un ſujet qui l'engage à ſe tourner contre vous & à vous traiter avec plus de ſeverité, c'eſt celui-ci. Quelque

bien que vous puiſſiez faire d'ailleurs ; ſi par une condeſcendance trop facile vous ſouffrez que la religion, que l'Egliſe, que la pieté, que la verité, que la ſainte doctrine, ſoient impunément attaquées, fuſſiez-vous dans tout le reſte des hommes irreprochables, vous êtes des anathêmes que Dieu rejettera, qu'il confondra mêmes dés cette vie, & ſur qui il fera éclater toute la rigueur de ſes jugemens ? Ne comptez point ſur toutes les autres vertus que vous auriez pratiquées. Vous n'êtes pas plus ſaints que l'étoit Heli : il aimoit l'ordre, il vouloit que Dieu fût ſervi & il le ſervoit lui-même ; il étoit touché des ſcandales que ſes deux enfans, Ophni & Phinées, donnoient dans le temple ; mais il manquoit de fermeté pour les tenir dans le devoir, & pour reparer les outrages qu'ils faiſoient à Dieu. Vous ſçavez ce qui lui en arriva. *Quia magis honoraſti filios tuos quàm me*, lui dit le Seigneur par la bouche de ſon Prophete : *ecce dies veniunt, & præcidam brachium tuum, & non erit ſenex in domo tua* ; parce que tu as eu plus d'égard pour tes enfans que pour moi, parce que tu as plus craint de leur deplaire qu'à moi ; parce que tu n'as pû te reſoudre à les contriſter en les châtiant, & qu'ils t'ont été plus chers que moi, voici le jour de ma juſtice qui approche. Comme tu m'as offenſé en eux,

Reg.

je te punirai par eux : ils mourront l'un & l'autre d'une mort funeſte, & dans leurs perſonnes toute la gloire de ta maiſon ſera pour jamais aneantie. Ah ! mes chers Auditeurs, combien de peres dans le chriſtianiſme, à qui Dieu pourroit faire, au moment que je parle, la même menace & la même prediction ! *Quia magis honoraſti filios tuos quàm me* ; parce que vous vous êtes laiſſé amolir par une tendreſſe criminelle, & que vous l'avez conſervée à mon prejudice, pour des enfans impies, athées, perdus de conſcience ; parce que voyant leurs deſordres, vous n'avez pas voulu oublier que vous étiez leur pere, pour vous ſouvenir que j'étois votre Dieu, ou que vous vous êtes ſeulement ſouvenu que vous étiez leur pere pour les aimer, ſans vous ſouvenir que vous l'étiez encore pour les corriger ; parce qu'en mille occurrences où je vous demandois raiſon de leurs deportemens, vous n'avez pû conſentir à vous élever contre eux pour venger mes interêts : *Ecce dies veniunt, & præcidam brachium tuum, & non erit ſenex in domo tuâ* ; je vous priverai de ces benedictions que j'ai coutume de repandre ſur mes ſerviteurs & ſur ceux qui leur appartiennent. Elles ne ſeront ni pour vous, ni pour ces enfans, dont vous êtes idolâtres & ſur qui vous fondiez vos eſperances dans l'avenir. Je de-

truirai votre maiſon, j'abaiſſerai votre grandeur, je ſapperai les fondemens de cet édifice imaginaire que vous vous promettiez de bâtir; & par la juſte ſeverité de mes châtimens, vous reconnoîtrez que je n'ai beſoin que de moi-même pour tirer, quand je le veux, une vengeance exemplaire des injures que je reçois, & de ceux qui les pardonnent trop aiſément.

Oui, mes Freres, c'eſt ainſi que Dieu pourroit vous parler, & à bien d'autres. La prediction ſe verifia à l'égard d'Heli, l'effet repondit à la menace; tout ce que le Prophete lui avoit annoncé, s'executa; & ſelon les regles de la predeſtination divine, ce fut encore une grace que Dieu fit à ce pere infortuné. Car tous les maux qui tomberent ſur lui, n'étoient aprés tout que des maux temporels, dont il profita; mais il y a des coups de la juſtice de Dieu plus terribles, que nous avons à craindre. Et qu'eſt-ce quand Dieu ſe retirant de nous, laiſſe peu à peu ſe refroidir & s'éteindre tout notre zele? Or voilà ce qui arrive ſouvent, & ce qu'il nous a fait entendre par ſon Prophete: *Auferetur zelus meus à te.* Il laiſſe un juge, un magiſtrat dans le plus profond aſſoupiſſement ſur des abus qui s'introduiſent, & qui le condamneront au tribunal de Dieu, pour ne les avoir pas d'abord condamnez à ſon tribunal. Il

Ezech. 16.

iſſe un maître abandonner tout au
ré de ceux qui le ſervent, & fermer
ntierement les yeux ſur leur conduite,
our n'être point forcé de les avertir &
e les reprendre ; mais pour ſe charger
evant Dieu d'un fardeau mille fois en-
ore plus peſant, que celui dont il a
oulu ſe decharger, & qu'il ne croyoit
as pouvoir porter. Il laiſſe un miniſtre
e ſa parole, un directeur, un confeſ-
ur, flatter les conſciences, les perdre
n les flattant, & ſe precipiter lui-mê-
e dans l'abîme. Car ce ſont-là les ſuites
alheureuſes de cette crainte mondaine,
ui nous lie tout à la fois & la langue
t les mains, pour ne rien dire & pour
e rien entreprendre dans des occaſions
ui demandent toute la liberté de la pa-
ole & toute la force de l'action. Ah !
Chrétiens Auditeurs, ſi la crainte nous
oit gouverner, que ce ſoit la crainte
ur Seigneur, de ce Dieu tout-puiſſant
t ſur tout de ce Dieu jaloux. Car il l'eſt,
t il l'eſt ſouverainement. Et ne peut-il
as bien l'être ? Et que n'a-t-il pas fait
our avoir droit de l'être ? Et n'eſt-ce
as notre avantage qu'il le ſoit, & qu'il
laigne attendre de nous & en recevoir
e temoignage, dont il a prétendu nous
faire un merite ? Que lui étoit du reſte
neceſſaire le temoignage d'auſſi foibles
creatures que nous le ſommes ? Ne pou-
voit-il pas, ſans nous, mettre à couvert
ſes interêts ? Mais par une conduite

toute miſericordieuſe de ſa providence & de ſon infinie bonté, il a voulu que nous euſſions de quoi lui marquer notre attachement & notre zele, afin qu'il eût de quoi nous recompenſer. Secondons ſes deſſeins, puiſqu'il nous ſont ſi favorables; & par une ardeur toute nouvelle, diſpoſons-nous à entendre un jour de ſa bouche cette glorieuſe invitation: venez, bons ſerviteurs; parce que vous m'avez été fidéles, entrez dans la joye de votre Seigneur. C'eſt-là que nous trouverons le centuple de tout ce que nous aurons donné à Dieu, & que nous joüirons éternellement de ſa gloire, que je vous ſouhaite, &c.

ERMONS
POUR LES
DIMANCHES
DEPUIS LA PENTECÔTE
JUSQU'A L'AVENT.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

Les Sermons pour le Dimanche de la Pentecôte & pour celui de la Trinité ſont dans le premier volume des Myſteres.

Sur la frequente Communion.

Homo quidam fecit cœnam magnam, & vocavit multos, & miſit ſervum ſuum horâ cœnæ, dicere invitatis, ut venirent, & cœperunt omnes ſimul excuſare.

Un homme fit un grand repas, & invita beaucoup de gens. Quand l'heure du repas fut venuë, il envoya ſon ſerviteur, dire aux conviez de venir : mais ils commencerent tous à s'excuſer. En ſaint Luc ch. 14.

CE repas dont il eſt parlé dans notre Evangile, ſelon la plus commune interpretation des Peres, qu'eſt-ce autre choſe que la divine Euchariſtie ; & n'eſt-ce pas ainſi que l'Egliſe paroît l'en-

tendre, puiſqu'elle a choiſi cette parabole pour l'appliquer à l'adorable ſacrement de nos Autels ? C'eſt un grand repas, *Cœnam magnam*. Grand par l'excellence & la qualité de la ſacrée viande & du ſaint breuvage qui y ſont ſervis; car c'eſt le corps même & le ſang de Jeſus-Chriſt. Grand par le nombre de ceux qui s'y trouvent conviez; ce ſont tous les hommes, du moins tous les fidelles. Grand par la dignité de leurs perſonnes, & la ſainteté de leurs diſpoſitions, puiſqu'ils n'y doivent venir qu'en état de grace. Grand par le lieu où il eſt preparé; c'eſt toute l'Egliſe. Grand par ſa durée; il ne finira qu'avec le monde. Enfin grand par ſa ſignification, parce qu'il contient une verité dont les myſteres de l'ancienne loi n'ont été que la figure & que l'ombre. Vous êtes tous appellez, mes Freres, à cette table du Seigneur, & c'eſt pour vous l'annoncer de ſa part, qu'il envoye ſes predicateurs, & que je paroi ici moi-même ſelon le devoir de mon miniſtere : *Et miſit ſervus ſuum*. Mais que faites-vous ? Saint Gregoire Pape le deploroit autrefois, inſtruiſant le peuple chrêtien dont il avoit la conduite, & rien en effet n'eſt plus deplorable. *Homo dives invitat; & pauper occurrere feſtinat: ad Dei vocatur convivium, & excuſamus.* Qu'un riche, diſoit ce ſaint Docteur, daigne inviter un pauvre à

manger chez lui le pauvre y court : la table du Fils de Dieu eſt dreſſée pour nous, & nous nous excuſons. Quels pretextes ne prend-on pas ? tantôt les affaires temporelles dont on eſt chargé, tantôt les engagements de ſa condition & de ſon état. On dit, comme ces conviez de l'Evangile, je ſuis dans l'embarras, j'ai une famille qui m'occupe & des enfants à pourvoir : *Uxorem duxi.* On dit, j'ai du bien qui demande mes ſoins, un negoce à entretenir, une charge à remplir : *Villam emi.* Et ainſi l'on a toûjours, on l'on croit toûjours avoir des raiſons pour abandonner le plus ſalutaire de tous les ſacrements, & pour n'en approcher preſque jamais : *Et cœperunt omnes ſimul excuſare.* Mais entre les excuſes les plus ordinaires dont on ſe ſert, ſçavez-vous, mes chers Auditeurs, quelle eſt la plus dangereuſe, parce quelle eſt la plus ſpecieuſe ? c'eſt ce que nous entendons dire à tant de faux chrétiens, qu'ils ne ſont pas aſſez purs pour ſe preſenter à une table ſi ſainte ; & que leurs communions ſont rares, parce qu'ils ne ſe croyent pas dignes de les rendre plus frequentes. Or je ſoutiens moi, que cette excuſe, toute apparente qu'elle peut être, n'eſt point communement recevable. Je ſoutiens que cette prétenduë humilité dont on voudroit ſe faire un merite, n'eſt ſouvent qu'un piege de l'ennemi de no- *Ibid.*

nion ſalut, ou de la nature corrompuë qui nous trompe. Comme ce point eſt d'une extrême conſequence, j'ay beſoin pour le bien developper, des lumieres du Saint Eſprit. Demandons-les par l'interceſſion de la Mere de Dieu, en lui diſant : *Ave.*

IL eſt vrai, Chrêtiens, & je ſuis d'abord obligé de le reconnoître, que la pureté de l'ame & l'innocence de la vie eſt une diſpoſition eſſentielle & abſolument neceſſaire, pour participer au divin ſacrement que nous recevons dans la communion : & il eſt encore vrai que plus nos communions ſont frequentes, plus nous devons être exempts de tache & ſaints devant Dieu. Bien, loin de combattre cette verité, je la confeſſe hautement, comme un principe inconteſtable & un point de ma creance, & je voudrois la graver ſi profondement dans vos cœurs, que rien jamais ne l'en pût effacer. Mais cela poſé, je puis neanmoins avancer deux propoſitions, dont il faut, s'il vous plaît, que vous preniez bien le ſens, & qui vont faire le partage de ce diſcours. Car pour detruire la vaine excuſe de ceux qui ſe retirent de la communion parce qu'ils ne ſe croyent pas aſſez purs ; & qui par la même maxime & la même regle de conduite, portée au-delà des bornes &

mal conçûë, en retirent les autres : je dis que la pureté requiſe pour approcher du ſacrement de Jeſus-Chriſt, ne doit point être communement ni en ſoi, un obſtacle à la frequente communion : ce ſera la premiere partie. Je vais mêmes plus loin, & par l'effet le plus deſirable & le plus heureux, je prétends qu'un des moyens les plus puiſſants ; les plus infaillibles, & les plus courts, pour arriver à une ſainte pureté de vie, c'eſt la frequente communion : ce ſera la ſeconde partie. Je vous ferai donc voir comment une vie pure & innocente nous doit preparer à la communion, ſans que ce devoir ſoit une juſte raiſon de nous en éloigner ; & d'ailleurs je vous apprendrai comment même la communion doit ſervir à rendre notre vie toûjours plus innocente & plus pure. Ces deux penſées ſont ſolides, mais encore une fois il eſt important que vous y donniez toute votre attention, pour les entendre préciſement telles que je les entends & que je les propoſe. Appliquez-vous, & commençons.

I. PART.

QUelque pureté de vie que Dieu exige de nous pour approcher de ſon auguſte ſacrement, elle ne peut en ſoi nous tenir lieu d'une legitime excuſe, pour nous diſpenſer du frequent uſage de la communion. Vous en voulez la preuve :

écoutez-la. C'eſt que l'obligation d'apporter au ſacré myſtere toute la pureté convenable, ne doit point préjudicier à l'intention de Jeſus-Chriſt, ni au deſſein qu'il a eu en vûë dans l'inſtitution de la trés-ſainte Euchariſtie. Or quel a été le deſſein de Jeſus-Chriſt en l'inſtituant? il a prétendu que l'uſage nous en fût ordinaire, il l'a ſouhaité, il nous y a invitez. Voilà pourquoi, dit ſaint Auguſtin, il nous a donné ce ſacrement comme une viande; c'eſt pour cela qu'il en fait un breuvage; de là vient qu'il l'inſtitua en forme de repas, pour nous dire & nous faire comprendre que c'étoit une nourriture dont nous devions uſer, non point rarement ni extraordinairement, comme l'on uſe des remedes; mais frequemment & ſouvent, comme nous prenons tous les jours, les aliments qui nous entretiennent. Et parce que toutes les viandes, par rapport à la vie naturelle, ne ſont pas également communes à tous les hommes, qu'a-t-il fait? il a choiſi celle qui l'étoit & qui l'eſt encore le plus: celle dont on peut le moins ſe paſſer, & qu'on ne quitte jamais; celle qui nourrit les pauvres & les riches, les petits & les grands, je veux dire ce pain de chaque jour que nous demandons à Dieu, & qui eſt le premier ſoutien de notre vie. Il l'a, dis-je, choiſi pour nous y laiſſer le ſacrement de ſon corps, ou plûtôt pour le

ransformer dans cet ineffable ſacrement.

Ce n'eſt pas aſſez ; mais afin de nous ngager encore plus fortement à en profiter, il nous crie ſans ceſſe de ſes autels, t nous adreſſe ces paroles qu'il avoit lèja miſes pour nous dans la bouche lu ſage ; *Venite, comedite panem meum, & bibite vinum quod miſcui vobis* ; venez, paroiſſez dans mon ſanctuaire, aſſeyez-vous à ma table, mangez le pain que je vous ay preparé. Vous avez droit d'y participer, & puiſque je vous le preſente moi-même, tout mon deſir eſt que vous le receviez. D'où ſaint Ambroiſe prenoit occaſion de dire, parlant à un chrêtien : *Si panis eſt, ſi quotidianus eſt, quòmodò illum poſt annum ſumis ?* hé quoi, mon Frere, ſi ce ſacrement eſt un pain, & ſi c'eſt un pain qui tous les jours devroit être l'aliment de votre ame, eſt-ce aſſez dans tout le cours d'une année de vouloir ſeulement une fois y avoir part ! Il eſt donc certain que la vûë du Fils de Dieu a été que nous euſſions dans le chriſtianiſme un uſage libre & frequent de la communion. Il n'eſt pas moins certain que le Fils de Dieu ne peut ſe contredire lui-même ; qu'il n'a pû avoir des intentions dont l'une devint par ſoi-même un empêchement eſſentiel à l'autre ; dont l'une ſervit de raiſon, & de raiſon ſolide, pour combattre & renverſer l'autre. Par conſequent,

Prov. 9.

Amb.

dés que nous voyons qu'il nous a portez à la frequente communion, & qu'il nous y porte; que c'eſt ce qu'il deſire de nous, & à quoi il nous appelle, quelle concluſion devons-nous tirer de là, ſinon celle que j'ay déja marquée; ſçavoir, que ſi d'ailleurs il nous a ordonné de ne nous preſenter à ſa table qu'avec la robe de nôces; c'eſt-à-dire, qu'avec une conſcience nette & purifiée de toutes ſoüilleures, cette pureté neanmoins & cette condition, toute indiſpenſable qu'elle eſt, ne vous peut être d'elle-même un titre valable pour ne pas communier ſouvent.

Que veux-je dire aprés-tout, Chrêtiens Auditeurs? car c'eſt ici qu'il faut m'expliquer, & lever le ſcandale où pourroit vous jetter ma propoſition mal interpretée & mal expliquée. Eſt-ce mon ſentiment que malgré l'état du peché, vous deviez, pour vous conformer aux deſſeins de Jeſus-Chriſt touchant la communion frequente, venir à ſon autel & recevoir ſon ſacrement? Malheur à moi ſi j'authoriſois en aucune ſorte une telle prophanation, & malheur à quiconque feroit ce criminel abus du plus ſaint de nos myſteres, & ſe rendroit par là, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, coupable du corps & du ſang d'un Dieu? Mais quelle eſt ma penſée? c'eſt que vous raiſonnez d'une façon, & qu'il faudroit raiſonner de l'autre. C'eſt que

ous concluez à quitter la frequente ommunion parce que vous ne menez as une vie aſſez reglée ni aſſez exemlaire, lorſque vous devriez ſeulement onclure à vivre plus regulierement & lus exemplairement pour retenir la frequente communion. C'eſt que vous dies, je tiens une conduite trop peu chrêiennne & trop peu édifiante, pour frequenter un ſacrement dont les Anges mêmes ſe croiroient indignes; je ne veux donc pas communier ſouvent: au lieu qu'il ſeroit bien plus à propos de dire, je dois communier ſouvent & je le veux pour entrer dans l'eſprit de Jeſus-Chriſt, pour ne laiſſer pas inutile le precieux don que nous en avons reçû, pour ne me pas priver des avantages ineſtimables qui y ſont attachez; & puiſque la communion frequente ne peut s'accorder avec une conduite telle que la mienne, je veux donc, non pas renoncer à la communion parce que je n'y ſuis pas diſpoſé, mais changer de conduite afin de m'y diſpoſer.

Ainſi la pureté de vie qu'attend de nous le Sauveur des hommes, ne ſera plus préciſement un obſtacle à la frequentation du divin myſtere: mais ce ſera un motif pour travailler à acquerir tout le merite & toute la preparation qu'il requiert. C'eſt-à-dire, que ce ſera un motif pour renoncer à cette liaiſon, à cette habitude, à ce commerce & à ce plaiſir

que la loi défend, & qui deshonoreroit ſpecialement la chair de Jeſus-Chriſt. Un motif pour attaquer ces paſſions & pour les ſurmonter, pour humilier cet orgueil, pour reprimer cette ambition, pour éteindre cette convoitiſe, pour étouffer ce reſſentiment qui dans vous ne peut compatir avec la preſence réelle de Jeſus-Chriſt. Un motif pour vous detacher du monde, pour vous détromper de ſes maximes, pour vous degager de ſes intrigues, pour vous retirer de ſes aſſemblées, pour vous interdire ſes ſpectacles, ſes divertiſſements & ſes jeux, qui directement oppoſez à la morale chrétienne vous ſepareroient de Jeſus-Chriſt. Un motif pour exciter votre pieté, pour ranimer votre ferveur, pour vous addonner à la priere, à la méditation des choſes ſaintes, aux exercices de la penitence, à la pratique des bonnes œuvres & de toutes les vertus capables de vous rendre plus agreables à Jeſus-Chriſt, & de vous unir plus étroitement avec Jeſus-Chriſt. Voilà, dis-je, à quoi vous engagera l'obligation de vous éprouver & de purifier votre cœur, afin d'être en état d'y placer Jeſus-Chriſt. Du moins, voilà à quoi elle doit vous engager, mais à quoi vous ne voulez pas qu'elle vous engage. Car developpons de bonne foi tout ce myſtere. Si cette obligation eſt pour vous un obſtacle à la frequente communion, elle ne l'eſt que parce que vous le voulez. Non, elle ne l'eſt que

parce que vous voulez demeurer toûjours dans le même attachement, le même eſclavage, les mêmes liaiſons, ſans faire le moindre effort pour les rompre & pour en ſortir. Elle ne l'eſt que parce que vous voulez toûjours vivre au gré de vos deſirs, flatter vos ſens, ne leur refuſer rien, ne les gêner en rien, & ſuivre en aveugle la cupidité qui vous entraine. Elle ne l'eſt que parce que le monde vous plaît, & que vous voulez toûjours le voir, toûjours être de ſes compagnies qui vous diſſipent, & de ſes parties de plaiſir qui vous corrompent. Elle ne l'eſt que parce que vous ne pouvez pas, ou plûtôt que vous ne voulez pas vous reſoudre une fois à prendre quelque choſe ſur vous, pour vous reveiller de l'aſſoupiſſement où vous êtes à l'égard de votre ſalut & de tout ce qui concerne la ſanctification de votre ame, pour vous tirer ſur cela de votre langueur, pour vous affectionner aux devoirs de la religion, & pour les remplir. Or dés qu'elle n'eſt obſtacle que par votre volonté depravée, j'ay raiſon de dire qu'elle ne l'eſt point d'elle-même; & j'ay toûjours droit de vous reprocher cet éloignement de la communion qui vous eſt ſi habituel, & que vous prétendez juſtifier par cela même qui le condamne.

Cependant, Chrêtiens, ſans inſiſter davantage ſur ce point, dont je me ſuis déja expliqué plus à fond dans un autre

diſcours, je vois ce que quelques-uns auront à me repondre ; & pour leur inſtruction, je dois encore aller plus avant. En effet, me diront-ils, que la pureté neceſſaire pour frequenter le ſacrement de Jeſus Chriſt, ne ſoit pas en ſoi un empêchement & un obſtacle à la communion, que ce ſoit ſeulement un motif pour employer nos ſoins à nous mettre, autant qu'il eſt poſſible, dans cet état de pureté & dans cette ſainte diſpoſition, nous en convenons & nous voulons auſſi travailler à la reformation de notre vie. Mais ce changement n'eſt pas l'ouvrage d'un jour ; on ne parvient pas tout d'un coup à cette perfection, qui bannit d'une ame le vice, qui y fait naître les vertus : il faut du temps pour arriver là ; & pendant tout ce temps, n'eſt-ce pas une eſpece de penitence, & une penitence loüable, que de ſe tenir éloigné de la table du Sauveur & de ſon autel ? Tout ceci, mon cher Auditeur, contient divers articles, que je reprends, & ſur leſquels je vais vous declarer quelques-unes de mes penſées.

Car, dites-vous, il faut du temps : je le veux, pourvû que ce ſoit un temps borné ; pourvû que ce temps n'aille pas à l'infini, & que d'un terme à l'autre on ne cherche pas toûjours à le prolonger ; pourvû que ce temps d'épreuve ne vous tienne pas les années entieres ſans manger ce pain celeſte, qui doit être votre

votre ſoutien, & dont vous ne pouvez vous paſſer ; pourveu que ce ne ſoit, ni votre lâcheté qui regle ce temps ; ni vos prejugez & votre opiniâtreté. Et ne ſçait-on pas à quels excés ont été là-deſſus des eſprits entêtez & aveuglez : juſqu'à ſe faire une pieté, je dis une pieté chimerique, de manquer aux preceptes de l'Egliſe, & de violer l'un de ſes commandemens les plus ſolemnels, qui eſt celui de la pâque ?

Mais cette abſtinence ſpirituelle, ajoûtez-vous, eſt une penitence. Ainſi le diſoit-on du temps de ſaint Ambroiſe, comme il l'a lui-même remarqué. Il y en a, ce ſont les paroles de ce ſaint Docteur, il y en a qui ſe font une penitence de ſe priver de la participation des ſaints myſteres : *Sunt qui arbitrantur hoc eſſe pœnitentiam, ſi abſtineant à ſacramentis cœleſtibus.* Mais quelle penitence, pourſuit ce même Pere, & n'eſt-ce pas ſe traiter trop ſeverement ſoi-même, en s'impoſant une peine, de ſe refuſer le remede dont on doit attendre ſa gueriſon & ſon ſalut ? *Severiores in ſe judices ſunt, & pœnam dum imponunt ſibi, declinant remedium.* Voilà comment en jugeoit un des plus ſaints & des plus grands paſteurs de l'Egliſe : voilà ce qu'il regardoit comme une penitence trop rigoureuſe. Mais moi, ſans aller contre ſon ſentiment que je dois reſpecter, je puis dire que de nos jours ce ſeroit une peni-

Ambr.

Idem.

tence bien commode pour tant de mondains & de mondaines ; que volontiers ils s'y aſſujettiroient, & qu'elle ſe trouveroit bien de leur goût, puiſqu'elle les dechargeroit d'un des devoirs du chriſtianiſme qui s'accorde, moins avec leur vie oiſive, ſenſuelle & diſſipée. Si c'eſt-là maintenant la penitence qu'on leur preſcrit, de la maniere que le monde eſt diſpoſé, il ſera bien-tôt rempli de penitens.

Mais enfin, concluez-vous, on ne peut être trop parfait pour communier. Non certes, mon cher Auditeur, on ne peut être trop parfait ; mais on peut d'abord exiger trop de perfection de ceux qui communient, ou qui deſirent ce precieux avantage. C'eſt-à-dire, on ne peut être trop parfait eû égard à la dignité du ſacrement, qui ſera toûjours, quoique nous puiſſions faire, au-deſſus de toutes nos diſpoſitions ; mais en même-temps on peut trop exiger d'abord de perfection de ceux qui le frequentent, eû égard à la foibleſſe humaine, que le Sauveur des hommes n'a point dedaignée, & qu'il a voulu même ſoutenir par ſon ſacrement. Ce ſont des maladès, ils ont leurs infirmitez, leurs fragilitez ; & c'eſt pour cela même que le medecin de leurs ames les appelle à lui, afin de les guerir & de les fortifier. Auſſi prenez garde, qui ſont ceux que le Maître de notre Evangile

fait ramaſſer dans les places publiques, & qu'il raſſemble à ſon feſtin ? ce ne ſont point préciſement les riches, les grands, les ſaints, mais les pauvres, mais les petits, mais les infirmes, les aveugles & les boiteux : *Exi citò in plateas & vicos civitatis ; & pauperes ac debiles, & cæcos, & claudos introduc huc.* Non-ſeulement il ne les exclut point de ſa table ; il ordonne à ſes miniſtres de leur faire une eſpece de violence pour les y attirer : *Compelle intrare.* Que nous marque cette figure ? Il ne faut pas une longue reflexion pour le connoître, & il vous eſt aiſé, Chrétiens, d'en faire vous mêmes l'application. *Luc. 6. 14.* *ibid.*

Tout ceci neanmoins veut encore un plus ample éclairciſſement ; & ſans cela je pourrois craindre, en vous faiſant éviter un excés, de vous conduire dans un autre. Or toute extremité eſt mauvaiſe, & outre que j'en ſuis naturellement ennemi, mon miniſtere m'oblige ſpecialement à m'en preſerver. Rendre l'uſage de la communion trop facile, c'eſt un relâchement ; mais d'ailleurs le rendre trop difficile & comme impratiquable, c'eſt une rigueur hors de meſure. Cherchons donc le juſte milieu, qui corrige l'un & l'autre, & ſans nous porter ni à l'un ni à l'autre, tenons-nous-en aux principes d'une ſolide theologie. Renouvellez, s'il vous plaît, votre attention ; car voulez-vous ſçavoir, Chrétiens,

quelle a été une des erreurs les plus remarquables de notre ſiecle, quoique des moins remarquées ? le voici : c'eſt qu'en mille ſujets, & ſur tout en celui-ci, on a confondu les preceptes avec les conſeils ; ce qui étoit d'une obligation indiſpenſable avec ce qui ne l'étoit pas ; les diſpoſitions abſolument ſuffiſantes, avec les diſpoſitions de bien ſeance, de ſurérogation, de perfection ; en un mot, ce qui faiſoit de la communion un ſacrilege, avec ce qui en diminuoit ſeulement le merite & le fruit. Voilà ce que l'on n'a point aſſez demélé, & ce qu'il étoit neanmoins trés-important de diſtinguer. En effet, citons, tant qu'il nous plaira, les Peres & les Docteurs de l'Egliſe ; accumulons & entaſſons autoritez ſur autoritez ; recüeillons dans leurs ouvrages tout ce qu'ils ont penſé & tout ce qu'ils ont dit de plus merveilleux ſur l'excellence du divin myſtere ; expoſons tout cela dans les termes les plus magnifiques & les plus pompeux, & formons-en des volumes entiers ; encheriſſons même, s'il eſt poſſible, ſur ces ſaints auteurs, & debitons encore de plus belles maximes touchant la pureté que doit porter un chrétien à la table de Jeſus-Chriſt ; faiſons valoir cette parole qu'ils avoient ſi ſouvent dans la bouche, & qui faiſiſſoit de frayeur les premiers fidéles, *Sanctis ſanctis* : aprés avoir épuiſé là-deſſus tou-

re notre éloquence, & tout notre zele, il en faudra toûjours revenir au point decidé, que quiconque eſt en état de grace, exempt de peché, je dis de peché mortel, eſt dans la diſpoſition de pureté qui ſuffit, ſelon la derniere rigueur du precepte, pour communier. Ainſi nous l'enſeigne le Concile de Trente, & c'eſt une verité de foi. De-là il s'enſuit que ſi je ſuis ſouvent en cet état de grace, j'ay dés-lors la pureté abſolument ſuffiſante pour communier ſouvent; & que ſi tous les jours de ma vie je me trouvois en cette même diſpoſition, j'aurois chaque jour de ma vie le degré de pureté neceſſairement requis pour ne pas prophaner le corps de Jeſus-Chriſt en communiant; & non ſeulement pour ne le prophaner pas & ne pas encourir la cenſure de ſaint Paul: *Judicium ſibi manducat & bibit*; mais pour recüeillir à l'autel du Seigneur une nouvelle force & y recevoir un nouvel accroiſſement de grace. Si bien qu'en ce ſens la parole de ſaint Auguſtin ſe verifieroit à mon égard: *Accipe quotidiè quod quotidiè tibi proſit*; prenez cette divine nourriture autant de fois qu'elle vous peut profiter, & ſi tous les jours elle vous profite, prenez-la tous les jours. Je dis plus: car delà même il s'enſuit, que tout homme dans le chriſtianiſme eſt obligé ſous peine de damnation, non pas de communier tous les jours, mais d'être tous les jours diſpoſé à communier: pourquoi? parce

2. Cor. 11. 29.

Aug.

qu'il n'y en a pas un qui n'ait une obligation eſſentielle de perſeverer tous les jours dans la grace de Dieu, & de ſe preſerver de tout peché grief. *Sic vive*, ajoutoit ſaint Auguſtin, *ut quotidiè mereatis accipere.* Communiez plus ou moins ſouvent, ſelon que l'eſprit de Dieu vous l'inſpirera; mais quand à la préparation habituelle, vivez de telle ſorte que chaque jour vous puiſſiez vous nourrir de ce pain de ſalut. Raiſonnez, mes chers Auditeurs, & formez ſur cela toutes les difficultez que votre eſprit peut imaginer: voilà des principes ſtables contre leſquels tous les raiſonnemens ne prévaudront jamais.

Ce qui nous trompe, obſervez ceci, je vous prie, ce qui nous trompe, & ce qui fait peut-être que quelques-uns ont peine à goûter ces principes que je viens d'établir, c'eſt que nous ne comprenons & que nous n'eſtimons point aſſez le merite que porte avec ſoi l'état de grace dont je parle; c'eſt que nous ne connoiſſons point aſſez ce que renferme cette exemption de tout peché mortel & de tout attachement au peché mortel. Ce n'eſt, ſelon nos idées, qu'un état fort commun, & plût à Dieu qu'il le fût bien dans le chriſtianiſme! Mais quoiqu'il en ſoit, je prétends que c'eſt un état très-ſublime, un état qui ſurpaſſe toute la nature, & où la vertu ſeule du Saint Eſprit, cette vertu toute-puiſſante, nous

pouvoit élever. Car pour examiner la choſe à fonds, qu'eſt-ce qu'un homme ſans peché mortel, & ſans nulle affection au peché mortel ? C'eſt un homme determiné (chaque parole demande ici toute votre reflexion) c'eſt, dis-je, un homme prêt & determiné à perdre tout, à ſe depoüiller de ſes biens, à ſacrifier ſon honneur, à verſer ſon ſang & à donner ſa vie, plûtôt que de conſentir à une penſée, que de former volontairement un deſir, que de rien dire, de rien entreprendre, de rien faire, qui puiſſe éteindre dans ſon cœur l'amour de Dieu. C'eſt un homme dans une diſpoſition ſemblable à celle de ſaint Paul, lorſque ce grand Apôtre s'écrioit : qui me ſeparera de la charité de Jeſus-Chriſt, *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti* ? ce n'eſt ni la proſperité, ni l'adverſité, ni la faim, ni la ſoif, ni les puiſſances du ciel, ni celles de la terre, ni le peril, ni la perſecution, ni le glaive, ni la mort. *Sed in his omnibus ſuperamus.* Un homme ainſi reſolu, & conſtant dans cette reſolution, malgré tous les dangers qui l'environent, malgré toutes les tentations qui l'attaquent, malgré tous les exemples qui l'attirent, malgré tous les combats qu'il a & à livrer & à ſoutenir, ſoit contre le monde, ſoit contre lui-même : cet homme, n'eſt-ce pas, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, un homme digne de Dieu ? Or l'état de grace ſuppoſe tout cela ; & avoir tout cela, n'eſt-ce *Rom.* 8. *Ibid.*

pas, ſuivant le langage du maître des gentils, être un ſaint ? Et ſi dans cet état & avec tout cela un chrétien participe aux ſacrez myſteres, ne peut-on pas dire alors & en particulier, que les choſes ſaintes ſont données au ſaint, *Sanctis ſanctis* ?

Ah ! mes chers Auditeurs, j'inſiſte là-deſſus, afin de vous faire un peu mieux entendre, que vous ne l'avez peut-être conçû juſqu'à preſent, combien il en doit coûter pour ſe maintenir mêmes dans le dernier degré, &, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, dans le plus bas étage de la ſainteté. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que nous en fuſſions tous là, & que pluſieurs qui ſe flattent d'y être, n'en fuſſions pas infiniment éloignez ! Qu'il ſeroit à ſouhaiter que dans les états mêmes les plus religieux par leurs engagemens & leur profeſſion, on trouvât toûjours cette premiere pureté de l'ame ! Il n'y auroit plus tant à craindre pour l'honneur dû au plus venerable de tous les ſacremens, parce qu'il ne ſeroit plus expoſé à tant de ſacrileges & de prophanations. Mais quoi ? eſt-ce donc ma penſée, que dés qu'un chrétien ſe croit en grace avec Dieu, & ſans nul de ces pechez qui nous rendent ennemis de Dieu, on doit lui accorder l'uſage frequent de la communion, & l'y engager ? non, mes Freres, & ſi je le prétendois ainſi, j'oublierois les regles que la ſage antiquité nous a

, & que je ſuis obligé de ſuivre.
ay parlé de la preparation eſſen-
k ſuffiſante pour ne pas violer la
du ſacrement ; mais il s'agit en-
l'honorer, & pour cela de joindre
diſpoſition de neceſſité, les diſpo-
le convenance, de pieté, de per-
Car ne vous perſuadez pas que
ave toutes les communions fre-
. Je ſerois bien peu inſtruit, ſi
ais les abus qui s'y gliſſent tous les
& j'aurois été bien peu attentif à
e paſſe ſans ceſſe ſous nos yeux,
l'épreuves ne m'avoient pas appris
rence qu'il faut faire des ames
es & des ames tiedes, des ames
euſes & des ames lâches ; des
idéles, exactes, appliquées, &
es negligentes, oiſives, ſans ſoin,
ilance, ſans attention ; des ames
ées d'elles-mêmes, mortifiées,
lies, & des ames ſenſuelles juſ-
ans leur prétenduë regularité,
s, diſſipées, toutes mondaines.
mettre également aux unes & aux
; l'approche des ſacremens ; de
ttre nulle diſtinction entre celles
voit ſous un beau maſque de de-
, orgüeilleuſes & autaines, ſen-
& delicates, politiques & inte-
, entieres dans leurs volontez,
dans leurs paroles, vives dans
eſentimens, precipitées dans leur
ite ; & celles au contraire qu'on

voit assidues à leurs devoirs & zelées pour leur avancement & leur sanctification ; en qui l'on trouve de la docilité, de l'humilité, de la patience, de la douceur, de la charité, & dont on remarque d'un temps à un autre les changemens & les progrés : encore une fois, de les confondre ensemble, de leur donner le même accés à la table du Sauveur, de les y admettre avec la même facilité, de ne discerner ni conditions ni caracteres, c'est mes chers Auditeurs, ce que je dois condamner ; & à Dieu ne plaise que je tombe jamais dans une telle prevarication. Mais aussi en demandant des ames solidement pieuses pour la frequentation des saints mysteres, de les vouloir d'abord au plus haut point de la saimeté chrétienne ; de leur retrancher pour quelques fragilitez qui échappent aux plus justes, le celeste aliment qui les doit nourrir ; de leur tracer une idée de perfection, sinon impossible dans la pratique, au moins trés-rare & d'une extrême difficulté ; de les tenir dans un jeûne perpetuel jusqu'à ce qu'elles soient parvenuës à ce terme, & de leur faire envisager comme une vertu, comme un merite devant Dieu, ce qui les éloigne de Dieu, ce qui les affoiblit & les desarme, voilà de que je ne puis convenir & de quoi je ne conviendrai jamais. Je les exhorterai à tendre sans cesse vers cette perfection, à se proposer toûjours cette

perfection, à faire chaque jour de nouveaux efforts pour s'élever à cette perfection; mais après tout, si ces ames n'y ſont pas encore arrivées, ſi elles n'ont pas mis encore le comble à cette tour évangelique qu'elles ont entrepris de bâtir; s'il leur reſte encore, comme au Prophete, du chemin avant que d'atteindre juſques au ſommet de la montagne d'Oreb, je ne les traiterai pas avec la même rigueur que ce convié qui fut chaſſé du banquet nuptial, parce qu'il s'y étoit ingeré temerairement; je ne leur défendrai point de manger; mais par une maxime toute oppoſée, je leur dirai ce que l'Ange dit à Elie: *Surge, comede; grandis enim tibi reſtat via*; venez avec confiance, & prenez ce pain qui vous eſt offert, & qui vous donnera des forces pour aller juſqu'au bout de de la carriere que vous avez à fournir. Car je me ſouviendrai que ce n'eſt point pour des forts & pour des juſtes que Jeſus-Chriſt eſt venu, mais pour des foibles & pour des pecheurs; que ce n'eſt point pour les ſacremens que Dieu a formé les hommes, mais que c'eſt pour les hommes qu'il a inſtitué les ſacremens; que ces hommes étant hommes, ils ne ſont point, quelque parfaits qu'on les ſuppoſe, d'une nature angelique, & que quoiqu'ils faſſent, ils ne ſe trouveront jamais ſans quelques imperfections; que s'il falloit attendre qu'ils en fuſſent 3. *Reg.* c. 19.

pleinement degagez pour les recevoir à la table du Seigneur, & qu'il ne leur manquât rien de tout ce qu'exige d'eux une severité outrée, pour leur accorder le bien-fait de la communion, à peine les Apôtres eux-mêmes, à peine les premiers Chrétiens, à peine les plus grands Saints auroient-ils pû y avoir part. Telles sont les regles generales que je suivrai: je dis les regles generales; car je sçai qu'il y en a de particulieres pour certains états, pour certaines personnes, selon certaines conjonctures, dont le détail seroit infini, & que je laisse à l'examen des pasteurs de l'Eglise & des directeurs auſquels il appartient d'en juger. Il me suffit d'avoir verifié ma premiere proposition de la maniere que je l'ai entenduë, sçavoir, que la pureté requise pour participer au sacrement de Jesus-Christ, n'est point en soi & ne doit point être communément un obstacle à la frequente communion. D'où je passe à l'autre verité, qui n'est pas moins importante; & je soutiens même qu'un des plus seûrs & des plus puissans moyens pour acquerir une sainte pureté de vie, c'est la frequente communion. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

II. ART. DE tous les sacremens, nul autre n'a plus d'effet, ni même autant d'effet dans l'homme, que celui du corps de

Jesus-Christ ; & son effet est d'imprimer en l'ame qui le reçoit, un caractere de pureté & de sainteté. Pourquoi cet adorable sacrement est-il si efficace, & d'où lui vient cette force superieure ? la raison en est évidente : c'est qu'il contient en soi l'auteur de la grace. Tous les autres sacrements n'operent que par une vertu émanée de Jesus-Christ, & qui leur est communiquée par Jesus-Christ. Mais en celui-ci c'est Jesus-Christ lui-même, Jesus-Christ present en personne, qui agit, puisque ce divin sacrement n'est autre chose que Jesus-Christ même caché sous les especes qui le couvrent. Or comme le feu échauffe bien plus quand il est appliqué immediatement à son sujet, que lorsqu'il lui communique sa chaleur par un corps étranger : ainsi Jesus-Christ qui est le principe de tous les dons celestes & la source de toutes les graces, le doit-il repandre beaucoup plus abondamment dans nos cœurs quand il nous est uni par lui-même & par sa propre substance, que lorsqu'il les distribuë par un sacrement distingué de lui. Voilà le privilege singulier & incontestable de l'Eucharistie.

Mais cette grace speciale du sacrement de nos autels, quelle est-elle ; & cet effet salutaire qu'il produit, à quoi se reduit-il ? Je dis, Chrêtiens, que c'est à nous faire vivre d'une vie pure & sainte. Les autres sacrements ont des effets plus

bornez. Le baptême efface le peché d'origine, la confirmation nous fait confeſſer la foi, l'ordre nous met en état d'exercer les ſacrez miniſteres, l'extrême-onction nous fortifie aux approches de la mort & nous ſoutient dans ce dernier combat: mais l'Euchariſtie étend ſa vertu ſur toute la vie de l'homme, pour la ſanctifier, & ſi je puis parler de la ſorte, pour la diviniſer. Car vous devez bien remarquer avec moi l'excellente & eſſentielle proprieté de la chair de Jeſus-Chriſt dans ce myſtere. C'eſt un aliment, & l'aliment de nos ames. Au lieu que l'eſprit, ſelon les loix ordinaires & naturelles, doit vivifier la chair; ici, par un miracle au-deſſus de toute la nature, c'eſt la chair qui vivifie l'eſprit; *Caro mea verè eſt cibus.* Et de là nous pouvons connoître quel fruit il y a donc à ſe promettre de la frequente communion. Car à force de manger une viande, on en prend peu à peu les qualitez: mais ſi je n'en uſe que trés-rarement, ſi je n'en fais ma nourriture qu'une fois dans tout le cours d'une année, je n'en reſſentirai preſque nulle impreſſion, & mon temperament ſera toûjours le même. Ainſi, qu'un chrêtien dans l'uſage du ſacrement de Jeſus-Chriſt, s'en tienne préciſement à la Pâque; à peine en retirera-t-il quelque profit, & le pourra-t-il appercevoir. C'eſt une viande, il eſt vrai; c'eſt de toutes les viandes la plus ſolide, j'en conviens,

Joan. 6.

c'eſt une viande toute divine & toute puiſſante, je le ſçais : mais que lui ſervira la vertu de cette viande, ſi par un degoût naturel, ſi par une negligence affectée, ou par une ſuperſtitieuſe reſerve, il ne s'en nourrit pas & qu'il la laiſſe ſans y toucher ? Par conſequent, veut-il qu'elle lui ſoit utile & profitable, il faut qu'elle lui ſoit commune & ordinaire. Alors il verra ce que peut cette chair ſacrée, & mille épreuves perſonnelles l'en convaincront. Elle le transformera dans un homme tout nouveau. C'eſt une chair virginale : elle amortira dans ſon cœur le feu de la cupidité qui le brûle, elle y éteindra l'ardeur des paſſions qui le conſument ; elle purifiera ſes penſées, elle reglera ſes deſirs, elle reprimera les revoltes de ſes ſens, & les tiendra ſoumis à l'eſprit. C'eſt une chair ſainte & immolée pour la reparation du peché : elle detruira dans ſon ame l'empire de ce mortel ennemi qui le tyrannifoit ; elle le fortifiera contre la tentation, contre l'occaſion, contre l'exemple, contre le reſpect humain, contre le monde, contre tout ce que l'enfer employe à notre ruine ſpirituelle & à la perte de notre innocence ; elle le remplira d'une grace victorieuſe, qui le fera triompher des inclinations perverſes de la nature, des mauvaiſes diſpoſitions du temperament, des retours importuns de l'habitude, des attraits corrupteurs du

plaiſir, des amorces de l'interêt, de toutes les attaques où il peut être expoſé & où il pourroit malheureuſement ſuccomber. C'eſt la chair d'un Dieu : elle le degagera de toutes les affections terreſtres pour l'élever à Dieu, pour l'attacher à Dieu, pour ne lui inſpirer que des vûës, que des ſentiments chrêtiens & dignes de Dieu. Car ce ſont là les heureux effets de ce celeſte aliment, ſelon que l'Ecriture elle-même nous les a
Zach. 9. marquez. *Quid enim bonum ejus eſt, & quid pulchrum ejus, niſi frumentum electorum, & vinum germinans virgines?* Qu'y a-t-il en elle, diſoit le prophete Zacharie, parlant de l'Egliſe de Jéſus-Chriſt dont il avoit une connoiſſance anticipée, qu'y a-t-il de bon en elle & de beau par excellence, ſi ce n'eſt ce pain des élûs & ce vin qui fait les vierges ? Paroles que tous les interpreres ont expliquées de la trés-ſainte Euchariſtie. Elle fait les vierges, dit ſaint Bernard, parce qu'elle réfrene les appetits ſenſuels, parce qu'elle modere & qu'elle arrête les emportements d'une aveugle concupiſcence, parce qu'elle met en fuite le demon de l'impureté. Eſt-ce une image groſſiere & materielle, une idée, un ſouvenir, qui vous trouble ; eſt-ce un penchant qui ſe fait ſentir ; eſt-ce un objet ſeducteur qui vous éblouït, & qui vous attire ? venez à l'autel ; vous y trouverez un preſervatif aſſeuré, un remede prompt, un appui

ferme & des ames toûjours prêtes pour vous défendre. Une ſeule parole de ce Dieu Sauveur a chaſſé des corps les legions entieres d'eſprits immondes qui les infeſtoient : que fera-t-il preſent lui-même en vous, & demeurant en vous avec tout ſon être & tout ſon ſouverain pouvoir ?

De là ces comparaiſons dont les Peres ſe ſont ſervis, (& pourquoi ne m'en ſervirois-je pas aprés eux & comme eux ?) de là ces figures ſous leſquelles il nous ont repreſenté l'adorable ſacrement. Tantôt ils le comparent à un levain ; à ce bon levain dont a parlé l'Apôtre, à ce levain de juſtice & de ſainteté, qui ſe répand & s'inſinuë dans toute la maſſe pour la faire lever ; c'eſt à-dire, qui ſe communique à toutes les puiſſances de l'homme interieur, pour l'animer & le vivifier. Tantôt ils le comparent à un feu, qui penetre le fer même, qui en conſume la roüille, qui l'embraze & le rend lui-même tout brûlant : *Etenim Deus noſter ignis conſumens eſt.* Hebr. 12. 29. Or prenez-garde, reprend ſur cela ſaint Cyprien : comme le fer dans le feu perd ſa premiere forme & en acquiert une plus noble ; comme il devient feu, de fer qu'il étoit : auſſi par une union intime & frequente avec Jeſus-Chriſt, nous nous trouvons inſenſiblement convertis en Jeſus-Chriſt ; nous ceſſons d'être ce que nous étions pour être quelque choſe de ce qu'eſt Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt plus

nous ſeulement qui vivons en Jeſus-Chriſt, c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en nous, de la même ſorte qu'il vivoit dans le grand Apôtre : *Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Chriſtus.* Gal. 2. Envoilà ſans-doute, Chrétiens, une des plus belles prerogatives du ſacrement que nous recevons par la communion. Les autres viandes dont nous uſons, ſe changent en notre propre ſubſtance ; mais celle-ci nous change nous-mêmes en elle. Changement, ô mon Dieu, qui me doit être bien glorieux & bien avantageux. Car il eſt bien plus convenable & plus à ſouhaiter pour moi d'être changé en vous, que ſi vous l'étiez en moi. L'étant en moi, vous perdriez votre ſainteté, parce que je ne ſuis que peché & qu'injuſtice : vous y perdriez toutes vos perfections, parce que je n'ay rien de moi-même & que je ne ſuis rien. Mais moi l'étant en vous, autant que je le puis être, j'acquiers tous ce que je n'avois pas & que je ne pouvois avoir que de vous. J'étois foible, & je deviens fort ; j'étois aveugle, & je deviens clair-voyant ; j'étois pecheur, & par la plus heureuſe transformation, je viens ſaint.

Tout cela, dites-vous ; mon cher Auditeur, ſuppoſe certaines diſpoſitions, & ſans ces diſpoſitions, la frequente communion non-ſeulement n'opere rien de tout cela ; mais au lieu de tout cela, elle ne ſert qu'à nous rendre encore plus

coupables. Je l'avoûë ; mais c'eſt de là même que je tire une nouvelle preuve des fruits de converſion & de ſanctification qu'elle doit produire. Entrez dans ma penſée. En effet, nous ne pouvons douter ſelon les regles ordinaires qu'un chrêtien qui ſe rend aſſidu à la table de Jeſus-Chriſt & qui s'eſt fait une loi de communier ſouvent, n'ait au moins un fonds de chriſtianiſme & de religion dans l'ame. Nous ne pouvons pas plus douter qu'il ne ſoit ſuffiſamment inſtruit de la dignité du ſacrement auquel il participe ; de la reverence qui lui eſt dûë, & de la preparation qu'il convient d'y apporter. Or je prétends qu'avec ce fonds de religion, qu'avec cette connoiſſance des diſpoſitions que demande le divin myſtere, il n'eſt pas moralement poſſible que ce chrêtien retienne la frequente communion ſans être puiſſamment & continuellement excité à purifier ſon cœur, à regler ſes mœurs, à reformer ſa conduite, à mettre entre ſes communions & ſes actions toute la proportion neceſſaire & qui dépend de lui. Car s'il reſte à une ame quelques ſentiments religieux, quel frein pour l'arrêter dans les rencontres, ou quel aiguillon pour la piquer, que cette penſée: je dois demain, je dois dans quelques jours approcher de la table de mon Sauveur & de mon Dieu ; je dois paroître en ſa preſence, & m'unir à lui. De ce ſouvenir, quels reproches

naiſſent dans une conſcience qui ne ſe ſent pas aſſez nette ? Quelles vûës de ſon indignité ; quels troubles interieurs & quels combats, qui ſe terminent enfin à des ſaintes reſolutions, & à former le deſſein d'une vie toute nouvelle ! C'eſt pour cela que les directeurs des ames les plus éclairez n'ont point de moyen qu'ils employent plus ſagement, plus efficacement, plus communement pour maintenir certains pecheurs dans la bonne voye où ils ſont entrez en ſe convertiſſant à Dieu, que de leur preſcrire certaines communions & à certains temps marquez. C'eſt pour cela que les maîtres de la morale ont établi comme une maxime indubitable, qu'il y en a pluſieurs à qui la frequente communion eſt non-ſeulement ſi utile, mais ſi neceſſaire, qu'ils y ſont obligez ſous peine de peché mortel, n'ayant point pour ſe conſerver, de meilleur moyen, ni de preſervatif plus aſſeuré.

Mais aprés tout, nous ne voyons point ces grands effets de la communion. Ainſi parlent bien de mondains, & c'eſt peut-être ce qu'ils me repondent actuellement dans le ſecret de leur cœur. Or voici ſur quoi il faut les detromper, & la reponſe que j'ai de ma part à leur faire. Car ils ne voyent pas ces effets ſi ſalutaires & ſi merveilleux, parce qu'ils ne les veulent pas voir, parce qu'ils ne ſe mettent point en peine de les voir, parce

qu'ils y font trop peu d'attention pour les voir : mais moi je les ay vûs, je les ay vûs cent fois, je les vois encore tous les jours ; & puiſque vous en appellez, mon cher Auditeur, à l'experience, elle m'apprend des choſes dont il eſt bon que vous ſoyez inſtruit, & qui acheveront de vous convaincre. C'eſt premierement, que les plus grands ſaints de l'Egliſe de Dieu & les ames les plus élevées par leur pieté, ſe ſont fait & ſe font tous ou preſque tous une regle de communier ſouvent ; que tout ce qu'il y a eu de bien en eux & tout ce qu'il y en a, ils l'ont attribué & l'attribuent particulierement à cette pratique de la frequente communion ; qu'ils l'ont regardée & qu'ils la regardent comme le fonds de toutes les graces dont ils ont été comblez & de toutes les vertus qu'ils ont acquiſes. Je ſçais que quelques-uns s'en ſont retirez par humilité, & qu'il s'en trouve encore qui veulent s'en abſtenir par le même principe. Mais je ſçais auſſi que les ſaints de ce caractere & de ce ſentiment ſont en trés-petit nombre ; que s'ils s'éloignent de la communion, ce n'eſt qu'avec peine, ce n'eſt que pour un temps, qu'ils abregent le plus qu'ils peuvent ; ce n'eſt que dans des occaſions extraordinaires, & par des inſpirations particulieres. Or tout ce qu'il y a eu dans les ſaints des particulier & d'extraordinaire, ne nous doit point ſervir de modelle. Voilà neanmoins

notre aveuglement, & mêmes notre malignité. Pour un ſaint à qui Dieu par des vûës ſpeciales & qu'il ne nous appartient pas d'approfondir, peut avoir inſpiré de rendre ſes communions moins frequentes, nous en trouvons mille autres à qui il inſpire le contraire: que dis-je? nous trouvons qu'il fait tenir une conduite oppoſée preſque à tous les autres; & l'on veut que les exemples d'une multitude innombrable, qui nous montrent évidemment quel a été & quel eſt encore l'eſprit general des ſaints cedent à un ſeul exemple où nous devons reſpecter les deſſeins de Dieu, mais que Dieu n'a point prétendu nous donner pour guide. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut donc pas dire que l'on n'apperçoive dans le chriſtianiſme nul effet de la frequente communion, puiſque tant de ſaintes ames, d'un conſentement univerſel, ſe reconnoiſſent redevables de tout ce qu'elles ſont, à cet exercice ſi utilement & ſi conſtamment établi. Ce que je vois en ſecond lieu, c'eſt que ceux qui font profeſſion de frequenter le ſacrement de nos Autels, vivent la plûpart dans une plus grande innocence & une plus grande regularité. Car ſans nous laiſſer aller à certains préjugez contre la devotion, examinons bien qui ſont ces perſonnes qu'on voit paroître avec plus d'aſſiduité à la table de Jeſus-Chriſt. Outre les prêtres du Seigneur que leur

iniſtere y engage, ce ſont des vierges
ieuſes qui vivent au milieu du monde
ns être du monde, ou comme ſi elles
'en étoient pas. Ce ſont des Dames
hrétiennes ſeparées des vaines com-
agnies du ſiecle, addonnées à la priere,
la lecture des livres de pieté, aux bon-
es œuvres. Ce ſont des ames choiſies,
elées pour l'honneur de Dieu, charita-
les envers le prochain, ſolidement
ccupées de leur ſalut. Or il eſt conſtant
ue s'il y a encore de la ſainteté ſur la
erre, c'eſt dans ces ſortes d'états qu'elle
: rencontre. Peut-être y en a-t-il quel-
ques uns, qui par la plus monſtrueuſe
lliance, voudroient accorder enſemble
a frequente communion & une vie mon-
laine; mais c'eſt de quoi nous ſommes
eu temoins, de quoi nous avons peu
l'exemples, & ce qui paſſe pour une
bomination. Il eſt donc vrai que la plus
aine partie du chrianiſme eſt de ceux
ui communient plus ſouvent; & cette
:xperience que nous avons, n'eſt pas
noins avantageuſe à la frequente com-
nunion que la premiere. Car ſi je vous
liſois d'une viande, que tous ceux qui
oüiſſent d'une bonne ſanté, en uſent
ordinairement; & que plus ils en font
l'uſage, mieux ils ſe portent, il n'y a
erſonne qui ne la ſouhaitât, qui ne
rit ſoin de s'en pourvoir & qui ne la
mangeât. Or je vous dis qu'il y a dans
'Egliſe un pain, tel, que ce ſont les

plus forts qui en font leur nourriture, & que ceux qui en font leur nourriture la plus commune, deviennent les plus forts. Cela me ſuffit, & ne doit-il pas vous ſuffire ? Enfin, ce que j'obſerve en troiſiéme lieu, c'eſt que tout ce qu'il y a de gens vicieux, de libertins, de mondains & de mondaines, ne communient que très-rarement, qu'ils n'approchent de la ſainte table que le moins qu'il leur eſt poſſible; que du moment qu'ils ont commencé à ſe deregler, ils ont commencé à ſe relâcher dans l'uſage des ſacrements, & ſur-tout de celui-ci; qu'ils n'y vont que par neceſſité, que par reſpect humain, que pour garder quelques dehors; & que ſouvent ils en viennent juſqu'à ſe diſpenſer de la communion paſchale : pourquoi ? parce qu'ils ſentent bien à quoi les porteroit la participation des ſacrez myſteres; & que ne voulant pas être gueris, ils fuyent le remede dont ils connoiſſent la force & dont ils ne peuvent ignorer la ſouveraine vertu. Voilà encore une fois ce que je remarque, & ce qu'il ne tient qu'à vous de remarquer auſſi bien que moi.

Nous le ſçavons, reprendra quelqu'un; mais nous ſçavons en même-temps que telle & telle dont les communions ſont ſi frequentes, ont neanmoins leurs défauts comme les autres. Nous ſçavons qu'elles ſont ſenſibles & hautaines, qu'elles ſont vives & impatientes, qu'elles ſont

opiniâtres & obſtinées, qu'elles ont
animoſitez, leurs fierteż, leurs
ſies. Ah! mon cher Auditeur, ne
endez point là-deſſus dans un détail
conforme aux ſentimens de la cha-
chrétienne; & ſi vous ne voulez pas
miter dans l'uſage frequent de la
munion, pratiquez au moins à leur
d, & appliquez-vous à vous-même la
ime de ſaint Paul, que celui qui ne
ge point, n'a pas droit de mépriſer
i qui mange: *Qui non manducat, manducantem non judicet.* Si j'entreprenois *Rom. c. 14.*
s juſtifier, je vous dirois que ces
uts dont aucun n'échappe à votre
ire, ſi exacte & ſi ſevere, ſont ſou-
aſſez legers, bien au-deſſous des
uſes peintures que vous en faites, &
pardonnables à des ames que la
munion ne rend pas tout à coup par-
s, ni impeccables. Je vous dirois
pour un défaut que vous remarquez
ie vous exaggerez, il y a mille ver-
que vous ne remarquez pas, ou que
s tâchez malignement de rabaiſſer.
telle eſt l'injuſtice: une imperfection
certaines perſonnes, c'eſt un crime;
n crime réel dans l'eſprit des libertins
iecle; & mille perfections ne ſont
; ou ne ſont que de trompeuſes appa-
ces. Je vous dirois ce que le Fils de
u diſoit à l'hypocrite: que vous de-
vrez une paille dans l'œil de votre
chain, & que vous n'appercevez pas

elles ſe nourriſſent. Je vous diroi
elles ſont encore ſujettes malgré l
munion, à quelques fautes, ces
ſans la communion deviendroien
plus grièves; & que ne l'étant pas
devez en cela même reconnoître
cace du divin ſacrement, qui les
en tant de rencontres, & qui les
che de tomber dans des abîme
peut-être elles ne ſeroient jamais
Mais pourquoi m'engager dans u
tification qui n'eſt point ici nece
Cette perſonne, je le veux, pou
munier ſouvent, n'en eſt pas moi
chée à elle-même & à toutes ſes c
ditez, pas moins vindicative,
mediſante, moins intereſſée. S
que ferai-je? Je m'adreſſerai à e

votre bouche, l'auroit purgée de ces médisances & de ce fiel que vous répandez avec tant d'amertume ; entrant dans votre cœur, elle y auroit étouffé ces ressentimens & ces haines que vous y entretenez. Eprouvez-vous donc vous-même, examinez-vous, allez à la source du mal, & mettez-y ordre. C'est ainsi, dis-je, que je lui parlerai ; & si elle ne m'écoute pas, je deplorerai son aveuglement, je la condamnerai. Mais en la condamnant, condamnerai-je la frequente communion ? non, mes Freres : parce que je me souviendrai toûjours, qu'un moyen, par les mauvaises dispositions de celui-ci en particulier ou de celui-là, peut ne leur pas profiter, sans rien perdre de sa vertu en general, ni en lui-même.

Apprenons, Chrétiens, apprenons à mieux connoître le don de Dieu, & ne negligeons pas le plus grand de ses bienfaits. Rendons-nous aux pressantes invitations du maître qui nous appelle à son festin, & qui nous a preparé ce repas somptueux & delicieux. N'imaginons point de vains pretextes, pour nous priver volontairement d'un bien que nous avons au milieu de nous, & que nous devrions chercher au-delà des mers. Peut-être s'il étoit moins commun, le desireroit-on davantage, & le demanderoit-on avec plus d'ardeur. Mais faut-il donc que la liberalité de notre Dieu

plus noires le crime d'une com
indigne ; aidez-les à ſe laver ; à
rifier, & diſpoſez-les ainſi à rec
ſaint des ſaints. Mais du reſte
intimidant, prenez ſoin de les
& de les encourager. Ne vous fa
un principe de leur rendre l'accès
cile, qu'ils deſeſperent de pouv
admis au banquet. Ouvrez-leur l
de la ſale, ou du moins ne la
mez pas. Ne retranchez pas aux
le pain qui les doit ſuſtenter, &
quel ils periront. Ne le mettez pa
haut prix, qu'ils n'ayent pas de q
cheter. N'en ſoyez pas avares,
le Sauveur qui vous l'a confié po
en eſt ſi liberal ; &, ſi j'oſe m'e
de la ſorte, n'ayez pas plus à c
interêts de Dieu & de ſa gloire
Dieu lui-même ne les a. Vous n

divinité, qui toute entiere eſt cachée dans votre ſacrement, nous remplira d'une crainte religieuſe; mais en même temps votre infinie bonté, qui dans ce même myſtere épanche avec une eſpece de profuſion tous ſes tréſors, nous animera d'une confiance filiale. Dans le ſentiment de notre indignité, nous nous écrierons comme ſaint Pierre: retirez-vous de moi, mon Dieu; car je ſuis un pecheur, & rien de plus: *Exi à me, quia homo peccator ſum.* Mais du reſte, comptant comme le même Apôtre ſur votre grace, nous nous tiendrons auprès de vous, & nous vous dirons: à quel autre irions-nous, Seigneur; & loin de vous, où trouverions-nous la vie? *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* Luc. c. 5. c. 6. Vous nous recevrez, vous viendrez vous-même à nous & dans nous; vous vous communiquerez à nous, vous vous ferez ſentir interieurement à nous, juſqu'à ce que nous puiſſions ſans voile & face à face vous contempler & vous poſſeder dans l'éternité bien-heureuſe, où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR

LE TROISIE'ME DIMANCHE APRE'S LA PENTECOTE.

Sur la ſeverité chrétienne.

Erant appropinquantes ad Jeſum publicani & peccatores, ut audirent illum; & murmurabant phariſæi & ſcribæ, dicentes: quia hic peccatores recipit, & manducat cum illis.

Des publicains & des pecheurs venoient à Jeſus pour l'entendre; mais les phariſiens & les ſcribes en murmuroient, diſant: cet homme reçoit les pecheurs, & il mange avec eux. En ſaint Luc chap. 15.

ILs murmuroient, dit ſaint Gregoire Pape, ils condamnoient la conduite du Sauveur des hommes & l'accuſoient d'une molle indulgence à l'égard des pecheurs, parce qu'ils ne connoiſſoient pas le veritable eſprit de la ſainte loi qu'il

éfoit venu annoncer au monde. Pleins de faſte & d'orgüeil ils affectoient une fauſſe ſeverité, & ils auroient crû profaner leur miniſtere, en ſe communiquant à des ames criminelles & des recevant auprés d'eux. Mais telle eſt, mes Freres, la grande difference qui ſe rencontre entre la prétenduë ſainteté des phariſiens, & la ſainteté évangelique : l'une eſt ſevere juſqu'à ſe rendre inexorable & à étouffer tous les ſentiments d'une juſte compaſſion ; l'autre ne dedaigne perſonne, s'attendrit ſur les miſeres ſpirituelles du prochain & ne cherche qu'à les ſoulager. *Vera juſtitia compaſſionem habet, falſa deteſtationem.* Greg. Il n'eſt donc pas ſurprenant, ſelon des caracteres ſi oppoſez, que ces phariſiens & ces ſcribes ſe ſcandaliſaſſent de voir Jeſus-Chriſt au milieu des pecheurs leur prêchant ſa divine parole, leur enſeignant les voyes de la penitence, les viſitant & mangeant à leur table : & nous ne devons pas plus nous étonner, que le même Fils de Dieu ſans égard à l'injuſte ſcandale de ces devots du judaïſme, & à leur rigueur extrême, appellât autour de lui, comme un bon paſteur, ſes brebis perduës, qu'il travaillât à les ramener au bercail, qu'il leur fit entendre ſa voix dans leur égarement, & qu'il les accüeillit avec douceur dans leur retour : *Quia hic peccatores recipit, & manducat cum illis.* Que veux-je dire

aprés-tout, Chrétiens ? Eſt-ce que cet Homme-Dieu, pour attirer les pecheurs, flattoient le peché ? Eſt-ce qu'il leur ouvroit un chemin ſpacieux & commode, & qu'il manquoit de ſeverité dans ſa morale ? Il n'y a qu'à conſulter ſon Evangile pour ſe détromper d'une ſi groſſiere erreur. Il étoit ſevere, mais avec meſure, mais avec une ſageſſe toute divine ; au lieu que les Phariſiens l'étoient où il ne falloit pas l'être, & ne l'étoient pas où il falloit l'être. Ceci, mes chers Auditeurs, me preſente une occaſion bien naturelle de vous entretenir aujourd'hui de la vraye ſeverité, de vous en donner l'idée que vous devez avoir, de diſtinguer la ſeverité chrétienne de la ſeverité phariſienne, d'expoſer l'une & l'autre à votre vûë, & de vous faire ainſi connoître de quels écüeils vous avez à vous garentir dans la voye du ſalut, & quelle route vous avez à prendre pour les éviter. C'eſt particulierement en ces ſortes de ſujets que nous avons beſoin des lumieres & de l'aſſiſtance du Saint Eſprit, qui eſt un eſprit de diſcernement & de verité. Demandons-les par l'interceſſion de Marie, & diſons-lui : *Ave.*

SI la perte & la damnation de l'homme eſt dans lui-même, ſelon que le Prophete autrefois le reprochoit à Iſraël : *Perditio tua, Iſraël* ; je puis dire à

Ioſea. c. 9.

chrétiens, par une regle toute contraire, & ſuppoſant d'abord la grace comme un principe neceſſairement & abſolument requis, que c'eſt auſſi dans nous-mêmes & dans notre propre fonds qu'eſt notre ſanctification & notre ſalut. Pour trouver donc la veritable ſainteté & tout enſemble la veritable ſeverité de l'Evangile, nous ne la devons point chercher hors de nous, mais dans nous, parce que c'eſt dans nous qu'elle reſide, ou du moins en nous qu'elle doit conſiſter: je m'explique. Quelle étoit la severité des Phariſiens? une ſeverité toute exterieure, qui ne regardoit que les ceremonies de la loi, que les anciennes traditions, que les exercices publics de la religion. Ils ſanctifioient, pour ainſi parler, les dehors de l'homme, mais ils ne ſanctifioient pas l'homme. Car qu'eſt-ce proprement que l'homme, & qu'y a-t-il dans l'homme de plus eſſentiel? l'eſprit & le cœur. Or voilà où la severité Phariſienne ne s'étendoit point, & voilà ſur tout à quoi s'attache la ſeverité chrétienne & ce qui en fait le capital. Prenez garde, s'il vous plaît, & comprenez le deſſein & le partage de ce diſcours. Par rapport à l'eſprit, la ſeverité des Phariſiens étoit une ſeverité préſomptueuſe & obſtinée dans ſes jugemens. Par rapport au cœur, la ſeverité des Phariſiens étoit une ſeverité paſſionnée & violente dans ſes reſſenti-

l'homme, c'eſt l'eſprit; & le bannir de l'eſprit, c'eſt le bannir abſolument de l'homme. Or y a-t-il rien qui humilie plus l'eſprit, que ce qui le ſoumet, que ce qui le captive, que ce qui l'oblige à ſe dementir lui-même, à ne s'en point rapporter à lui-même, à ſe laiſſer conduire avec cette docilité des enfants, que S. Pierre demandoit aux fideles comme la premiere diſpoſition au chriſtianiſme : *Sicut modò geniti infantes* ? Severité qui par tout & en tout, retient toûjours l'homme dans les bornes de la droite religion, ne lui permettant jamais de s'émanciper des regles qui lui ſont preſcrites; le faiſant dépendre ſur tout ce qui concerne la foi, d'un juge ſuperieur & des deciſions de l'Egliſe; lui ôtant toute liberté de les examiner, de les expliquer, de les éluder; & ſans égard à ſes prétenduës connoiſſances, exigeant de lui un conſentement & une creance aveugle. Severité qui arrête les conteſtations, les diſputes, & qui par là même entretient dans tous les états l'union, la charité, la paix. Car ce n'eſt pas ſeulement dans l'Egliſe ni ſur les points de la religion, que l'attachement à ſon propre ſens cauſe les diviſions, les partis, les ſchiſmes : mais ſi nous pouvions remonter à la ſource de tant de differents & de querelles qui troublent dans le monde & dans toutes les conditions du monde, les familles

Petr. 2.

& les ſocietez, nous trouverions que la plûpart viennent de cette malheureuſe obſtination des eſprits qui ne veulent jamais ceder, jamais avoüer qu'ils ſe ſont trompez, jamais revenir de leurs preventions & de leurs idées. Or voilà neanmoins où il eſt important d'être ſevere: je dis de l'être pour ſoi-même; car on ne l'eſt que trop là-deſſus pour les autres: on ne veut que trop qu'ils ſe rendent à nos raiſons, qu'ils en paſſent par nos deciſions, qu'ils s'en tiennent à ce que nous avons prononcé, & qu'ils dépoſent leurs ſentiments pour prendre les nôtres. Mais que nous-mêmes nous entrions dans leurs vûës & que nous nous y conformions, c'eſt ſouvent à quoi nulle conſideration n'eſt capable de nous reſoudre. Voilà toutefois, je le repete, non-ſeulement où il eſt bon, où il eſt important, mais où il eſt neceſſaire que nous pratiquions la ſeverité de l'Evangile. Voilà où elle eſt moins ſuſpecte, parce que l'amour propre y a moins de part. Voilà où elle eſt plus auſtere, parce que c'eſt là qu'elle fait un plus grand ſacrifice. Voilà où elle eſt plus meritoire, puiſque le merite croit à proportion de la difficulté.

Ce n'eſt point ainſi que l'entendoient les phariſiens; & qu'étoit-ce que leur ſeverité, qu'une ſeverité preſomptueuſe? Ils étoient ſeveres pour jeûner, *Luc. 6. Jejunia bis in ſabbato*, ſeveres pour diſtri- 18.

l'homme, c'eſt l'eſprit; & le bannir de l'eſprit, c'eſt le bannir abſolument de l'homme. Or y a-t-il rien qui humilie plus l'eſprit, que ce qui le ſoumet, que ce qui le captive, que ce qui l'oblige à ſe dementir lui-même, à ne s'en point rapporter à lui-même, à ſe laiſſer conduire avec cette docilité des enfants, que S. Pierre demandoit aux fidelles comme la premiere diſpoſition au chriſtianiſme : *Sicut modò geniti infantes* ? Severité qui par tout & en tout, retient toûjours l'homme dans les bornes de la droite religion, ne lui permettant jamais de s'émanciper des regles qui lui ſont preſcrites; le faiſant dépendre ſur tout ce qui concerne la foi, d'un juge ſuperieur & des deciſions de l'Egliſe : lui ôtant toute liberté de les examiner, de les expliquer, de les éluder; & ſans égard à ſes prétenduës connoiſſances, exigeant de lui un conſentement & une creance aveugle. Severité qui arrête les conteſtations, les diſputes, & qui par là même entretient dans tous les états l'union, la charité, la paix. Car ce n'eſt pas ſeulement dans l'Egliſe ni ſur les points de la religion, que l'attachement à ſon propre ſens cauſe les diviſions, les partis, les ſchiſmes : mais ſi nous pouvions remonter à la ſource de tant de differents & de querelles qui troublent dans le monde & dans toutes les conditions du monde, les familles

1. Petr. c. 2.

& les societez, nous trouverions que la plûpart viennent de cette malheureuſe obſtination des eſprits qui ne veulent jamais ceder, jamais avoüer qu'ils ſe ſont trompez, jamais revenir de leurs preventions & de leurs idées. Or voilà neanmoins où il eſt important d'être ſevere: je dis de l'être pour ſoi-même; car on ne l'eſt que trop là-deſſus pour les autres: on ne veut que trop qu'ils ſe rendent à nos raiſons, qu'ils en paſſent par nos deciſions, qu'ils s'en tiennent à ce que nous avons prononcé, & qu'ils dépoſent leurs ſentiments pour prendre les nôtres. Mais que nous-mêmes nous entrions dans leurs vûës & que nous nous y conformions, c'eſt ſouvent à quoi nulle conſideration n'eſt capable de nous reſoudre. Voilà toutefois, je le repete, non-ſeulement où il eſt bon, où il eſt important, mais où il eſt neceſſaire que nous pratiquions la ſeverité de l'Evangile. Voilà où elle eſt moins ſuſpecte, parce que l'amour propre y a moins de part. Voilà où elle eſt plus auſtere, parce que c'eſt là qu'elle fait un plus grand ſacrifice. Voilà où elle eſt plus meritoire, puiſque le merite croit à proportion de la difficulté.

Ce n'eſt point ainſi que l'entendoient les phariſiens; & qu'étoit-ce que leur ſeverité, qu'une ſeverité preſomptueuſe? Ils étoient ſeveres pour jeûner, *Jejuno bis in ſabbato*, ſeveres pour diſtri- *Luc.* 18.

buer ou faire diſtribuer aux pauvres cer-
Luc. 6. 19. taines aumônes, *Dimidium bonorum meorum do pauperibus*; ſeveres pour obſerver à la lettre & dans la derniere ri-
Matth. 5. 15. gueur leurs traditions, *Quare diſcipuli tui tranſgrediuntur traditionem ſeniorum?* Mais du reſte, gens entêtez & remplis d'eux-mêmes, ſe regardant comme les oracles du peuple & les ſeuls maîtres de la vraye doctrine; ſe croyant ſuſcitez de Dieu pour la diſpenſer, & ne voulant la recevoir de perſonne, parce qu'ils ne ſe perſuadoient pas qu'elle pût être quelque part ailleurs que parmi eux; appellant tout à leur tribunal, & n'en reconnoiſſant nul autre. Que le Fils de Dieu fit en leur preſence les miracles les plus éclatants, au lieu de ſe laiſſer convaincre par de preuves ſi ſenſibles, ils ſçavoient les interpreter & en éluder les conſequences. Qu'il fulminât contre eux ſes anathêmes, ils les mépriſoient. Qu'il leur expliquât les plus belles & les plus ſaintes maximes de ſon Evangile, ils l'accuſoient de relâchement. Que de tous côtez on eût recours à lui, ou pour en obtenir des graces, ou pour écouter ſes divines leçons, ils le traitoient de politique artificieux & de ſeducteur. Qu'un aveugle-né gueri par cet Homme-Dieu, & leur rendant compte d'une ſi merveilleuſe gueriſon, entreprit de raiſonner avec eux, & de leur faire remarquer le pouvoir

ſouverain & la ſainteté de ſon bienfacteur, ils s'en formaliſoient, ils s'élevoient contre lui & le renvoyoient avec honte. C'eſt bien à un pecheur comme vous, lui diſoient-ils, de vouloir nous inſtruire: *In peccatis natus es totus, & tu docis nos.* Allez, & faites-vous le diſciple de ce prétendu prophete. Pour nous, nous ſçavons à qui nous en tenir, & nous ſommes les diſciples de Moïſe: *Tu diſcipulus illius ſis, nos autem Moyſi diſcipuli ſumus.* S. 9. Ibid.

Ainſi rien ne les touchoit, pourquoi? parce qu'ils étoient de ces eſprits dont nous parle l'Evangile, qui préoccupez de leur merite & ſe conſiderant comme les depoſitaires de toute la ſcience de Dieu, ne daignent pas faire attention à tout ce qu'on peut leur remontrer & leur dire, dés qu'il ne ſe trouve pas conforme aux voyes qu'ils ſe ſont marquées; & à qui rien ne ſemble raiſonnable ni ſaint, que ce qu'ils ont imaginé. Ah! mes Freres, ſans tant d'abſtinences & de jeûnes, qu'ils euſſent été bien plus ſolidement ſeveres, s'ils avoient ſçû plier & ſe ſoumettre; s'ils avoient appris à fléchir ce jugement propre, qui ſe roidiſſoit contre les plus claires veritez; s'ils avoient de bonne foi reconnu la ſuperiorité du Fils de Dieu ſur eux, & qu'ils euſſent conſenti par un aveu ſincere de leur foibleſſe, à quitter leurs ſentiments pour prendre les ſiens? Et

combien de chrêtiens, grands obſervateurs d'une morale étroite en apparence, mettroient bien mieux & plus ſaintement en œuvre cette ſeverité dont ils ſe piquent, s'ils l'employent à ſe rendre plus ſouples aux enſeignements qu'on leur donne, à déferer aux ſages avis d'un confeſſeur, à reſpecter les deciſions de l'Egliſe, à ſe taire dés qu'elle a parlé; & non-ſeulement à ſe taire, mais à croire ce qu'elle croit & parce qu'elle le croit. Combien de femmes, avec moins de ces auſteritez dont elles paroiſſent ſi avides, & dont quelquefois elles ſont preſque inſatiables, ſeroient bien plus auſteres, ſi par de ſalutaires violences elles prenoient à tâche de devenir moins aheurtées ſur certains ſujets, & mêmes ſur leurs devotions & leurs plus pieux exercices! C'eſt là ce qui les gêneroit, ce qui les derangeroit, & cette eſpece de derangement & de gêne leur tiendroit lieu d'une penitence plus dure pour elles, que toutes les autres qu'elles peuvent s'impoſer.

Cependant de cette préſomption qu'on joint à une fauſſe ſeverité, que s'enſuit-il? deux grands deſordres, mes chers Auditeurs, ſur leſquels je dois ici m'expliquer. L'un eſt, que ſouvent abandonné à ſes propres idées, on porte la ſeverité juſques à l'erreur; & l'autre, qu'on ſe ſert mêmes de la ſeverité pour accreditter & pour appuyer l'erreur. Ceci

est important & bien remarquable. Parce qu'on n'en veut croire que soi même, on porte la severité jusques à l'erreur : c'est le premier écüeil. Car enfin, quelque étenduë de perfection que Jesus-Christ ait donnée à cette severité de mœurs, qui fait un des caracteres les plus propres de sa loi, il faut neanmoins convenir qu'elle a ses bornes ; & comme autrefois saint Paul instruisant les fidelles, leur recommandoit entre autres choses d'éviter un certain excez, & pour ainsi dire, une certaine intemperance de sagesse, qui passoit les justes limites de la raison & de l'Evangile, & qu'il vouloit qu'ils fussent sages, mais selon qu'il s'exprime lui-même, avec discretion & avec sobrieté, *Non plus Rom. 6.*
sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad 12.
sobrietatem : aussi est il vrai que dans la pratique même du christianisme, il y a une severité excessive opposée aux regles de la foi, & dont les suites ne sont pas moins à craindre, que celles qui pourroient proceder du relâchement. En effet, n'est-ce pas de là que sont venus tant de schismes, dont l'unité de l'Eglise a été troublée ? Cette severité mal conçüe, & soutenuë par le zele d'un esprit inflexible & opiniâtre, n'est-ce pas ce qui a formé dans la succession des siecles les heresies ? Tant de sectes d'abstinents, de flagellants, de continents, qui ont paru dans le monde, &

qui s'y ſont multipliés, d'où ont-elles pris leur nom, & d'où ont-elles tiré leur origine, ſinon de l'extrême auſterité qu'elles affectaient, fondée ſur le caprice & l'obſtination d'un ſens particulier? Qu'eſt-ce qui fit faire à Tertullien un ſi triſte naufrage? ne fut-ce pas cette idée bizarre d'une regularité plus étroite qu'il ſe figura dans le parti de Montan, & dont il ſe préoccupa? Pourquoi ſe ſepara-t-il des catholiques? ne fut-ce pas parce qu'il les conſidera comme des hommes charnels, tâchant toûjours de les rendre odieux par ce reproche, & ne les ayant jamais autrement appellez depuis ſa ſeparation? Et pourquoi les catholiques le traiterent-ils d'excommunié? ne fut-ce pas parce qu'il appeſantiſſoit indiſcretement le joug de la loi divine, publiant des jeûnes extraordinaires, faiſant un crime des ſecondes nôces, excluant certains pecheurs de la penitence, ne permettant pas de fuïr les perſecutions. Tout cela n'étoit-il pas d'un eſprit ſevere? ouï, Chrêtiens; mais tout cela en même-temps étoit d'un eſprit outré, qui n'écoutoit que lui-même, & qui ne s'en rapportoit qu'à lui-même.

Qu'eſt-ce que prêcholent les Pelagiens parmi les points de leur morale? Y avoit-il rien de plus genereux que ce dépoüillement general, que cet abandon réel & effectif des biens de la terre;

que cette pauvreté volontaire qu'ils propoſoient à leurs ſectateurs ? Ce fut toutefois un des ſujets de leur hereſie, pourquoi ? parce qu'ils prétendoient que ſans cette pauvreté il n'y avoit point de ſalut. Jeſus-Chriſt conſeille ſeulement de vendre ſes biens & de les donner aux pauvres ; mais ils ſe mirent en tête d'en faire une loi abſoluë, & ils aimerent mieux ſe détacher de l'Egliſe, que de revenir là-deſſus de leur égarement. Par où les Vaudois commencerent-ils à lever l'étendart & à ſe déclarer ? Ne ſe ſignalerent-ils pas d'abord par un zele trop ardent de reformer les Eccleſiaſtiques, & ne fut-ce pas dans cette vûë qu'ils les jugerent incapables de rien poſſeder, qu'ils condamnerent leurs benefices & leurs revenus, qu'ils les obligerent à y renoncer ? Cela ſeul ne leur gagna-t-il pas l'affection des peuples, & vous ſçavez quel incendie excita cette étincelle allumée par le ſouffle de l'eſprit de diſcorde, & combien de ſang coûta au monde chrêtien l'aveugle obſtination de ces reformateurs. On a vû le même preſque dans tous ceux qui en matiere de reforme & de diſcipline, ſe ſont laiſſez emporter à la vanité de leurs penſées, au lieu de s'attacher à l'Egliſe qui eſt la baze & la colomne de la verité. C'eſt donc mal raiſonner que de dire, cette doctrine eſt ſevere & ennemie des ſens, & de conclure qu'elle eſt

bonne. Erreur, Chrétiens ; elle peut être ſevere & tout enſemble fauſſe & pernicieuſe. Mais c'eſt encore auſſi mal, & plus mal ſe conduire, que de la vouloir défendre à quelque prix que ce ſoit, dès qu'on s'en eſt fait une fois le partiſan.

Et voilà, mes chers Auditeurs, l'un des plus ſubtils ſtratagêmes de l'ennemi de notre ſalut. Il ne ſçait pas moins pervertir les ames par l'apparence de l'auſterité, que par les charmes de la volupté ; & ſon adreſſe a toûjours été de faire que les mêmes moyens dont les ſaints ſe ſont ſervis pour aſſujettir la chair à l'eſprit, qui ſont la mortification & la penitence, fuſſent employez par les heretiques pour s'élever contre Dieu, & pour ſe ſouſtraire à l'obéïſſance de ſon Egliſe. Comme ſi ce prince du monde, non content d'avoir les ſacrifices & les adorations, qu'il reçoit des idolâtres dans le paganiſme, vouloit encore avoir parmi les chrêtiens ſes confeſſeurs & ſes martyrs, qui fiſſent gloire de ſe mortifier & de ſe crucifier eux-mêmes pour lui. Or qui ſont-ils, ſi ce ne ſont pas ces eſprits entiers & rebelles dont je parle, & les connoiſſez-vous par un caractere plus marqué que celui-là ? Eſprits d'autant plus pernicieux, cette réflexion eſt ſinguliere, ne la perdez pas, eſprits d'autant plus pernicieux, qu'en fait d'hereſie l'appa-

ce de l'auſterité eſt ſouvent plus dangereuſe, que la corruption & le relâchement : pourquoi ? en voici la raiſon évidente : parce qu'une hereſie qui penche vers le relâchement, n'ayant rien qui lui donne de l'éclat, étant combattuë par les principes de tous les gens de bien, & choquant d'une maniere ouverte les maximes fondamentales de l'Evangile, elle tombe & ſe détruit d'elle même ; au lieu que celle qui ſemble porter à la ſeverité, s'acquiert par là même un certain credit qu'on ne renverſe pas aiſément, parce qu'elle prévient d'abord en ſa faveur tout ce qu'il y a d'eſprits ſimples & bien intentionnez, & qu'elle trouve d'ailleurs dans leur ignorance & leur opiniâtreté de quoi ſe fortifier & ſe maintenir. Réflexion confirmée par l'experience : car nous voyons que les hereſies les plus ſeveres dans leur morale ont été communement les plus contagieuſes & les plus malignes dans leur progrés, & que ce ſont celles dont la foi de l'Egliſe a plus eu de peine à triompher. Mais enfin, me direz-vous, ſi l'on a à ſe départir de la verité, ne vaut-il pas mieux que ce ſoit en ſe reſſerrant dans la voye étroite du ſalut, qu'en ſe licenciant & s'émancipant dans le chemin large de la perdition ? Et moi je reponds, Chrétiens, que ni l'un ni l'autre n'eſt bon & ſoutenable devant

Dieu, parce que dés-là qu'on s'écarte de la verité, on se perd auſſi-bien par le trop que par le trop peu; ou plûtôt, parce que ſelon la belle obſervation du grand ſaint Leon Pape, la voye étroite du ſalut ne conſiſte pas ſeulement dans la pratique & dans l'action, mais encore plus dans la foi, & dans la creance, qui ſuppoſe neceſſairement la ſoûmiſſion de l'eſprit: *Non in ſolâ mandatorum obſervantiâ, ſed in rectâ tramite fidei ambla via eſt quæ ducit ad cælum.* Car il s'enſuit delà qu'au moment que je m'éloigne de la vraye creance, quoique ſous ombre de ſeverité & ſous le ſpecieux pretexte de voye étroite, ce que j'appelle voye étroite, ne l'eſt plus pour moi, puiſque penſant éviter un relâchement, je m'engage dans un autre encore plus à craindre & plus criminel, qui eſt celui de la foi.

Mais revenons, & que faut-il donc faire? Ah! Chrêtiens, plût à Dieu que je puſſe aujourd'hui vous apprendre à marcher dans cette voye étroite & ſeure! C'eſt de ne point trop compter ſur ſes propres lumieres, & de ne s'en laiſſer point ébloüir; de ne s'ériger point en juge abſolu de la doctrine chrêtienne, & de tout ce qui concerne la conduite & le reglement des mœurs; de ne ſe point regarder comme des hommes infaillibles, & de ſe bien perſuader qu'étant homme comme les autres, on

est sujet comme eux à se tromper. C'est de ne pas mettre faussement l'honneur à s'éloigner des voyes communes & à s'en faire de particulieres, qu'on estime d'autant plus qu'on les a soi-même choisies; de ne s'y pas tenir obstinement, par la raison que de les quitter, ce seroit donner gain de cause à ceux qui les condamnoient; de ne point rougir d'un retour salutaire, & d'un aveu modeste & sage de l'illusion où l'on étoit. C'est d'écouter humblement l'oracle que Jesus-Christ a laissé aprés lui qui est son Eglise, de lui communiquer tous nos doutes pour en recevoir l'éclaircissement, d'avoir recours à elle dans toutes nos disputes pour les terminer, de nous rendre de bonne foi à ses arrêts; & aprés les avoir demandez, de ne les pas rejetter par une lâche prévarication, parce qu'ils ne conviennent pas à notre sens. Il faudroit prendre pour cela un grand empire sur soi il faudroit essuyer une utile confusion; il faudroit s'humilier, & voilà l'épreuve la plus delicate & la plus sensible. Mais je ne puis trop le redire, c'est en cela même qu'on seroit veritablement, qu'on seroit évangeliquement, qu'on seroit heroïquement severe: & tel supporteroit avec une constance inebranlable toutes les austeritez du desert, à qui les forces manqueroient pour aller jusques à ce point de severité.

Que dis-je ? plûtôt que de ſe reduire à une pareille ſoumiſſion, aprés avoir porté la ſeverité juſques à l'erreur, on ſe ſert mêmes de cette ſeverité outrée & affectée pour accrediter & pour appuyer l'erreur. C'eſt le ſecret dont les heretiques ont uſé de tout temps, & qui leur a ſi bien réüſſi comme la tradition nous le fait connoître. Car n'eſt-ce pas l'idée qu'en avoit conçû ſaint Auguſtin, il y a déja plus de douze ſiecles, quand il diſoit en parlant des heretiques, dont il avoit parfaitement étudié le genie, que c'étoient des hommes ſuperbes & artificieux, qui pour ne paroître pas depourvûs de la lumiere de la verité, ſe couvroient de l'ombre d'une trompeuſe auſterité : *Homines ſuperbiâ tumidi, qui ne veritatis luce carere oſtendantur, umbram regidæ ſeveritatis obtendunt* ? N'eſt-ce pas celle qu'Origene avoit euë, lorſqu'il appliquoit ſi ingenieuſement aux heretiques le reproche que Dieu faiſoit à ſon peuple dans le prophete Ezechiel, d'avoir pris les ornements de ſon ſanctuaire pour en revêtir les idoles ? Car voyez, diſoit ce ſçavant homme, avec quelle regularité un Marcion & un Valentinien, jeûnent, ſe mortifient & domptent leur chair. Or qu'eſt-ce que tout cela, ſinon les ornements du ſanctuaire & du temple de Dieu, dont ils couvrent leurs erreurs, qui ſont proprement leurs idoles ?

Aug.

Et

t ſans faire ici une longue induction, eſt-ce pas ce que nous avons vû preſque nos jours dans l'hereſie du ſiecle paſſé, il pour s'introduire plus honorablement plus ſeûrement, prit d'abord le nom de forme, & en affecta même certaines tatiques avec le ſuccés que vous ſçavez que vous déplorez encore. Voilà ce ue je puis appeller le grand égare- ent du chriſtianiſme, qui ſeul a fait lus de reprouvez, & a plus conduit 'ames à la perdition, que jamais nous 'en ramenerons. Car à ce nom de re- orme, tout le monde applaudiſſoit; es millions de Chrétiens ſe pervertiſ- oient, les ſimples ſe laiſſoient ſurpren- re, les libertins ſecoüoient le joug de 'Egliſe, les politiques demeuroient neu- res & indifferens; mais tous ſortoient e la voye de Dieu, & ſelon le terme de Ecriture, devenoient inutiles pour le iel: *Omnes declinaverunt, ſimul inutiles* Pſal. 13. *acti ſunt.*

Si ceux qui ſe laiſſoient entraîner de a ſorte, euſſent été éclairez de l'eſprit le verité, ils auroient, avant que de 'engager, examiné la foi de ces pré- endus reformateurs & leur caractere; & par la qualité de leur foi, par leur caractere d'opiniâtreté ils auroient bien- ôt découvert l'artifice de leur fauſſe ſe- verité. Car, comme dit admirablement Tertullien, nous ne jugeons pas de la foi par les perſonnes, mais des perſon-

Tertul. nes par la foi : *Non ex perſonis probamus fidem, ſed ex fide perſonas.* Et j'ajoûte, nous ne jugeons pas des perſonnes par l'auſterité de la vie, mais par la docilité de l'eſprit ; car l'auſterité de la vie eſt équivoque, parce qu'elle peut être bien & mal employée, ſelon qu'elle eſt bien ou mal reglée ; au lieu que la docilité de l'eſprit, je dis cette docilité chrétienne qui nous aſſujettit aux ordres & à la conduite de l'Egliſe, nous tient en aſſeûrance contre tous les piéges, puiſqu'alors nous ſuivons un guide qui ne peut ni ſe tromper ni nous tromper. Ne me dites donc point : cet homme vit durement, & eſt étroit dans ſa morale ; par conſequent je ne riſque rien en l'écoutant & me confiant en lui. Fauſſe conſequence ; car avec cela il peut n'avoir qu'une foi imparfaite, parce qu'il n'a pas une foi ſoumiſe ; il peut n'agir que par un eſprit humain qui ſe remplit de lui-même & ſe prévient en ſa propre faveur, aux dépens de la ſainte & entiere déférence qu'il doit à l'eſprit de Dieu, lequel s'explique par un autre interprete que lui. Voilà neanmoins notre foible ordinaire, de ne diſtinguer jamais les choſes ; de nous arrêter à la ſurface, & de n'en ſonder jamais le fonds ; de nous attacher à certains dehors de ſeverité, ſans vouloir rien examiner davantage, & ſans prendre garde ſi c'eſt une ſeverité ſelon la ſcience.

Mais que fais-je, & suis-je ici venu prêcher le relâchement & condamner la severité évangelique. Ah ! mes Freres, les saints autrefois & les Peres de l'Eglise, en parlant sur le même sujet que moi & plus fortement que moi, prétendoient-ils pour cela blâmer la severité de l'Evangile ? A Dieu ne plaise ! Ils blâmoient l'abus qu'en faisoient des heretiques endurcis, & tâchoient ainsi de sauver un nombre infini d'ames, que ces esprits rebelles perdoient malheureusement ; mais en condamnant l'abus, ils ne condamnoient pas la chose en elle-même, puisqu'au contraire ils y exhortoient les fidéles avec toute l'ardeur de leur zele. Faites, mes Freres, leur disoient-ils, de dignes fruits de penitence ; mais faites-les dans l'esprit de la vraye religion, qui est un esprit de dépendance & de subordination. Fuyez le monde, renoncez à ses divertissemens, tenez-vous dans une exacte modestie ; mais pratiquez tout cela selon des regles superieures, & non-selon les vôtres. Car pourquoi faut-il qu'en vous reformant d'une part, vous veniez de l'autre à vous pervertir ? Pourquoi faut-il qu'en voulant être plus austeres, vous soyez moins obéissants & moins soumis ? Ne pouvez-vous pas allier ensemble l'un & l'autre, c'est-à-dire, la severité de la morale & la soumission à l'Eglise de Jesus-Christ ?

S'il ſe gliſſe quelque relâchement parmi vos freres, ne pouvez-vous vous en garentir que par votre indocilité ; & ne voyez-vous pas plûtôt, que c'eſt cette indocilité même qui vous enleve tout le fruit de votre auſterité ? Voilà comment s'expliquoient ces ſaints Docteurs, & ce que j'ai crû moi-même, Chrétiens, vous devoir repreſenter, pourquoi ? afin de vous faire prendre le droit chemin de la vraye ſeverité, afin de vous preſerver du premier écüeil où même une ſeverité mal entenduë, afin que vous ne vous laiſſiez pas ſurprendre à un vain éclat de ſeverité, & que vous connoiſſiez en quoi d'abord & avant toutes choſes elle doit s'exercer ; afin que dans la pratique d'une vie ſevere, vous ne vous attiriez pas de la part de Dieu le reproche qu'il faiſoit à ſon peuple, lorſqu'il leur diſoit : vous jeûnez, mais dans vos jeûnes vous me ſoumettez votre chair & vous ne me ſoumettez pas votre eſprit : *Ecce in die jejunii veſtri invenitur voluntas veſtra* ; afin que vous n'ayez pas un jour le cruel repentir d'avoir travaillé inutilement, & de vous être donné beaucoup de peine pour vous égarer & vous damner. Mais avançons : autre caractere de la ſeverité phariſienne, ce fut d'être paſſionnée dans ſes reſſentimens, au lieu que la ſeverité chrétienne, outre la ſoumiſſion de l'eſprit, demande encore

Iſaï. c. 58.

la mortification du cœur & de ſes paſſions, comme je vais vous le montrer dans la ſeconde partie.

II. PARTIE

C'Eſt une reflexion que j'ai faite plus d'une fois aprés ſaint Auguſtin, & que je puis bien encore appliquer à la matiere que je traite, ſçavoir, qu'une des illuſions les plus ordinaires auſquelles nous ſommes ſujets, eſt de nous faire une perfection, mêmes devant Dieu, des choſes qui nous plaiſent, & d'ériger en ſainteté, non-ſeulement nos inclinations & nos affections raiſonnables, mais juſques à nos vices & à nos paſſions. *Quodcumque volumus ſanctum eſt.* Voilà, mes Freres, diſoit ce grand Docteur, notre deſordre. Tout ce qui nous flatte eſt bon & honnête; & tout ce que nous voulons, dés-là que nous le voulons, eſt ſaint & parfait. Mais moi, Chrétiens, s'il en falloit juger par cette regle, c'eſt-à-dire, par rapport à notre cœur, j'établirois plûtôt la maxime toute contraire, & je dirois que ce qui nous flatte eſt ce qui nous perd, & que ce que nous ne voulons pas, eſt communément ce qu'il y a pour nous de ſaint: pourquoi? parce que quand il s'agit de volonté propre, j'entends de cette volonté qui fait notre bon plaiſir, & qui n'a point d'autre guide que nos deſirs & nos paſſions, il eſt évident que ce que *Auguſt.*

nous ne voulons pas, eſt preſque toûjours ce que nous devrions vouloir & ce qui ſeroit le plus convenable & le meilleur. Au contraire, dés-là que je veux une choſe, que mon cœur s'y porte, que mon affection s'y attache, que je me ſatisfais en la recherchant & que je contente ma paſſion, je dois dés-lors m'en défier, & la tenir pour ſuſpecte (remarquez ceci, Chrétiens,) non-ſeulement par cette raiſon generale, que la plûpart de mes inclinations étant corrompuës & infectées de l'amour de moi-même, il m'eſt bien plus aiſé de trouver la perfection en les combattant qu'en les ſuivant; mais parce qu'en les ſecondant, il eſt certain que je m'éloigne d'autant plus de la voye que Jeſus-Chriſt m'a tracée, de cette voye étroite qui conduit à la vie & hors de laquelle il n'y a point de ſalut. Tâchons, mes chers Auditeurs, de penetrer juſques dans le fonds de cette verité; reconnoiſſons-la dans l'Evangile qui s'y rapporte tout entier; découvrons-en la ſource dans la nature même de la choſe, & de ces deux principes de conviction, apprenons encore une fois à diſcerner dans nous-mêmes la veritable ſainteté, & par conſequent la veritable ſeverité, de celle qui n'en a que le nom & que l'apparence.

Que dit l'Evangile, & qu'y liſons-nous? *In lege quid ſcriptum eſt?* Le Sau-
Luc. c. 10. veur du monde ſe contente-t-il que nous

renoncions à tous les interêts de la terre? Non, mes Freres, & je vous l'ai déjà fait remarquer: il n'en eſt pas demeuré-là. Il a déclaré que quiconque voudroit être ſon diſciple, aprés avoir renoncé à tout ce qu'il poſſede, devoit être encore déterminé à ſe renoncer ſoi-même: *Si quis vult venire poſt me, abneget ſemetipſum*; & c'eſt ce renoncement à ſoi-même bien pris & bien pratiqué, qui eſt le point difficile de notre religion; parce que ſelon la belle obſervation de ſaint Gregoire Pape, il n'eſt pas ſi fâcheux à l'homme de quitter ſes biens; mais il lui eſt toûjours douloureux & preſque inſupportable de ſe quitter ſoi-même. En effet, nous voyons des ames naturellement deſintereſſées, naturellement modeſtes, naturellement exemptes de cette cupidité qui ſe propoſe pour objet les biens exterieurs & les avantages de la fortune. Mais nous n'en voyons point, & il n'y en a jamais eû, qui ayent été naturellement portées à ſe renoncer elles-mêmes. Cette ſortie de l'ame hors d'elle-même, ou plûtôt cet effort & cette action de l'ame contre elle-même, ne peut venir que de la grace de Jeſus-Chriſt & de la grace la plus puiſſante. Or que veut dire encore ſe renoncer ſoi-même, ſi ce n'eſt renoncer à ſes paſſions, à ſes inclinations, à ſes averſions? Car qu'eſt-ce que nous-mêmes *Luc. 9.*

dans le langage de l'Ecriture, ſinon tout cela ; & le moyen de vouloir ſauver quelque choſe de tout cela, & de pouvoir dire à Dieu que nous nous ſommes renoncez nous-mêmes ? Je veux que par un mouvement de l'eſprit de Dieu, nous nous ſoyons dépoüillez du reſte ; que nous ayons abandonné les biens & les honneurs du monde, qui ſont hors de nous : ſi malgré ce dépoüillement, nous nous trouvons revêtus de mille choſes, qui ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, compoſent dans nous ce qui s'appelle l'homme de peché ; ſi notre cœur a encore ſes attaches ſecrettes, s'il eſt encore rempli de deſirs violens, s'il conçoit encore des haines & des animoſitez, ſi l'envie le deſſeche, ſi l'orgüeil l'enfle, ſi la colere l'enflamme, tout cela étant dans nous & occupant la plus noble partie de nous-mêmes qui eſt le cœur, ſommes-nous dans l'état de cette abnegation chrétienne qui conſiſte à être vuides de nous-mêmes ? Il eſt donc impoſſible que je marche aprés Jeſus-Chriſt, tandis que je tiens à moi-même par le lien de quelque paſſion. Il faut ſous peine d'être reprouvé de lui & exclus du nombre de ſes diſciples, que mon détachement aille juſqu'à la haine de mon ame : *Si quis non odit patrem & matrem, adhuc autem & animam ſuam.* Or haïr mon ame, dit ſaint Auguſtin, c'eſt dans le ſens de l'Evangile

Luc. 14. 26.

haïr mes propres haines & mes propres affections. Car quand tout le monde seroit exterieurement crucifié pour moi & que je serois crucifié pour le monde, comme parle saint Paul, si mon ame est encore possedée d'une affection ou d'une haine à laquelle je n'aye pas renoncé, je puis dire aussi bien que Saül, quoique dans une signification differente, que toute mon ame est encore dans moi: *Adhuc tota anima mea in me est.* 2. *Reg.* Je dis cette ame que Jesus-Christ veut 1. 10.
que je haïsse, & selon laquelle il me commande de mourir, si je desire vivre à lui.

Voilà ce que l'Evangile nous enseigne, & ceci, Chrétiens, est fondé sur la nature même de la chose & sur la premiere qualité de cette voye que Jesus-Christ est venu nous montrer, & que la foi nous apprend être une voye de severité & de rigueur. Car qui dit severité, dit opposition à une volonté propre, qui prétendroit se satisfaire, & que l'on fait plier sous le joug d'une autre volonté qui la contredit; & le plus grand de tous les abus est de se figurer un chrétien severe, qui ne se contraint en rien & dont la raison est toûjours d'intelligence avec la passion. Le retranchement même du plaisir & de l'interêt, qui coûte tant à la nature, n'est proprement severité à notre égard, qu'autant que du plaisir & de l'interêt,

nous nous faiſons des paſſions qu'il faut violenter pour les ſoumettre à la raiſon ; & quelque peu d'experience que nous ayons de nous-mêmes, nous ſçavons aſſez qu'une paſſion à étouffer, ſans autre interêt, eſt pour nous un ſacrifice plus penible que celui de tous les interêts du monde où notre paſſion n'a point de part.

Or ſi cela eſt vrai generalement de la ſeverité des mœurs, beaucoup plus l'eſt-il de la ſeverité chrétienne, dont nous nous inſtruiſons aujourd'hui. Car voilà, mes Freres, diſoit ſaint Chryſoſtome, ce qui nous diſtingue, & ce qui fait le merite de notre religion. La loi chrétienne que nous profeſſons, a toûjours paſſé pour être la plus exacte & la plus rigoureuſe de toutes les loix, & ſes ennemis mêmes ne lui ont pas diſputé cet avantage. Mais cet avantage ne lui convient, que parce qu'il n'y a jamais eû de loi qui ait été ſi contraire aux paſſions des hommes. Car quelle guerre plus ouverte & plus déclarée peut-elle faire à nos paſſions, que de nous obliger, comme elle nous y oblige, à en arrêter juſqu'aux premiers mouvemens, que de nous en défendre les ſimples deſirs, que de ne nous en pardonner pas les complaiſances les plus legeres, que de nous interdire tout ce que leur violence ou leur ſurpriſe peut gagner ſur notre liberté ? Quelle mat-

que de ſeverité plus eſſentielle peut-elle avoir que celle-là ? Non, non, mes Freres, ajoûte ſaint Chryſoſtome, ne nous flattons point, & ne nous glorifions point, mêmes ſelon Dieu, d'un autre merite que de renoncer à nous-mêmes, & aux paſſions de notre cœur. Hors de là nous n'avons rien dont nous puiſſions nous prévaloir. Il y a eû des religions ou plûtôt des ſuperſtitions auſſi ſeveres & même plus ſeveres que la loi chrétienne ſur ce qui regarde la mortification du corps ; & ſi nous voulions là-deſſus nous mettre en paralelle avec certaines ſectes du paganiſme, peut-être trouverions-nous de quoi nous confondre. Nous voyons au milieu de l'infidelité des abſtinences & des auſteritez, où je ne ſçais ſi notre délicateſſe ſe reduiroit jamais, ſuppoſé que Dieu vint à les exiger de nous. Mais la difference qu'il y a eû & qu'il y aura toûjours entre nous & ces ſectateurs de la ſeverité payenne, c'eſt qu'en même temps que ceux-ci ſe ſont engagez par profeſſion à mortifier leur chair, ils ſe ſont du reſte livrez aux ſaillies de leurs paſſions, ſe ſouciant peu d'être aſſujettis aux obſervances les plus rigides, pourveu qu'ils puſſent s'abandonner à leurs deſirs ; & s'étant ſans peine accommodez d'une loi, qui, quelque fâcheuſe qu'elle leur parût, ne condamnoit d'ailleurs aucuns ſentimens de leur cœur.

Tel étoit leur caractere, dont eux-mêmes ils se sont bien apperçûs. Nous n'avons qu'à lire leurs ouvrages, & qu'à voir les portraits qu'ils nous ont laissez de ces severes corrompus, je dis corrompus par l'esprit même & les principes de leur prétenduë religion. Qu'a fait la loi chrêtienne ? elle a corrigé le desordre de cette severité. Au lieu de cette mortification excessive du corps, elle s'est contentée d'une severité raisonnable & proportionné à notre foiblesse, & elle a entrepris la reforme du cœur. C'étoit le point le plus difficile, mais c'étoit aussi le plus necessaire ; & pour reformer ce cœur de la maniere qu'il le devoit être, elle l'a sondé, selon la figure de saint Paul, jusques dans les jointures & dans les moëlles ; elle l'a purgé de je ne sçais combien d'humeurs malignes qui s'y engendroient sans qu'il le remarquât lui-même ; elle en a arraché tout le venin, que la corruption de la concupiscence y faisoit subtilement gliſſer. Car c'est à quoi elle s'est attachée, n'ayant eû sur cela nulle indulgence, & n'ayant mis de ce côté-là nulles bornes à sa severité, parce qu'elle s'est reglée sur ce principe également autorisé de la raison & de la foi, que la severité la plus inflexible est le remede le plus efficace pour guerir les maladies de l'ame. En quoi, Seigneur, nous devons reconnoître que cette loi est

votre veritable loi. Car que nous eût-il servi de couper les branches, ſi la racine étoit reſtée ? De quel œil nous auriez-vous vûs, tout blancs au-dehors comme des ſepulchres, & au-dedans pleins de pourriture, je veux dire de malice & d'iniquité ? Vous qui ne jugez de l'homme que par ſon cœur, ne trouvant en nous qu'un cœur gâté, infecté, paſſionné, comment auriez-vous pû nous ſouffrir ? Il falloit donc renoncer à ce cœur, & c'eſt dans ce renoncement que votre loi nous a paru ſevere : mais pouvoit-elle ſans cette ſeverité être auſſi ſainte qu'elle eſt ; & pouvions-nous valoir quelque choſe dans votre eſtime, ſans renoncer à ce que nous étions, puiſque nous n'étions que foibleſſe, & que de notre propre aveu c'étoit la loi de la paſſion qui regnoit en nous ?

Or tout ceci poſé, Chrêtiens, je ne ſuis point ſurpris que le Fils de Dieu ſe ſoit ſi ſouvent & ſi hautement declaré contre la ſeverité des phariſiens, puiſque ſous ce voile de ſeverité ils cachoient les paſſions les plus animées & les plus violentes, & qu'ils employoient mêmes leur ſeverité à les entretenir & à les contenter. De quelle envie n'étoient-ils pas interieurement piquez contre cet Homme-Dieu, lorſqu'ils lui voyoient faire tant de prodiges & que tout le peuple couroit à lui ? Voilà pourquoi ils le haïſſoient, ils le décrioient,

ils le calomnioient, ils empoiſonnoient toutes ſes actions & les défiguroient. Ces hommes ſi ſeveres ne ſe faiſoient pas le moindre ſcrupule des reſſentiments les plus amers, des averſions les plus inveterées, des perſecutions les plus injuſtes, des vengeances les plus noires, des mediſances les plus grieves, & des plus atroces ſuppoſitions : tout cela parce qu'ils n'avoient pas cette premiere & eſſentielle ſeverité, qui va juſqu'au cœur & qui en reprime les mouvements dereglez. Que dis-je ? bien loin d'entrer en ſcrupule ſur tout ce que leur inſpiroient de ſi criminelles paſſions, ils s'en faiſoient autant de devoirs de pieté & tournoient leur ſeverité même à ſatisfaire leurs plus cruelles animoſitez. Car s'ils étoient, ou s'ils paroiſſoient ſi jaloux de l'ancienne diſcipline & des obſervances de leurs peres ; s'ils reſpectoient, ou s'ils ſembloient reſpecter le Seigneur juſqu'à trouver mauvais qu'au jour du ſabbat qui leur étoit ſpecialement conſacré, on s'appliquât à la gueriſon des malades ; s'ils doutoient, ou s'ils donnoient à croire qu'ils doutaſſent qu'on dût payer le tribut à Ceſar ; s'ils marquoient tant de zele pour l'honneur du temple & pour la loi de Moïſe, c'étoit afin d'avoir occaſion d'accuſer le Sauveur du monde ; afin de lui dreſſer des pieges, & d'en tirer quelque reponſe dont ils puſſent ſe ſervir contre lui à

afin de condamner ſes diſciples, & dans ſes diſciples, de le condamner lui-même; afin de le pouvoir déferer aux juges comme un homme dangereux & d'une pernicieuſe doctrine, comme un ſeditieux, comme un ennemi de Moïſe & de ſa loi, comme un deſtructeur du temple de Dieu; afin de le faire arrêter, de le faire interroger, de le faire crucifier; en un mot, afin de l'opprimer & de le perdre. Eſt-ce donc-là cette ſeverité ſi religieuſe en apparence & ſi reguliere? Eſt-on ſevere pour former de telles intrigues, pour concevoir de tels deſſeins, pour executer de telles entrepriſes? Ah! Chrêtiens, que ne doit-on point attendre d'un cœur où la paſſion domine? & que ne ſçait-il point mettre en œuvre, ou pour mieux dire, que ne ſçait-il point prophaner, pour venir à bout de tout ce qu'il veut?

On eſt ſevere, mais en même-temps on porte dans le fond de l'ame une aigreur que rien ne peut adoucir; on y conſerve un poiſon mortel, des haines implacables, des inimitiez dont on ne revient jamais. On eſt ſevere, mais en même-temps on entretient des partis contre ceux qu'on ne ſe croit pas favorables, on leur ſuſcite des affaires, on les pourſuit avec chaleur, on ne leur paſſe rien, & tout ce qui vient de leur part on le rend odieux par les plus fauſſes interpretations. On eſt ſevere, mais

en même-temps on ne manque pas une occaſion de déchirer le prochain & de déclamer contre lui. La loi de Dieu nous défend d'attaquer même la reputation d'un particulier : mais par un ſecret que l'Evangile ne nous a point appris, on prétend, ſans ſe départir de l'étroite morale qu'on profeſſe, avoir droit de s'élever contre des corps entiers ; de leur imputer des intentions, des vûës, des ſentiments qu'ils n'ont jamais eûs ; de les faire paſſer pour ce qu'ils ne ſont point, & de ne vouloir jamais les connoître pour ce qu'ils ſont ; de recüeillir de toutes parts tout ce qu'il peut y avoir de memoires ſcandaleux qui les deshonorent, & de les mettre ſous les yeux du public avec des alterations, des explications, des exaggerations, qui changent tous les faits & les preſentent ſous d'affreuſes images. On eſt ſevere, mais en même-temps on eſt délicat ſur le point d'honneur juſqu'à l'excez ; on cherche l'éclat & l'oſtentation dans les plus ſaintes œuvres, & l'on y affecte une ſingularité qui diſtingue ; on eſt poſſedé d'une ambition qui viſe à tout, & qui n'oublie rien pour y parvenir ; on eſt bizarre dans ſes volontez, chagrin dans ſes humeurs, piquant dans ſes paroles, impitoyable dans ſes arrêts, impetueux dans ſes ordres, emporté dans ſes coleres ; fâcheux & importun dans toute ſa conduï-

te. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt qu'en cela ſouvent on croit rendre ſervice à Dieu & à ſon Egliſe, comme ſi l'on étoit expreſſement envoyé dans ces derniers ſiecles pour faire revivre les premiers, pour corriger des abus imaginaires qui ſe ſont gliſſez dans la direction des conſciences, & pour ſeparer l'yvraye du bon grain. Car c'eſt ainſi que le Fils de Dieu l'avoit predit à ſes Apôtres : *Venit hora ut omnis qui interficit vos, arbitretur obſequium ſe præſtare Deo.* Hé, mes Freres, l'Egliſe ſeroit bien mieux ſervie, ſi elle étoit mieux édifiée ; & elle ſeroit bien plus édifiée, ſi elle étoit remplie de chrêtiens mortifiez dans le cœur & moderez dans leurs paſſions ; ſi le fidelle uni par le lien d'une même foi, ne repandoit point tant de fiel ſur d'autres fidelles comme lui, & mêmes plus fidelles que lui ; ſi les prêtre aprés avoir ſacrifié à l'autel le Dieu de la paix, n'alloit point ſemer la diſcorde ; ſi l'on s'attachoit moins à parler de ceux-ci, à raiſonner ſur ceux-là, à noircir & à decrediter des gens qui ne plaiſent pas, parce qu'on ne peut convenir avec eux, & qu'on les regarde comme des obſtacles aux deſſeins qu'on a formez. Voilà où la ſeverité devroit être appliquée : à ſe comporter avec plus de menagement, avec plus de condeſcendance, avec plus de retenuë & plus de douceur ; à étouffer des faillies,

Jean. 16.
2.

trop impetueuſes, à ſupprimer des diſcours trop de fois rebattus & trop injurieux, à prendre un empire abſolu ſur ſoi-même, pour agir toûjours ſelon la religion, ſelon la raiſon, & jamais ſelon la paſſion. Voilà où la ſeverité auroit à remporter de plus grandes victoires. Une paſſion à combattre, lui donneroit mille fois plus de peine, que toute autre mortification à pratiquer.

Conclüons donc par l'importante leçon que Dieu faiſoit à ſon peuple. Ils jeûnoient, ils ſe couvroient le corps de cilices, ils déchiroient leurs habits; mais, leur diſoit le Seigneur, qu'ai-je affaire de tous ces témoignages exterieurs, ſi vous vous en tenez-là? Ne déchirez point vos habits, mais briſez vos cœurs: *Scindite corda veſtra, & non veſtimenta veſtra.* Ainſi, Chrêtiens, marchons dans la voye étroite de l'Evangile; j'y conſens, je vous y exhorte, & je ſerois un prévaricateur ſi j'entreprennois de vous engager dans une voye large, puiſque la voye large conduit à la damnation. Mais auſſi ne nous trompons pas ſur ce que l'Evangile appelle voye étroite, & en évitant un écüeil ne donnons pas dans un autre. Marcher dans la voye étroite de l'Evangile, c'eſt reformer ſon cœur, & renoncer à ſes paſſions. Je ne dis pas aux paſſions & aux affections humaines, priſes en elles-mêmes; mais je dis à

Joël. 2.

nos passions propres. Car toutes sortes de passions ne sont pas les nostres, & il n'y a que les nostres qui nous donnent lieu de pratiquer la severité chrétienne. S'il y en a, qui nous soient étrangeres : c'est-à-dire, s'il y a des passions dont nous ne soyons point touchez & que nous n'ayons jamais ressenties, comme il y en a sans doute, ce seroit une erreur d'en vouloir tirer avantage, & de nous flatter d'être severes, parce que nous nous sommes preservez d'un ennemi qui ne nous a jamais attaquez. Cependant c'est une erreur qui n'est que trop commune. On se fait un merite d'être exempt des passions des autres, & l'on ne travaille pas à se défendre des siennes, en quoi consiste la vraye severité. Marcher dans la voye étroite de l'Evangile, c'est renoncer non seulement à ses passions, mais à toutes ses passions, pourquoi ? parce qu'il n'en faut qu'une seule pour corrompre le cœur, pour le licencier, & par une consequence infaillible pour nous damner. Je sçais, mes Freres, disoit saint Bernard à ses religieux, que toutes les autres passions sont éteintes dans vous : mais si vous conservez cette malheureuse passion de murmurer & de medire, envain menerez-vous d'ailleurs une vie austere & penitente ; toute votre severité ne sera plus qu'un phantôme. Marcher dans la voye étroite de l'Evangile, c'est sur tout re-

noncer à la paſſion dominante : vous la connoiſſez, Chrétiens, & c'eſt celle qui doit être la matiere la plus ordinaire de votre ſeverité. Car tandis qu'elle ſubſiſtera, elle ſera le principe de toutes vos actions. Tantôt elle vous trompera par ſes artifices, tantôt elle vous emportera par ſes violences ; il n'y aura point d'égarement où elle ne vous entraîne. Ah ! mes chers Auditeurs, ne ſuivons pas ce grand chemin de la paſſion, puiſque c'eſt le grand chemin de la perdition. Et parce qu'entre la raiſon & la paſſion il y a ſouvent trés-peu de diſtance, & qu'entre la paſſion & le peché il y en a encore moins, allons toûjours, autant qu'il eſt poſſible, dans toutes nos deliberations contre le cours de la paſſion ; & défendons-nous plûtôt ce qui nous eſt permis, que de nous mettre en danger de nous permettre ce qui nous eſt défendu. Et parceque certaines paſſions ont l'apparence de certaines vertus, ou que certaines vertus dégenerent aiſément en paſſions, défions-nous de ces vertus qui ſont ſouvent de vrais vices ; défions-nous de ces juſtices qui ſont ſouvent de grandes injuſtices ; défions-nous de ces zeles & de ces ſeveritez qui ſont ſouvent de cruelles iniquitez. Et parce qu'il n'eſt rien de plus difficile que de diſcerner dans ſoi-même ce qui eſt paſſion de ce qui ne l'eſt pas, & que c'eſt ce diſcernement

fait la ſcience du cœur, veillons nous-mêmes, & jugeons-nous nous-mêmes dans la derniere rigueur. Suivant ces regles, nous marcherons en paix & nous arriverons au terme de la cité éternelle, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR

LE QUATRIE'ME DIMANCHE APRE'S LA PENTECÔTE.

Sur les œuvres de la Foi.

Et reſpondens Simon, dixit illi : Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus ; in verbo autem tuo laxabo rete.

Pierre lui repondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit, & nous n'avons rien pris : mais ſur votre parole je jetterai encore le filet. En ſaint Luc ch. 5.

QUoi qu'on puiſſe dire de la vie inutile des gens du ſiecle, le plus grand déſordre & le plus commun dans le monde n'eſt pas d'y demeurer oiſif & ſans travail. De quels ſoins au contraire ne s'y charge-t-on pas ? quelles entrepriſes n'y forme-t-on pas ? & pour y

réüſſir, que les efforts ne fait-on pas ? Mais le plus déplorable de tous les malheurs, c'eſt qu'on ſe conſume en vain de tant de veilles & de tant de ſoins, c'eſt que tant d'entrepriſes & tant de projets n'aboutiſſent à rien de ſolide, c'eſt qu'on ne retire proprement aucun fruit de tant de fatigues & de tant d'efforts, & qu'aprés bien de peines, l'on ſe trouve reduit à la même plainte que faiſoient les Apôtres: nous avons travaillé long-temps, & nous n'avons rien gagné ; *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.* Pourquoi cela, mes chers Auditeurs ? les paroles de mon texte nous en marquent aſſez la raiſon : parce que tant de mondains comme les diſciples de Jeſus-Chriſt, ne travaillent qu'en ſon abſence & dans les tenebres, *Per totam noctem laborantes.* Expliquons-nous, & comprenez ma penſée. Il eſt vrai : agir dans le monde, mais ſelon le monde, mais en vûë du monde & pour le monde. Or voilà ce que j'appelle travailler dans l'obſcurité & dans la nuit, puiſque Dieu, pour ainſi parler, n'y eſt point preſent & qu'il n'y a nulle part. Et comme Dieu d'ailleurs ne compte que ce qui ſe rapporte à lui & qui eſt pour lui, voilà ce que je prétends n'être de nulle valeur dans ſon eſtime, & de quoi nous ne pouvons attendre nulle recompenſe : *Nihil cepimus.* Voulons-nous donc, Chrêtiens, amaſſer & nous

enrichir devant Dieu ? Voulons-nous, auſſi-bien que les Apôtres, permettez-moi cette figure, voulons nous, dis-je, remplir nos filets & faire une pêche abondante, appellons à nous Jeſus-Chriſt, & travaillons ſous ſes ordres & en ſon nom : *In verbo autem tuo laxabo rete.* C'eſt-à-dire, travaillons dans le grand jour de la foi, agiſſons ſelon la foi & par la foi, appliquons-nous aux œuvres de la foi : à ces œuvres ſaintes & ſanctifiantes, mais ſi negligées & ſi rares ; à ces œuvres dont je veux aujourd'hui vous faire voir l'indiſpenſable neceſſité pour ne pas perdre la foi même, & pour s'y maintenir. C'eſt l'importante matiere que j'ay à traiter, aprés que nous aurons ſalüé Marie, en lui diſant, *Ave.*

C'Etoit une eſpece de défi, mais bien preſſant, que l'Apôtre ſaint Jacques faiſoit autrefois à un lâche chrêtien, lorſque raiſonnant avec lui, il lui parloit en ces termes : que vous ſervira-t-il, mon Frere, de dire que vous avez la foi, ſi vous n'en avez pas les œuvres ? votre foi ſeule vous pourra-t-elle ſauver ? Vous vous glorifiez de cette foi ; & moi dans l'eſprit d'une humble confiance, je m'attache à la pratique des œuvres. Montrez-moi votre prétenduë foi, qui eſt ſans œuvres ; & moi par mes œuvres je vous prouverai ma foi :

Oſtende

Oſtendi mihi fidem tuam ſine operibus, & Jacob. ego ex operibus oſtendam tibi fidem meam. c. 2.

Ce déſi, Chrétiens ne ſouffroit point de replique, & refutoit dés lors la foi chimerique & imaginaire, c'eſt à-dire, la foi juſtifiante indépendamment des œuvres, que l'hereſie du dernier ſiecle a bien oſé renouveller : rien n'étant plus conforme au bon ſens & à la raiſon, que de reconnoître entre les œuvres & la foi cette alliance mutuelle, qui fait que comme il ne peut y avoir de bonnes œuvres ſans la foi, auſſi ne peut il y avoir une foi, ni ſuffiſante pour le ſalut, ni même capable de ſe maintenir au moins dans ſa perfection & dans ſa pureté, ſans les bonnes œuvres.

Supposé donc cette maxime catholique que la foi & les bonnes œuvres ne peuvent être ſeparées dans l'ordre de la juſtification, j'entreprends de vous expliquer deux ſecrets de la vie chrétienne, qu'il vous eſt important de ſçavoir. L'un regarde la perte de la foi, & l'autre le recouvrement ou le rétabliſſement de la foi. Car en deux mots, voici mon deſſein. Je ne puis juger de la foi d'un chrétien, que par ſes œuvres ; donc quiconque abandonne les bonnes œuvres, me donne tout ſujet de craindre qu'il ne perde enfin le don de la foi, c'eſt la premiere verité ; donc quiconque eſt aſſez malheureux pour avoir perdu le don de la foi, ne doit point eſperer

de le reparer que par la pratique des bonnes œuvres, c'eſt la ſeconde verité. Je parle à des fidéles; mais qui malgré la profeſſion qu'ils font de l'être, ne laiſſent pas tous les jours d'être chancellans dans la foi, & quelquefois même de ſuccomber aux tentations qui ébranlent leur foi. Il m'a donc paru ſouverainement neceſſaire, de vous apprendre dans ce diſcours, de quelle maniere ſe perd la foi, & de quelle maniere elle ſe rétablit: de quelle maniere elle ſe perd, pour vous en donner une juſte apprehenſion; & de quelle maniere elle ſe rétablit, pour ranimer par là votre eſperance. Elle ſe perd par le relâchement dans la pratique des bonnes œuvres; ce ſera la premiere partie. Et elle ſe rétablit par la ferveur dans la pratique des bonnes œuvres; ce ſera la ſeconde. L'une & l'autre va faire tout le ſujet de votre attention.

I. PART. POuvoir perdre la foi, dit ſaint Auguſtin, c'eſt l'effet déplorable de notre inconſtance; & perdre réellement la foi, c'eſt la conſommation malheureuſe de l'impieté & de la malice de notre cœur. On la perd, Chrétiens, cette ſainte & divine foi, dans le commerce du monde prophane; & ſaint Thomas a fort bien remarqué, que la corruption qui s'en fait en nous, ne peut venir abſo-

lument que de deux principes, c'eſt à-dire, de Dieu, ou de nous-mêmes. De nous-mêmes qui ne conſervons pas avec ſoin ce precieux tréſor de la foi ; de Dieu, qui par une juſtice rigoureuſe, retire de nous les graces & les lumieres de la foi. Or je prétends que l'un & l'autre n'arrive que parce que nous vivons dans une negligence criminelle, & que nous ne produiſons pas les fruits de notre foi, qui ſont les bonnes œuvres. Et voilà, Chrétiens, tout le myſtere, que Jeſus-Chriſt vouloit faire comprendre aux Juifs, quand il leur diſoit : *Idèo auferetur à vobis regnum Dei, & dabitur genti facienti fructus ejus* ; c'eſt pourquoi je vous déclare que le Royaume de Dieu vous ſera enlevé, & qu'il ſera donné à un peuple qui en produira les fruits par une fidéle correſpondance. *Matth. c. 21.*

Commençons donc par nous-mêmes, & puiſqu'il s'agit de reconnoître la ſource d'un mal dont il eſt indubitable que nous ſommes les premiers auteurs, comme nous en ſommes les ſujets, demandons-nous à nous-mêmes, d'où peut proceder cette alteration ſi pernicieuſe & ſi contagieuſe qui ſe fait de notre foi & que nous voyons ſe repandre de jour en jour dans les eſprits des hommes. Il eſt aiſé de vous inſtruire ſur ce point, puiſque les regles de cette même foi dont nous parlons ; en contiennent la reſolution. Qu'eſt-ce qui

fait vivre la foi dans nous? conſultons l'oracle du Saint Eſprit, qui eſt l'Ecriture. La foi, dit ſaint Jacques dans ſon épître canonique, doit être en nous quelque choſe de vivant & d'animé. Ce n'eſt point une habitude morte, & elle ne peut l'être ſans que nous ſoyons coupables de l'avoir éteinte, en lui ôtant la vie qu'elle avoit reçûë de Dieu. Or en quoi conſiſte cette vie de la foi, ou plûtôt, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, quelle eſt l'ame qui entretient & qui fait ſubſiſter le corps de la foi? ce ſont, repond le même Apôtre, les bonnes œuvres que nous pratiquons. Voilà par où la foi ſe ſoutient, voilà ce qui lui donne le mouvement & l'accroiſſement, voilà ce qui la rendroit immortelle ſi nous étions conſtans & toûjours fervens dans la pratique de nos devoirs. Comme donc il arrive qu'un corps, dés qu'il ceſſe d'exercer les fonctions de la vie, commence à ſe détruire & à ſe corrompre; auſſi la foi par l'interruption des bonnes œuvres, s'affoiblit peu à peu, devient languiſſante, mourante, & ſi j'oſe uſer de ces termes, expire enfin & meurt: *Sicut enim corpus ſine ſpiritu mortuum eſt, ita fides ſine operibus mortua eſt.* Concluſion terrible, ajoûte ſaint Auguſtin, puiſqu'il importe peu, ou de n'avoir qu'une foi morte, ou de n'en point

Jacob. c. 2.

avoir du tout, & que le plus grand de tous les crimes eſt d'en avoir une dont on devienne devant Dieu, le meurtrier & l'homicide.

Cependant, Chrétiens, rien de plus vrai; & cette theologie de l'Apôtre ſe confirme ſenſiblement par l'experience que nous pouvons avoir de nous-mêmes? Car qu'y a-t-il de plus mort, que la foi d'un homme qui ne fait rien pour Dieu, ni pour ſon ſalut? Et que doit-on juger d'une foi comme celle-là, ſinon, ou qu'elle eſt déja détruite dans le cœur de celui qui la profeſſe, ou du moins qu'elle le ſera bien-tôt? J'avoüe, & c'eſt ici que l'application de vos eſprits m'eſt neceſſaire, j'avoüe que la foi, qui eſt une vertu ſurnaturelle, ne ſe détruit pas dans nous comme les vertus morales, je veux dire par une ſimple omiſſion des actes qui lui ſont propres. J'avoüe même que toute ſurnaturelle qu'elle eſt, elle peut ſubſiſter avec le peché & avec le peché mortel, de quelque nature & de quelque grieveté qu'il puiſſe être, à l'exception de l'infidelité ſeule, puiſque ſelon la doctrine du Concile de Trente, il n'y a que le peché d'infidelité, qui nous faſſe perdre directement l'habitude de la foi. Mais je prétends qu'en ceſſant de faire de bonnes œuvres, on en vient inſenſiblement & preſque ſans l'appercevoir à cette infidelité. Non pas

à une infidelité ouverte & déclarée, que la bienſeance même des mœurs ne ſouffriroit pas ; mais à une infidelité ſecrette, qui eſt aujourd'hui le grand peché du monde. Et comment cela ? le voici, Chrétiens ; concevez-en bien le progrés, & vous conviendrez que je n'exaggere rien. C'eſt qu'en matiere même d'infidelité, on ne ſe pervertit pas tout à coup. Il y a certaines demarches, & certains degrés par où le demon nous conduit, & qui nous menent à ce malheureux terme : je m'explique. Nous ne perdons pas d'abord la vertu de la foi. Le caractere que nous portons l'a imprimée trop avant dans nous, pour la pouvoir ſi-tôt effacer. Mais nous en perdons premierement l'uſage & l'exercice, en negligeant les devoirs de religion, auſquels cette foi nous engage. A force d'en perdre l'exercice, nous en perdons peu à peu l'affection & le goût ; car le moyen de goûter ce que l'on ne pratique pas ; & le moyen de s'affectionner à une foi, que l'on ſe repreſente toûjours comme fâcheuſe & importune ? Aprés avoir perdu l'affection & le goût de la foi, nous venons bien-tôt à perdre la ſoumiſſion & la docilité qu'elle demande. Car il eſt difficile, dit ſaint Bernard, que nous nous ſoumettions ſincerement & parfaitement à ce qui n'eſt pas ſelon notre cœur, & que nous ne prenions pas plaiſir à contraindre ce

ñ nous bleſſe & ce qui nous déplaît.
ndant cette ſoumiſſion de la foi, il
: infaillible que nous corrompons la
ſtance de notre foi, puiſque la ſou-
iſſion de l'eſprit eſt auſſi eſſentielle à la
, que la foi l'eſt à elle-même. La
ſtance de la foi étant corrompuë,
ne nous reſte plus qu'un phantôme
cette vertu, pire devant Dieu que
ıfidélité payenne, puiſque c'eſt une
idelité élevée, pour ainſi dire, ſur
débris de la foi. Or tout cela, Chré-
ns, vient de cette lâcheté, de ce dé-
ût & de cet abandon des bonnes œu-
es, comme de ſa ſource. Ainſi, un
mme du monde ſe propoſe de vivre
on l'eſprit du monde; & cet eſprit
monde le fait tomber dans une in-
ſibilité de cœur, & dans un oubli
iverſel des choſes de Dieu. Il ne vac-
e plus à la priere, il n'uſe plus d'au-
n ſacrement, il ne ſçait plus ce que
ſt que penitence, il n'y a plus de jeûnes
d'abſtinences pour lui; il ne penſe
même à ce qui lui coûteroit le
ins, & qui lui pourroit ſervir au-
s de Dieu d'une reſſource, qui ſeroit
ſoulager les miſeres des pauvres; s'il
iſte au ſacrifice de l'Egliſe, c'eſt ſans
rit de religion, & Dieu veüille que ce
ſoit pas ſouvent avec un eſprit d'irré-
ion. Il en eſt de même d'une femme
ndaine. Elle paſſe ſa vie dans un em-
ras d'occupations vaines & frivoles,

où dans une oiſiveté monſtrueuſe à l'égard du ſalut. Elle eſt chrétienne, & à peine lui voit-on jamais faire une action de chriſtianiſme : point de retraite, point de pratique de charité envers le prochain, point de viſite des hôpitaux, point de ſoin d'élever ſes enfans ni d'inſtruire ſes domeſtiques ; une meſſe par ceremonie, un ſermon par curioſité, une legere aumône par forme d'acquit ou par une compaſſion humaine, voilà à quoi ſe reduit toute ſa vie ſelon Dieu. Que s'enſuit-il de là ? je vous l'ai dit, un aſſoupiſſement, une letargie, & enfin une extinction entiere de la foi. Tandis que nous ſommes dans la ferveur des bonnes œuvres, comme la foi ne nous promet en cet état que des recompenſes, nous ne trouvons en elle qu'un fonds de conſolation & de joye interieure pour nous ; & n'y trouvant que ce fonds de joye, notre eſprit, bien loin de s'en rebuter, ſe ſent diſpoſé à s'y attacher, & à ne s'en départir jamais. Mais avons-nous une fois abandonné ce zele pour les œuvres que Dieu nous commande, dés-là notre eſprit qui ne trouve plus rien dans la foi d'avantageux ni de favorable, & qui par la corruption des deſirs du cœur croit plûtôt les choſes comme il auroit interêt qu'elles fuſſent, que de la maniere qu'elles ſont, ſe défait peu à peu de cette foi qui lui eſt incommode, parce qu'il ne peut autre-

ment ſe déliv rer des reproches que cette foi lui fait ; & je ſuis perſuadé, Chrétiens, par toutes les lumieres que Dieu me donne, que voilà le grand principe de l'infidelité du ſiecle.

Mais, me direz-vous, il eſt toûjours vrai, que l'habitude de la foi divine peut demeurer en nous ſans agir. Je le ſçais, mes chers Auditeurs, mais je ſçais auſſi que dés qu'elle ceſſe d'agir en nous, mille ennemis commencent à s'élever dans nous-mêmes pour agir contre elle. Nos paſſions, l'orgüeil qui nous domine, l'amour de la liberté, le monde, la chair, tout cela s'arme & combat contre notre foi ; & ſi notre foi ne reſiſte pas & qu'elle ne ſoit pas en défenſe, il faut neceſſairement qu'elle ſuccombe à tout cela. Or comment la foi ſe défendra-t-elle de tout cela, ſi elle n'agit plus ? Quelles armes Dieu lui a-t-il données pour repouſſer les ennemis qui l'attaquent ; ſinon les œuvres du ſalut ; & le moyen qu'elle triomphe de tant de démons, ſi ce n'eſt, comme diſoit le Fils de Dieu, par la priere & par le jeûne ? Et c'eſt ici que je vous prie de remarquer avec moi le faux raiſonnement d'un homme du monde, qui ſe plaint & qui déplore ſon malheur, d'avoir peu de foi, quoiqu'il ſouhaitât, dit-il, d'en avoir davantage : rafinement dont le libertinage ſe ſert pour ſe juſtifier en quelque ſorte, & pour ſe

rendre moins odieux. Car comment eſt-ce, mon cher Auditeur, que vous auriez beaucoup de foi, ne faiſant rien de tout ce qui eſt neceſſaire pour l'entretenir, & faiſant ce qui eſt capable de la ruiner ? Comment auriez-vous de la foi, la traitant de la maniere que vous la traitez, la retenant captive dans l'injuſtice, la proſtituant aux deſordres d'une vie impure, luy portant autant de coups que vous commettez de crimes, & ne penſant jamais à guerir ſes playes par les remedes que Dieu vous a mis en main ? Ne ſeroit-ce pas une eſpece de prodige, que votre foi fût à l'épreuve de tant de bleſſures, & ne faudroit-il pas s'étonner comme du plus grand de tous les miracles, que dans un déreglement de vie pareil à celui où vous êtes, vous conſervaſſiez une foi ſaine & pure.

Mais dépend-il de moi, de croire & d'avoir la foi ? cela eſt-il en mon pouvoir, & eſt-ce une choſe dont je ſois le maître, enſorte que je me la puiſſe commander à moi-même ? Voilà le dernier retranchement des ames mondaines & infidéles : il ne dépend pas de moi de croire, ou de ne pas croire. Il n'en dépend pas, Chrétiens ? & pourquoi donc le Sauveur du monde auroit-il reproché à ſes diſciples que leurs cœurs étoient lents & tardifs à croire : *O ſtulti & tardi corde ad credendum* ? Pourquoi à

Luc. c. 24.

ſe ſeroit-il offenſé de leur incredulité, lorſqu'il leur diſoit avec indignation : juſqu'à quand vous ſouffrirai-je ? *O generatio incredula ; uſquequò patiar vos !* Matth. c. 17. Pourquoi auroit-il repris ſaint Pierre, d'être un homme de peu de foi ? *Modicæ fidei, quare dubitaſti ?* Matth. c. 14. Car ſi cette foi n'eſt point en notre pouvoir, toutes ces propoſitions de Jeſus-Chriſt étoient ſans fondement : il devoit ſupporter ſes Apôtres, tout incredules qu'ils étoient ; il ne devoit point les condamner de ce que leur foi étoit imparfaite ; il devoit remedier à l'impuiſſance où ils étoient de croire à ſa parole, & non pas leur en faire des reproches. Or de dire que Jeſus-Chriſt leur ait fait ces reproches ſans ſujet & ſans raiſon, c'eſt ce que je ne crois pas que nous oſions lui imputer. Il dépend donc abſolument de vous d'avoir la foi & de perſeverer dans la foi. On ne vous dit pas, Chrétiens, que vous la puiſſiez avoir de vous-mêmes, & ſans le ſecours de la grace. On convient que la grace nous eſt neceſſaire, pour aſſujettir notre raiſon à l'obéiſſance de la foi ; mais ſuppoſé cette grace que Dieu nous promet, & que vous pouvez enſuite vous promettre infailliblement à vous-mêmes ; parce que la parole d'un Dieu ne peut manquer ; on dit qu'il eſt en votre pouvoir de pratiquer cette obéiſſance, de vous en impoſer le joug, de le porter conſtam-

ment & volontairement, en un mot de croire & d'être fidéles ; & on prétend que de douter de cette maxime, c'eſt faire injure à la grace même, ſous ombre d'en établir la neceſſité.

Si l'erreur contraire étoit une fois reçûë, que dans l'état même de grace où nous ſommes, il ne dépend point de nous de croire ou de ne pas croire, il n'y auroit plus d'impieté qui ne fût autoriſée, plus de libertinage de creance qui ne ſe trouvât à couvert, plus d'atheiſme non-ſeulement qui ne devînt pardonnable & excuſable, mais qui ne ſe ſoutint même contre Dieu ſans avoir beſoin d'excuſe ni de pardon. En effet, c'eſt à quoi aboutit le raiſonnement des libertins & des impies, & voilà ce qui les endurcit dans leur infidelité. On vous dit donc, Chrétiens, & on vous le repete, qu'il n'en eſt pas ainſi ; & qu'autant qu'il eſt vrai que la grace de la foi dépend de Dieu ſeul, autant eſt-il vrai dans la ſolide theologie que la foi dépend de Dieu & de vous : pourquoi ? parce que quand même vous n'auriez pas encore toute la perfection de cette vertu, il dépend de vous, en uſant bien des graces preſentes, de la demander à Dieu ; il dépend de vous de vous y diſpoſer, il dépend de vous de retrancher mille obſtacles qui vous en éloignent ; parce que ſi l'ayant déja, vous reconnoiſſez qu'elle

s'affoiblit, il dépend de vous d'employer les moyens efficaces dont Dieu vous a pourvûs pour la fortifier par des bonnes œuvres. Vous ne faites rien de tout cela ; & ſans uſer d'aucun effort, meſurant cette foi par les vûës bornées d'un eſprit mondain qui vous poſſede, vous prétendez en être quitte pour dire, je n'ai pas le don de la foi ; cette foi n'eſt pas en ma puiſſance ; je vous demande ſi c'eſt bien raiſonner avec Dieu ?

Mais allons plus loin, & prenant la choſe de plus haut, tâchons de penetrer juſques dans le fond de ce myſtere. Nous perdons la foi, parce que Dieu retire de nous les graces & les lumieres de la foi ; & Dieu retire de nous les graces de la foi ; parce que nous ne faiſons pas des œuvres dignes de notre foi : voilà le ſecond principe de l'infidelité ſecrette qui regne dans nous. N'avançons rien temerairement dans une matiere auſſi importante & auſſi délicate que celle-ci. C'eſt le flambeau de la revelation de Dieu, & non pas celui de notre propre ſens, qui nous doit conduire. Dieu nous ôte ces graces ſpeciales & abondantes de la foi, qui nous faiſoient chrêtiens ; rien de plus formel, ni de plus expreſſément marqué dans l'Ecriture. Mais pourquoi nous les ôte-t-il ? ah ! Chrêtiens, remarquez ceci. Il pourroit nous les ôter ſouverainement, & ſans autre raiſon

que parce qu'il lui plait, & qu'il le veut : car il eſt le maître de ſes biens. Mais bien loin d'y proceder d'une maniere ſi abſoluë, il nous declare en mille endroits que la plus grande violence que nous lui puiſſions faire, eſt de l'obliger d'en venir à cette extremité ; que ſes dons n'étant ſujets à aucun repentir, il ne retirera jamais de nous celui de la foi ; c'eſt-à-dire, ces graces particulieres auſquelles notre foi eſt attachée, que parce que nous nous en ſerons rendus indignes, qu'en punition de l'abus que nous en aurons fait, que pour n'en pas ſouffrir d'avantage la prophanation, & par-deſſus tout dans le juſte reſſentiment qu'il aura de voir ces graces ſi fecondes & ſi agiſſantes d'elles-mêmes, devenuës ſteriles & oiſives en nous.

Car voilà ce que le Saint Eſprit ſemble avoir entrepris de nous faire entendre par les Apôtres, & par les Prophetes. Voilà ce que ſaint Jean dans l'Apocalipſe eût ordre de ſignifier à l'Evêque d'Epheſe, quand il lui dit de la part de Dieu : j'ay quelque choſe contre vous, parce que votre charité s'eſt refroidie. Souvenez-vous donc de l'état dont vous étes déchû, & rentrez dans l'exercice des ſaintes œuvres que vous pratiquiez autrefois à l'édification de toute l'Egliſe. Sinon, je viendrai dans le mouvement de ma colere, & j'ôterai de ſa place ce chandelier myſterieux

qui vous éclaire inutilement ; *Memor Apoc. 2.*
esto itaque undè excideris , & prima ope-
ra fac ; sin autem venio tibi , & movebo
candelabrum tuum de loco suo. Or ce
chandelier , dit saint Gregoire Pape ,
selon mêmes le sens de la lettre , nous
represente la foi dont il est le symbo-
le ; & cela montre que Dieu lassé de
la negligence de cet Evêque & du re-
lâchement de sa vie , n'avoit point de
justice plus rigoureuse à exercer sur lui ,
que de lui enlever les graces de la foi.
Voilà ce que nous prêche cette para-
bole si intelligible & tout ensemble si
terrible du talent enfoui , que le pere
de famille fit ôter à celui de ses ser-
viteurs qui n'avoit pas pris soin de le
faire valoir. Car suivant l'observation
de saint Augustin , ce premier talent
qui en devoit produire d'autres , est évi-
demment la foi , qui doit operer dans
nous les œuvres du salut ; & la severité
dont ce pere de famille usa envers son
serviteur , est justement ce qui s'accom-
plit dans un homme du siecle , quand
Dieu commençant déja à le reprouver ,
le dépoüille du seul bien qui lui res-
toit , & qui étoit la lumiere de la foi
divine.

En effet , Chrêtiens , s'il y a une rai-
son capable d'authoriser cette conduite
de Dieu , & de fermer la bouche aux
hommes du monde , c'est ce mépris des
bonnes œuvres dans lequel ils vivent

Car la foi, dit excellemment ſaint Chryſoſtome, n'étant donnée que pour agir, toute ſa vertu ſe reduiſant à exciter dans les cœurs le zele du bien qu'elle fait connoître ; ſon unique emploi étant de ſoutenir l'homme dans l'execution de ce que le chriſtianiſme lui preſcrit : dés qu'elle n'opere plus rien de ſemblable, Dieu, en vûë mêmes de ſa gloire, eſt intereſſé à la laiſſer détruire. C'eſt un arbre qui doit porter des fruits, & qui ne ſe trouve couvert que de feüilles, c'eſt-à-dire, d'actions criminelles ou ſuperfluës : Dieu donc a droit de dire ; *c. Succide illam, ut quid etiam terram occupat* ; Coupez-le, cet arbre, & arrachez-en juſqu'à la racine ; car à quoi bon le conſerver, puiſqu'il n'eſt d'aucun profit & d'aucun rapport ? Or ce que l'Eſprit de Dieu nous a exprimé en figure touchant cette verité, c'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours & en effet, quand Dieu par le plus redoutable de ſes jugements, nous prive de certaines graces choiſies, en quoi conſiſte le don de la foi. Car il ne nous avoit pas donné la foi comme une ſimple prérogative, pour nous diſtinguer des nations infidelles ; ni comme un ſimple ornement, qui ne dût qu'enrichir & parer notre ame. Nous n'étions pas ſeulement chrétiens, pour connoître les merveilles & les prodiges qu'un Homme-Dieu a faits pour nous, ſans autre conſequence que celle

de lui en ſçavoir gré, & de nous en feliciter nous-mêmes. Nous l'étions pour repondre à ſes bien-faits par des actions dignes de lui & dignes de nous. Nous avions cette foi pour la faire multiplier, pour en rendre les fruits à Dieu, pour en édifier notre prochain, pour en recuëillir nous-mêmes des merites ſans nombre, & tout cela par le moyen de nos bonnes œuvres. Dieu nous viſite, & au lieu de ces bonnes œuvres il ne trouve en nous qu'une foi inculte, aride, infructueuſe, qui, quoiqu'arroſée des pluyes du ciel & engraiſſée du ſuc de la terre; c'eſt-à-dire, des graces que nous recevons continuellement, demeure toûjours ingrate & ne produit rien; que fait Dieu? il conclut ou à l'extirper tout-à-fait ou à la tranſplanter dans un autre ſol. *Succide, ut quid etiam terram occupat?* Il commande aux Anges, miniſtres de ſa juſtice, de nous abandonner, & il renverſe dans notre ame, ainſi que parle le Prophete royal, juſqu'au fondement de tout l'édifice ſpirituel qu'il y avoit bâti. *Exinanite uſque ad fundamentum in eâ.* Qu'eſt-ce que ce fondement? c'eſt la foi qui devoit ſoutenir toutes les vertus chrêtiennes, mais qui ne ſoutenant plus rien, lorſque nous n'agiſſons plus pour Dieu, ſemble exciter Dieu à prononcer le dernier arrêt contre nous. *Exinanite uſque fundamentum in eâ.* Hé bien, dit Dieu, qu'elle *Pſ.* 136.

periſſe cette foi inutile, & qu'il n'en reſte plus aucun veſtige dans ce chrêtien perverti, *uſque ad fundamentum.*

Et c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que nous voyons parmi nous de genies ſublimes, des eſprits forts, penetrants, éclairez ſelon le monde, tomber dans des aveuglements qui font horreur, ne reconnoiſſant plus ni Dieu, ni foi, ni religion. C'eſt ainſi que nous-mêmes avec toute notre ſuffiſance, & tous les avantages dont nous nous piquons, nous avons ſouvent moins de foi que des ames ſimples qui s'employent avec humilité aux œuvres chrêtiennes : nous flatant que cette difference eſt même une marque de leur ſimplicité & de notre eſprit, & ne concevant pas que Dieu, en recompenſe de leur ferveur, ſe communique à elles, au lieu que pour punir notre lâcheté, il ſe retire de nous. C'eſt ainſi que nous perdons la grace de la foi, & que cette foi, par une ſubſtitution bien malheureuſe pour nous, paſſe aux nations étrangeres, qui font leur richeſſe de notre perte, comme dit ſaint Paul, & qui entrent dans le Royaume de Jeſus-Chriſt, à meſure que nous qui en étions les heritiers, en ſommes chaſſez. Subſtitution tant de fois predite par le Fils de Dieu, ſi manifeſtement accomplie dans tous les ſiecles du chriſtianiſme, conſommée d'une maniere ſi touchante dans le notre, où nous avons

vû naître de nouvelles chrêtientez & comme deux mondes de fideles, les uns venus de l'Orient & les autres de l'Occident, par la propagation qui s'eſt faite de l'Evangile; en même temps que l'hereſie a detaché de l'Egliſe des peuples entiers, afin qu'il ne manquât rien à cette prophetie: *Multi ab oriente venient Matth. 8. & occidente: filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.*

Ah! Chrêtiens, ouvrons les yeux à cette verité, & ſuivant le precepte de notre divin Maître, travaillons, efforçons-nous de faire des œuvres conformes à notre foi. N'attendons pas que la meſure de nos pechez étant remplie, le ſoleil de juſtice s'éclipſe entierement pour nous. Puiſque notre foi n'eſt pas encore éteinte, ſervons-nous-en, non ſeulement pour engager Dieu à nous la conſerver, mais pour meriter mémes qu'il nous l'augmente. Deſabuſons-nous ſur-tout d'une erreur groſſiere qui nous ſeduit, de croire que renonçant aux bonnes œuvres, nous avons neanmoins toûjours une intention droite de chercher Dieu & un vrai deſir de le connoître. Car comment cela pourroit-il être? Eſt-ce par une vie lâche & toute mondaine qu'on cherche Dieu? eſt-ce par là qu'on le trouve? eſt-ce ainſi que l'on parvient à cette connoiſſance bien-heureuſe qui fait la ſainteté des juſtes? Dieu ſeroit-il ce qu'il eſt, ſi une telle voye nous con-

duiſoit à lui ? Non non, Chrêtiens, cela ne ſe peut. Dans la naiſſance de l'Egliſe, dit ſaint Chryſoſtome, la foi des chrêtiens ſe ſoutenoit par les miracles ; quelques temps aprés elle ſe fortifia par les perſecutions ; mais depuis que les perſecutions ont ceſſé, & qu'il ne plait plus à Dieu d'operer ces frequents miracles, c'eſt par la conſtance dans les bonnes œuvres que nous la devons maintenir. Ceci m'engage dans la ſeconde partie, où aprés vous avoir montré que nous perdons la foi, parce que nous negligeons les œuvres chrêtiennes, je dois vous faire voir que c'eſt auſſi par les œuvres chrêtiennes que nous ranimons & reparons notre foi alterée ou perduë. Renouvellez, je vous prie votre attention.

II. ART.

C'Eſt par la foi que nous devenons capables d'agir pour Dieu, & de faire de bonnes œuvres ; & cependant il eſt vrai que c'eſt par l'exercice des bonnes œuvres, que nous parvenons à la connoiſſance de Dieu & au don de la foi. Ne vous imaginez pas qu'il y ait en ceci de la contradiction. Pour peu que vous diſtinguiez ce que les Theologiens appellent les premieres graces, & les ſecondes graces de la foi, ou pour parler en termes plus ſimples ; le commencement & la perfection de la foi, vous

comprenez ſans peine tout le myſtere de ces deux grandes veritez, dont voici le ſens. C'eſt par les premieres graces de la foi que nous devenons capables de faire les œuvres qui nous conduiſent au ſalut; rien de plus conſtant dans les maximes de la religion. Mais auſſi rien de plus indubitable que ce que j'ajoûte; ſçavoir, que c'eſt par les œuvres du ſalut, que nous parvenons à ces ſecondes graces, qui nous élevent, qui nous perfectionnent, & qui nous établiſſent ſolidement dans la foi. C'eſt la foi au moins commencée, qui eſt le principe neceſſaire du bien que nous faiſons pour Dieu: j'en conviens. Mais on ne peut non plus diſconvenir, que c'eſt le bien que nous faiſons pour Dieu, qui eſt la voye ſeure pour arriver à cette foi parfaite & achevée dont dépend notre ſainteté. Appliquez-vous, Chrêtiens, à ce que je vais vous dire, & ſi vous aviez le malheur d'être du nombre de ceux que le Dieu de ce ſiecle a aveuglez, comme parle l'Apôtre, ſouvenez-vous que voici la ſeule eſperance qui vous reſte & le dernier remede pour guerir votre aveuglement.

Premiere verité: c'eſt par les bonnes œuvres fidellement & ſincerement pratiquées, que l'on arrive à la perfection de la foi. Ainſi le Centenier Corneille, dont il eſt parlé au livre des Actes, d'une foi obſcure & confuſe, qu'il avoit

des myſteres de Dieu, parvint à cette foi claire & diſtincte qui lui fit connoître Jeſus-Chriſt. Dieu, dit l'Hiſtorien ſacré, eût égard aux œuvres, de pieté & de miſericorde où il s'occupoit continuellement, & touché de ſa ferveur lui deputa un Aprôtre pour l'inſtruire, lui revela le ſacrement de l'incarnation de ſon Fils, le diſpoſa au baptême. Voilà le modelle que l'Ecriture nous met devant les yeux, pour nous piquer d'une ſainte émulation. Prenez garde : c'étoit un gentil, mais tout gentil qu'il étoit, *Act. c.* 10. il avoit de la religion, *Vir religioſus*; mais tout gentil qu'il étoit, il craignoit *Ibid.* Dieu & inſpiroit cette crainte à toute ſa famille, *Timens Deum cum omni domo ſua*; mais tout gentil qu'il étoit, il faiſoit aux pauvres de grandes largeſſes *Ibid.* de ſes biens, *Faciens eleemoſynas multas plebi*: mais tout gentil qu'il étoit, il *Ibid.* prioit avec aſſiduité, *Et deprecans Deum ſemper*. C'eſt pour cela, lui dit l'Ange du Seigneur, que je ſuis envoyé vers vous, pour vous apprendre que vos prieres & vos aumônes ſont montées juſqu'au trône de Dieu; que Dieu s'en ſouvient, & que ne pouvant les oublier, il a choiſi Pierre le chef & le premier paſteur de ſon Egliſe, pour être aujourd'hui votre évangeliſte, & pour venir vous annoncer les plus hautes merveilles de la *Ibid.* loi de grace. *Orationes tuæ & eleemoſynæ aſcenderunt in memoriam in conſpectu*

Dei: Ecoutez-ceci, mes Freres, reprend éloquemment ſaint Chryſoſtome, vous qui vous plaignez de n'avoir pas ces lumieres dont Dieu remplit les ames juſtes; & adorez juſques dans le diſcernement que Dieu fait des hommes, non ſeulement la profondeur de ſes conſeils, mais la ſuavité & la douceur de ſa providence. Si Corneille n'avoit prié, s'il n'avoit été charitable; ſi dans les neceſſitez publiques, il n'avoit ouvert ſes entrailles & ſon cœur: ſelon l'ordre des divins decrets, il ſeroit demeuré dans les tenebres de ſa gentilité. Pourquoi Dieu va-t-il le chercher au milieu d'un peuple incirconcis, & repand-il ſur lui l'abondance de ſes graces? c'eſt qu'il trouve plus en lui de ces precieuſes ſemences de la foi, plus de ces œuvres de juſtice fondées ſur le devoir commun, qu'il n'en trouve en Iſraël. Ce zele d'un gentil à ſanctifier ſa maiſon par ſon exemple, cette perſeverance dans la priere, cette inviolable probité qui lui attiroit même, ſelon ſaint Luc, un honorable temoignage de toute la nation juive: *Teſtimonium habens ab univerſa gente judæorum*; mais par deſſus toute cette tendreſſe de charité, & cette diſpoſition ſans reſerve à ſecourir les indigens & ceux qui étoient dans la ſouffrance, voilà ce qui gagne le cœur de Dieu, ce qui détermine Dieu à remplir de ſes plus riches tréſors ce vaſe de *Ibid.*

miſericorde qu'il a predeſtinez pour ſa gloire. Corneille donc eſt choiſi, pourſuit ſaint Chryſoſtome, non pas à cauſe de ſa dignité, mais en conſideration de ſa pieté : *Non propter dignitatem elèctus, ſed propter pietatem.* Soyez pieux comme lui, bien-faiſants comme lui ; zelez comme lui pour le ſoulagement des pauvres & pour l'avancement des œuvres de Dieu ; & vous verrez ſi Dieu, toûjours fidelle dans ſes promeſſes, ne fera pas ſur vous comme ſur lui une effuſion particuliere de ſon eſprit, pour fortifier & pour augmenter votre foi. Il le fera, Chrêtiens, & tout pecheurs que vous êtes, il enverra plûtôt un Ange du ciel, que de vous laiſſer dans votre égarement. Sans y employer le miniſtere d'un Ange, un predicateur ſuſcité comme un autre ſaint Pierre ; pour votre converſion, en vous annonçant la divine parole vous éclairera, vous perſuadera, vous imprimera profondément dans l'ame les veritez celeſtes. Aprés l'avoir entendu, vos doutes & vos incertitudes, s'évanoüiront ; votre ſechereſſe, où diſons mieux, votre dureté pour Dieu s'amollira. Vous vous trouverez tout penetrez des ſentiments de la foi ; ces ſentiments qui n'étoient en vous que ſuperficiels, & qui n'avoient nulle ſolidité, rempliront toute la ſubſtance & toute la capacité de votre cœur, juſqu'à faire en vous un changement

Chryſ.

ment visible. On s'en étonnera dans le monde ; vous en serez-vous-mêmes surpris, mais pour moi je ne le serai pas ; & connoissant le principe secret de cette merveille, je dirai aussi bien que saint Pierre, quand il entendit le Centenier Corneille parlant du Royaume de Dieu : *In veritate comperi, quia non est personarum acceptor Deus, sed in omni gente qui timet eum & operatur justitiam, acceptus est illi.* En verité je vois bien, que dans toute sorte d'états c'est à celui qui craint Dieu, & qui pratique le bien, que Dieu se communique. *Act. c. 10.*

En effet, mes chers Auditeurs, voilà le ressort de certaines conversions, qui arrivent quelquefois & qui nous causent de l'admiration. Ce chrétien dans les engagemens & les intrigues du monde, paroissoit avoir peu de foi : mais malgré ce peu de foi ; il faisoit des aumônes, & les faisoit liberalement ; mais convaincu lui-même de son peu de foi, il avoit tous les jours ses heures reglées pour demander à Dieu qu'il lui fît connoître les voyes du salut ; mais avec son peu de foi il vouloit que Dieu fût servi dans sa maison, & n'auroit pas souffert impunément un domestique vicieux & impie, tout cela lui a attiré de la part de Dieu une grace qui l'a ramené dans le bon chemin ; & d'un mondain tiede & lâche qu'il étoit, il est enfin devenu un veritable & parfait chrétien. *Orationes*

tuæ & eleemosynæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei. Quand nous n'aurions pas ces exemples de l'Ecriture pour nous convaincre, l'ordre même & la convenance des choses seroit une preuve évidente pour nous faire voir qu'il en doit être ainsi. Je sçais que Dieu par un miracle de sa puissance, peut, sans le concours de nos bonnes œuvres, rétablir la foi dans nos esprits, quand elle y est affoiblie & alterée; & qu'usant de l'empire absolu qu'il a sur nous, il peut alors comme dit saint Paul, commander que la lumiere sorte du centre de l'obscurité même: *Qui dixit de tenebris lucem splendescere.* Je sçais qu'il le peut, & que par une grace purement gratuite, il lui plaît même quelquefois de le vouloir; mais d'attendre qu'il le veüille en effet, & de compter sur ce miracle, qui cesseroit d'être miracle si nous avions droit de nous le promettre & de l'espérer, il n'y a que notre presomption ou notre ignorance qui puisse aller jusques-là.

2. Cor. 4. 6.

C'est par les œuvres encore une fois qu'il faut reparer les bréches de la foi; & de-là vient que dans le langage des Peres, ces bonnes œuvres sont appellées communément œuvres édifiantes, & que nous exprimons leur vertu par le terme d'édification, parce que c'est par elles que doit être édifiée la foi d'un juste, & par elles que doit être relevée la foi d'un pecheur. Voilà pourquoi le grand Apôtre, écrivant à son disciple Timothée, l'aver-

ciſſoit & le conjuroit de reſſuſciter dans lui-même la grace qu'il avoit reçûë par l'impoſition de ſes mains : *Propter quam causam admoneo te, ut resuſcites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum mearum.* Et moi addreſſant aujourd'hui ces mêmes paroles à un chrétien froid & languiſſant dans la foi, mais qui voudroit avoir une foi plus vive, & qui cherche ſincerement à la reveiller, je lui dis dans le même eſprit : reſſuſcitez, mon Frere, reſſuſcitez cette foi que vous avez reçûë par l'impreſſion du caractere de votre baptême. Il y a trop long-temps que vous la tenez comme enſevelie. Reſſuſcitez-la, & faites-en une foi vivante. Or vous avez entre les mains un moyen ſeûr & infaillible pour la faire revivre, qui eſt de la faire agir. Vous ne pouvez pas encore ſervir Dieu ni accomplir la loi de Dieu, avec cette vivacité de foi, qu'ont eû les ſaints ; mais ſi vous ne l'avez pas encore, vous pouvez vous mettre en devoir de l'obtenir. Vous pouvez intereſſer Dieu à vous l'accorder. Vous pouvez employer pour cela des interceſſeurs puiſſans auprés de lui, qui ſont les pauvres. Vous pouvez en reglant votre maiſon, en faiſant juſtice à qui vous la devez, en inſpirant l'amour de la vertu à vos enfans, le forcer par une aimable violence à vous rendre cet eſprit de religion que vous ſemblez avoir perdu. Cette œuvre de charité que vous entre- *Tim.* 2 c. 1.

prendrez, ou à laquelle vous contribuërez, ce ſecours que vous donnerez dans une neceſſité preſſante à une famille ruinée & affligée, ces vœux que vous porterez vers le ciel, & cette priere que vous ferez à Dieu, voilà l'étincelle qui rallumera ce flambeau de la foi, que vous aviez éteint. Voilà ce que ſaint Paul a entendu par cet avis ſi ſalutaire & ſi important : *Vt reſuſcites gratiam Dei quæ eſt in te.*

Et il étoit bien juſte, comme l'a remarqué ſaint Chryſoſtome, il étoit de l'interêt même de Dieu, que nous fuſſions aſſujettis à cette loi de providence, ou, ſi vous voulez, de predeſtination. Car enfin, pour peu que je ſois équitable, il faut que dans le deſordre de ma foi, j'en revienne toûjours à ces deux principes ; l'un, que Dieu étant mon ſouverain bien, il eſt pour moi d'une abſoluë neceſſité que je le cherche ; l'autre, que ſi je dois jamais eſperer de le trouver, c'eſt par l'exercice des bonnes œuvres. Dieu veut être cherché dans cette vie : le Prophete me l'apprend : *Quærite Dominum, dùm inveniri poteſt* : cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver. Il habite une lumiere inacceſſible ; mais c'eſt pour cela, me dis-je à moi-même, que je dois par de vertueuſes & de ſaintes actions travailler à m'approcher de lui. Car ſi ſa lumiere eſt inacceſſible à l'orgüeil, elle ne l'eſt pas à l'humilité, elle

ſaï. c. 5.

ne l'eſt pas à la pureté de cœur, elle ne l'eſt pas à la ferveur ni aux autres vertus chrétiennes. Et qui chercherois-je donc, ô mon Dieu, ſi je ne vous cherche pas, vous qui êtes ma beatitude & ma fin derniere ? Pourquoi m'avez-vous donné une raiſon, ſi ce n'eſt pour vous chercher ? Ne ſuis-je pas trop heureux, tandis que le monde s'occupe à chercher la vanité & le menſonge d'être obligé de chercher en vous la verité éternelle ? Mais ſi je vous trouve jamais, puis-je douter, Seigneur, que ce ne ſoit par des œuvres qui trouvent grace devant vous : par des œuvres qui vous glorifient, & qui me donnent ainſi accés & m'introduiſent auprés de vous ? Car comment pourrois-je autrement trouver le Dieu des vertus, que par les vertus mêmes ? Ce raiſonnement, Chrétiens, qui eſt invincible, & que l'infidelité ne peut detruire, produit en moi deux admirables effets. Car il m'engage d'une part, malgré le dereglement de ma foi, à faire cependant de bonnes œuvres, à éviter le mal, à être miſericordieux & compatiſſant, parce que je ſuis certain que ſi jamais Dieu ſe decouvre à moi & me revele ſes jugemens, ce ſera par-là. Et d'ailleurs il me deſabuſe d'une erreur groſſiere, où je pourrois tomber & qui acheveroit de me pervertir, ſçavoir, que je puis en même temps renoncer aux bonnes œuvres ou les negliger, & avoir neanmoins une

volonté droite & veritable de chercher Dieu, puiſque Dieu, comme je l'ai dit, ne ſe trouvant que par les bonnes œuvres, renoncer aux bonnes œuvres, c'eſt par une ſuite neceſſaire ne vouloir pas le chercher, ou vouloir tout à la fois accorder deux choſes contradictoires.

Vous me direz que pour pratiquer ces bonnes œuvres par où l'on parvient à la perfection de la foi, vous n'avez pas encore aſſez de foi. Mais je réponds, & c'eſt une ſeconde verité, qui demanderoit un diſcours entier, ſi je parlois à des chrétiens moins intelligens, je prétends, dis-je, qu'en quelque deſordre que nous puiſſions être à l'égard de la religion, non-ſeulement il nous reſte toûjours aſſez de foi pour faire ces œuvres qui doivent rétablir notre foi, mais que nous devons plûtôt craindre qu'il ne nous en reſte trop, pour ſervir à notre condamnation, ſi nous ne les faiſons pas. Reconnoiſſons dans nous le don de Dieu, & beniſſons aujourd'hui le ciel d'un avantage dont nous n'avons peut être jamais profité, parce qu'il y a bien de l'apparence que nous ne l'avons jamais compris.

Iſaï. 6. Diſons avec Iſaïe : *Niſi Dominus reliquiſſet nobis ſemen, quaſi Sodoma fuiſſemus, & quaſi Gomorra ſimiles eſſemus.* Si le Seigneur au milieu de nos égaremens ne nous avoit reſervé une divine ſemence (or vous verrez comment il nous l'a reſervée) nous aurions été ſemblables à

Sodome & à Gomorre. Conſolons-nous encore une fois par ces paroles du prophete, qui nous regardent perſonnellement. En effet, quand nous n'aurions que la foi d'un Dieu & celle de ſes adorables attributs, qui, quoiqu'inviſibles d'eux-mêmes, nous ſont rendus viſibles par les creatures, en faudroit-il davantage pour nous determiner à tout le bien qu'on exige de nous? Qui eſt-ce qui inſpiroit à ce Centenier dont je vous ay produit l'exemple, tant de ferveur dans ſes prieres & dans ſes aumônes? Ce n'étoit pas la foi de Jeſus-Chriſt; car Jeſus-Chriſt ne lui avoit pas encore été annoncé. Ce n'étoit pas celle de Moïſe ni des Patriarches; car étant gentil, il ne connoiſſoit pas le Dieu d'Iſraël ſous cette qualité de Dieu d'Iſraël. C'étoit la foi d'un premier Etre, & d'une ſouveraine juſtice qui preſide à tout l'univers. Il croyoit un Dieu remunerateur de la vertu, & vengeur des crimes; & cela ſeul lui faiſoit conclure, qu'étant riche, il devoit partager ſes biens avec les pauvres; qu'étant pere, il devoit entretenir l'eſprit de religion dans ſes enfans; qu'étant maître, il devoit donner l'exemple à ſes domeſtiques; qu'étant homme, & homme pecheur, il devoit prier & faire des fruits de penitence. Ne croyons-nous pas un Dieu comme lui; & dans les plus épaiſſes tenebres, où le libertinage du monde

pourroit nous jetter, ne conſervons nous pas comme lui, cette premiere notion de la divinité, que le peché n'efface point ? Nous avons donc auſſi-bien que lui une foi du moins commençée ; je dis une foi qui ſuffit pour nous engager à remplir tous les devoirs de la charité & de la pieté, & qui par l'accompliſſement de ces devoirs, nous conduiroit infailliblement à cette perfection de foi que nous n'avons pas. Or cette notion d'un Dieu juſte eſt proprement, Seigneur, ce que vouloit nous marquer votre Prophete, quand il diſoit que vous nous aviez laiſſé une ſemence de foi : *Niſi Dominus reliquiſſet nobis ſemen.* Car de quelque maniere que je raiſonne, & quelque ſyſtême que je me faſſe en matiere de religion, cette ſemence de foi ſubſiſte toûjours : il y a un Dieu ; donc je dois également l'honorer & par mes ſentimens & par mes œuvres.

Prenez garde, Chrétiens, à la reflexion de ſaint Auguſtin ſur une parole de l'Evangile, qui va ſervir de concluſion à tout ce diſcours. Les Juifs qui s'éleverent contre Jeſus-Chriſt, & qui ſe déclarerent ſes perſecuteurs, étoient viſiblement des incredules ; leur foi étoit corrompuë, & ils vivoient dans un éloignement extrême de Dieu. Cependant ils avoient encore aſſez de lumiere pour entrer dans la voye que Dieu leur montroit, & pour s'y avancer. Car

Jesus-Christ leur disoit expressement : *Ambulate dùm lucem habetis* ; marchez pendant que vous avez la lumiere. Ils avoient donc dans le declin même de leur foi une lumiere, quoique sombre, mais suffisante, pour marcher, c'est-à-dire, pour travailler, & pour operer ce qui les auroit fait sortir des ombres de la mort où ils étoient malheureusement enveloppez, & ce qui les eût accoutumez à ce grand jour de la loi de grace dont leurs yeux foibles & malades étoient ébloüis. Voilà, Homme du monde, voilà, Pecheur qui m'écoutez, ce que je puis bien vous appliquer à vous-même. La foi est languissante dans votre cœur, & même elle y paroît absolument éteinte ; il est vrai ; mais aprés tout jusques dans votre infidelité, si vous voulez bien sonder le fonds de votre conscience, & prêter l'oreille à sa voix, vous trouverez qu'il y a toûjours certains remords interieurs que vous sentez au moins de temps en temps, & que font naître malgré vous mille objets dont vos yeux sont frappez. Vous trouverez qu'il y a toûjours certains retours qui vous piquent, certains doutes qui vous troublent, certaines inquietudes que vous portez dans le secret de l'ame, & que la dissipation du monde ne peut tellement assoupir, qu'elles ne se reveillent quelquefois ; & lorsque vous vous y attendez le moins. Vous trouverez qu'il y a toûjours certaines

Joan. c. 12.

vuës qui vous ſurprennent à certains momens & qui vous ſaiſiſſent tout à coup ; certaines frayeurs ſubites qui vous allarment au milieu même ou de vos affaires humaines ou de vos divertiſſemens les plus prophanes. C'eſt ce que vous avez éprouvé en bien des rencontres, ce que vous éprouvez encore, & là-deſſus je ne veux point d'autre temoin que vous. Or qu'eſt-ce que tout cela, que des principes de foi, quoiqu'éloignez, dont il ne tient qu'à vous de profiter. Ah ! mon cher Auditeur, ſuivez ces impreſſions ſalutaires, agiſſez, faites quelques efforts, quelques pas, *Ambulate* ; il ne faut rien davantage avec la grace qui ne vous manquera point, pour rendre à ces premieres racines toute leur vertu. Elles s'étendront, elles croîtront, elles pouſſeront peu à peu de nouveaux fruits ; la foi revivra dans vous, & vous revivrez avec la foi. Aidez-nous, Seigneur, à la reſſuſciter ; & puiſque c'eſt par les œuvres qu'elle doit renaître & ſe maintenir dans le chriſtianiſme, aidez-nous à rallumer notre zele & à ranimer notre ferveur dans la pratique des ſaints exercices de la religion. De tous les dons que nous avons reçû de votre infinie miſericorde, le plus precieux, c'eſt la foi ; mais où la reduiſent tous les jours l'aveuglement de nos paſſions, & les enchantemens du monde ? Qu'eſt-elle devenuë, cette foi ſi neceſſaire ? où eſt-elle ? Je ne demande

pas où en ſont les apparences ; nous les avons conſervées ; mais où en eſt l'eſprit ? où en eſt la pureté, la fermeté, la force & l'activité ? où en ſont les œuvres ? Cependant ſans cet eſprit de la foi, ſans cette force & cette activité de la foi, ſans ces œuvres de la foi, qu'eſt-ce que le reſte, & qu'en pouvons-nous attendre ? Que dis-je, Seigneur ? ce reſte de foi que le monde n'a pû encore nous enlever, nous peut rendre la vie ; tout foible qu'il eſt, ſi nous prenons ſoin de le cultiver ; & c'eſt pour cela que nous implorons votre ſecours. Vous ne nous le refuſerez pas, ô mon Dieu ! Touché de notre confiance, vous écouterez notre priere ; & ſoutenus de votre grace, nous reprendrons une ardeur plus vive & plus agiſſante que jamais. Pour reparer les pertes paſſées, nous redoublerons notre travail ; & à proportion de notre travail, vous nous éclairerez, vous nous éleverez, vous nous recompenſerez dans l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR

LE CINQUIE'ME DIMANCHE APRE'S LA PENTECÔTE.

Sur la vraye & la fauſſe pieté.

Amen dico vobis, niſi abundaverit juſtitia veſtra pluſquàm ſcribarum & phariſæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.

Je vous dis en verité, ſi votre juſtice n'eſt au-deſſus de celle des Scribes & des Phariſiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des cieux. En ſaint Luc chap. 3.

C'Est la haute idée que Jeſus-Chriſt nous donne de la loi évangelique & de la perfection qu'elle renferme. Vous ſçavez, mes chers Auditeurs, ce qu'étoient les phariſiens parmi les Juifs : des hommes ſotaires & retirez, éloignez de la multitu-

de & ſeparez du commerce du peuple, des hommes regardez comme des ſaints, également reſpectez des petits & des grands, & dont la vie exemplaire faiſoit tout enſemble & l'admiration & l'édification publique ! Mais qui l'eût crû ? malgré toute leur ſainteté, le Fils de Dieu nous declare aujourd'hui dans ſon Evangile, & nous l'aſſeure même avec ſerment, *Amen dico vobis*, que ſi notre pieté ne ſurpaſſe encore celle de ces devots de la ſynagogue, nous ne ſerons jamais reçûs dans le Royaume celeſte ; que la plus éminente vertu où ils paroiſſoient élevez, ne ſuffit pas pour le premier degré de la perfection d'un chrétien ; & que de s'en tenir là, ce ne ſeroit, ni ſatisfaire à nos devoirs, ni remplir notre vocation. Parole du Fils de Dieu, qui deſeſpere, ce ſemble, nous jetter dans le découragement, & nous inſpirer un ſecret deſeſpoir. Mais ce n'eſt point, mes Freres, le deſſein que s'eſt propoſé le Sauveur du monde. S'il prononce des arrêts, c'eſt pour nous inſtruire, & non pour nous perdre ; s'il parle, c'eſt en maître, non en juge : & s'il nous met devant les yeux l'exemple des phariſiens, c'eſt ſeulement pour nous faire connoître quels deſordres peuvent corrompre la plus appatente devotion, & pour nous apprendre à les éviter. Sujet d'une conſequence infinie ; & de tous ceux que j'ay traitez dans

trois caracteres nous ne nous élevons au-dessus des pharisiens ; si nous ne donnons à notre pieté plus d'étenduë, si nous ne lui proposons une fin plus noble, si elle n'a son principe dans le secret & le fond de l'ame, ne nous flatons pas qu'elle nous fasse jamais trouver grace devant Dieu : *Nisi abundaverit justitia vestra plusquàm scribarum & pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.* C'est de quoi je vais vous convaincre par ordre, & ce que je vous prie d'écouter avec attention.

I. ART. QU'il y ait une pieté, Chrétiens, dont le défaut consiste à se licencier dans les petites choses, tandis qu'elle tient ferme dans les grandes, je ne m'en étonne pas. C'est l'effet de notre fragilité & cette fragilité est si naturelle, qu'elle paroît en quelque sorte pardonnable. Mais qu'il se trouve une prétenduë pieté, dont le caractere soit d'être exacte jusqu'au scrupule dans les plus legeres pratiques, & de negliger du reste les points de la loi les plus importants, c'est la plus grossiere de toutes les illusions, & un desordre que nous pouvons traiter de folie & de renversement d'esprit. Car de quel usage peut être ce zele pour l'observation des simples conseils, lorsqu'en même temps on abandonne & qu'on viole les plus exprés commande-

mens ? En m'attachant au precepte ſans aller juſques au conſeil, je ne laiſſe pas de marquer à Dieu une fidelité dont il me tiendra compte, puiſqu'aprés tout je fais ce qu'il exige de moi, & j'obéïs à ce qu'il m'ordonne. Mais en m'aſſujettiſſant au conſeil ſans prendre ſoin de ſatisfaire au precepte, je me conſume d'un vain travail, & je me rends même coupable aux yeux de Dieu, puiſque ſous ombre d'une perfection imaginaire, je tranſgreſſe ſes adorables volontez & je n'accomplis pas mes plus étroites obligations.

Voilà néanmoins, mes chers Auditeurs, un des dereglemens les plus ordinaires dans le monde, je dis dans le monde chrétien ; & c'eſt l'abus viſible & inſoutenable, que le Fils de Dieu condamnoit dans les phariſiens, & qui regne encore parmi nous. Concevez-le bien dans la perſonne de ces ſages du judaïſme, afin de le corriger dans votre propre conduite. Car malheur à vous, Scribes & Phariſiens hypocrites, leur diſoit le Sauveur des hommes : *Væ Matth. vobis, ſcribæ & phariſæi hypocritæ* ; pour- c. 23. quoi ? parce que toute votre pieté ſe reduit à certaines ceremonies, à certaines coûtumes, à payer certaines dixmes dont la loi ne fait point mention & dont vous pourriez abſolument vous diſpenſer : & que cependant vous oubliez les devoirs ſpirituels de la juſtice,

de la charité, de la miſericorde : *Quia decimatis mentham & anethum ; & reliquiſtis quæ graviora ſunt legis, judicium, miſericordiam, & fidem.* La loi vous ordonne d'être équitables dans vos jugements, & tous les jours vous y commettez les plus criantes injuſtices. La loi vous recommande d'être fidelles dans la ſocieté & le commerce de la vie, & vous êtes remplis d'artifices & de deguiſements. La loi veut que vous ſoyez charitables envers le prochain, doux & patients ; & par une rigueur outrée, vous éclatez ſur les plus foibles ſujets, ſans ſçavoir compatir aux infirmitez humaines. Guides aveugles, vous craignez d'avaler un moucheron, & vous devorez ſans peine un chameau : *Duces cæci, excolantes culicem, camelum autem glutientes.* Ainſi, dis-je, leur parloit le Fils de Dieu, & ce fut là en effet toûjours le vice des phariſiens. S'agiſſoit-il du jour du ſabath ? ils le gardoient avec ſuperſtition : mais à ce même jour du ſabath, ils formoient des intrigues contre Jeſus-Chriſt, & prenoient des meſures pour le perdre. Eſtoit-il queſtion de laver ſes mains avant le repas ? ils faiſoient un crime aux Apôtres d'y manquer : mais en même-temps ils ne comptoient pour rien le droit de la nature le plus inviolable & le plus ſacré, qui eſt d'honorer ſes parents : ils apprenoient aux en-

Ibid.

Ibid.

fants à les mépriſer ; à leur être ingrats, & à leur refuſer les ſecours neceſſaires. Falloit-il paroître dans le prétoire de Pilate, où un Homme-Dieu, le liberateur d'Iſraël & le Saint des Saints contre qui ils s'étoient déclarez, devoit être interrogé & jugé ? ils refuſoient d'y entrer, parce que c'étoit la veille de Pâques, & un jour où les juifs ne pouvoient approcher d'un payen, ſans contracter une eſpece d'impureté, qui les mettoit hors d'état de manger l'Agneau paſchal : *Et non introïerunt in prætorium, ut non contaminarentur.* Mais, voilà ſans doute, dit ſaint Auguſtin, des conſciences bien timorées. Ils craignoient que la maiſon de Pilate ne les infectât, & ils ne craignoient point d'être ſoüillez du plus ſacrilege & du plus noir attentat. Ils n'oſoient ſe faire voir chez un juge étranger, mais ils avoient aſſez d'aſſeurance pour perſecuter l'innocent & pour l'opprimer, pour ſuſciter contre de faux temoins, pour verſer ſon ſang & le faire mourir ſur une croix. *Alienigenæ judicis prætorio contaminari metuebant, & fratris innocentis ſanguinem fundere non timebant.* *Joan. 18.* *Aug.*

Or n'eſt-ce pas là, Chrêtiens, une image bien reſſemblante de la pieté de notre ſiecle ? Car ne regardons point cette devotion phariſienne comme un phantôme, que la loi de Jeſus-Chriſt a diſſipé. Elle ſubſiſte encore, & elle

ſubſiſte juſques au milieu du chriſtianiſme, juſques dans le ſein de l'Egliſe. En voulez-vous être perſuadez? il ne faut qu'un peu d'attention à ce qui ſe paſſe tous les jours autour de vous. Un homme a ſes heures & ſes temps marquez pour la priere, pour la lecture des bons livres, pour la frequentation des ſacrements. C'eſt un ordre de vie qu'il s'eſt tracé, ou qu'il a reçû d'un directeur. Il y eſt attaché, & toutes les affaires du monde ne lui feroient pas omettre un point de ce qu'on lui a preſcrit, ou de ce qu'il s'eſt preſcrit lui-même. Mais du reſte entendez-le parler dans une converſation: il tiendra les diſcours les plus ſatyriques & les plus medisants; d'un ton pieux & devot il condamnera l'un, il revelera ce qu'il y a de plus ſecret dans la conduite de l'autre, il n'épargnera perſonne; & comme s'il étoit envoyé du ciel pour la reformation generale des mœurs, il fera impunement le procés à tout le genre humain. Mais voyez-le agir dans un different où il ſe croit offenſé: il n'y aura point de ſatisfaction qu'il ne demande, ni peut-être mêmes point de reparation qui le puiſſe contenter. Il regardera ſa propre cauſe comme la cauſe de Dieu, ou du moins, jamais ne lui mettrez-vous dans l'eſprit qu'il ait quelque tort, & que toute la juſtice ne ſoit pas pour lui. Principe ſpecieux donc il s'autoriſera pour nour-

rir dans ſon cœur les plus vifs reſſentiments, & pour juſtifier dans la pratique les plus injuſtes & les plus malignes vengeances. Une femme eſt la premiere à toutes les ſaintes aſſemblées; elle a l'uſage de la meditation, & elle aſpire à l'oraiſon la plus relevée : elle ne ſe pardonneroit pas de s'être derangée ſeulement une fois d'une certaine methode qu'elle ſuit, & dont elle s'eſt fait une regle invariable. Mais venez à la contrarier dans une rencontre : vous la trouverez fiere, hautaine, impatiente & aigre, ſe prévalant de ſa vie reguliere & de ſon exacte vertu, pour vouloir être d'ailleurs en liberté de faire tout ce qu'il lui plait, & ſelon qu'il lui plait. Mais tâchez à penetrer dans l'interieur de ſon menage, & ſçachez comment elle s'y comporte : elle n'a ni complaiſance pour un mari, ni affection pour des enfants, ni vigilance ſur des domeſtiques. Il faut que chacun ſouffre de ſes caprices, & tour à tour eſſuye ſes chagrins. Pourveu qu'elle ait paſſé devant les autels une partie de la journée, qu'elle ait aſſiſté à certaines ceremonies, tout ſeroit renverſé dans une maiſon, qu'à peine elle y prendroit garde & y donneroit quelque ſoin. Que n'aurois-je point à dire de tous les autres états, ſi je voulois pouſſer plus loin ce détail? En eſt-il un, qui ne me fournit des exemples ſenſibles & fre-

quens de ces pietez frivoles & mal entenduës ? Les miniſtres mêmes du Seigneur, qui neanmoins doivent ſervir de modéles aux peuples & les conduire dans les voyes de Dieu, ne tombent ils jamais dans un égarement ſi funeſte ; & combien en a-t-on veû temoigner le zele le plus ardent pour maintenir ou pour rétablir la diſcipline de l'Egliſe ; & cependant diviſer en quelque ſorte l'Egliſe même, la troubler, la ſcandaliſer, y entretenir les fonctions & les revoltes ? Sur cela, mes chers Auditeurs, que puis-je faire autre choſe, que de reprendre l'anathême lancé par Jeſus-Chriſt, & de redire aprés lui : *Væ vobis*, malheur à vous ; non plus ſeulement à vous, Scribes & Phariſiens ; mais à vous, Chrétiens, indignes du nom que vous portez & de la religion que vous profeſſez. Malheur, non point ſeulement à vous qui vivez dans un libertinage declaré, & vous abandonnez ouvertement à la corruption du monde ; mais à vous qui faiſant état d'être à Dieu, & de vous avancer dans le ſervice de Dieu, voulez porter votre vol aux plus hauts degrez de la ſainteté, tandis que vous en negligez les fondemens.

Car quels ſont les fondemens de la ſainteté chrétienne, telle que Jeſus-Chriſt lui-même nous l'a propoſée ? L'exemple de ce jeune homme de l'Evan-

gile, nous le fait évidemment connoître. Il se sentoit touché de Dieu, il vouloit travailler à sa sanctification & à son salut; & sur cela il vint consulter ce divin Maître, à qui de toutes parts l'on s'adressoit pour entendre de sa bouche les veritez éternelles. Or que lui dit d'abord le Fils de Dieu? Lui parla-t-il d'un renoncement absolu à tous les biens qu'il possedoit? lui expliqua-t-il les mystiques operations de sa grace? l'entretint-il des dons sublimes & particuliers d'une oraison extraordinaire? non, mes chers Auditeurs, mais gardez les commandemens, lui repondit cet Homme-Dieu: *Serva mandata.* Voilà, préferablement à tout le reste, ce que vous avez à faire; & si vous ne bâtissez là-dessus, tout l'édifice de votre perfection n'étant appuyé que sur le sable, il se detruira de lui-même & vous accablera sous ses ruines. *Matth. c. 19.*

Je puis donc appliquer ici ce que disoit le grand Apôtre: quand je parlerois toutes les langues du monde, & le langage même des Anges; quand j'aurois le don de prophetie; que je serois instruit de tous les mysteres de Dieu, & que rien n'échapperoit à mes connoissances; quand je ferois des miracles jusqu'à transporter les montagnes, que j'épuiserois tous mes fonds pour le soulagement & la subsistance des pauvres, que je me presenterois au martyre & que je livrerois mon corps aux plus cruels tout

mens : ſi je n'ai pas la charité de Dieu, (or comment l'aurois-je en n'obſervant pas ce que m'impoſe ſous des grieves peines la loi de Dieu ?) ſi, dis-je, je n'ai pas cette charité divine, je ne ſuis rien, où je ne ſuis tout au plus qu'un airain ſonnant & qu'une cymbale retentiſſante. Ce n'eſt pas aſſez : mais comme le même Docteur des nations, parmi les caracteres de la charité, dont il releve ſi haut l'excellence, nous marque en termes formels & en detail, qu'elle eſt patiente, qu'elle eſt douce & bienfaiſante ; qu'elle n'eſt ſujette, ni aux jalouſies, ni aux emportemens & aux coleres ; qu'elle ne penſe point mal du prochain ; qu'elle n'aime point l'injuſtice, & qu'elle ne s'en réjoüit point ; enfin, qu'elle endure tout, qu'elle ſuporte tout : il s'enſuit de là que ſi je ne ſçais pas me moderer dans les rencontres, & ſelon l'expreſſion de l'Evangile, poſſeder mon ame dans la patience ; que ſi je n'ay pas toute la douceur qu'il faut pour entretenir la paix dans une famille & avec des proches ; que ſi bien loin d'être porté à obliger & à contenter tout le monde, je conçois de ſecretes envies contre l'un, je me laiſſe aller à des éclats contre l'autre ; que ſi je me previens aiſement de faux ſoupçons & de prejugez deſavantageux aux perſonnes avec qui j'ai à vivre, ou qui ſont ſous mon obéiſſance ; que ſi prenant pour équité tout ce qu'un

qu'un zele aveugle m'inſpire, je travaille ſourdement à chagriner le prochain, à le traverſer & à l'humilier, & que ſa peine, à laquelle je devrois être ſenſible, ſoit au contraire un ſujet de triomphe pour moi: avec cela, j'ai beau d'ailleurs multiplier exercices ſur exercices & prieres ſur prieres, toute ma pieté s'évanoüit comme une fumée, & ne peut être devant Dieu de nul poids.

De-là même que n'aurions-nous point lieu de penſer & de dire, mes chers Auditeurs, de ces femmes pieuſes, ou ſe flatant de l'être; mais qui ſans égard à l'engagement d'un legitime mariage, & au ſacré lien dont elles ſont attachées, demeurent tranquillement dans des divorces qu'elles tâchent de juſtifier par de ſpecieux pretextes, & que le public équitable & droit eſt forcé de condamner? Que ne pourrions-nous point penſer & dire de tant d'autres ſur divers ſujets que je paſſe, & qui ne ſont que trop connus à Qu'en penſe-t-on en effet, & qu'en dit-on? On demande comment telle ou telle choſe, dont elles n'ont aucun remords de conſcience, peut s'accorder avec la devotion. On ne le comprend pas, & il eſt auſſi trés-difficile & mêmes impoſſible de le comprendre. Cependant elles s'en tiennent à leurs pratiques ordinaires, elles y appliquent toutes leurs penſées, elles y donnent tous leurs ſoins; & ſi elles s'accuſent au ſaint tribunal, ſi

elles croyent avoir des repoches à se faire, ce n'eſt que de quelques negligences là-deſſus, & de quelques fragilitez qu'elles ſe repreſentent comme de grieves tranſgreſſions.

Mais quoi; ces pratiques ne ſont-elles pas bonnes, & doit-on les negliger? Ah! Chrétiens, voilà notre aveuglement, d'aller toûjours aux extremitez qui ſont vicieuſes, & de ne prendre jamais le milieu, où conſiſte la vertu. De borner ſa pieté à certains points de ſurérogation, & de pure devotion, qui ne ſont que le complément de la loi, tandis qu'on en laiſſe le fonds, c'eſt un excés dont la ſeule expoſition que je viens de faire, vous decouvre aſſez le deſordre; mais auſſi de ſe renfermer tellement dans le fonds & l'obligation de la loi, qu'on ne ſe porte jamais au-delà, & qu'on abandonne toutes les pratiques d'une ferveur chrétienne, c'eſt un autre excés injurieux à Dieu & à ſa grace, pernicieux pour nous-même & trés-dangereux dans ſes ſuites. Injurieux à Dieu, qui ſe montre ſi liberal envers nous, & avec qui l'on uſe de reſerve; injurieux à la grace de Dieu, qu'on retient captive & dont on meſure les mouvemens, quoique dans ſon action, elle ſoit eſſentiellement libre; pernicieux pour nous-mêmes, puiſque par-là nous nous privons d'un comble infini de merites & de tréſors celeſtes, que nous pourrions amaſſer en cette vie

& que nous retrouverions dans l'éternité; enfin trés-dangereux dans ſes ſuites, puiſque de la negligence à l'égard des plus petites choſes, l'on va promptement à la negligence dans les grandes. Quelle eſt donc la perfection, & par conſequent la vraye pieté? c'eſt l'aſſemblage des unes & des autres; c'eſt cette plenitude de fidelité qui réünit tout, & qui embraſſe tout, le precepte & le conſeil: le precepte par devoir, & le conſeil par amour; le precepte parce que c'eſt l'ordre de Dieu, & le conſeil parce que c'eſt le gré de Dieu. Car voilà l'exemple que Jeſus-Chriſt même, notre Sauveur & notre modèle, nous a donné, lorſque ſe preſentant au baptême de Jean, il dit à ce divin précurſeur qui dans la ſurpriſe où le jettoit l'humilité de ſon Maître, refuſoit de le baptiſer: ne vous oppoſez point à ce que je fais; il faut que j'accompliſſe ainſi toute juſtice: *Sic enim decet nos implere omnem juſtitiam.* Voilà ce que le même Fils de Dieu nous a encore propoſé dans ſa perſonne pour notre inſtruction & comme le ſujet de notre imitation, lorſqu'il diſoit aux Juifs qu'il n'étoit pas venu pour abolir la loi, mais pour la remplir; & qu'expliquant enſuite ce que c'eſt que de remplir la loi, il ajoûtoit qu'il n'en paſſeroit pas un point ni une lettre: *Jota unum aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant,* voilà l'excellente regle qu'il nous a

Matth. c. 3.

Matth. c. 5.

preſcrite en deux paroles, qui dans leur brieveté ſont comme le précis de toute la conduite d'un chrétien : faites-ceci, & n'omettez pas cela ? Faites-ceci, on vous le commande ; & n'omettez pas cela, on vous y exhorte. Puiſqu'on vous commande l'un, vous le devez faire avant toutes choſes, & c'eſt par où il faut commencer ; & puiſqu'on vous exhorte à l'autre, vous ne devez pas l'omettre, mais un ſaint zele de plaire à Dieu, & de vous avancer dans les voyes de Dieu, doit vous y engager. *Hæc oportuit facere, & illa non omittere.* De-là, mes Freres, s'il y avoit à choiſir entre l'un & l'autre, le premier demanderoit inconteſtablement la preference. Mais l'un peut s'accorder parfaitement avec l'autre, & la vraye pieté fait cette merveilleuſe union. Pieté entiere dans ſon ſujet ; & de plus, pieté deſintereſſée dans ſa fin. Nouvel avantage qui la diſtingue de la pieté des phariſiens, comme nous l'allons voir dans la ſeconde partie.

Matth. 23.

I.

ART. ENtre les paſſions, il n'en eſt point de plus commune ni de plus repanduë dans les cœurs des hommes que l'interêt, & je puis même ajoûter que l'interêt eſt une paſſion univerſelle, qui entre dans toutes les autres, & qui leur donne pour agir le mouvement & l'impreſſion. En effet, l'interêt tel que je l'entends, n'eſt

autre choſe que l'amour de ſoi-même ; & qui ne ſçait pas juſqu'où s'étend cet amour propre, & quelle eſt ſon adreſſe à s'inſinuer par tout & à ſe trouver en tout ? Que prétend le vindicatif en pourſuivant avec chaleur ſon ennemi, & cherchant à le detruire ? il veut contenter ſon reſſentiment, & cette ſatisfaction qu'il ſe procure, c'eſt ce que j'appelle ſon interêt. Il en eſt de même du libertin, du voluptueux, & des autres. Mais, Chrétiens, ce que nous ne pouvons aſſez deplorer, c'eſt que la pieté n'ait pas été elle-même à couvert des atteintes de l'interêt, & qu'il corrompe encore tous les jours ce qu'il y a de plus pur & de plus ſaint dans le chriſtianiſme.

Telle fut la paſſion prédominante des phariſiens ; & ſelon le rapport que nous en font les évangeliſtes, deux fins principales étoient tout le motif de leur religion & des bonnes œuvres qu'ils pratiquoient. Ils vouloient être honnorez, & malgré l'auſterité qu'ils affectoient au dehors, ils vouloient être abondamment pourveus de tout ce qui peut contribuer aux commoditez & aux douceurs de la vie. Le ſpecieux & l'utile, un état aiſé & une domination abſoluë ſur les eſprits, voilà où ils aſpiroient. Et que faiſoient-ils pour cela ? tout ce que les ſaints ont coutume de faire par le principe d'une vraye pieté. Ils ſe tenoient dans la retraite, *ils paſſoient* les journées entieres

la plus criminelle & la plus abominable devant Dieu. Car quelle prophanation, remarque ſaint Chryſoſtome, & quel ſacrilege, que d'abuſer ainſi, non plus ſeulement des choſes ſaintes, mais de la ſainteté même! Si nous avions enlevé les vaſes de l'autel, comme fit autrefois ce Roi de Babylone, & que nous les euſſions ſoüillez & prophanez, ce ſeroit un attentat digne des plus rigoureux châtimens : pourquoi ? parce que ces vaſes ſont ſacrez. Mais qu'eſt-ce après tout que la ſainteté de ces vaſes, en comparaiſon de la ſainteté qui eſt en nous, ou qui y doit être ? Ces vaſes ne ſont pas proprement ſaints ; ou ils n'ont, pour m'exprimer de la ſorte, qu'une ſainteté metaphorique, qu'une ſainteté d'analogie & de rapport ; mais celle qui reſide dans nos perſonnes, eſt la forme même qui ſanctifie, eſt l'onction même de la grace divine, eſt la ſource de toute autre ſainteté. De-là donc, reprend ſaint Chryſoſtome, jugez quel eſt votre crime aux yeux de Dieu, quand vous corrompez cette ſainteté par des interêts tout humains ; quand vous la faites ſervir, ou à votre avarice, ou à votre ambition ; quand par la plus monſtrueuſe, alliance, vous voulez joindre enſemble dans un même ſujet la pieté & la cupidité : la pieté, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus precieux & de plus pur ; & la cupidité, qui

d'elle-même eſt toute materielle & toute terreſtre.

Auſſi Salvien ne comprenoit-il point de mépris de Dieu plus formel que celui-là, & c'eſt ainſi qu'il s'en eſt expreſſément déclaré. Servir le monde pour Dieu, diſoit ce grand Evêque, c'eſt une vertu; ſervir le monde pour le monde, c'eſt un deſordre: mais qu'eſt-ce que de ſervir Dieu pour le monde? n'eſt-ce pas l'injure la plus ſignalée que puiſſe recevoir de nous ce ſouverain Etre? Or tel eſt l'outrage que lui fait une pieté intereſſée. Car notre interêt devient alors notre fin, & nous n'enviſageons plus Dieu que comme un moyen pour y parvenir. Et parce que ce n'eſt pas la fin qui ſert au moyen, mais le moyen qui ſert à la fin, bien loin que nous ſervions Dieu dans cette diſpoſition, nous voulons que Dieu nous ſerve; qu'il ſerve à notre convoitiſe, qu'il ſerve à notre délicateſſe, qu'il ſerve à notre vanité & à notre orgüeil ſelon la juſte plainte qu'il en faiſoit par ſon prophete: *Servire me fecisti in peccatis tuis.* *Iſai. c. 43.*

De-là encore fauſſe pieté, non-ſeulement criminelle devant Dieu, mais odieuſe aux hommes. On la hait, dés qu'on l'apperçoit, & par tout où on l'apperçoit; & je ne m'en étonne pas, puiſqu'il n'eſt rien de plus dangereux ni de plus à craindre que l'interêt mêlé

dans la devotion, ou que la devotion gouvernée par l'interêt. Un devot de ce caractere ; permettez-moi cette expreſſion, un devot intereſſé eſt capable de tout. Prenez garde, capable de tout, premierement parce qu'il donne à tout, & quelquefois aux plus grandes iniquitez, une apparence de pieté, qui le trompe lui-même, & dont il n'aimeroit pas qu'on entreprît de le détromper. Mais en ſecond lieu, capable de tout, parce que quelque deſſein que la paſſion lui ſuggere, ſa pieté, ou plûtôt l'eſtime où cette pieté faſtueuſe l'établit, le met en état de réüſſir. Veut-il pouſſer une vengeance ? rien ne lui reſiſte. Veut-il ſupplanter un adverſaire ? il eſt tout puiſſant. Veut-il flétrir la reputation du prochain, & le décrier ? ſon ſeul témoignage feroit le procés à l'innocence même. Et n'eſt-ce pas (je ne ferai point ici difficulté de le dire, non pour décrediter la pieté, à Dieu ne plaiſe, mais pour condamner hautement les abus qui s'y peuvent gliſſer, & qui s'y ſont gliſſez de tout temps) n'eſt-ce pas par là voye d'une fauſſe pieté, qu'on a veû les plus foibles ſujets s'élever aux plus hauts rangs ; les hommes les moins dignes de conſideration, & de recommandation, être neanmoins les plus recommandez & les plus conſiderez ; & ſans d'autres titres ni d'autre merite qu'un certain air de reforme,

emporter ſur quiconque la preference & s'emparer des premieres places ? Or je vous demande s'il eſt rien, qui, ſelon les ſentimens naturels, doive plus attirer notre averſion & notre indignation ?

Oui, mes Freres, ne le diſſimulons point, c'eſt cet interêt qui dans tous les ſiecles a été le grand ſcandale de la devotion, & qui l'a, ſi j'oſe uſer de ce terme, avilie dans le monde. Voilà ce qui a fait parler les heretiques, & ce qui les a rendus ſi éloquens contre nous. Cet abus qu'ils ont remarqué dans la plus ſaine partie des fidéles, de ne ſe conſacrer à l'Egliſe que par interêt, que pour ſe procurer un établiſſement honorable, que pour être revêtu d'une dignité éclatante & pour y paroître dans la ſplendeur, que pour poſſéder, comme dit le prophete, le ſanctuaire de Dieu par heritage ; de ne s'y engager qu'autant qu'il eſt du bien d'une famille, & de n'en eſtimer les charges & les benefices, qu'à proportion de leurs revenus & de leurs profits : cette avidité qu'ils ont trouvée en quelques eccleſiaſtiques, cette ardeur à moiſſonner le temporel où ils avoient ſemé le ſpirituel, ne s'ingerant dans les miniſteres ſacrez & n'y donnant leurs ſoins que ſelon la meſure des émolumens qu'ils en pouvoient retirer : ce zele ſi vif & ſi inquiet qu'ils ont obſervé

en d'autres, à faire valoir leurs droits, s'érigeant en ſouverains & cherchant à ſe repaître eux-mêmes de certains honneurs, ſous prétexte de repaître les ames : cette émulation dont ils ſe ſont apperçûs entre ſocietez & ſocietez, pour accreditter certaines devotions qui leur étoient utiles, & pour y attirer les peuples : tout cela, Chrétiens, ce ſont les ſujets ordinaires ſur leſquels les ennemis de l'Egliſe ont exercé leur cenſure, ſur leſquels ils ont triomphé. Et même encore aujourd'hui quelle idée ont de la pieté les gens du monde ; qu'en penſent-ils & comment en parlent-ils ? Prévenus des préjugez que tant d'épreuves ont établis dans le monde comme des principes inconteſtables contre le parti de la devotion, ils ſe perſuadent que toutes les perſonnes devotes tendent à leurs fins ; que l'un veut s'inſinuer dans l'eſprit d'un grand, que l'autre menage un appui dont il a beſoin, que celui-là s'eſt mis en tête de ſe faire un tribunal & de diriger, que celui-ci a d'autres attaches encore plus criminelles. C'eſt ainſi qu'on s'en explique, & vous ſçavez avec quel mépris. Juſques-là, que ce qui devroit être un éloge, eſt devenu, par la plus triſte décadence, un reproche ; & que le terme d'homme devot, de femme devote, qui dans ſa propre ſignification exprime ce qu'il y a dans le chriſtianiſme de plus reſpecta-

ble, porte presentement avec soi comme une tache qui en obscurcit tout l'éclat & le ternit.

Voilà pourquoi le Fils de Dieu envoyant les Apôtres prêcher son Evangile, vouloit qu'ils s'y employassent avec le plus parfait desintéressement. Ensorte, qu'il ne leur permettoit pas d'avoir plus d'une robe pour se couvrir; & qu'il leur défendoit de menager aucun fonds pour leur subsistance. Voilà pourquoi il leur recommandoit si fortement de ne chercher ni honneurs, ni dignitez, ni preseances, mêmes dans son Royaume, qui est son Eglise; leur faisant entendre que leur veritable élevation consisteroit dans leurs plus profonds abaissements, & que le plus grand d'entre eux devoit être le plus petit: *Qui major Luc. 22.*
est in vobis, fiat sicut minor. Voilà pour- 26.
quoi les Apôtres, suivant les divines instructions de cet adorable Maître, prenoient tant de soin dans l'exercice de leur ministere d'éloigner de leurs personnes tout soupçon d'interêt: convaincus qu'ils ne pouvoient sans cela profiter aux ames, & que du moment qu'on viendroit à découvrir dans leurs fonctions apostoliques quelque interêt, on perdroit pour eux toute creance & l'on refuseroit de les écouter. Voilà pourquoi saint Paul en particulier, instruisant les Corinthiens, leur faisoit tant remarquer ce caractere de desintéresse-

ment, qui le dégageoit de toute vûë humaine dans les travaux de son apostolat. Hé, mes Freres, leur disoit-il, considerez notre conduite, voyez notre état, & jugez si c'est une vaine gloire, ou l'esperance d'une fortune temporelle qui nous touche. Nous vous annonçons la foi; & selon la foi, nous sommes vos peres en Jesus-Christ; mais selon le monde nous sommes les derniers des hommes. Tout chrêtiens que vous êtes, vous ne laissez pas d'occuper des places & d'avoir des rangs qui vous distinguent; mais nous, nous ne sommes rien. Vous êtes puissants, & nous sommes foibles; *Nos infirmi, vos autem fortes.* Votre noblesse vous fait honorer, & l'on nous confond parmi la plus vile populace; *Vos nobiles, nos autem ignobiles.* Qu'avons-nous reçû jusqu'à present; & par rapport à cette vie, quel profit ayons-nous retiré de toutes nos fatigues? Vous le sçavez & vous en êtes témoins. Nous souffrons la faim, la soif, la nudité, toutes sortes de miseres: *Usque in hanc horam, & esurimus, & sitimus, & nudi sumus.* On nous accable d'opprobres & de coups, on nous chasse, on nous bannit, & nous sommes par tout errants comme des vagabonds; *Et colaphis cædemur, & instabiles sumus.* Enfin on nous regarde & on nous traite comme le rebut des hommes; *Tanquam purgamenta hujus*

1. Cor. c. 4.
Ibid.
Ibid.
Ibid.
Ibid.

mundi facti ſumus. Au reſte conclut le ſaint Apôtre, ſi je vous dis toutes ces choſes, ce n'eſt point pour vous les reprocher, ni pour vous en donner de la confuſion; mais afin de vous faire voir qu'en travaillant auprés de vous, nous ne travaillons que pour vous, & que nous ne cherchons que vous-mêmes.

Ainſi parloit ce Docteur des gentils; & qui peut dire quelle impreſſion faiſoit ſur les eſprits ce parfait détachement? Ayons le nous-mêmes dans notre pieté, Chrêtiens; c'eſt à quoi le monde la connoîtra, & ce qu'il reſpectera, ce qu'il canoniſera. Mais ſans égard aux jugements du monde, c'eſt devant Dieu ce qui nous ſanctifiera. Nos prieres alors monteront à ſon trône comme un agreable parfum. Il recevra notre encens, parce qu'il n'y aura nul mélange qui le corrompe. Heureuſe donc une ame qui dans les choſes de Dieu cherche Dieu, & n'y cherche rien avec Dieu. Remarquez, s'il vous plait, ces deux paroles, qui cherche Dieu, qui ne cherche rien avec Dieu. Tel eſt, ſi je puis uſer de cette expreſſion, le double ſceau d'une vraye pieté. Ne pas chercher Dieu, c'eſt un oubli qui l'outrage, & comment accepteroit-il ce qui ne lui eſt pas offert? Chercher quelque choſe avec Dieu, c'eſt un partage qui l'offenſe: Car on vous l'a dit cent fois, & il eſt vrai; le Dieu que nous ſervons,

ou que nous devons ſervir, eſt un Dieu jaloux ; & d'un cœur tel que le notre ; c'eſt-à-dire, d'un cœur qu'il a formé tout entier, il ne veut pas que rien lui échappe. Il s'en eſt expliqué dans l'une & dans l'autre loi. Il nous a dit par ſes prophetes qu'il étoit trop grand, & notre cœur trop étroit, pour y pouvoir placer quelque autre avec lui ; & par la bouche de ſon Fils, notre Sauveur, il nous a marqué expreſſement, qu'on ne pouvoit être tout enſemble à deux maîtres ; ſur tout qu'il falloit, ou le renoncer lui-même, ou renoncer à l'interêt. *Non poteſtis Deo ſervire & mammonæ.* Et à quel autre interêt, Seigneur, pouvons-nous être en effet ſenſibles, qu'au bonheur de vous trouver & de vous poſſeder ? Or en vous cherchant & ne cherchant que vous, on vous trouve infailliblement, & l'on ſe met en état de vous poſſeder éternellement. N'êtes-vous pas aſſez pour nous, & qu'aurions-nous à ſouhaiter au-delà ? Nous le dirons donc comme votre prophete, Seigneur, & dans le même ſentiment que lui : *Quid mihi eſt in cœlo, & à te quid volui ſuper terram ?* Que peuvent me preſenter & le ciel & la terre, qui me ſoit plus cher que mon Dieu, qui me ſoit auſſi cher que mon Dieu, & mêmes qui me ſoit cher en quelque maniere aprés mon Dieu, s'il ne l'eſt en mon Dieu ? *A te quid volui ?* Oüi, Seigneur, vous ſerez ſeul deſormais

tout mon treſor & toute ma gloire. Alors, Chrêtiens, il ne nous reſtera qu'à rendre encore notre pieté interieure, au lieu que celle des phariſiens ne fut qu'une pieté apparente. C'eſt le ſujet de la troiſiéme partie.

III. PART.

C'Eſt une queſtion que les Peres de l'Egliſe ſe ſont propoſée; ſçavoir, pourquoi Dieu ayant déja jugé en particulier tous les hommes à la mort, les jugera encore à la fin du monde. Ils en apportent differentes raiſons: mais la plus ſolide, eſt, à ce qu'il me ſemble, celle de ſaint Gregoire de Nazianze. Dieu, dit-il, en uſera de la ſorte, afin de faire connoître à tout l'univers dans ce jugement general l'état de la vie & de la conſcience de chacun des hommes. Maintenant la plûpart des hommes paroiſſent ce qu'ils ne ſont pas, & ne paroiſſent pas ce qu'ils ſont. Les juſtes par humilité prennent ſouvent la figure des pecheurs, & les pecheurs par hypocriſie contrefont la pieté des juſtes. De là les juſtes en mille rencontres ſont condamnez, & les pecheurs juſtifiez & authoriſez. Or il eſt du devoir de la providence, de faire ceſſer ce deſordre, & c'eſt pour cela que Dieu a établi un jugement univerſel, où tous les ſecrets des cœurs ſeront revelez, & où nous pourrons avoir une pleine connoiſſance

du vice & de la vertu. *Filii hominis*, disoit le Seigneur parlant à Ezechiel, *putas-ne vides quid isti faciunt* ? Prophete, penses-tu être assez éclairé pour voir ce que fait mon peuple ? penses-tu en être bien instruit ? non, tu ne le connois pas, pourquoi ? parce que tu n'en vois que les apparences & que les dehors. *Fode parietem, ingredere, & videbis abominationes pessimas.* Approche, entre plus avant, perce cette muraille, & tu verras toutes les abominations qu'elle couvre. Tu crois que ce peuple m'honore, parce qu'il se tient devant mes Autels dans une posture humble & suppliante, & qu'il m'offre des sacrifices : & moi je te dis, que je rejette tous ces sacrifices. Mais Seigneur, c'est vous qui les avez ordonnez. Tu te trompes : j'ay ordonné des sacrifices d'esprit, des sacrifices veritables & qui procedent d'une sincere religion. Or en tout ce que fait mon peuple, il n'y a qu'un certain exterieur qui frappe les yeux. On diroit qu'il a du zele pour moi, mais ce n'est qu'une idole & qu'une vaine montre de zele : *Ea ecce idolum zeli.*

Ezech. 6. 8.

Ibid.

Ibid.

Voilà, mes chers Auditeurs, le dernier trait sous lequel le Fils de Dieu lui-même nous a representé la fausse pieté des pharisiens. Pieté toute superficielle, & toute sur les levres, toute sur le visage, & rien dans le cœur. Auſſi

quel le Sauveur du monde les com-

paroît-il ? à des ſepulchres blanchis. N'en conſiderez que les dehors ; tout eſt brillant : mais ouvrez-les & penetrez juſques dans le fond, vous n'y trouverez qu'infection & que pourriture. *Væ vobis, quia ſimiles eſtis ſepulchris dealbatis.* Mais encore, demande ſaint Chryſoſtome, pourquoi cette comparaiſon ? Elle eſt trés-naturelle & trés-propre, repond ce Pere ; parce que n'être qu'à l'exterieur, c'eſt n'être, pour ainſi dire, qu'un cadavre de pieté, & que comme un corps ſans ame, qui n'eſt bon qu'à renfermer dans un tombeau. En effet, qu'eſt-ce que Dieu attend de l'homme, & que cherche-t'il dans l'homme ? le cœur ; & ſans le cœur qu'y a-t-il dans l'homme qui ſoit digne de Dieu ? C'eſt donc dans le cœur que conſiſte la vie de l'homme juſte, puiſque c'eſt par le cœur qu'il plait à Dieu, par le cœur qu'il aime Dieu & qu'il merite d'être aimé de Dieu. Otez-lui cette vie du cœur, tout le reſte eſt mort dans l'ordre de la grace, comme tout le reſte meurt dans l'ordre de la nature dés que le cœur ceſſe de vivre. *Matth. c. 23.*

De là vient que Dieu par la bouche de ſes prophetes, ſe plaignant de l'infidelité des juifs, reduit tous les reproches qu'il leur fait, à ces termes ſi ordinaires ou à d'autres ſemblables : que leurs cœurs ſont loin de lui, qu'ils ont détourné de lui leurs cœurs, que leurs

Iſaï. 46. cœurs ſe ſont endurcis contre lui : *Audite me duro corde.* De là vient que David faiſant le portrait de l'homme de bien & du pecheur, nous marque particulierement entre l'un & l'autre, cette difference eſſentielle ; ſçavoir, que le juſte a le cœur droit, qu'il ſert Dieu de cœur, qu'il porte la loi de Dieu dans Pſ. 36. ſon cœur, *Lex Dei ejus in corde ipſius* ; mais que le pecheur au contraire a un cœur vain, un cœur corrompu ; que dans ſon cœur il s'eſt revolté contre Dieu, qu'il a dit au fond de ſon cœur : il n'y Pſ. 13. a point de Dieu ; *Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus.* De là vient que le même prophete royal dans ces prieres ſi frequentes & ſi ardentes qu'il adreſſoit à Dieu, tantôt lui diſoit, éprouvez-moi, Seigneur, éprouvez mon cœur & connoiſſez-le ; tantôt le ſupplioit de former en lui un cœur nouveau, & un cœur pur ; tantôt s'animoit à le loüer & à le benir de toute l'étenduë de ſon cœur ; tantôt en deux mots qui exprimoient toute la diſpoſition de ſon ame & tous ſes ſentiments, l'ap- Pſ. 72. pelloit le Dieu de ſon cœur ; *Deus cordis mei.* Il faudroit preſque rapporter ici toutes les ſaintes Ecritures, ſi je voulois ne rien omettre de tout ce que nous y liſons à l'avantage de cette pieté interieure & du cœur.

Mais, Chrêtiens, ſi c'étoit un des caracteres de la vraye pieté dans l'an-

cienne loi, que cette affection & cette devotion du cœur, combien plus l'eſt-elle dans la loi évangelique, puiſque Jeſus-Chriſt eſt ſurtout venu ſur la terre pour y former des adorateurs en eſprit ? Prenez garde ; il n'appelle vrais adorateurs que ceux-là. *Venit hora & nunc eſt, quandò veri adoratores adorabunt patrem in ſpiritu.* Joan. c. 4. D'où il s'enſuit que tous les autres ne ſont que de faux adorateurs ; & que tout culte, quel qu'il ſoit, qui n'eſt pas joint avec ce culte de l'eſprit, qui ne part pas de ce culte de l'eſprit, qui n'eſt pas relevé par ce culte de l'eſprit, n'eſt qu'un faux culte. Je ne dis pas que ce culte exterieur ſoit par lui-même criminel ; je ne dis pas que ce ſoit un culte abſolument inutile, ni qu'on le doive ou qu'on le puiſſe negliger. Je ſçais qu'il y a dans la religion des prieres, des ceremonies, des pratiques inſtituées pour glorifier Dieu, par où en effet il veut être glorifié, & par où nous le glorifions. Mais je prétends que Dieu ne ſe tient honoré de tout cela, qu'autant que l'eſprit y a de part. Je prétends que ſans cette vûë interieure de Dieu, ſans ce retour de l'eſprit vers Dieu, il n'accepte rien de tout cela, parce qu'il n'y a rien en tout cela qui ſoit proportionné à ſon être & à ſa grandeur. Car ſelon l'excellente raiſon que le Sauveur même des hommes en a donnée, Dieu eſt eſprit

Ibid. & pur Eſprit, *Spiritus eſt Deus.* Par conſéquent le veritable culte qui lui convient, eſt un culte ſpirituel; *Et eos qui* *Ibid.* *adorant eum, oportet adorare in ſpiritu.* Et par une autre conſequence non moins inconteſtable, ne lui pas rendre ce culte ſpirituel, quoiqu'on puiſſe faire du reſte, ce n'eſt plus l'honorer en verité, mais ſeulement en figure. Or Dieu ne peut ſe contenter de ce culte apparent; & comme il eſt vrayement Dieu, il veut que ce ſoit réellement & en verité qu'on l'adore: *Et eos qui adorant eum, oportet adorare in ſpiritu & veritate.*

Cela ſuppoſé, mes chers Auditeurs, que devons-nous juger de bien des œuvres que nous pratiquons dans le chriſtianiſme, ou que nous y voyons pratiquer, & quel fruit pouvons-nous nous en promettre? De quel merite & de quel prix peuvent-elles être devant Dieu? Je ne parle plus de ces œuvres faites par oſtentation ou par interêt: il eſt évident que s'il y a quelque recompenſe à en eſperer, ce ne peut être de la part de Dieu, qui les reprouve comme des œuvres criminelles. Mais je parle de ces œuvres faites ſans intention, faites ſans recüeillement & ſans réflexion, faites par coûtume, par bienſeance, par engagement d'état & ſans eſprit de Dieu. Deſordre plus commun & preſque univerſel juſques dans les plus ſaintes profeſſions. Ecoutez ceci,

je vous prie. On recite de longs offices, & ces offices tout divins ſont compoſez & remplis des plus beaux ſentimens de foi, d'eſperance, de charité & d'amour de Dieu, de confiance en Dieu, de ſoumiſſion aux ordres de Dieu; mais aprés y avoir employé les heures entieres, peut-être n'a-t-on pas fait un acte de foi, pas un acte d'eſperance, pas un acte d'amour, de confiance, & de ſoumiſſion, pourquoi? parce que de tout ce que la bouche a prononcé, le cœur ne diſoit rien, ni ne ſentoit rien. On paroît devant l'autel du Seigneur, on y fléchit les genoux, on y demeure proſterné & humilié; & peut être, en tout ce que l'on y a paſſé de temps, n'a-t-on pas rendu à Dieu un ſeul hommage; peut-être ne s'eſt-on pas une fois acquitté envers ce ſouverain Maître du devoir de la religion en l'adorant: pourquoi? parce que la religion ne conſiſte, ni dans les inclinations du corps, ni dans la modeſtie des yeux, mais dans l'humiliation de l'eſprit, & que l'eſprit n'a pas un moment accompagné toutes ces démonſtrations de reſpect & d'adoration. On entre dans les hôpitaux, on viſite des priſons, on conſole des affligez, on ſoulage des malades, on aſſiſte des pauvres; & tel peut-être qui fait voir ſur cela plus d'aſſiduité & plus de zele, eſt celui qui exerce moins la miſericorde chrétienne, pourquoi?

parce que c'eſt, ou une certaine activité naturelle qui l'emporte, ou une compaſſion toute humaine qui le touche, ou l'habitude qui le conduit, ou tout autre objet que Dieu qui l'attire, & dont il ſuit l'impreſſion.

Grande & importante leçon pour nous, Miniſtres de Jeſus-Chriſt : ſouffrez que j'en faſſe ici la remarque, & que je le diſe encore plus à ma confuſion, que pour votre inſtruction. Appellez au ſacré miniſtere & ſpecialement devoüez au culte & au ſervice de Dieu, combien de religieuſes pratiques & d'actions pieuſes chaque jour nous occupent ? Toute notre vie n'eſt qu'un cercle de ſaintes fonctions, qui ſe ſuccedent preſque ſans intervalle. Nous chantons des loüanges divines, les uns en public & les autres en particulier ; nous offrons ſur les autels le ſacrifice de l'agneau ſans tache ; nous annonçons dans les chaires l'Evangile, & nous l'expliquons aux fidelles ; nous reconcilions les pecheurs dans le tribunal de la penitence, & nous ſervons de paſteurs aux ames & de guides dans le chemin du ſalut ; nous ſommes par état les interpretes de Dieu, les agents de Dieu, les lieutenants & les hommes de Dieu. Quel honneur, & ſurtout quelle ſainteté dans une telle vocation & une telle adminiſtration ! Mais voici bien de quoi us humilier, mes Freres, & nous faire

faire trembler. Car il n'eſt que trop à craindre que cette ſainteté ne ſoit que dans le miniſtère, ſans être dans les miniſtres. A force de ſe familiariſer, pour ainſi dire, avec les choſes ſaintes, on s'y accoutume, & ſouvent de telle ſorte qu'on en perd tout le goût & tout l'eſprit. Le cœur ne s'y affectionne plus; & tandis que le ſimple peuple eſt touché de nos adorables myſteres, on les traite avec autant d'indifference & autant de froid, que ſi c'étoient des affaires toutes prophanes.

Leçon non moins neceſſaire pour tant d'ames devotes, ou du moins en ayant la reputation & le nom. Elles frequentent les ſacremens, & en cela elles ſont loüables; mais ſi elles n'y apportent une extrême vigilance, l'uſage de la confeſſion, de la communion, leur devient ſi ordinaire, qu'il ſe change pour elles en coutume, & que la coutume amortit peu à peu cette premiere ardeur, & rallentit ces ſecrets & ſaints mouvements dont elles étoient animées.

Cependant qu'arrive-t-il? c'eſt qu'on tombe par là dans deux eſpeces d'hypocriſies. Je dis dans deux eſpeces; car ce ne ſont pas, ſi vous le voulez, des hypocriſies formelles & d'une pleine déliberation; mais ce ſont toûjours des erreurs trés-pernicieuſes. Hypocriſie

par rapport au public, & hypocrifie par rapport à nous-mêmes. C'eſt-à-dire, que ſans même le prétendre expreſſément, on trompe le public, & qu'on ſe trompe ſoi-même. L'un & l'autre eſt aiſé à comprendre. On trompe le public, & comment ? parce que toute cette devotion exterieure dont on ſe pare, n'eſt en ſoi & à le bien prendre, qu'un ſigne de la devotion interieure du cœur. Ce ſont des branches, des feüilles, des fleurs qui pouſſent au dehors, mais qui ſuppoſent une racine cachée dans le ſein de la terre. Si donc vous n'avez que ces fleurs, que ces branches & ces feüilles; ſi vous n'avez que ce ſigne qui ſe montre aux yeux, & que le fonds manque, c'eſt un ſigne trompeur, qui marque ce qui n'eſt pas, & qui ne marque pas ce qui eſt. Un homme paſſe pour un ſaint : on en juge ſelon ce qu'on voit, & l'on canoniſe hautement celui-là, on regarde celle-ci comme un modéle de vertu; mais qu'eſt-ce que cette vertu, qu'une fauſſe lueur ou qu'un phantôme ſpecieux qui n'a rien de ſolide ni rien de réel. Eh, mon Frere, dit ſaint Chryſoſtome, ſoyez ce que vous paroiſſez; ou ce que vous n'êtes pas, ceſſez de le paroître.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable & de plus funeſte, c'eſt qu'on ſe

trompe soi-même. On croit mener une vie toute chrétienne, comme en effet elle semble l'être; on compte pour autant de merites devant Dieu, tout ce qu'on fait, ou tout ce que l'on pense faire de bonnes œuvres, & l'on ne prend pas garde que ce ne sont plus de bonnes œuvres, dés qu'elles ne partent pas du principe qui les doit produire & qui seul les peut sanctifier. On écoute volontiers certains éloges, on les reçoit avec complaisance, & l'on n'a pas de peine à se persuader qu'ils sont bien fondez. On se laisse aller à des reflexions, à des retours sur sa conduite qui entretiennent l'illusion où l'on est. On dit aussi bien que cet Evêque de l'Apocalipse, je suis riche ou du moins je travaille à m'enrichir pour le ciel & à grossir tous les jours mon tréſor. Aveugle que vous êtes, au lieu de cette abondance dont vous vous flatez, vous ne voyez pas votre pauvreté & votre misere. Vous vous figurez avoir les mains pleines, mais comme un homme endormi, qui dans un songe agreable s'imagine puiser d'immenses richesses, & se trouve à son reveil denué de tout : *Et nihil invenerunt in manibus suis.* Si Dieu lui-même s'y trompoit & que ses yeux ne pussent penetrer au travers de cette surface & de cet éclat qui vous ébloüit, vous Psal. 75.

ſeriez moins à plaindre : mais ce que vous ne voyez pas, il le voit. Ah ! Chrétiens, quand il faudra comparoître devant le tribunal de ce ſouverain juge, & lui rendre compte non-ſeulement de nos crimes & de nos habitudes vicieuſes, mais de nos vertus, que fera-t-il alors ? S'arrêtera-t il pour decider de notre ſort éternel, au corps de nos actions ; & ne nous a-t-il pas menacez par ſes Prophetes & par ſes Apôtres, qu'il porteroit les rayons de
Sopho. c. 1. ſa lumiere juſques dans l'ame, *Scrutabor Jeruſalem* ; qu'il mettoit au jour les penſées, les deſirs, les vûës, les deſ-
1. Cor. c. 4. ſeins, *Manifeſtabit conſilia cordium* ; qu'il peſeroit tout cela dans la balance du ſanctuaire, & que tout ce qui ne ſe trouvera pas de poids, il le reprouveroit :
Dan. c. 5. *Appenſus es in ſtatera, & inventus es minus habens* ? Combien de faux Prophetes ſe preſenteront pour lui demander & pour recevoir la couronne de gloire, à qui il repondra : je ne vous connois point, & je ne vous ay jamais connus ?
Matth. c. 7. *Et tunc confitebor illis, quia numquam novi vos.* Ils auront prédit l'avenir, ils auront fait des miracles, ils ſe ſeront attiré l'eſtime, l'admiration, la confiance des peuples par de magnifiques diſcours, par de beaux ouvrages de pieté, par de nouvelles inſtitutions & des établiſſemens de charité. On en

aura parlé dans le monde, on les aura vantez, & les provinces entieres, les Royaumes auront retenti de leur nom. Mais ils seront méconnus de Dieu, parce qu'il n'y aura eû-là qu'une splendeur aussi vaine qu'éclatante, & que le jour du Seigneur la fera tout à coup disparoître, sans qu'il en reste le moindre vestige, sur quoi il daigne attacher ses regards.

Prenons donc, mes Freres, des idées plus justes, & suivons l'avis de l'Apôtre : *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu-Christi.* Ne disons rien, n'entreprenons rien, n'executons rien, qu'au nom de Jesus-Christ, & dans la vûë de Dieu. L'arche du Seigneur étoit toute d'or & en dedans & en dehors : voilà ce que nous devons être. Si nous nous contentons, comme les Pharisiens, de purifier exterieurement le vase, & que nous negligions le reste, nous nous exposons à être frappez de la même malédiction. Faisons le sacrifice d'Abel, & non point celui de Caïn. Abel offrit ce qu'il y avoit de meilleur dans son troupeau, & Caïn ce qu'il y avoit dans le sien de moins precieux. Vous sçavez comment Dieu agréa les victimes de l'un, & eut en horreur celles de l'autre. Ainsi pour nous devoüer solidement à Dieu, donnons-lui avant toutes

Coloss. c. 3.

choſes ce qu'il y a dans nous de plus excellent & de plus noble, qui eſt l'eſprit. Commençons par-là, pourſuivons par-là, finiſſons par-là ; car c'eſt de l'eſprit que tout dépend ; & tout ce que l'eſprit anime, devient digne de Dieu & de ſes recompenſes éternelles, que je vous ſouhaite, &c.

TABLE DES SERMONS, AVEC l'Abregé de chaque Sermon.

Sermon pour le ſecond Dimanche aprés Pâques, ſur le ſoin des Domeſtiques. *Page* 3.

SUJET. *Jeſus dit aux Phariſiens : je ſuis le bon Paſteur.* Les maîtres ſont comme les paſteurs de leurs familles, & en particulier de leurs domeſtiques ; à la ſanctification deſquels ils doivent travailler. pag. 3. 4. 5.

DIVISION. Trois grands interêts impoſent aux maîtres une loi étroite & inviolable de s'employer au ſalut de leurs domeſtiques, ſçavoir l'interêt des domeſtiques mêmes, 1. partie ; l'interêt de Dieu, 2. partie ; l'interêt des maîtres ; 3. partie. p. 5. 6.

I. PARTIE. L'interêt des domeſtiques. Un maître eſt conſtitué de Dieu pour gouverner ſes Domeſtiques. Or tout gouvernement, même temporel, n'eſt établi ſur la terre, que pour conduire les hommes à leur derniere fin, qui eſt le ſalut. Loi commune aux Rois, & à toutes les puiſſances ordonnées de Dieu. Si donc un homme ayant ſous ſoi des domeſtiques, ne les regardoit que par rapport à ſoi-même, & que du reſte il ne fût point en peine de la maniere dont ils ſe conduiſent, dés-là il ſeroit dans une diſpoſition criminelle. Le pouvoir d'un maître n'eſt qu'une émanation du pouvoir de Dieu. Par conſequent un maître doit uſer à peu prés de ſon pouvoir, comme Dieu uſe du ſien. Or Dieu n'uſe de ſon pouvoir, que pour notre ſanctification & pour notre ſalut. De-là cette belle leçon de ſaint Paul : *Obéïſſez à vos maîtres ; car ils ſont chargez de veiller ſur vous, comme devant rendre compte de vos ames.* p. 6. *juſqu'à* 13.

Ainſi un maître pour la ſanctification de ſes domeſtiques leur doit ſur tout trois choſes, l'inſtruction, l'exemple, & une charitable correction. Mais combien de maîtres en ſont au contraire les corrupteurs, 1. par les engagemens & les occaſions de peché où ils les jettent en les rendant complices de leurs deſordres, 2. par les exemples pernicieux qu'ils

leur donnent, 3. par une ignorance criminelle de leurs deportemens & de leur conduite, 4. par une indulgence molle & une lâche tolerance qui les autorise dans leurs vices? p. 13. *juſqu'à* 21.

II. PARTIE. L'interêt de Dieu. Toute puiſſance vient de Dieu, & ne doit être employée que pour Dieu. Or qu'eſt-ce que de l'employer pour Dieu, ſi ce n'eſt de l'employer à faire ſervir & glorifier Dieu? Mais quelle eſt ſur cela l'injuſtice des maîtres? C'eſt qu'ils n'employent leur pouvoir qu'à ſe faire ſervir eux-mêmes. Deſordre que ſaint Auguſtin reprochoit ſi éloquemment aux magiſtrats de Rome, qui ſouffroient que leurs poëtes joüaſſent publiquement les Dieux, & qui leur défendoient ſous de griéves peines d'attaquer la reputation d'un citoyen Romain. Deſordre que ſaint Bernard deploroit auſſi trés-amérement, & qui allumoit tout ſon zele. p. 21. *juſqu'à* 28.

Zele qui a été de tout temps le caractere des ſerviteurs de Dieu & des vrays chrétiens. Exemples des premiers fidéles, de ce maître dont Jeſus-Chriſt avoit gueri le fils, du grand Conſtantin & de ſaint Loüis. D'où leur venoit le zele qu'ils faiſoient voir à tenir dans l'ordre & dans la regle, ceux qui leur étoient ſoumis? de l'eſprit de religion & de foi dont ils étoient animez. Et

ceci ſervira à nous faire entendre cette parole de l'Apôtre, que quiconque ne s'applique pas à former ſes domeſtiques & à les élever dans la crainte de Dieu, doit être regardé comme un homme qui a renoncé la foi & pire même qu'un infidéle. Car il n'a pas une des marques les plus ordinaires du chriſtianiſme, & il montre moins de zele pour le vrai Dieu que les payens mêmes pour leurs fauſſes divinitez. Et il ne faut point dire que dans une maiſon on a bien de la peine à reduire des eſprits difficiles & portez au libertinage. Quand vous parlerez de Dieu à des domeſtiques, & que vous leur en parlerez avec une charité ſoutenuë de l'autorité, ils vous écouteront. p. 28. *juſqu'à* 36.

III. Partie. L'interêt des Maîtres. Dans l'obligation que Dieu leur a impoſée de veiller ſur la conduite de leurs domeſtiques, ils trouvent deux avantages, l'un ſpirituel, l'autre temporel. Avantage ſpirituel : cette obligation eſt un puiſſant contre-poids pour reprimer l'orgueil qu'inſpire l'autorité. Car ſelon la remarque de ſaint Auguſtin, de ſaint Gregoire & de ſaint Bernard, les maîtres deviennent ainſi comme les ſerviteurs de leurs ſerviteurs mêmes. Avantage temporel : les maîtres en reglant les mœurs de leurs domeſtiques, établiſſent la ſubordination, la paix, la concorde, la ſeûreté dans leurs maiſons,

& n'eſt-ce pas ce qui en fait le bonheur ? Mais où voit-on de ces maiſons ? Et pourquoi y en a-t-il ſi peu ? C'eſt qu'il y a peu de maîtres qui travaillent à entretenir parmi leurs domeſtiques le culte de Dieu & la pieté. Exemple de la Femme forte, p. 36. *juſqu'à* 51.

Sermon pour le troiſiéme Dimanche aprés Pâques, ſur les divertiſſemens du monde. *Pag.* 52.

SUJET. *Je vous le dis en verité : vous pleurerez, vous ſerez dans l'affliction, & le monde ſe rejoüira.* Quel partage ! les juſtes dans l'affliction & le monde dans la joye. Mais ce qui doit conſoler les juſtes, c'eſt que leur triſteſſe ſe tournera en joye ; & ce qui doit faire trembler les mondains, c'eſt que leurs fauſſes joyes & leurs vains divertiſſemens n'aboutiront qu'à un malheur éternel. p. 52. 53. 54.

DIVISION. La plûpart des divertiſſemens du monde ſont condamnables, parce qu'ils ſont preſque tous, ou impurs & défendus dans leur nature, 1. partie ; ou exceſſifs dans leur étenduë, 2. partie ; ou ſcandaleux dans leurs effets, 3. partie. p. 54. 55.

I. PARTIE. Divertiſſemens impurs & défendus dans leur nature. Co-

medies, bals, romans. Il ne faudroit d'abord qu'un raiſonnement pour nous engager à nous interdire ces ſortes de plaiſirs, c'eſt que ce ſont au moins des divertiſſements ſuſpects; & que l'on ne doit pas pour ſi peu de choſe riſquer ſon ſalut. p. 55. 56. 57. 58.

Mais il y a plus. Ce ſont des divertiſſements criminels, & expreſſement défendus. 1. Comedies & bals. Nous avons ſur cela les plus ſeveres ordonnances de l'Egliſe & les plus rigoureuſes deciſions des Peres, & de tous les Peres, dans tous les temps, & pour toutes perſonnes. Ces témoignages ne doivent-ils pas l'emporter ſur celui de quelques mondains ſans étude & ſans authorité? Et ne ſçait-on pas d'ailleurs combien ces ſpectacles & ces aſſemblées prophanes font naître d'idées & de ſentiments impurs? p. 58. *juſqu'à 65.*

2. Romains. Rien de plus propre à deſſecher la pieté & à corrompre un cœur, que ces livres empeſtez. L'experience le montre bien, & la confeſſion de ceux qui les ont lûs, en eſt une preuve ſenſible. A quoi tendent ces hiſtoires romaneſques? à inſpirer l'amour. Mais, dit-on, il ne s'agit en pluſieurs que d'un amour honnête. Erreur. Appellez-vous amour honnête, celui qui poſſede un homme & qui l'enchante, juſqu'à le rendre idolâtre de la creature aux dépens du Createur? Mais ces livres,

appeennent le monde. Eſt-il donc ſi neceſſaire de ſçavoir le monde, qu'on doive pour cela expoſer l'innocence de ſon ame & la perdre ? Axis aux peres & aux meres, qui ſous pretexte de former leurs enfants, leur permettent des lectures & les menent à des aſſemblées & à des ſpectacles, où leur cœurs déja trop ſenſibles, achevent de ſe pervertir. p. 65. *juſqu'à* 72.

II. Partie. Divertiſſements exceſſifs dans leur étenduë. Surtout le jeu. Trois excés : excés dans le temps qu'on employe au jeu ; excés dans la dépenſe qu'on y fait ; excés dans l'attachement & l'ardeur avec laquelle on s'y porte. p. 72. 73.

1. Excés dans le temps qu'on y employe. Combien d'hommes & de femmes y paſſent preſque toute leur vie ? Ce jeu n'eſt pas abſolument criminel en lui-même, s'il eſt pris moderement & pour une recreation honnête & paſſagere ; mais ce qui en fait le crime, c'eſt la continuité. p. 73. *juſqu'à* 77.

2. Excés dans la dépenſe qu'on y fait. Dépenſe qui empêche de payer des dettes, de ſatisfaire des domeſtiques, de pourvoir aux beſoins d'une maiſon, d'élever des enfants, d'aſſiſter les pauvres. Mais aprés tout, dit-on, la dépenſe de mon jeu eſt aſſez modique & trés-commune. Elle peut être modique en ſoi, & conſiderable par rapport à vous & à

votre état. On a bonne grace de se plaindre du malheur des temps, lorſqu'on ne retranche rien de ſon jeu, ou qu'on n'en retranche pas aſſez. A quoi ſe portent une femme, un jeune homme, pour avoir de quoi y fournir ? p. 77. *juſqu'à* 84.

3. Excés dans l'ardeur avec laquelle on s'y attache. De-là les dépits, les chagrins les emportements, les blaſphêmes. Ce n'eſt pas qu'on n'affecte communement au-dehors un air ſerein : mais ſous ces dehors tranquilles, quels troubles dans l'ame ! p. 84. 85. 86.

III. Partie. Divertiſſements ſcandaleux dans leurs effets. Jeſus-Chriſt veut que nous arrachions notre œil & que nous coupions notre main, ſi ce ſont pour nous des ſujets de ſcandale. A combien plus forte raiſon devons-nous nous priver des divertiſſements, qui tout honnêtes qu'ils ſont en eux-mêmes, nous deviennent des occaſions de peché ? Or il y en a de cette ſorte : par exemple, la promenade. Rien de plus indifferent en ſoi ni de plus innocent que la promenade ; mais combien neanmoins y en a-t-il de ſuſpectes, combien d'ouvertement mauvaiſes ? 86. *juſqu'à* 90.

Scandale d'autant plus à craindre qu'on en voit moins le danger. Mais nous ſçavons ce qu'en ont penſé les Peres de l'Egliſe, & ce qu'ils ont là-deſſus recommandé ; ſurtout aux jeunes per-

hommes. Combien d'hommes & de femmes, s'ils vouloient parler de bonne foi, reconnoîtroient que ce ſont certaines promenades qui les ont perdus. p. 90. *juſqu'à* 94.

Mais faut-il ſe paſſer de tout divertiſſement ? Deux reponſes. 1. Tout divertiſſement qui a l'un de ces trois caracteres que j'ay marquez, vous devez l'avoir en horreur. 2. Il y a des divertiſſements honnêtes, ſans excés & ſans danger : voilà ceux qui vous ſont accordez. Réjoüiſſez-vous, dit l'Apôtre, mais réjoüiſſez-vous dans le Seigneur. p. 94. 95. 65. 97.

Sermon pour le quatriéme Dimanche aprés Pâques, ſur l'Amour & la crainte de la verité. *Page* 98.

SUJET. *Quand cet eſprit de verité ſera venu, il vous enſeignera toute verité.* Il n'y a rien dont nous faſſions un plus criminel abus que de la verité. Il eſt important que nous apprenions l'uſage que nous en devons faire. p. 98. 99 100.

Diviſion. Il y a une verité qui nous reprend, & il y en a une qui nous flate. Or de toutes les veritez, il n'en eſt point que nous devions plus aimer

que la verité qui nous reprend, 1. partie: & il n'en eſt point que nous devions plus craindre que la verité qui nous flate, 2. partie. p. 100. 101.

I. Partie. De toutes les veritez il n'en eſt point que nous devions plus aimer que la verité qui nous reprend. Pourquoi? Quatre raiſons.

1. Parce que cette verité qui nous donne la connoiſſance de nous-mêmes. Quelque éclairez que nous ſoyons, & quelque ſoin que nous prenions de nous connoître, il y a dans nous mille défauts qui nous échappent. Mais c'eſt en nous reprenant qu'on nous les decouvre. Exemple de Germanicus. p. 102. *juſqu'à* 105.

2. Parce que cette verité eſt la plus efficace pour nous corriger. Elle nous fait rentrer dans nous-mêmes par la connoiſſance, & elle nous en fait ſortir par la penitence. Une verité dite à propos, ſuffit en telles conjonctures, pour nous retirer d'une habitude vicieuſe. On en eſt troublé d'abord; mais enfin la verité digerée par un eſprit ſolide, agit dans ſon temps, p. 106. 107. 108.

3. Parce que c'eſt cette verité qu'on a plus de peine à nous dire, & qu'on affecte plus de nous cacher. Rien de plus rare qu'un ami ſincere pour nous avertir & nous reprendre. Et cela eſt ſurtout vrai à l'égard des grands. Cette verité qui nous reprend, nous en doit

donc être d'autant plus precieuſe. p. 108. *juſqu'à* 113.

4. Parce que cette verité ne part que d'un zele pur, genereux & deſintereſſé. Car il n'eſt point de commiſſion plus fâcheuſe, que de dire à un homme une verité déſagreable. D'où il s'enſuit qu'on doit l'écouter avec plus de docilité & plus de reconnoiſſance. Exemple de Baltazard à l'égard de Daniel. Mais que faiſons-nous ? Dés que la verité nous reprend, nous la haïſſons, nous nous revoltons contre elle. Exemple d'Achab à l'égard du Prophete Michée. Nous ne voulons pas mêmes l'entendre de la bouche des predicateurs, & dés qu'elle nous devient perſonne, nous la condamnons. p. 113. *juſqu'à* 122.

II. Partie. De toutes les veritez il n'en eſt point que nous devions plus craindre que la verité qui nous flate. Pourquoi ? Deux raiſons.

1. Parce que dans l'uſage du ſiecle, ce qui nous flate, eſt ordinairement ce qui nous trompe. En effet, qu'eſt-ce que la plûpart des loüanges dans le ſtile du monde ? des menſonges officieux. Cependant un homme s'enyvre de ce vain encens, & ſe croit tout autre qu'il n'eſt. Voilà quelle fut la ſource de l'idolâtrie payenne ; & à cette idolâtrie une autre a ſuccedé juſques dans le chriſtianiſme. On ne dit plus aux grands & aux riches qu'ils ſont des Dieux ; mais

on leur dit qu'ils ne ſont pas comme les autres hommes, & ils ſe le perſuadent. On idolâtre de la même maniere une femme, un ami, & on les ſeduit. Qu'eſt-ce que cet uſage d'éloges & d'actions publiques, d'épîtres à la tête d'un livre, d'oraiſons funebres dans le lieu ſaint? par l'abus qu'on en fait, n'eſt-ce pas un debit, ſouvent mercenaire, de loüanges exceſſives dont on infatuë les hommes? Cependant ces hommes proteſtent que ce qu'ils ont le plus en horreur, c'eſt d'être trompez. On ne veut pas l'être, mais on veut tout ce qu'il faut pour l'être. Sur cela que repondrons-nous à Dieu, lorſqu'il nous reprochera que pour avoir trop recherché les veritez flateuſes, nous n'avons trouvé que l'impoſture? p. 122. *juſqu'à* 132.

2. Parce que ce qui nous flate, nous corrompt: & cela en deux manieres. 1. En nous inſpirant un orgüeil ſecret, qui aneantit devant Dieu tout le merite de ce que nous ſommes. 2. En diminuant & affoibliſſant en nous le zele de notre perfection, qui bien entretenu, vaudroit mieux pour nous que tous les avantages que nous poſſedons. Attachons-nous donc à ces deux importantes maximes: aimons la verité qui nous reprend, & défions-nous de la verité qui nous flate. p. 132. *juſqu'à* 138.

Sermon pour le cinquiéme Dimanche aprés Pâques, ſur la Priere. *Page* 139.

SUJET. *Jeſus parla de cette ſorte à ſes diſciples : je vous le dis en verité, ſi vous demandez quelque choſe à mon Pere en mon nom, il vous l'accordera. Vous n'avez encore rien demandé en mon nom ; demandez, & vous recevrez.* Voilà une promeſſe bien authentique & bien étenduë ; pourquoi n'en profitons-nous pas ? Eſt-ce que nous n'avons point encore appris à demander & à prier ? Apprenons-le aujourd'hui. p. 139. 140. 141.

Diviſion. Il y a deux ſortes d'oraiſons ou de prieres : l'oraiſon ordinaire qui eſt celle du commun des chrêtiens, & l'oraiſon extraordinaire qui eſt celle de certaines ames plus élevées. L'indiſpenſable neceſſité de l'oraiſon ordinaire fondée ſur les principes de la foi les plus évidents, 1. partie. L'abus de l'oraiſon extraordinaire reconnu & découvert par les regles de la foi les plus ſolides, 2. partie. p. 141. 142. 143.

1. Partie. L'indiſpenſable neceſſité de la priere ou de l'oraiſon ordinaire. Ceci regarde en general l'action commune de prier. Or cette neceſſité

de la priere eſt fondée ſur la neceſſité de la grace. Point de ſalut ſans la grace. Donc point de ſalut ſans la priere, puiſque hors la premiere grace qui eſt indépendante de la priere parce qu'elle eſt le principe de la priere même, il eſt de la foi que la priere eſt le moyen efficace & univerſel par où Dieu veut que nous obtenions ſes graces. Demandez, dit Jeſus-Chriſt, & vous recevrez. Dieu ne nous doit rien par juſtice, & n'eſt-il pas convenable que nous lui adreſſions au moins nos prieres, pour attirer ſur nous les dons de ſa miſericorde & des graces ſi precieuſes? Ce n'eſt pas qu'indépendamment de nos prieres il ne connoiſſe nos beſoins, mais il n'y veut pourvoir qu'autant que nous avons recours à lui. p. *juſqu'à* 148.

1. De là il s'enſuit, que dans le cours de la vie chrêtienne il nous peut arriver & qu'il nous arrive ſouvent de manquer en effet de certaines graces pour accomplir le bien auquel nous ſommes obligez & pour éviter le mal que la loi de Dieu nous défend, ſans que nous ayons droit d'alleguer notre impuiſſance pour excuſe de nos deſordres, ſans que nous puiſſions pretexter devant Dieu nulle impoſſibilité d'obéir à ſes commandements, & ſans que ſa loi dans ces occaſions nous devienne impraticable : parce que l'obligation que Dieu s'eſt faite de nous exaucer

autant de fois que nous le prierons utilement & ſaintement pour le ſalut, eſt alors contre nous une raiſon invincible qui nous ferme la bouche & qui met à couvert ſa providence. Nous avons toûjours la grace de priere : cela ſuffit. p. 148. *juſqu'à* 154.

2. Il s'enſuit que le plus grand de tous les deſordres & en même-temps de tous les malheurs où puiſſe tomber l'homme chrêtien, c'eſt d'abandonner la priere ; parce que c'eſt renoncer au plus eſſentiel & au plus irreparable de tous les moyens du ſalut. La priere eſt la derniere reſſource qui nous reſte ; la quitter donc, c'eſt s'ôter à ſoi-même toute reſſource. Tel eſt neanmoins le deſordre du ſiecle. p. 155. *juſqu'à* 159.

3. Il s'enſuit que le comble du malheur pour un chrêtien eſt de perdre abſolument l'eſprit de la priere, c'eſt-à-dire, une certaine eſtime de la priere, un certain ſentiment interieur du beſoin que nous en avons & un fonds de diſpoſition à l'employer dans les rencontres. Car avoir perdu cette eſtime, cette confiance, ce ſentiment, cette diſpoſition ſecrete, c'eſt avoir perdu juſqu'aux principes les plus éloignez de la vie de l'ame. p. 159. *juſqu'à* 163.

II. Partie. Abus de l'oraiſon extraordinaire. Ce n'eſt pas à dire qu'il n'y ait une maniere de prier ou une oraiſon extraordinaire & propre des

ames élevées, qui ne ſoit trés-ſainte & trés-loüable : mais cette oraiſon eſt plus ſujette aux abus, & en voici ſurtout quatre dont nous avons à nous preſerver. p. 163. 164. 165. 166.

1. On confond l'oraiſon extraordinaire avec des choſes qui ne ſont rien moins qu'oraiſon, & qui ſous ce nom ſpecieux deshonorent plûtôt la religion. Car nous devons regarder comme oraiſon chimerique, celle que Jeſus-Chriſt & ſaint Paul ne nous ont point enſeignée ; celle qui reduite aux principes, ne ſe trouve pas à l'épreuve d'une exacte theologie ; celle qui choque le bon ſens & contre laquelle la droite raiſon ſe revolte d'abord ; celle dont les termes même & les expreſſions ſemblent n'être propres qu'à décrier la pieté & à la faire tomber dans le mépris ; enfin celle qui de la maniere dont on la propoſe, eſt abſolument in-intelligible. Or telles ſont tant d'oraiſons differentes qu'on a voulu faire valoir dans ces derniers ſiecles. p. 166. *juſqu'à* 171.

2. On prefere l'oraiſon extraordinaire à l'oraiſon commune ; & cependant l'oraiſon la plus commune eſt celle dont Jeſus Chriſt nous a lui-même preſcrit la forme, & cette oraiſon, quoique la plus commune, eſt ſans contredit la plus parfaite & la plus capable de ſanctifier les hommes & de les rendre parfaits. p. 171. *juſqu'à* 175.

On entre dans la voye d'une oraiſon extraordinaire ſans y être appellé de Dieu, & mêmes contre l'ordre de Dieu. On s'addonne d'abord à cette oraiſon : on ſe remplit de ſpecieuſes idées & l'on s'occupe de belles imaginations, au lieu de travailler avant toute choſe avec le ſecours de l'oraiſon ordinaire, & ſelon les vûës de Dieu, à mortifier ſes paſſions & à corriger ſes défauts. p. 175. *juſqu'à* 179.

4. Sous pretexte d'oraiſon extraordinaire, on mépriſe & on neglige les regles dont le Saint Eſprit nous a fait des preceptes indiſpenſables pour le ſaint exercice de la priere. On ſe preſente devant Dieu ſans nulle préparation, & l'on y demeure ſans rien demander à Dieu. La concluſion eſt de nous défier communement des routes particulieres qu'on voudroit nous faire prendre, & de les bien examiner, afin de ne nous y pas égarer. p. 179. *juſqu'à* 183.

Sermon pour le Dimanche dans l'Octave de l'Aſcenſion, ſur le zele pour la défenſe des interêts de Dieu. *Page* 184.

SUJET. *Quand il ſera venu, ce conſolateur que je vous enverrai du ſein de mon Pere, lui qui eſt l'eſprit de verité*

qui procede du Pere, il rendra témoignage de moi; & vous auſſi vous en rendrez témoignage Les Apôtres ont rendu témoignage à Jeſus-Chriſt en prêchant ſa loi; & ſans être appellez au même miniſtere, nous devons tous rendre témoignage à Dieu, en défendant ſa cauſe dans les rencontres, & ſes interêts. p. 184. 185. 186.

Diviſion. On abandonne les interêts de Dieu, ou par une fauſſe prudence ou par une lâche foibleſſe. Prudence reprouvée dans les uns, 1. partie. Foibleſſe très-préjudiciable dans les autres, 2. partie, p. 186. 187. 188. 189.

I. Partie. Prudence reprouvée; car c'eſt une prudence dont Dieu ſe tient deshonoré, que le monde même n'approuve pas, qui fait le ſcandale de la religion, & qui authoriſe l'impieté p. 189.

1. Prudence dont Dieu ſe tient déshonoré. Car il eſt de ſa grandeur d'être ſervi par des hommes qui faſſent gloire d'être à lui, & que ſes interêts ne ſoient jamais balancez par nul autre interêt. De là cette obligation indiſpenſable pour tout homme chrêtien de profeſſer ſa foi, mêmes aux dépens de ſa vie. Ainſi par proportion, ſommes-nous obligez en mille occaſions de nous declarer pour Dieu. Sans cela nous lui faiſons injure, & la parole de Jeſus-Chriſt ſe verifie en nous: *celui qui n'eſt pas pour moi,*

moi, eſt contre moi. Exemple de David; p. 189. *juſqu'à* 195.

2. Prudence que le monde même n'approuve pas. Un ami ſeroit regardé dans le monde comme un lâche, ſi dans une affaire il manquoit à ſon ami; un ſujet ſeroit traité de rebelle, ſi dans une guere, il ne prenoit pas le parti de ſon Prince. Il ne faut donc que les regles du monde, pour condamner notre indifference ſur ce qui concerne la cauſe de Dieu. p. 195. 196. 197. 198.

3. Prudence qui fait le ſcandale de la religion: parce que dans l'opinion commune, cette indifference pour la cauſe de Dieu, eſt priſe & interpretée comme une alienation ſecrete des interêts de Dieu. A peine demêle-t-on dans le monde un homme indifferent pour Dieu, d'un libertin qui eſt formellement & expreſſement contre Dieu. La raiſon eſt, que le libertinage n'oſant tout-à-fait lever le maſque, il ne ſe produit gueres au dehors que par une telle indifference. D'où les foibles tirent un ſujet de ſcandale; & c'eſt ce qui alluma autrefois le zele du Prophete Elie. Pourquoi deliberez-vous, diſoit-il aux Iſraëlites? Si le Seigneur eſt votre Dieu, que ne parlez-vous pour lui? p. 199. *juſqu'à* 202.

4. Prudence qui autoriſe l'impieté. Le libertinage ne demande point préciſement d'être applaudi; mais c'eſt beaucoup pour lui d'être toleré. Avec cela

il prend bien-tôt racine & ſe fortifie. Mais, dit-on, mon zéle ne ſervira qu'à irriter le mal; quand cela ſeroit, vous auriez toûjours fait votre devoir. Mais il faut uſer de diſcretion : il eſt vrai, pourveû que ce ſoit une diſcretion qui aille toûjours au terme où le zéle doit tendre. Mais ce que je dirai fera de l'éclat & du bruit : ce n'eſt pas toûjours prudence d'éviter l'éclat, quand il eſt neceſſaire; il y a une fauſſe paix plus dangereuſe que le trouble. Mais ne faut-il pas menager le prochain ? point de menagement lorſqu'il y va du ſervice de Dieu. C'eſt ainſi que les Apôtres ont raiſonné. p. 202. *juſqu'à* 210.

II. PARTIE. Foibleſſe trés-préjudiciable. Elle nous prive du plus grand honneur que nous puiſſions prétendre ? elle nous rend odieux & mépriſables; elle ſe dement & ſe contredit dans nous d'une maniere, dont la conviction & le remords nous doit être inſupportable dés cette vie; enfin elle oblige Dieu à retirer de nous ſes graces & à nous faire ſentir les châtimens les plus ſeveres de la juſtice. p. 210. 211. 212.

1. Elle nous prive du plus grand honneur que nous puiſſions prétendre, qui eſt d'être les défenſeurs de la cauſe de Dieu. C'eſt par la défenſe de cette cauſe de Dieu, que tant de grands hommes ſe ſont rendus recommandables dans l'ancien Teſtament & dans le nouveau

Vous n'avez pas la même fermeté : Dieu ne ſe ſervira point de vous, comme il s'eſt ſervi d'eux. p. 212. *juſqu'à* 216.

2. Elle nous rend odieux & mépriſables: à qui ? 1. aux gens de bien, qui ne voyent notre infidelité qu'avec une juſte indignation. 2. aux pecheurs mêmes & aux impies, qui découvrent le foible de notre conduite, & s'apperçoivent bien que notre indulgence pour eux n'eſt que timidité & petiteſſe d'eſprit. p. 216. 217. 218.

3. Elle ſe dément & ſe contredit elle-même d'une maniere, dont la conviction & le remords nous doit être inſupportable dés cette vie. Nous ne manquons de fermeté que lorſqu'il faut en avoir pour les interêts de Dieu ; & pour nos interêts propres, nous ne pechons que par trop de fermeté. Pour peu que nous ſoyons équitables, pouvons-nous entendre ſur cela le témoignage de notre cœur, & n'en pas rougir de confuſion ? p. 218. 219. 220. 221.

4. Elle oblige Dieu à retirer de nous ſes graces, & à nous faire ſentir les châtimens les plus ſeveres de ſa juſtice. Ainſi traita-t-il Heli, & ainſi en traite-t-il bien d'autres. p. 221 *juſqu'à* 226.

Sermon pour le Dimanche dans l'Octave du ſaint Sacrement, ſur la frequente Communion. *Page 229.*

SUJET. *Un homme fit un grand repas : & invita beaucoup de gens. Quand l'heure du repas fut venuë, il envoya ſon ſerviteur, dire aux conviez de venir ; mais ils commencerent tous à s'excuſer.* Voilà comment on ſe comporte à l'égard de la communion, où Dieu nous invite, & dont on s'excuſe par une humilité mal entenduë. Je ſuis indigne, dit-on, de frequenter le ſacrement de Jeſus-Chriſt, & mon cœur n'eſt pas aſſez pur. Vain prétexte qu'il faut combattre. p. 229. 230. 231. 232.

DIVISION. La pureté de vie requiſe pour approcher du ſacrement de Jeſus-Chriſt, ne doit point être communément ni en ſoi, un obſtacle à la frequente communion, 1. partie. La frequente communion eſt même un des moyens les plus efficaces pour acquerir une ſainte pureté de vie, 2. partie. p. 232. 233.

I. PARTIE. La pureté de vie requiſe pour approcher du ſacrement de Jeſus-Chriſt, n'eſt point communément ni en ſoi un obſtacle à la frequente com-

munion. Car l'intention du Fils de Dieu a conſtamment été que les communions fuſſent frequentes, puiſqu'il nous a donné ſon ſacrement comme une viande, comme un breuvage, comme un pain. Si donc d'ailleurs il nous ordonne de ne nous preſenter à ſa table qu'avec une conſcience nette & pure, cette pureté & cette condition, toute indiſpenſable qu'elle eſt, ne peut être d'elle-même un titre valable pour ne pas communier ſouvent. Eſt-ce à dire que malgré l'état du peché, on doive, pour ſe conformer aux deſſeins de Jeſus-Chriſt, venir à ſon autel & recevoir ſon ſacrement? non. Mais c'eſt-à-dire, que pour frequenter ce divin ſacrement & pour entrer de la ſorte dans les vûës de Jeſus-Chriſt, nous devons travailler à purifier & à ſanctifier notre vie. Si cette obligation nous eſt un obſtacle à la frequente communion, elle ne l'eſt que parce que nous le voulons, & non point par elle-même. Car il ne tient qu'à nous, avec le ſecours de la grace, d'acquerir cette diſpoſition neceſſaire, p. 233. *juſqu'à* 240.

Mais pour l'acquerir cette pureté, il faut du temps: je le veux, pourveû que ce ſoit un temps qui n'aille pas à l'infini, & qu'on ne cherche pas toûjours à le prolonger. Mais de ſe priver de la communion, c'eſt une abſtinence ſpirituelle qui tient lieu de penitence: quelle

penitence, repond saint Ambroise, de se refuser le remede dont on doit attendre sa guerison & son salut ! Mais enfin on ne peut être trop parfait pour communier : il est vrai, mais on ne peut exiger d'abord trop de perfection de ceux qui communient, ou qui desirent cet avantage. p. 240. 241. 242. 243.

Pour mieux éclaircir ce point, il faut bien distinguer les dispositions necessaires & absolument suffisantes, des dispositions de bienseance & de surérogation. Quoiqu'on en puisse dire, quiconque est actuellement en état de grace & sans peché mortel, est dans la disposition de pureté qui suffit, selon la rigueur du précepte, pour communier. Si donc je suis souvent en état de grace, j'ay dés-lors la pureté absolument suffisante pour communier souvent. Ce qui nous trompe, c'est que nous ne comprenons pas assez le merite que porte avec soi cet état de grace, & ce qu'il en coûte pour s'y mettre ou pour y perseverer. Ce n'est pas aprés-tout qu'il faille se contenter de cette exemption de peché mortel pour approcher souvent de la sainte table. Outre cette préparation indispensablement requise pour ne prophaner pas le sacrement de Jesus-Christ, on doit encore l'honorer par d'autres dispositions convenables à la dignité de ce divin mystere. Mais aussi en exhortant les fidéles à apporter ces

diſpoſitions convenables, il ne faut pas les leur propoſer dans un degré de perfection, où ils ne puiſſent moralement eſperer de parvenir. p. 243. *juſqu'à* 252.

II. Partie. La frequente communion eſt un des moyens les plus efficaces pour acquerir une ſainte pureté de vie. Comment cela ? parce que le ſacrement qu'on y reçoit, contient l'auteur de la grace & de toutes les graces, & parce que ce ſacrement eſt une viande toute divine, qui par proportion comme les autres viandes, nous communique ſes qualitez, ſa pureté, ſa ſainteté, &c. Plus donc nous mangerons ſouvent cette viande celeſte, plus elle nous purifiera & nous ſanctifiera. p. 252. *juſqu'à* 258.

De plus, un chrétien qui communie ſouvent, ſe trouve par-là même engagé à une plus grande vigilance & à une plus grande attention ſur lui-même, puiſque nous ne pouvons communément douter qu'il n'ait au moins aſſez de religion pour ne vouloir pas prophaner & des-honorer le corps de Jeſus-Chriſt. p. 258. 259. 260.

Mais, dit-on, nous ne voyons point ces grands effets de la frequente communion. Erreur : on les a vûs, on les voit encore, & là-deſſus voici trois propoſitions certaines & fondées ſur l'experience. 1. Les plus grands ſaints

de l'Egliſe de Dieu & les ames les plus élevées par leur pieté, ſe ſont fait & ſe font tous, ou preſque tous, une regle de communier ſouvent; & tout le bien qu'il y a eû en eux, tout ce qu'il y en a, ils l'ont attribué & l'attribuent particulierement à cette pratique de la frequente communion. 2. Tous ceux qui ont l'uſage de la frequente communion, vivent ordinairement dans une plus grande innocence & une plus grande regularité. 3. Tout ce qu'il y a de gens vicieux, de libertins, de mondains & de mondaines, abandonnent la frequente communion. Or tout cela qu'eſt ce autre choſe que de ſenſibles préjugez en faveur de la communion frequente? Ce n'eſt pas qu'elle nous rende tout d'un coup parfaits, mais elle nous aide à le devenir. Prenons donc un nouveau zéle pour la communion, & que les miniſtres de Jeſus-Chriſt s'employent à le rallumer dans le chriſtianiſme. p. 260. *juſqu'à* 269.

Sermon pour le troiſiéme Dimanche aprés la Pentecôte, ſur la Severité chrétienne. *Page* 270.

SUJET. *Des publicains & des pecheurs venoient à Jeſus pour l'entendre; mais les Phariſiens & les Scribes en*

murmuroient, disant : cet homme reçoit les pecheurs, & il mange avec eux. Fausse severité des pharisiens, qui ne vouloient pas que Jesus Christ reçût les pecheurs. Voyons par rapport à chacun de nous les caracteres de la vraye severité. p. 270. 271 272.

DIVISION. La severité chrêtienne consiste surtout en deux choses : dans la docilité de l'esprit, pour en soumettre les jugements, 1. partie ; & dans la mortification du cœur, pour en vaincre les passions, 2. partie 272. 273. 274.

I. PARTIE. Dans la docilité de l'esprit pour en soumettre les jugements. Il n'y a rien à quoi nous ayons plus de repugnance ; & par consequent il n'y a rien où nous nous faſſions plus de violence, ni où nous soyons plus severes envers nous-mêmes. Severité d'autant plus chrêtienne qu'elle humilie plus l'homme, severité qui retient toûjours l'homme dans les bornes de la religion, severité qui arrête les contestations & qui entretient la charité. Ce n'est point ainsi que les pharisiens étoient severes ; mais au contraire leur severité n'étoit qu'une severité presomptueuse. Au lieu de tant d'abstinances, de jeûnes, d'aumônes, ils auroient été bien plus solidement severes, s'ils avoient appris à fléchir leur jugement propre, qui se roidissoit contre les veritez les plus claires & les plus saintes, que leur annonçoit le

Sauveur du monde. p. 274. *juſqu'à* 280.

Cependant cette préſomption qu'on joint à une fauſſe ſeverité, ſuivent deux grands deſordres : l'un, qu'abandonné à ſes propres idées, on porte la ſeverité juſques à l'erreur ; l'autre, qu'on ſe ſert mêmes de la ſeverité pour accrediter & pour appuyer l'erreur. p. 280.

1. On porte la ſeverité juſques à l'erreur. La ſeverité a ſes bornes, mais on va juſques à une ſeverité outrée. Exemples de tant de ſectes d'abſtinents, de penitents, de flagellants ; mêmes exemples de Tertullien, des Pelagiens, des Vaudois. Voilà l'un des plus ſubtils ſtratagêmes de l'ennemi de notre ſalut. Il ne ſçait pas moins pervertir les ames par l'apparence de l'auſterité que par les charmes de la volupté ; comme s'il vouloit avoir, parmi les chrêtiens mêmes, ſes confeſſeurs & ſes martyrs. Or qui ſont-ils, ſi ce ne ſont pas ces eſprits entiers & rebelles dont il eſt ici queſtion ? p. 280. *juſqu'à* 288.

2. On ſe ſert mêmes de la ſeverité pour accrediter & pour appuyer l'erreur. C'eſt le ſecret dont les heretiques ont uſé de tout temps, & c'eſt ce qu'on a vû dans l'hereſie du ſiecle paſſé qui s'eſt introduite ſous le nom ſpecieux de reforme. Si ceux qui ſe laiſſoient ſeduire par les apparences trompeuſes de cette prétenduë reforme, euſſent bien examiné le caractere des faux reformateurs qui la

prêchoient, ne trouvant dans eux que de l'opiniâtreté, ils auroient bien-tôt découvert l'illusion de leur severité. Soyons severes ; mais pour l'être solidement, soyons obéissants & soumis, surtout aux decisions de l'Eglise. p. 288. *jusqu'à* 293.

II. PARTIE. Dans la mortification du cœur, pour en vaincre les passions. La severité que l'Evangile nous demande, est de renoncer à nous-mêmes. Or qu'est-ce que renoncer à soi-même, si ce n'est renoncer à ses passions, à ses inclinations, à ses aversions ? Car qu'est-ce que nous-mêmes dans le langage de l'Ecriture, sinon tout cela ? p. 293. *jusqu'à* 298.

Aussi pour prendre la chose dans son fonds, qui dit severité dit opposition à une volonté propre, laquelle prétendroit se satisfaire, & qu'on fait plier sous le joug d'une autre volonté qui la contredit. Et voilà, saint Chrysostome, ce qui nous distingue & ce qui fait le merite de notre religion. Il y a eû des religions aussi severes & mêmes plus severes que la religion chrêtienne sur ce qui regarde la mortification du corps : mais elles abandonnoient le cœur à toutes les saillies de ses passions, au lieu que la loi évangelique s'attache particulierement à les dompter. En quoi elle est d'autant plus rigoureuse, que cette victoire des passions est plus difficile. p. 298. *jusqu'à* 301.

De là nous ne devons point être surpris que le Fils de Dieu se soit tant déclaré contre la severité des pharisiens, puisque sous ce voile de severité ils cachoient les passions les plus animées & les plus violentes, & qu'ils employoient mêmes leur severité à les entretenir & à les contenter. Telle est encore la severité de bien des gens, qui croyoient mêmes rendre en cela service à Dieu & à l'Eglise : mais l'Eglise seroit sans doute mieux servie, si elle étoit mieux édifiée ; & elle seroit beaucoup mieux édifiée, si elle étoit remplie de chrêtiens mortifiez dans le cœur & moderez dans leurs passions. Appliquons-nous l'avertissement du Prophete : ne déchirons point nos habits, mais brisons nos cœurs. Reprimons nos passions, toutes nos passions, surtout la passion qui domine en nous. C'est ainsi que nous marcherons dans la voye étroite du salut. p. 301. *jusqu'à* 309.

Sermon pour le quatriéme Dimanche aprés la Pentecôte, sur les œuvres de la Foi. *Page* 310.

SUJET. *Pierre lui repondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit & nous n'avons rien pris : mais sur votre parole je jetterai encore le filet.* Voulons-

nous travailler utilement ? appellons à nous Jesus-Christ, & travaillons sous ses ordres & en son nom. Agissons selon la foi & par la foi. p. 310. 311. 312.

DIVISION. La foi se perd par le relâchement dans la pratique des bonnes œuvres, 1. partie. Elle se rétablit par la ferveur dans la pratique des bonnes œuvres, 2. partie. p. 312. 313. 314.

I. PARTIE. La foi se perd par le relâchement dans la pratique des bonnes œuvres. La perte de la foi ne peut venir que de deux principes : de Dieu & de nous-mêmes. De nous-mêmes, qui ne conservons pas avec soin le precieux tresor de la foi. De Dieu, qui retire de nous les graces & les lumieres de la foi. Or l'un & l'autre n'arrive que par notre relâchement dans la pratique des bonnes œuvres, qui sont les fruits de la foi. p. 314. 315.

1. De nous-mêmes nous perdons la foi, parce que nous n'en pratiquons pas les œuvres. Car ce qui la fait vivre, ce sont les œuvres. Quand donc les œuvres cessent, elle s'altere, elle devient languissante, & selon l'expression de saint Jacques, elle meurt. Il est vrai qu'il n'y a que le peché d'infidelité qui puisse absolument la détruire ; mais on en vient peu-à-peu à ce peché. Car dés que la foi n'agit plus en nous, mille ennemis commencent à s'élever dans nous-mêmes pour agir contre elle, nos passions,

l'orgueil, l'amour de la liberté, le monde, la chair; & comment se défendra-t-elle, si elle n'a plus de mouvement ni d'action? Ce seroit une espece de prodige, que dans une vie déreglée, on conservât une foi saine & pure. Mais dépend-il de nous de croire & d'avoir la foi! oüi, Chrêtiens, avec le secours de la grace. p. 315. *jusqu'à* 325.

2. De la part de Dieu nous perdons la foi, parce que voyant que nous n'en pratiquons pas les œuvres, il retire de nous les graces & les lumieres de la foi. Rien de plus marqué dans l'Ecriture. Et n'est-il pas bien naturel, que la foi ne nous étant donnée que pour agir, Dieu la laisse détruire, lorqu'elle n'opere rien en nous & que nous ne faisons rien avec elle? C'est ainsi que des esprits sublimes, des esprits forts, penetrants, éclairez selon le monde, sont tombez & tombent encore dans des aveuglements qui font horreur. p. 325. *jusqu'à* 332.

II. Partie. La foi se rétablit par la ferveur dans la pratique des bonnes œuvres. Car c'est par les bonnes œuvres fidélement & sincerement pratiquées que l'on parvient à la perfection de la foi. Il est vrai que la foi au moins commencée est le principe necessaire du bien que nous faisons pour Dieu; mais il n'est pas moins vrai, que c'est le bien que nous faisons pour Dieu qui nous conduit à cette foi parfaite & achevée

dont dépend notre sainteté. Ainſi le Centenier Corneille ; d'une foi obſcure & confuſe qu'il avoit des myſteres de Dieu, parvint à cette foi claire & diſtincte qui lui fit connoître Jeſus-Chriſt & embraſſer ſa loi. Dieu eût égard aux œuvres de pieté & de miſericorde où il s'exerçoit continuellement, ſelon qu'il eſt rapporté dans les Actes des Apôtres. De là vient que dans le langage des Peres, ces bonnes œuvres ſont appellées œuvres édifiantes. De là vient que ſaint Paul exhortoit ſi fortement ſon diſciple Timothée à reſſuſciter dans lui-même par de ſaintes œuvres, la grace qu'il avoit reçûë, & c'eſt à quoi l'on ne peut trop exhorter tant de chrétiens foibles & chancellants. Pour trouver Dieu, il faut le chercher ; & pour le chercher, il faut agir. p. 332. *juſqu'à* 342.

Vous me direz que pour pratiquer ces bonnes œuvres par où l'on parvient à la perfection de la foi, vous n'avez pas encore aſſez de foi. Faux pretexte. En quelque deſordre que nous puiſſions être, non-ſeulement il nous reſte aſſez de foi pour faire ces œuvres, qui doivent rétablir notre foi, mais nous avons à craindre qu'il ne nous en reſte trop, pour ſervir à notre condamnation ſi nous ne les faiſons pas. Quand nous n'aurions que la foi d'un Dieu & de ſes adorables attributs, en faudroit-il davantage pour nous porter à tout le bien qu'on exige

de nous ? Corneille le Centenier en avoit-il d'abord une autre ? Jeſus-Chriſt diſoit aux Juifs, *Marchez pendant que vous avez la lumiere* : & leur foi neanmoins étoit alors dans ſon declin. Un homme du monde, un pecheur, quoique ſa foi ſoit preſque éteinte, a toûjours malgré lui certains retours interieurs, certaines vûës dont il ne tient qu'à lui de profiter. Priere à Dieu. p. 342. *juſqu'à* 347.

Sermon pour le cinquiéme Dimanche aprés la Pentecôte, ſur la vraye & la fauſſe pieté. *Page* 346.

SUJET. *Je vous dis en verité : ſi votre juſtice n'eſt au-deſſus de celle des ſcribes & des phariſiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des cieux.* C'étoit une fauſſe pieté que celle des phariſiens, & la notre doit être ſolide & vraye. p. 348. 349. 350.

DIVISION. Notre pieté, pour être ſolide & vraye, doit être entiere, 1. partie ; deſintereſſée, 2. partie ; interieure, 3. partie. p. 350. 351. 352.

I. PARTIE. Entiere ; c'eſt-à-dire, qui embraſſe les grandes & les petites choſes, les preceptes & les conſeils. Les phariſiens ſelon le reproche que leur en faiſoit Jeſus-Chriſt, pratiquoient des

œuvres

œuvres de pure perfection, & manquoient aux devoirs capitaux de la juſtice & de la miſericorde : abus où tombent encore tant de faux devots. Un homme eſt aſſidu à certains exercices de pieté ; mais dans les converſations il tient les diſcours les plus ſatiriques & déchire impunément la reputation du prochain. Ainſi des autres. p. 352. *juſqu'à* 358.

Sur quel fondement la ſainteté chrétienne eſt-elle établie ? ſur l'obſervation des commandemens, comme Jeſus-Chriſt le fit entendre à ce jeune homme de l'Evangile : *Serva mandata.* Nous pouvons donc appliquer ici ce que l'Apôtre diſoit de la charité : tout le reſte, ſans l'accompliſſement des preceptes, n'eſt rien, p. 358. 359. 360. 361. 362.

Gardons-nous auſſi de donner dans une autre extremité, qui eſt de ſe borner tellement aux obligations de la loi, qu'on neglige toutes les pratiques d'une ferveur chrétienne. Excés injurieux à Dieu, pernicieux pour nous-mêmes, & trés-dangereux dans ſes ſuites. La perfection & par conſequent la vraye pieté, eſt cette plenitude de fidelité, qui reünit tout, le précepte & le conſeil : le précepte par devoir, & le conſeil par amour. Voilà ce que Jeſus-Chriſt nous a enſeigné, & ce qu'il a pratiqué. p. 362. 363. 364.

II. PARTIE. Deſintereſſée. Deux

ſortes d'interêts conduiſoient les Phariſiens dans leur prétenduë pieté. Ils vouloient être honorez, & ils vouloient être abondamment pourveus de tout ce qui peut contribuer aux commoditez de la vie. Or cette pieté mercenaire & intereſſée eſt également criminelle devant Dieu, & odieuſe devant les hommes. p. 364. 365. 366. 367.

Criminelle devant Dieu : car quelle prophanation, remarque ſaint Chryſoſtome, & quel ſacrilege, d'abuſer ainſi, non plus ſeulement des choſes ſaintes, mais de la ſainteté même ? C'eſt ſervir Dieu pour le monde. p. 367. 368. 369.

Odieuſe devant les hommes : rien de plus à craindre dans la ſocieté humaine que l'interêt mêlé avec la devotion, ou que la devotion gouvernée par l'interêt. Un devot de ce caractere eſt capable de tout : 1. parce qu'il donne à tout, & quelquefois aux plus grandes iniquitez, une apparence de religion qui le trompe lui-même, parce que quelque deſſein que la paſſion lui ſuggere, ſa pieté, ou plûtôt l'eſtime où cette pieté faſtueuſe l'établit, le met en état de réüſſir. p. 369. 370. 371.

Ne diſſimulons point : c'eſt cet interêt qui dans tous les ſiécles a été le grand ſcandale de la religion ; c'eſt ce qui a fait parler les heretiques, & ce qui les a rendus ſi éloquens contre nous. Auſſi le Fils de Dieu envoyant ſes Apôtres

prêcher ſon Evangile, vouloit qu'ils s'y employaſſent avec le plus parfait deſintereſſement. Et ſaint Paul afin de rendre ſa predication plus efficace, avoit bien ſoin de faire remarquer aux fidéles, qu'il ne s'y propoſoit pour lui-même nul interêt temporel. Heureuſe une ame qui dans les choſes de Dieu cherche Dieu, & n'y cherche rien avec Dieu. p. 371. *juſqu'à* 377.

III. PARTIE. Interieure. La pieté des phariſiens n'étoit qu'une pieté ſuperficielle, toute ſur le viſage & ſur les lévres, mais rien dans le cœur. C'étoient, ſelon la figure de Jeſus-Chriſt, des ſepulchres branchis. Qu'eſt-ce que Dieu attend de l'homme? le cœur. Et ſans le cœur, qu'y a-t-il dans l'homme qui ſoit digne de Dieu? Dans l'ancienne loi il exigeoit de ſon peuple cette pieté interieure, comme l'Ecriture nous le fait connoître: à plus forte raiſon la demande-t-il de nous dans la loi nouvelle, où Jeſus-Chriſt eſt venu former des adorateurs en eſprit & en verité p. 377. *juſqu'à* 384.

Cela ſuppoſé, jugeons de bien des œuvres que nous pratiquons dans le chriſtianiſme, ou que nous y voyons pratiquer. Quel fruit peut-on s'en promettre? Importante leçon pour les miniſtres de Jeſus-Chriſt ſans ceſſe occupez à des fonctions ſaintes, mais ſans eſprit interieur; & leçon non moins ne-